

TEMPO D'EXIL

ROMAN

Bernard Tellez

A l'horloge de gare Saint-Charles, les aiguilles se déplacèrent, marquèrent midi. A cause de la chaleur, de la luminosité intense, ils hésitèrent devant les marches à descendre à se mêler à la foule dense qui arpentait la Canebière et se dirigeait vers le Vieux port. Ils revinrent sur leurs pas. Un groupe assez bruyant qui chantait à tue-tête, les heurta au passage à l'entrée du hall... Frank Drabe aperçut dans le lot des képis blancs de légionnaires et lança une injure : « enfoirés ! ». L'un d'eux se retourna, le défia du regard, mais le joyeux drille n'insista pas. A ce moment, Drabe avait l'air d'un fauve... Il avait mal dormi et le goût fade du train persistait en lui depuis leur départ de Lyon. Dans l'ambiance de la gare, il crut voir encore le paysage libre défiler derrière la vitre, la flore changer, à mesure, le TGV filant vers le sud, comme s'il le ramenait inlassablement vers son destin... Etait-ce une hallucination ? Marseille était une ville à la latitude voulue. Son humeur s'en ressentait. Les gens n'étaient plus les mêmes, à leur accent, à leur façon d'être, les sons, la qualité de l'air aussi... Le groupe d'agités disparu, il eut comme une sensation d'étouffement... Personne pourtant ne s'occupait de lui, ni du trio qu'il formait avec Nelly et Elisa. Les voyageurs se hâtaient vers des destinations connues, des buts définis. En se posant des questions, parce qu'il devait les considérer, au passage, comme s'ils formaient une masse indifférente, hostile, Nelly l'observait avec inquiétude...

Il nia soudain sa présence, celle d'Elisa, en bousculant un type qui le regardait de travers. Le

quidam était ciblé, car il cherchait à détruire dans son regard, le contentement du mec qui n'a pas à s'en faire, parce qu'il sait qu'il a un bon boulot, une femme, des enfants, et pouvait se moquer du minus qu'il était, se permettre de jouir avec une ironie facile, de son arrogance... Mais le type disparut, le laissant avec sa rancœur, le même goût amer dans la bouche... Il l'aurait presque frappé, agressé, avant de réaliser que son ressentiment tournait à vide désormais. Et s'il ne lui restait plus beaucoup de marge, pour se démarquer, il songea : « Ils m'auront, peut-être, mais que ce ne soit pas dans le sud, dont je hais trop les gens... Je ne veux pas subir cette honte... » Il considéra de nouveau la foule, dans son mépris tenace. Qu'allait-il faire ? L'injurier, au passage, quitte à passer pour un fou ? Se maintenir, redoubler de précautions, mettre un frein définitif à ses pulsions agressives ? Il fit signe à Nelly, à Elisa, de le suivre... Désireux de ne pas quitter la gare, il les entraîna au buffet, où il commanda au garçon, un Ricard, puis un autre. Il offrit à la petite Elisa, un coca-cola que l'enfant but, avec une paille.

Un temps passait, s'écoulait, durant lequel les trains en partance s'éloignaient... Drabe sentait tantôt le rythme de son sang s'accélérer, ou ralentir. Les gens continuaient d'aller et venir. La plupart se ressemblaient... Certains se singularisaient, par leur finesse, leur simplicité. Il les considérait avec sympathie, sans être tendre pour les autres... « Pas facile, de faire le point... », songea-t-il. Sa phobie de la foule, ici, à la gare Saint-Charles, prenait tout son essor. Il se sentait seul, contre tous... A ce moment, Nelly qui regardait ailleurs, dans la perspective des quais, des trains qui stoppaient à l'arrêt, d'autres qui s'éloignaient, ramena son regard vers Elisa, et lui parla gentiment :

- Bois, ma chérie... Tu n'as pas faim ?

Elle fouilla dans son sac, et sortit d'un paquet de gâteaux secs, un biscuit qu'elle lui tendit. La petite le prit. Intrigué par le craquètement du gâteau, entre ses dents, comme un grignotement de souris, Frank Drabe observa l'enfant, attendri.

On hésite parfois, on attend, on ne sait pas quelle direction prendre, même si on sait déjà, où l'on va... Une gare, ses voyageurs, c'est un havre, un port, une attente... Beaucoup de gens y stagnent, malgré l'apparence, si tout paraît déjà programmé d'avance... Il suffit parfois de mettre son doigt dans la bouche, d'attendre, de le tenir en l'air, humecté de salive, assez longtemps pour sentir d'où vient le vent. Mais on se trompe aussi, à ce jeu-là. L'avenir est imprévisible... Ce qui paraissait inquiétant, ce qui troublait Drabe, c'était cette impression vague, imprécise, qu'il avait, dont il ne réussissait pas à se défaire, de se sentir suivi... Par qui ? Rien n'est plus trompeur que le regard de la foule, quand on est enclin à lire sur son visage, une constante, comme une certitude vaine, d'y découvrir un certain rejet... Le reflet de son air paumé, agressif, Drabe le voulait voir réfléchi, dans les yeux des gens, comme dans un miroir, afin d'y déceler, en vain, une confirmation. Mais personne ne s'occupait de lui... Nelly, la seule à l'observer, cherchait plutôt à comprendre, et son regard bleu-vert s'adoucissait...

- Je n'ai jamais eu d'ennuis vraiment sérieux, dit-il, jamais...

- Je ne te demande rien, répondit-elle, sèchement.

C'était bien lui, son amant de la veille, de l'avant-veille, ce personnage de rencontre qu'elle avait amené chez elle, à Lyon... Elle songea à sa copine, Anouk. Celle-ci l'avait à peine vu, couchée, dans sa

chambre, à côté de la leur.

Attente... Attente de tout et de rien, face au défilé continu des physionomies qui passaient, devant des quais... Il ne se passa rien jusqu'à ce qu'un incident fâcheux se produisît, quand les deux hommes, du fond de la salle, s'approchèrent du comptoir, en parlant à mi-voix. Nelly prit peur... Etait-ce en vain si Drabe se sentait suivi ? L'un des hommes, vint le considérer, de près, avec une sourde conviction. Il appuya un instant son regard sur lui. Mais Frank Drabe définit dans les yeux de l'inconnu, un certain orgueil. Ce n'était donc pas ça, il n'était pas flic... Difficile de se libérer du jugement des autres, une simple évidence... Il réagit, foudroya l'homme du regard, qui n'insista pas... Les deux types s'éloignèrent... Il avait mis du temps, cette fois, avant de reprendre son contrôle ! Il s'était fait avoir, voilà. Il devait se méfier, rester sur le qui-vive, s'il lui était désormais impossible de nier cette séquence, de la perdre de vue. Elle resterait là, enfouie dans son vécu, comme un film que l'on peut repasser, au ralenti... Il retrouva de l'assurance, en avisant le serveur :

- La même chose, dit-il.

- Nelly, avec le ton juste, qui trouvait toujours le bon ton, sans mépris, ni reproche, lui fit remarquer qu'il avait assez bu. « Ce n'est pas un reproche », déclara-t-elle. Mais c'est pour toi, pour nous...

Il bredouilla quelque chose, du genre : « occupe-toi de tes affaires... », puis se demanda, si c'était visible, s'il ressemblait à un homme ivre, dont le regard attirait l'attention. Il ébaucha un sourire, (au fond de lui, il ne souriait pas, du tout), et fixa la jeune femme que son regard serein désarma... Il

se détourna, se pencha vers la petite Elisa, posa un baiser sur son front. En se redressant, il se sentait déjà mieux...

Rien n'avait changé... Toujours le même décor et l'animation, la même stupeur imprécise, hébétée devant la décision à prendre ! En scrutant la foule, du regard, il n'y vit rien d'anormal. Pas de quoi s'inquiéter. « Un peu de fatigue, songea-t-il... Rien ! » Il sourit vaguement... Pour qui le prenait-on ? Son regard devint plus précis : « Ce n'est pas encore pour demain ! » lança-t-il, en apostrophant les gens qui passaient. Nelly, l'entendit murmurer, lui demanda : « Qu'est-ce qu'il te prend ? » Il rit, parce qu'il venait de se voir encadré par deux policiers, les menottes aux poignets. Qu'avait-il à se reprocher ? Il devint pâle, soudain, avec de la difficulté pour déglutir... Ce n'est pas facile, ce n'est jamais facile, pour personne... Il fit semblant de regarder ailleurs, pour se dire: « Difficile d'avoir la conscience tranquille, quand on vit, sans emploi, avec juste de quoi se nourrir pour ne pas faire la manche. On glisse, lentement, sur une pente. On se sent exclu, tenu à l'écart par les autres... On se laisse aller. Ils vous noient, à coups de battoir, et s'assurent, avant de partir, qu'il ne reste plus, de vous, que des bulles qui flottent à peine, en surface. »

Il continua d'observer la foule. Rien ne se passait. La même idée fixe, celle de se voir étouffé par la multitude, le tourmentait. Il fallait réagir... Il les voyait groupés, tous, l'observer de biais, de face, le rejeter comme du linge sale, rongé de vermine... « Se voir jugé par cette plèbe ! songea-t-il. Bandes d'enfoirés ! » Il frappa avec le talon de sa chaussure, sur le sol... Aucun ne lui donnait une chance sur un

million ! Nelly, peut-être... « Depuis des millénaires, pourquoi faut-il toujours, qu'il y en ait, qui servent d'aliments aux autres ! » songea-t-il.

Ce cannibalisme à outrance le révoltait. Il sentit qu'il commençait à tourner en rond, pris par ses idées... Où l'avaient-elles mené ? C'était viscéral, dans ses gènes, il ne s'était jamais voulu pareil aux autres. Son orgueil l'avait préservé de ça, son humilité aussi... Les gens passaient toujours, derrière la vitrine du buffet-restaurant de la gare... « Pas étonnant, si certains lâchent des bombes, ou se font sauter avec... Je ne crois à rien ! » Cela l'humiliait d'en vouloir aux autres, qui se portaient garants du système, par besoin de confort, avec pour alibi, leur prétendu altruisme, en bonne conscience, pour la plupart... « Salauds, va ! », songea-t-il. Quel intérêt avait-il de leur en vouloir ? Chacun, dès l'enfance, n'avait-il pas appris la difficulté de vivre, d'affirmer son existence, au sein de la masse conditionnée, suffisamment noyautée, manipulée ? Son système ne reposait-il pas, à la base, sur l'hypocrisie, le prétendu respect d'autrui, même si elle tuait proprement, au grand jour ? Il considéra de nouveau les gens... Dans cette pâte humaine, il songea à ceux qui ne coucheraient pas, dehors, ce soir, imbus de leur orgueil d'appartenir à un milieu privilégié, oublieux envers les autres : ceux qui souffraient dans les hôpitaux, les perdants, les SDF, et compagnie... Les minables, dans leur chambre de quatre sous, qui geignaient, le visage tordu par l'angoisse, abrutis de fatigue, assez lâches le lendemain pour se fondre, ou donner raison, à cette foutue masse ! « Chacun n'essaie même pas de se donner une raison de vivre... La survie, pour combien de temps ? Vingt-cinq, quarante, ou soixante-dix ans ? » A trente ans passés, il n'arrivait pas à concevoir que l'enjeu de la vie, la réussite à la clef, ne s'obtenaient que par l'effort dans le travail,

avec un peu de chance, de s'insérer, de s'assumer dans la routine, que la vie se gagnait par le travail ! Lui, pas ! Qui avait rendu cette « comedia del arte » obligatoire ? L'homme était-il fait pour obéir sous le bâton, comme un animal dressé ? Il y avait tant d'enculés qui s'ignoraient... A partir de quel principe, de quel orgueil à priori, se donnait-il le droit de critiquer, de remettre en cause l'absurdité de la vie, lui, pourquoi serait-il toujours aveugle à la réalité ? Son délire s'estompa, faute d'arguments supplémentaires...

Un train entra en gare, au quai numéro quatre, devant la buvette... Des gens en descendirent, un flot de foule commença à se répandre le long du quai. Certains poussaient des chariots, sur lesquels ils avaient mis des valises. La plupart souriaient, parlaient, avec l'accent du pays. « La descente d'un train, comme celle d'un avion, à l'aéroport de Marignane, c'est tout comme ! », songea-t-il. Les gens paraissaient satisfaits de rentrer chez eux, d'être arrivés à destination, ce qui lui sembla bien futile... Des familiers, en bout de quai, les attendaient... Sous la verrière, le soleil distillait une chaleur de serre, étouffante. Dans l'enchevêtrement des rails, au delà, l'air tremblait, sous un ciel de feu. Il eut l'idée subite saugrenue, d'aller jusqu'au bout du quai, de se laisser aveugler par les rayons incandescents, et d'injurier le soleil, de face... « Psychose de ma vie ! », murmura-t-il... Il ramena son regard dans le bar :

-D'où vient ce train ? demanda-t-il au barman.

-De Nice, via Toulouse, et Bordeaux.

-Vous avez des sandwiches ?

Nelly ne protesta pas, ne s'étonna pas, quand il acheta des sandwiches.

-Va au guichet chercher deux billets pour Toulouse, dit-il.

Il lui remit l'argent... Resté seul avec Elisa, il en profita pour boire un autre verre. A son retour, quand Nelly lui tendit les billets, lui rendit la monnaie, il sentait le pastis à plein nez. Nelly ne fit aucune remarque. A peine, si l'expression de son visage changea. Il alluma une cigarette, aspira une bouffée, la jeta par terre, l'écrasa avec sa semelle de chaussure... L'un derrière l'autre, Nelly, détendue, en apparence, tenant Elisa par la main, lui, le visage, légèrement tendu, tâchant de se contenir, en la suivant, sans la quitter des yeux, ils se dirigèrent vers le bord du quai... Nelly en eut probablement assez de se sentir couvée par son regard indiscret, car elle se retourna, agacée : « Tu veux ma photo ? demanda-t-elle... Tu es beau à voir, va ! » Il ne répliqua pas, se contenta seulement de détourner les yeux. L'ambiance de la gare, la vue des employés affairés, des gens qui passaient ou faisaient la queue, l'air gourmet, pour s'approcher des guichets d'accueil, ou de vente des billets, les trains qui se mettaient, en branle, lentement, le soleil aveuglant, là-bas, au delà des quais, les rails rutilants, sous le soleil, tout cela l'accueillit en même temps, et il cracha par terre.

-Tu es répugnant, dit Nelly, prête à le quitter.

Il la rattrapa, la maintint fermement par le bras.

-Lâche-moi. Tu es abject, dit-elle.

Il la secoua :

-Si je veux ! C'est de ta faute, tout ça !

Elle parut savoir pourquoi, et sans tenter de lui échapper, ni de rebrousser chemin, elle se souvint. Elle seule savait pourquoi... Elle reprit son calme, son contrôle habituel...

-Alors, fais un effort ! dit-elle, en se dégageant..

-Cela te va bien, de donner des conseils !

-Monsieur se permet de cracher, par terre,

pourquoi pas d'uriner devant tout le monde ? Fais un effort, pense à la petite ! Crois-tu que ton exemple lui rend service ? Je t'observe, depuis tout à l'heure... Il y aurait tant de choses, à te dire, à te reprocher ! Mets-y du tien, sinon, jette-toi sous un train, ce qui ne sera pas une grande perte...

-Nelly ! Depuis notre arrivée, à Marseille, regarde autour de toi ! Cela ne te donne pas envie de vomir ?

-Non, je suis normale, moi, et il y a la petite. Tu n'as aucun respect, pour Elisa, c'est ma fille ! Au fait, tu peux partir, prendre le train, tout seul, on n'en parlera plus.

Elle s'en allait déjà...

-Attends ! Nelly, je te demande pardon, que veux-tu que je fasse de plus ?

-Ma patience a des limites...

Il se fit tout doux, soudain, caressa le front d'Elisa.

-Bon, on recommence à zéro. Je ne cracherai plus. Tiens, dit-il, en se retournant... Attendez-moi là, ou montez dans le train. J'en ai pour deux minutes...

Il y avait une boutique de marchand de bonbons, au bout du quai de départ. Nelly le vit partir, à contre sens. Des gens continuaient d'arriver. Cinq minutes plus tard, il revint, prit place dans le compartiment, avec un sachet de bonbons, à la réglisse, à la main, une sucette qu'il tendit à la petite Elisa...

-Tiens, ajouta-t-il, en s'adressant à Nelly, mets-les dans ton sac, cela aide, parfois, à passer le temps... Nous en avons pas mal à attendre, avant d'arriver à Toulouse...

Il s'aperçut qu'il avait laissé le sac de voyage de Nelly, et sa valise, sur le quai... Les bagages étaient là, immobiles, à attendre qu'il vînt les prendre, ou

qu'on les prît. Il redescendit, les monta dans le train, les hissa sur la banquette où l'on place les bagages. Ils attendirent encore quelques minutes, puis le train s'ébranla. Le TGV désormais en marche, glissait sur les rails, dans l'entrelacement des voies. Il devint pensif... Qu'espérait-il de son passage à Toulouse ? Encore des ennuis ?

Nelly avait eu raison de lui en vouloir, de s'être montrée ainsi, devant la petite. Peut-être se souvenait-elle qu'il pouvait devenir méchant quand il était ivre ? C'était arrivé, à Lyon... A croire qu'elle avait gagné le gros lot ! Le mieux aurait été, de le planter sur le quai, de saisir l'occasion au moment opportun, de l'oublier... Lyon... Durant une heure, il avait dévidé des insanités, en arpentant la chambre d'hôtel. La petite pleurait. Elle l'avait vu gesticuler, comme secoué par une danse de saint-guy. Des voisins avaient tapé contre la cloison. Il s'était mis à les injurier, sciemment, en choisissant les injures les plus basses. La petite pleurait toujours. Il s'en aperçut... Un changement s'opéra instantanément en lui, à la vue de l'enfant, le visage enfoui contre le flanc de sa mère. Il se sentit brusquement envahi d'un sentiment bizarre à l'égard d'Elisa, empreint bêtement de chagrin, au point d'en rester béat... Il souhaita se faire pardonner, même de se mettre à genoux devant la petite fille, en lui demandant pardon, en lui baisant les mains, en la cajolant. Il ne dit pas un mot, durant les minutes qui suivirent, puis redoubla de prévenance envers Nelly et sa fille, ne sachant plus sur quel pied danser. Il sentit que sa réaction l'avait dégrisé, et leur sourit. Il resta immobile, longtemps, aux écoutes... Le calme semblait revenu dans l'immeuble. On n'osait plus, semblait-il, taper contre la cloison. Certains s'étaient tus, aux écoutes, eux aussi... Nelly éteignit la lampe de nuit,

dès qu'Elisa s'endormit. Il resta pensif, dans la pénombre, assis dans un fauteuil... Quelle heure était-ce ? Nelly ne dormait pas, l'épiait, à croire qu'elle pouvait l'entendre respirer, écouter son cœur battre, percevoir le rythme de son pouls. Il se tourna dans sa direction, n'osa pas vraiment la regarder, par peur de subir un reproche... Si Nelly sentit son regard braqué sur elle, elle avait rouvert les yeux, à ce moment-là. « Pardon... », murmura-t-il. Il sentit qu'elle lui souriait... Il s'étendit, ferma les yeux, à son tour. La main de Nelly vint se mettre dans la sienne, les doigts posés sur les siens. Il s'endormit.

*

* *

Quelques heures plus tard, depuis qu'il se trouvait dans la chambre de l'hôtel du Midi, il ne se sentait plus le même. Son attitude commençait à l'exaspérer, parce qu'il n'arrivait pas à dormir, à se détendre. Du temps s'était écoulé, depuis... Le TGV avait roulé longtemps, en faisant halte, à peine, aux gares importantes. Le paysage avait changé d'aspect, puis le train avait atteint leur point de destination. Cela s'était passé ainsi, pas autrement... A Lyon, il était dans un tel état d'énervement, qu'il ne supportait pas la présence des autres, ne se supportait pas lui-même.

Ici, dans cette chambre d'hôtel de Toulouse, à croire qu'il était impossible d'aller plus loin, qu'il n'y avait plus d'ailleurs. Nelly accaparait peu à peu ses pensées... Il aurait pu lui demander de la rejoindre, dans le clair-obscur étouffant de la chambre, mais n'osait pas... Il songea à son corps frais, dans la chaleur ambiante, à son grain de peau, lisse, à l'idée

qu'il se faisait de sa sensualité, et rouvrit les yeux. Une flamme vive alluma son regard.

La jeune femme étendue dans l'autre lit, près d'Elisa, sentit-elle, à ce moment, qu'il avait besoin d'elle ? Probablement pas. En retour, il lui en voulut de ne pas être à son diapason, et de se sentir dépendant d'une femme, de toutes les femmes... Nelly était bien faite, avec des seins fermes, dont il avait trouvé le mot pour eux : glorieux. Il émanait de sa personne, un charme indéfinissable, un mélange de souplesse, de douceur, d'autre chose aussi... Il avait senti d'emblée qu'elle avait une âme... Pourquoi avait-elle choisi de dormir dans l'autre lit, avec la petite ? Fatiguée, sans doute, devait-elle récupérer, souffrant de la chaleur autant que lui ? Ou pour voir clair, dans ses idées ? La zone d'influence dans laquelle elle se retranchait avec sa fille, lui était intolérable. Il pouvait demander à Nelly de faire l'amour, ce qui était déjà arrivé. Elle se prêtait volontiers à son désir, mais il s'aperçut vite que son esprit restait indépendant, après... Il fut tenté de la gifler, mais n'osa pas... Un tel cynisme de la part d'une femme l'humiliait, à cause de sa liberté d'esprit... Elle l'excitait et existait, à chaque moment qu'il passait avec elle, et se donnait. Mais qu'il crût la posséder, était vain. Elle restait froide, énigmatique... A croire qu'elle et sa fille avaient une existence à part entière où il n'y avait pas de place pour lui, qu'il était relégué dans l'oubli, au second plan, qu'il avait vécu jusqu'ici, entouré de fantômes à l'apparence humaine... Non, ce n'était pas ça... Les femmes, c'étaient des corps. Elles se définissaient en fonction de leur sexe, du désir qu'elles impliquaient, le moment venu. Sur le plan sentimental, il n'avait rien à éprouver pour Nelly. C'était bien ainsi, son physique lui suffisait, mais qu'elle pût se retrancher avec sa fille dans une autre zone d'influence, un no man's land où il n'avait pas

accès ! Certes, Lyon, n'était pas Toulouse... Derrière elle, cette fille avait un passé, un vécu. Mais il ne s'était pas attendu à ça, d'être mis à l'écart par elles aussi... Depuis deux jours d'errance, depuis leur départ de Lyon, s'il commençait un peu à les connaître, sans qu'il songeât à le nier, il leur reprochait, parfois, de l'empêcher d'être seul, se disait toujours qu'il n'était rien pour elles, rien... Une réaction de défense, à cause du compte qu'il avait à régler avec la ville où il se trouvait désormais. Nelly et Elisa étaient reléguées à presque rien, elles n'entraient en rien dans ce rapport, elles aussi, malgré ce chevauchement silencieux depuis leur départ, ce frôlement dans leurs existences réciproques, où Elisa jouait le rôle de trait d'union entre eux, synonyme de tendresse depuis leur rencontre, la petite Elisa.... Des rapports complexes liaient Drabe à cette ville du Midi, dont l'une et l'autre ignoraient le sens, qu'il ne tenait pas à divulguer... Aucune n'avait accès à réalité de son souvenir, une façon qu'il avait de se donner le change... Alors, pourquoi n'acceptait-il pas de compromis de la part de Nelly, qu'elle l'aidât ? Cela continuerait, entre elles et lui, jusqu'au jour où... Ils auraient fait un bout de chemin, ensemble, voilà, une erreur supplémentaire dans l'absurdité de la vie, malgré les apparences. Il ne voulait voir d'autres apparences, ne tenir compte, à l'évidence, que de celles lui paraissaient superflues. L'important était de croire, par le fruit du hasard ou d'un simple malentendu, qu'ils étaient toujours ensemble, parce qu'elles lui servaient d'alibi...

Les voitures passaient, dehors, à proximité de l'hôtel, dans un rythme rapide, constant. Elles filaient le long du canal, en formant comme un murmure, une voix de basse, qui se prolongeaient jusque dans la chambre... Il n'y avait rien d'autre à faire, que de rester

là, à attendre. Le robinet mal fermé gouttait. Il ne pouvait nier la fréquence irritante d'une particule d'eau qui s'écrasait sur le lavabo, avec un bruit mât. Il ne cherchait pas à se lever pour arrêter l'égouttement, même si cela l'exaspérait. Il n'en trouvait pas la force, écrasé de chaleur... Nelly et sa fille Elisa allaient-elles l'empêcher longtemps d'être seul, dans cet hôtel, au cœur d'une ville qu'elles ne devaient pas connaître ? A Marseille, il leur avait annoncé :

-Nous resterons sans doute, un jour ou deux, à Toulouse...

Sans que Nelly manifestât la moindre objection, il fut surpris par son manque de répartie, assez contradictoirement, finit par ajouter :

-Naturellement, tu t'en fiches, cela ne te fais rien !

-J'y suis passée, répondit-elle, en passant sous silence le moindre détail...

Si depuis Lyon, à cause du ton laconique de ses paroles, il devait croire que Nelly n'était pas obligée de lui donner des renseignements sur elle-même : « Une façon de me tenir la dragée haute », songea-t-il...

En dessous du rideau métallique, par une fente légère, il y avait la bouffée de vent tiède qui s'insinuait dans l'air surchauffé de la pièce, depuis que Nelly l'avait abaissé, avant de se mettre à l'aise... Il percevait ses moindres mouvements : elle ôtait sa robe, en la passant par-dessus la tête. Elle se dévêtait jusqu'à temps qu'elle fût nue, avant de rejoindre Elisa dans le lit voisin, et de ne plus bouger... A quoi songeait-elle désormais ? Si des images défilaient devant ses yeux, celles-ci avaient-elles un lien avec leur départ de Lyon, le matin même ? Reprise par le rythme d'une vie qu'il ne connaissait pas, s'éloignait-elle de lui, dans un réseau de pensées, de sensations, auxquelles il n'avait pas accès, cette fois encore ?

Il songea à son séjour écourté, en Haute-Savoie, deux jours plus tôt, se revit dans la région d'Annemasse, de Saint-Julien en Genevois, du Pas de l'échelle, en zone frontalière, près de Genève, puis songea à cette première nuit, à Lyon... Ce n'était pas en vain, s'ils avaient abouti à Toulouse, le moment venu. A croire qu'ils vivaient en porte-à-faux désormais, qu'ils se libèreraient, d'un commun accord... Il ne voulait pas se sentir lié à elle, ni ligoté, malgré le temps qu'il faisait, dehors, cette chaleur accablante... Cela aussi l'exaspérait !

Si on se donne parfois des raisons d'être en colère, d'en vouloir au monde entier, c'est parce que l'on ne parvient pas à capter tout à fait sa vie, le dégoût que l'on en a... Depuis leur départ de Lyon, depuis Marseille, Drabe sentait qu'il utilisait le moindre prétexte pour justifier son irritation... Mais elle était son humeur habituelle. Ainsi cette odeur spéciale, persistante, qui montait du rez-de-chaussée de l'hôtel, qui s'insinuait par la cage d'escalier jusque dans la chambre, lui était-elle intolérable... Des miasmes nauséabonds de peinture fraîche, mêlés à des relents de cuisine qu'annexait la senteur des meubles vieillots, des planchers miteux imprégnés d'encaustique. Une odeur forte, lourde, qui imprégnait les pores et les muqueuses, indigeste.... Une fois dans la chambre, il n'était pas facile d'en nier les effets. Il fallait faire avec. Le patron de l'hôtel l'avait-il regardé, de travers, en arrivant, ou se faisait-il des idées ? Il ne voulait plus penser. A quoi bon se casser la tête ? S'il devait râler, sans cesse, ce serait pour plus tard... Nelly par sa présence sensible, envoûtante, dans l'autre lit, l'accaparait... Elle l'assaillait comme un succube, qui se rapprochait jusqu'à le toucher... C'était la vague de

désir, à marée basse, mais le ressac, toujours, le sauvait... Quelle serait sa réaction, si submergé par l'écume des sens, dans le désir, par l'assaut des vagues, malgré son refus dérisoire, la marée montait, l'envahissait ? Il abhorrait son désir, presque autant que la chaleur, autant que la ville et cette chambre, autant que le corps de Nelly qui stimulait le besoin d'un contact charnel... D'un naturel inquiet à se poser des questions sur les autres, il n'en était pas sorti... Nelly, par exemple, au bas de l'hôtel, à la réception, en présence du patron... Il lui avait paru qu'ils semblaient se connaître, ou peut-être lui rappelait-elle quelqu'un ? Nelly, dans son indépendance libertine, était libre de donner son corps, au plus offrant, comme à cet homme, à la morgue hautaine qui n'en pensait pas moins, quand il les avait vus arriver. Un type qui les avait peut-être déjà jugé, classé, un autre encore... A tuer...

Il se leva, retira une bière du mini-réfrigérateur, qu'il but, et revint s'étendre... Le liquide commença à lui tourner sur l'estomac, mais il ne fallait pas mettre tout sur le compte de cette bière ! Il y avait d'autres boissons dans le frigo, sodas, cognac, whisky, en petites bouteilles. Le whisky, ce serait pour plus tard.

Le robinet gouttait toujours dans son claquement exaspérant... Il revit le quai de la gare, sous la chaleur de serre des marquises, quand ils firent leurs premiers pas sur le bitume. Le train s'arrêtait dix minutes... Ils étaient temps pour eux de remonter dedans, afin de poursuivre leur périple jusqu'à Bordeaux. Mais déjà des voyageurs descendaient du train... Pourquoi rejoignirent-ils leur groupe anonyme ? Ils avaient encore le temps de décider, mais suivirent les autres, le long des couloirs souterrains...

C'était une façon de s'orienter et de se perdre... Puis ce fut l'irruption du hall d'arrivée, sur la place écrasée de soleil, où les taxis attendaient... « Place Matabiau, place de la gare... Vieux Toulouse ! » s'exclama-t-il, dépit. Il avait déjà vécu ailleurs, mais n'avait jamais rencontré une ville comme celle-là, où il avait grandi, arpenté les rues...

Personne à les attendre, sans presque pas de bagages, et c'était tant mieux. Il serait plus facile de repartir... Drabe n'avait pas l'intention de s'installer ici, simplement d'être de passage... Nelly serait sans doute d'accord. Elisa ? Une heure à peine les séparait des Pyrénées, de l'Espagne... A supposer qu'ils eussent de l'argent ? Il faisait beau et chaud, comme à Marseille. L'été se prolongeait, ce qui est souvent le cas, dans le Midi. Il n'y avait pas d'air, pas un souffle de vent. L'arrière saison, malgré le temps devenu imprévisible, offrait parfois des journées splendides à tendances orageuses, comme au mois d'août... Un regain de chaleur d'été se prolongeait, torride, en dépit des températures plus fraîches, la nuit, dans l'activité de reprise de la ville, incessante. On était déjà à la fin septembre. La température ne baissait toujours pas.

A la sortie de la gare, Drabe reconnut le boulevard, avec son canal, au milieu, qu'ombrageaient les platanes, puis la rue, en face, toute droite, qui descendait vers le centre ville, la rue Bayard. Ils franchirent le pont pour se perdre sur la gauche, dans une ruelle où se trouvaient nombre d'hôtels de second ordre... Il venait de reconnaître d'emblée l'atmosphère de la cité, sa circulation, ses passants, son canal, ses arbres... Personne n'avait un regard pour eux. A peine quelques curieux attirés par la vue de Nelly, de la petite Elisa. Il aimait mieux ça ! Il se voulait invisible, ici, ne voulait pas exister... Hôtel du Midi, c'était tout un programme ! Impossible de faire machine arrière,

malgré la gifle qu'il recevait à son arrivée, puisqu'il lui faudrait désormais vivre à l'hôtel, dans cette ville où il était né, où il avait vécu ! Dans la lumière éblouissante de cinq heures de l'après-midi, le moindre contact, la moindre sensation de réminiscence devaient tout juste être bons à reléguer aux rayons des accessoires ! Le moment fut dur à passer, parce qu'il s'était senti mû par un réflexe instinctif, dans la brève intention de suivre un ancien itinéraire qu'il connaissait par cœur. Difficile de renoncer, d'admettre ! Il venait de se conduire en automate, en robot télécommandé, piégé par un réflexe conditionné aussitôt réprimé. Malgré le temps écoulé, à croire que cette histoire n'était pas terminée ! Il ne pouvait pas dire quoi que ce fût, à Nelly, parce qu'il avait soudain l'impression que le boulevard lui faisait signe, parallèle à la gare, avec ses feux tricolores, les arbres du canal, les passages pour piétons, les gens qui attendaient au passage pour piétons, les façades des grands hôtels incendiés par les rayons de soleil fauve, la vue caractéristique des premiers toits de la ville rose, ni qu'il se sentait de nouveau envahi ! L'air même brusquement se rappelait au souvenir, semblait lui dire de renoncer à tout, en dépit de sa morgue, de sa rancune, de son indifférence... D'avoir quitté la ville, avec l'intention de ne jamais y remettre les pieds, d'avoir fait deux fois le tour du monde, avaient servi à quoi... Qui pouvait dire désormais qu'il ne s'était jamais évadé ?

Il se revit, tenant sa valise qui lui semblait plus lourde, depuis qu'il avait débarqué sur le quai... Dans la chambre, à plat sur le lit, le front contre l'oreiller, la chaleur montait... Nelly le suivait, portant son sac de voyage, en bandoulière. La petite Elisa avançait, entre eux, à petits pas, serrait contre elle sa poupée. Elisa était blonde avec des yeux bleus. Sa voix d'enfant, chantante et claire, montait comme un gazouillis

d'hirondelles dans l'atmosphère citadine envahie par les bruits du trafic intense, sur la chaussée. De temps à autre, Nelly répondait aux bouts de phrases de la petite, à sa ferveur de vivre, à son insouciance à s'exprimer... Sur un bout de trottoir, un chien couché devant un seuil les attendait, la mine pataude, en se chauffant au soleil. Ils ralentirent leurs pas. Elisa délaissa sa poupée, dit : « Oh, le chien ! » Elle voulut le caresser. Il avait l'air si doux, si gentil... Ils reprirent leur marche, laissèrent derrière eux cet animal qui les accueillait en confiance, sous un ciel de feu, en agitant son bout de queue. Plus loin, un SDF couché sous un échafaudage, attira l'attention de l'enfant. Elisa s'arrêta, l'observa. L'homme dormait, la bouche entrouverte, les muscles du visage relâchés. Une bouteille de vin était à moitié vide, près de lui. Sa mère la tira, par la main, arracha la fillette, à sa contemplation. « Viens, ma chérie... »

*

* *

Sur la pancarte, il se souvint d'avoir lu : « Hôtel du Midi », en belles lettres lumineuses. Le crépi de la façade venait d'être refait, tout neuf, tout frais, encore. Le portail, donnant accès au garage, portait un écriteau mentionnant : « peinture fraîche », accroché à l'un des montants... On apercevait des échelles de peintre dans la cour. « Il ne manque plus que le calicot : Changement de propriétaire, sur la vitre de la devanture, songea Drabe... Décidément ! » Il n'ajouta rien. L'hôtel ne sortait pas de sa médiocrité, de sa platitude, à l'idée de son manque de confort, dû à la vieillesse. Il n'arrivait pas à décoller de la réalité qu'il suggérait : son arrière

goût rance, avec le paillason jauni, dans l'entrée, son escalier étroit et sombre. Ils poussèrent la porte, pénétrèrent dans le vestibule. Il n'y avait personne à la réception... La lampe du bureau d'accueil était allumée, les appliques murales aussi, mais il n'y avait personne.

-Quelqu'un ? demanda Drabe.

Sa voix résonna dans le vestibule. Il voulait parler d'un ton sec, mordant, mais ne réussit qu'à rendre sa voix passablement désabusée...

Au bout du vestibule, ils remarquèrent une porte entrouverte, à droite, qui devait donner sur la salle des repas.... Ils venaient de lire : « pension complète, à la semaine, ou au mois », avant d'entrer.

Dans l'attente, Drabe eut soif, soudain, avec le besoin de s'étendre : à croire que cela allait devenir une idée fixe. Boire de l'eau, s'il le fallait, glacée... Avec son front trempé de sueur, la canicule, épaisse, lourde, tombait sur lui, comme une chape de plomb. Pas un souffle d'air... La chaleur montait du bas de la cuvette de la ville, et il reconnut bien, là, son micro-climat, difficile à vivre... Il n'y avait pas de quoi crever ici, sans l'ombre d'un regret... Pourquoi ici, plutôt qu'ailleurs, puisqu'il n'était pas sous le tropique de Cancer, où il avait vécu.... Il n'avait aucune raison de s'attarder avec elles, de prendre racine... Alors, pourquoi cette halte ! Avait-il le droit de passer à Toulouse, sans s'arrêter ? Il ne pouvait nier que son père était mort, enterré, là, dans cette ville, il s'en souvint... S'il arrive que l'on crache sur l'air, ou la terre où l'on a vu le jour, comme on crache sur des tombes, sans point de repère, déraciné, pour l'éternité, est-ce dû à quoi ? A bout de forces, ou d'arguments, serait-ce le dernier rempart que l'on se donne, avant de

s'apitoyer sur son sort ? Les meurtriers, dit-on, reviennent à l'endroit de leur crime, quand ils ont quelque chose à se reprocher, afin de se donner une raison de vivre encore, ou de s'enorgueillir de leur acte... Si certains sont innocents, par besoin de se rendre justice, pour exorciser le mal que d'autres leur ont fait, quand on paie pour eux ? Tout change de visage, avec le temps, quand ce n'est pas le temps qui change de visage... Ceux que l'on a cru marquer à vie, qui se sont vus condamnés à tort, ceux, plus sordides, dont les crimes d'horreur défraient la morale de la conscience collective, ceux, mal informés, qui sont jaloux et crèvent d'envie de sortir de l'anonymat, ne fût-ce que pour devenir, quelques secondes, des stars du crime, ou de leur bassesse ? A croire que l'humanité ne souffrirait jamais assez ! Qui enfanta ces monstres ? Que vaut une vie, aujourd'hui, que vaudra-t-elle dans cinquante ans ?

-Y a-t-il quelqu'un ?

Des gens, dehors, se promenaient, avec de l'argent dans leurs poches. Tout, dehors, valait de l'argent ! Les voitures qui passaient, les vêtements que portaient les gens... Drabe commençait à manquer d'air, comme un poisson qui se débat dans un bassin, presque à sec, dont l'eau s'évapore. Cela ne tenait qu'à un fil, le fait de vivre ou de rester allongé pour l'éternité, sur le lit de cette chambre. Il pouvait tout aussi bien, se lever, sortir, et marcher, dehors, tête nue, en plein soleil, avant de s'abattre à bout de forces, sous un échafaudage, comme le SDF, qui ronflait au soleil, sa bouteille de vin, aux trois-quart vide, près de lui. Oui, il ne lui restait plus qu'à s'étendre, comme le type qu'ils avaient vu, dans la chaleur... Mais pourquoi ne le faisait-il pas ? La déshydratation aurait raison de lui, il mourait presque heureux. Dehors, des épaves

agonisaient sur les trottoirs. Personne, au passage, n'y faisait attention. Un type avait été abattu, la semaine dernière, au fusil à lunettes, sous l'œil des passants indifférents, sans doute, avec des raisons précises. Sont-elles toujours précises ? Il songea aux groupes terroristes, à ceux qui agissaient, quand bon leur semblait, soi-disant pour détruire le capital, instaurer la Djihad... A croire qu'il n'y avait plus d'autorités, que les démocraties, à force d'outrance, ou de laxisme, étaient devenues très fragiles. Qualifier les autres d'infidèles, de mécréants ! On n'en sortirait jamais... « Cela ne sert à rien de s'agiter... », songea-t-il. Il fallait rester, là, abattu, à plat sur le lit, attendre que ça passe, tapi comme un animal dans l'ombre, faire le vide, pour une nuit, quelques heures ! Avec des yeux neufs ensuite, essayer de voir clair de nouveau, suite à ce lavage de cerveau, ou mourir, les bras en croix, atteint en plein front d'une balle, à la volée, ou crier son horreur à la face du monde ! Que resterait-il de son défi ? En attendant...

-Quelqu'un !

Il y mit de l'humeur, cette fois.

L'homme s'approcha. Ils ne l'entendirent pas venir. Une petite porte, derrière le comptoir, dissimulée dans la couleur du mur moqueté, il avait dû l'ouvrir, silencieusement, en tournant lentement la poignée. L'homme avançait, glissant sur des savates, en tablier et tenue de cuisinier. Ils se retournèrent, à demi, le découvrirent, assez grand, corpulent, le visage un peu défait :

-Puis-je vous être utile ? demanda-t-il.

Un instant s'écoula, qui sembla une éternité. Le silence, à croire que l'inconnu avait l'habitude de s'en servir pour se mettre à distance des autres ? Peut-être

n'était-ce qu'une illusion, une fausse impression ? Cependant l'homme les fixait avec autorité, de ses yeux globuleux, un peu humides. Il attarda brièvement le regard sur Nelly, sans que Drabe y prît garde... Son visage, au teint décoloré, un peu rougeaud, qu'encadraient des cheveux très blancs, peignés en arrière, lui donnaient un air noble et singulier. Drabe croisa son regard, remarqua d'emblée, dans sa personne, quelque chose de veule, de distingué, qui n'allait pas avec sa tenue. L'homme vêtu d'habits de cuisinier, avait l'air déguisé. On aurait pu le prendre, aussi bien, pour un client de l'hôtel égaré dans ce site de troisième ordre, sans que sa dignité en parut affectée. Par transparence, ou surimpression. Il n'avait plus sur lui, l'habit blanc qu'il portait. « Un caméléon », songea Drabe... Il distingua avec plus d'attention un visage aux traits fins, malgré son teint, à peine vultueux. Il considéra l'homme, à la dérobée, s'interrogea sur le genre de vie qu'il avait dû mener, avant d'être patron ou employé de l'hôtel, sans qu'il parvînt à s'en faire une idée précise. De son aspect inquiétant, à cause de son regard vif, avisé, de son air hautain, ses gestes, lorsqu'il évoluait, d'une singulière aisance, le cuisinier les fixait, sans mot dire, impavide. Une fraction de seconde, il attarda de nouveau les yeux, sur le visage de Nelly. Il la regarda en paraissant ébaucher un sourire. Drabe parut s'en apercevoir.

-Vous avez une chambre ?

-Seulement pour la nuit ? Je crois que oui.

Il se pencha, tourna les pages d'un registre, choisit une clef, au tableau repeint, à neuf :

-Vous voulez monter, tout de suite ? demandait-il.

Drabe acquiesça de la tête.

-Veuillez me suivre, s'il vous plait.

L'homme les précéda dans l'escalier. L'hôtel

n'avait pas d'ascenseur. Ils montèrent les marches silencieusement. Au niveau du premier étage, le cuisinier s'arrêta, essoufflé... Ils le rattrapèrent, avec leurs bagages, Drabe, en dernier. La petite Elisa lia soudain connaissance avec le vieux monsieur :

-Tu es tout blanc, dit-elle.

-Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

-Je ne veux pas te le dire.

-Pourquoi ?

-Parce que...

-Elisa, dit Nelly, en riant... Elle s'appelle Elisa.

Il se tourna vers la jeune femme, lui sourit.

« Depuis tout ce temps, insinua-t-il, à voix basse. C'est un plaisir pour moi que... »

Nelly fit semblant de ne pas entendre, mit un doigt sur sa bouche.

-Ch-Chut, fit-elle, à peine, dans un souffle, à l'intention de Drabe.

Les marches craquaient. Le bruit qu'ils venaient de faire, en montant, avaient du étouffer le son de sa voix. Drabe eut-il surpris une connivence entre Nelly et l'homme, qu'il lui aurait posé des questions, une fois dans la chambre, mais il ne paraissait avoir rien remarqué.

Le cuisinier dévisagea Nelly, en appuyant seulement un regard sur elle qui semblait dire : « Comment avez-vous abouti jusqu'ici ? » Sur le palier, un peintre mélangeait des couleurs, interrompit un instant son travail, en tournant la tête vers le couple et l'enfant, les observa.

-Le treize !

L'homme aux cheveux blancs entrouvrit la porte, avant de s'éloigner.

-Cela vous convient-il ? demanda-t-il, d'une voix faussement suggestive. C'est une chambre de l'hôtel, des plus tranquilles. Elle donne sur l'arrière-

cour. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas... Je vous laisse...

L'homme referma la porte, comme quelqu'un qui repart, à regret. Pas tout de suite, sembla-t-il à Drabe. La porte refermée, cependant que Nelly retirait ses chaussures, qui lui faisaient mal, qu'Elisa courait déjà vers la porte-fenêtre, qu'il alluma une cigarette, il lui parut que l'homme restait un moment immobile, sur le palier, désireux d'en savoir davantage. Il sentait sa présence, de l'autre côté, il l'aurait juré. Le cuisinier, malgré sa bonhomie, sa large silhouette, sa face rougeaude et ses yeux gris bleus, devait être là, derrière la porte, à les épier. Il songea aux patrons de café, d'hôtel, dans ce quartier. Habités aux agressions en tous genres, près de la gare, ils devaient servir souvent d'indics à la police, à cause des inconnus à l'existence souvent marginale, qui déferlaient, sans que l'on eût pu dire que tous avaient quelque chose à se reprocher. « C'est fatal, le quartier lui-même est vaseux, songea-t-il... Cela vient du canal, des filles qui font le trottoir, la nuit, le long des berges, malgré la loi sur le délit de racolage. Cela va des africaines, au slaves... Je suppose, comme dans toutes les grandes villes. Il est vrai, qu'avec cette nouvelle loi ! Aristote, cinq cents ans, avant Jésus christ, prônait la prostitution, en créant des écoles de péripatéticiennes dans les lycées ! Qu'est devenu le plus vieux métier du monde ? Il y a si longtemps que je n'ai pas mis les pieds ici... De mèche avec la police, sans doute, les tenanciers sont là, à l'affût de l'engeance interlope qui gravite dans leurs hôtels ! Ils vivent du passage, la prostitution va de soi, et se livrent à des occupations, qui ne sont pas toujours licites... Le condé préserve leur impunité, dans l'obligation de renseigner la flicaille. Il suffit d'un simple hasard, d'un léger indice, pour prendre parfois au filet un poisson de taille. Pour éviter les ennuis du

foutu règlement, par peur de représailles, ils collaborent avec la police, ou la pègre... Au choix ! »

Il considéra Nelly, Elisa, d'un air soupçonneux... « D'ici que la brigade des mœurs, ou des stupés, débarque ici, il n'y en a pas pour longtemps ! » songea-t-il.

Il se vit sur la sellette, bizarrement, dans l'enceinte du commissariat central, face à un quarteron anonyme d'inspecteurs judiciaires qui l'interrogeaient, soumis à la question :

-De quoi vivez-vous ?

Il n'aurait pas l'habitude de ce genre d'interrogatoire. S'il était un marginal, il n'avait rien à voir avec le milieu, il s'était toujours gardé d'y mettre les pieds, d'instinct...

L'atmosphère silencieuse, tendancieuse du quartier laissait supposer que la loi de l'omerta était ici en vigueur. Ni vu, ni connu, bouche cousue...

De temps à autre, des pas d'un homme, d'une femme, qui marchaient, le long du couloir, s'éloignaient sur le palier, en faisant craquer les lattes du plancher. D'autres bruits de pas revenaient, les remplaçaient, se rapprochaient... Au bout d'un quart d'heure, cela ne durait jamais plus, parfois moins, ces mêmes pas s'éloignaient. Le plancher gémissait, aux mêmes endroits. Les bruits se perdaient dans l'escalier.

Ainsi avait-il perçu dans le couloir, à peine arrivés, des pas... La peau moite, sans parvenir à se détendre, il était toujours allongé, après qu'il eût entendu le cuisinier descendre... Nelly se dirigea vers la fenêtre. Elle abaissa le volet métallique, elle coucha la petite, puis se mit à l'aise. Il l'avait entendue même dégrafer son corsage... Pour éviter le regard de Nelly, pour ne pas observer sa silhouette, il se tourna de côté... De nouveau, elle se levait pour abaisser un peu

plus, le volet. « C'est une manie... », songea-t-il. Ce souffle d'air qui venait d'en bas, cet air chaud qui passait par la fente du volet, pas entièrement descendu, dont une particule de lumière filtrait dans la pièce, c'était la vie ... Il entendit Nelly s'étendre. Le lit craqua, quand elle se coucha près d'Elisa. Puis, elle ne bougea plus, jusqu'à ce que se tournant de côté, le front, en sueur, il la vit, appuyée sur un coude, qui l'observait. Elle avait des seins magnifiques... Il lui en voulut d'être belle, désirable, comme un beau fruit dont on mord dans la pulpe, sûre de son charme, mais ne fit rien, ne dit rien, retenant son souffle, stimulé par une injure, au bord des lèvres... Ainsi Nelly n'avait-elle pas le droit d'exister, d'être belle, d'être excitée par la chaleur, légèrement sous influence ? Il suffisait de la regarder pour tomber dans le panneau, il le sentait... Il se détourna encore. Puis cela vint, son désir à lui. Il réalisa qu'elle usait de son sex-appeal, pour le dominer. Il ne voulait pas, non... Pour l'instant, l'écume du désir, mouillait ses pieds, remontait le long de ses genoux. Il la sentait née du bas-ventre, elle ne bouillonnait pas encore à marée haute. Il suffisait d'un peu de volonté, d'avoir suffisamment de contrôle de soi, ou de cran. Pour quoi faire ? Se rendre aux toilettes, se soulager, en cachette ? Le désir que la jeune femme inspirait, était plus fort : il n'y a rien de plus impérieux que le besoin sexuel... Mais Nelly, excitante, bandante, paraissait ne plus vouloir, quand il voulait... Une nuit déjà, à Lyon, avec l'idée de la prendre, il s'était éveillé en ouvrant à peine les yeux... Elle le regardait fixement, couchée tout près, son visage à quelques centimètres du sien.

-Qu'est-ce qu'il te prend ? avait-il balbutié.

-Rien, je te regardais dormir. Tu as l'air plus jeune, tu sais, quand tu dors.

-Si jeune que ça ? J'ai trente-cinq ans !

Il n'avait pas pu résister, cette fois, et l'avait prise. Elle était consentante. Puis Nelly se mit sur lui, le chevaucha, jusqu'à temps qu'il sentît naître en lui, une nouvelle vigueur. Il reprit le dessus, insinua quelque chose d'assez douteux, qu'une fois ne lui suffisait pas, qu'elle en voulait d'autres. Sur le point de perdre son contrôle, ébloui par son charme, elle avait trop d'atouts. Son visage, son regard, sa bouche, ses lèvres, cet ensemble en mouvement qui constituait son corps, sa peau mâte, ferme, la cambrure de ses reins, ses cuisses, ses fesses, ses seins magnifiques, aux aréoles pigmentés, aux tétons saillants, son odeur de pouliche racée, lui faisaient perdre la tête. A lui lâcher du lest, à jouir de l'instant présent, c'était trop facile, de succomber à l'appel des sens. Cela le mettait mal à l'aise, qu'elle fût si belle, très belle, qu'une fois nue, il la sentait mieux dans son élément. Elle le tourmentait, le dominait par sa beauté. Il se méfiait de ses propres réactions, de son élan vital. On ne prend jamais assez de précautions... Sa tendresse aussi le mettait mal à l'aise. A trente ans passés, il ne voulait pas paraître jeune. D'ailleurs, dès l'instant où ils se trouvaient dans la ville rose, il sentait qu'il n'était plus le même, qu'il changeait peu à peu, avec son compte à régler, avec la ville. Le monde dans lequel il vivait depuis quelques heures, avait pris une autre tournure, à cause des hommes et des femmes qui habitaient cette ville. Il en avait déjà ras-le-bol...

Il s'efforça de ne plus penser, les yeux mi-clos, de faire le vide, de se laisser gagner par la torpeur. Comme un nageur entre deux eaux, sans perdre tout à fait son self-control, il resta à demi-conscient, prenant des forces, rechargeant ses accus, abattu par la chaleur... Pourquoi soudain réagit-il, comme un squalé errant dans les profondeurs, refit-il surface ? Etait-ce son instinct qui voulait cela, à cause du radar qu'il

possédait, en toutes circonstances, qui le prévenait, le mettait en garde ? Nelly venait de bouger, c'était sûr. En fait, elle n'était plus là, dans la chambre...

Par le biais des persiennes, le soleil rosissaient l'intérieur de ses paupières... Il perçut Nelly en train de bouger. Il ne l'avait pas sentie à la même place, puis elle était revenue. Allait-elle de nouveau remonter le rideau ? Comme s'il n'y en avait pas assez, avec cette luminosité, ce soleil, dehors ! Elle avait dû serrer le robinet, car celui-ci ne gouttait plus. Un léger indice, lui donnait à supposer que le soir venant, au léger l'apaisement de l'air, malgré la chaleur toujours stagnante... Une ombre passa devant ses yeux clos, dans les raies lumineuses : Nelly se dirigeait vers la porte, dans un glissement feutré. Il ne se donna pas la peine d'ouvrir les yeux. Pourquoi faire ? Nelly ne pouvait pas le trahir, ne connaissait rien de lui, pas assez. Il ne lui avait rien dit. Il n'avait pas l'habitude de se vanter, de raconter sa vie. La mère et la fille, toutes les deux, devaient l'accepter tel qu'il était, bourru, parlant peu, parce qu'il se trouvait continuellement sous une cloche de verre. Elles étaient avec les autres, et il y en avait en masse, à se trouver derrière la vitre, à l'observer, ceux auxquels il ne pouvait pas parler. Devait-on le mettre au secret, comme un fou, comme ça, sans raison, parce qu'il avait toujours eu de la difficulté à communiquer avec les autres ? « Il vaudrait peut-être mieux que je sois mort », songeait-il, parfois, prêt cependant à défendre chèrement sa vie, sa liberté. Son anormalité défiait l'entendement, interdisait la tendresse, facilitait la mise à l'écart, le rejet pur et simple des gens, dits normaux, ceux qui ne voient rien, ou presque, à redire au monde dans lequel ils vivent. Ceux qui représentent ou suivent le mouvement, bien au chaud dans cette société qui

prévoit tout... Qui prévoyait tout. Le fait de boire était-il un besoin de compenser son désaccord ? A cause de la chaleur aussi ? Une fois dans la ville, il avait encore et à nouveau peur de ses réactions... Quelles raisons plus précises l'avaient poussé à venir ici faire halte ? Etait-il venu tuer quelqu'un ? Qui ? Lequel ? Pourquoi celui-là, plutôt qu'un autre ? Des quidams fondus dans la masse contre lesquels il avait des griefs, n'avaient pas de visages. Ils étaient anonymes. Il fallait repartir, ne pas s'attarder, nier ses racines, nier qu'il avait souffert ici.... Au rappel de certaines humiliations, son visage se crispa... On lui avait toujours cherché des histoires. Dès le premier regard, certains cherchaient déjà des raisons de lui en vouloir. Il n'était pas comme eux. On paie parfois très cher, sa différence... Il revint à son enfance, songea à sa mère, partie un jour, à son père, secoué de sanglots, l'unique fois qu'il vit son père pleurer, le dos tourné... Ses maîtresses ensuite qui lui servirent de marâtre... Il était gamin. Il avait douze ans. On se fichait bien de lui, qu'il poussât mal, dans l'ombre... A quinze ans, il traînait déjà dans la ville un état d'esprit morbide, un vécu assez spécial, l'habitude de se méfier de tout le monde. La plaie ne séchait pas, continuait de saigner, elle saignerait toujours...

Dans la chaleur du soir, il n'entendit pas Nelly revenir. Sans parvenir tout à fait à secouer sa léthargie, quel abattement le prenait, à peine arrivé ? C'était comme s'il souffrait d'un mal psychologique précis, d'une baisse de tension, d'un mal être, d'une inhibition. Pourquoi de nouveau avait-il l'impression de vivre dans un ghetto, de moins en moins libre, constamment sous l'éclairage de la réprobation des autres ? Il sentait leurs présences, comme des rats, animés d'un instinct de rats, prêts à le mordre. La poisse qu'il avait toujours ressentie, était là. Elle donnait libre cours à sa psychose inhérente à la ville même... Il n'aurait pas dû revenir.

Il fit un rêve étrange, où son père s'adressait à lui, dans la moiteur du soir, malgré la présence de Nelly et de sa fille, dans l'espace de la chambre aux murs encore chauds... Durant des mois, des années peut-être, il n'avait pas songé, ce qui lui évitait d'avoir du remords : son père et lui s'étaient déchirés. Cela remontait de si loin... Cette fois, dans une sorte de délire hallucinatoire, il le voyait devant lui, dans la chambre, hocher la tête, avec gêne. Cette apparition oblitérait la présence de Nelly et de la petite. Il ne s'adressait qu'à lui, Frank Drabe, sans irritation. Il venait le chercher pour se rendre à un enterrement. Ce qui était bizarre, car c'était bien le sien, celui du père. Le corbillard les attendait en bas, dans la rue. On avait mis le corps dans un cercueil, mais il était aussi bien, dans la chambre, debout, près de lui. On amenait le corps du défunt au cimetière, pour placer la bière dans le caveau familial... C'était quelqu'un d'autre que l'on enterrait, car son père était vivant, toujours, à côté de lui, il lui avait mis la main sur l'épaule.

-Tu vois, fiston, lui disait-il, très calme.

Dans son étonnement à voir qu'il pouvait discuter avec lui, sur un pied d'égalité, qu'il avait droit à une conversation sensée, Drabe sentait son père changé, en mieux, depuis qu'il était revenu du passé, que son passage parmi les défunts avait fait de lui, un autre homme... Il était toujours là, près de lui, comme un Christ ressuscité. Saisi par cette apparition, Drabe ne cherchait pas à se mettre en colère contre lui. Il était surpris par son calme. Et son père lui souriait. Il retrouvait les contours de son visage, de sa silhouette.

Il rouvrit les yeux, se dégagea de la trame du rêve, et vit Nelly devant la toilette qui brossait ses cheveux. Elle avait passé sa robe, mais pas ses bas. Elle n'avait pas mis ses chaussures encore, pour ne pas faire

de bruit. Pieds nus, elle avait un côté intime qui lui plaisait, l'instant où une femme s'examine, par coquetterie, dans un miroir... Il eut accès à ce privilège, en la trouvant toujours belle, mais n'en laissa rien paraître. Le reflet du miroir lui renvoyait son visage de biais. Elle était encore aussi belle ainsi, vue de trois-quart, aussi bien que de face. Elisa dormait encore. Nelly se tourna vers lui, s'aperçut qu'il la regardait :

-Tu as bien dormi ? chuchota-t-elle.

-Quelle heure est-ce ?

-Sept heures.

-Es-tu sortie ?

-Non, pas encore. Pourquoi ?

-Je t'ai vue quitter la chambre, tout à l'heure.

-Seulement pour aller sur le palier.

-Donne-moi un verre d'eau, tu veux bien ?

Il en but deux, coup sur coup, qu'elle apporta et lui tendit.

-Cela fait du bien, dit-il, cela rafraîchit... Y a-t-il une salle de bains, à l'étage ? demanda-t-il, ensuite.

-Au fond du couloir, à côté des wc, une baignoire, avec une douche. C'est propre, j'y suis allée, tout à l'heure, pour me passer un peu d'eau sur le corps.

-C'est pour ça, que tu sens le propre ? Tu sais, on ne va pas moisir ici, longtemps...

Elle s'approcha, s'assit sur le bord de son lit. Il la caressa du doigt, du coude jusqu'au poignet. Sa peau satinée sentait le frais, tandis que la sienne... Une odeur de sueur imprégnait le drap de lit.

-Dégoutant, dit-il.

Il se leva, endossa sa chemise. Nelly le regarda sortir. Il longea le couloir, ouvrit la porte de la salle de bains, pissa dans la cuvette des wc, tira la chasse, revint... En passant près de la cage d'escalier, il perçut des bruits venant d'en bas, se rapprocha de la chambre,

entendit la petite parler à sa mère. Elle était donc réveillée. Le long du couloir, les autres chambres étaient silencieuses. Il ouvrit la porte et put voir qu'elles étaient prêtes à sortir.

-Où allez-vous ?

-Je croyais qu'on sortait.

-Non, vous restez ici.

-Il faudra bien que l'on descende, pour dîner.

-Je viendrai vous chercher.

-Pourquoi ? Tu ne veux pas de nous, ou veux-tu nous cloîtrer ?

-J'ai peur que vous vous envoliez. Avec la chaleur qu'il fait, qu'iriez-vous faire dehors ? Les putains ? Dans ce quartier, ajouta-t-il...

-Frank ! Tu es injuste...

-J'ai dit, dans ce quartier... Ils doivent savoir déjà que nous sommes-là. D'ici qu'un rat d'égout te repère, toi et ta fille, qu'il commette une vilénie, sans que je sois là, pour réagir ! Tu n'as pas l'air de te rendre compte que c'est pourri ici, plus qu'ailleurs.

-Pourquoi nous sommes-nous arrêtés, ici ? Qui sont, « ils » ?

-Je n'en sais pas plus que toi. Va donc savoir. Il y a des rats partout. Les nouveaux venus sont filtrés, au passage, sans qu'ils s'en aperçoivent... Je dois voir quelqu'un, lui rendre hommage, me recueillir. Je ne sais pas même, si je devrais...

Nelly paraissait intéressée, stupéfaite. Il se radoucît, prit un air gêné cependant, en lui demandant :

-Il te reste de l'argent ?

-Pas beaucoup.

Elle fouilla dans son sac. Nelly, bonne fille, en tira un billet de vingt euros, de la menue monnaie, qu'elle lui tendit.

-C'est tout ce qu'il me reste.

Il remarqua à son doigt une bague, aux saphirs

enchâssés qui jetaient des feux, sans pouvoir s'empêcher d'en supputer la valeur, car elle devait valoir beaucoup d'argent, avec les brillants. Il pensa, pour plus tard, en effectuant des déductions. « Deux mille euros environ, songea-t-il, cela fait plus de dix milles francs, de quoi vivre un certain temps. »

-Tu n'as pas peur qu'on te la vole ? demanda-t-il, en désignant la bague, avec intérêt ou par acquit de conscience.

-Cadeau de mariage, dit-elle.

-Tu as été mariée, ainsi ? C'est vrai, ajouta-t-il, en désignant de l'œil, la petite.

Puis il déclara :

-Restez sagement ici, ou descendez à la réception. Je n'en ai pas pour très longtemps.

Il ouvrit sa valise, choisit une chemise propre, s'habilla avec soin. Son complet, bien coupé, une fois brossé, ne se ressentait plus du voyage. Il avait un look correct : impossible de définir à première vue, sa condition, du moins, le croyait-il. « Tout est dans l'apparence, songea-t-il, lorsqu'on est fauché. »

-Tu rentreras tard ?

-Je n'en sais rien.

-Si tu en as pour longtemps, apporte-moi un journal, un roman, quelque chose à lire, n'importe quoi... J'ai aperçu un marchand de journaux, à proximité de l'hôtel.

Il alla pour partir, puis se ravisa, revint, embrassa Nelly sur la joue, posa ses lèvres sur les siennes, prit ensuite Elisa dans ses bras, la souleva, la regarda, et la petite faisait la moue, ne voulait pas le voir. Il l'embrassa, contre son gré, la déposa... La petite en s'essuyant la joue, alla se réfugier contre le flanc de sa mère.

-Toutes les deux... Vous... Enfin !

Il n'ajouta rien. Il n'avait jamais été question

d'amour entre elles et lui, il n'en voulait pas, ne croyait pas au coup de foudre. Certes, l'attrait physique jouait un rôle prédominant avec une femme, mais il ne voulait pas d'un amour basé uniquement sur des rapports sexuels, assez contradictoirement... Quoiqu'il fût jeune, attiré par les femmes, il les considérait pratiquement interchangeables. Il savait trop souvent, où elles voulaient en venir, même s'il était loin d'être un parti avantageux. Toujours, il avait cherché dans les femmes le rapport physique : elles étaient des corps, sans plus... Il y avait celles qui excitaient, sûres de leur charme, celles en âge d'être aimées encore, désirées, les autres... Il n'avait pas assez de maturité pour réaliser que l'amour n'a pas d'âge... Seule comptait la fascination qu'une femme exerçait sur lui, sa force à résister, jusqu'à ce qu'il ne fût plus sous l'emprise, désintoxiqué, qu'elle se montrât telle qu'elle était, l'incitation au désir évanoui, son besoin de séduction épuisé, incapable de trouver sa place dans l'amour, au quotidien, de l'envisager. Incapable aussi d'autres choses... Construire... Le plaisir qu'on retirait, en surface, n'était qu'une apparence et se concrétisait le plus souvent par la déception, à cause de l'échec de la vie, dans ses perspectives, ses trajectoires... Mais il y avait-il une sorte de complicité, entre Nelly et lui, qui faisait penser à l'attachement des chiens : un chien égaré se met à vous suivre dans la rue, n'importe lequel, n'importe où. Le voilà qui vous adopte, ne vous quitte plus, vous considère déjà comme son maître. Il y avait de ça... La question à se poser, la durée incluse, suscitait : jusqu'à quand ? La constante, c'était la petite Elisa... Il sentait confusément que l'enfant déterminait par son petit cœur innocent, dans sa découverte de la vie, et des sens, un sentiment.... Il pouvait s'amouracher d'un enfant, au point de faire des sacrifices, d'accepter tout pour elle, de vivre, de lui

procurer un confort moral auquel il n'accordait aucune importance, en temps normal. Par tendresse, séduit par son innocence, sa pureté... Baiser la terre, pour l'enfant, en se prouvant que rien n'avait d'importance, et envoyer balader ses idées pour la protéger, en éveillant son psychisme neuf, motivé par la naissance de sa libido. Etre en symbiose avec elle, dans sa stupeur de tenter l'aventure, de se sentir de nouveau effleuré par la vie, le moment où tout est possible encore, où tout commence. Fasciné par le potentiel de vie de la petite, à venir...

A supposer qu'un bouleversement dans sa vie était en train de se faire, il le sentait, même s'il manquait de lucidité... Ils avaient le choix encore, Nelly et lui, ils pouvaient bifurquer... Mais pourquoi cette tendresse qu'il ressentait à l'égard de la petite fille ? A Lyon, après avoir rencontré Nelly, dans le quartier de la Croix-Rousse, pourquoi avait-il eu cet état d'esprit, de vouloir changer de peau ? Quel hasard l'avait poussé à faire halte dans une boîte de nuit ? Pourquoi dans une salle étroite, en sous-sol, étouffante, avait-il vu Nelly ? Des entraîneuses, sur une estrade, montaient faire chacune un petit numéro plus ou moins maladroit, avant de se rasseoir pour boire et bavarder avec les clients. C'était deux nuits plus tôt. Le temps avait passé, si vite... Après l'échec de Lyon, qu'est-ce qui l'avait poussé à s'arrêter à Toulouse, mû par la nécessité de faire le point, ce qu'il n'avait pas pu faire à Marseille ? La ville, comme une station d'arrêt d'autobus, n'avait pas vraiment d'importance réelle, servait seulement de prétexte. Du moins le croyait-il, même si son père, et le souvenir, étaient là... On ne refait pas son histoire. Les pas faits dans cette ville étaient en retrait du présent, dans le cadre miteux de la chambre avec Nelly, Elisa, intégrés à son vécu, et il

voulait se libérer des chimères... Le futur ? Ce pouvait être avec Nelly, énigmatique, séduisante, bourrée de charme, avec sa fille aussi... Depuis leur départ, ils résistaient à ce qu'ils n'osaient s'avouer, l'un à l'autre, comme des pièces de métal soudées. Ils n'avaient pas encore l'impression d'être ensemble depuis toujours, mais c'était peut-être ici, que chacun allait le découvrir. A supposer qu'il le souhaitât, car il leur en voulait de ne plus être libre, de se sentir ferré, comme poisson qui se débat encore, tiré de son milieu naturel... Sorti de l'eau stagnante où il avait séjourné longtemps, il avait du mal à respirer...

Il descendit l'escalier, le regard précis, l'esprit tourné aussi vers ce qui s'était passé, cette nuit où il l'avait rencontrée... Il entra dans le cabaret, avec de l'argent sur lui : près de cinq mille euros répartis dans ses poches, en billets de cent, cinquante, et vingt euros. Une autre partie avait été placée dans une mallette, à la consigne de la gare de Lyon Perrache. Il se sentait de bonne humeur, presque insensible, au début, à l'ambiance du cabaret, sans voir vraiment les choses alentour. A peine les touchait-il des yeux. Rien n'avait d'intérêt, les hommes assis près des tables, devant le comptoir, les filles qui les poussaient à la consommation, mais le rythme fort de la sono, le regard des entraîneuses au sex-appeal étudié, seules, disponibles, agissaient sur lui, peu à peu... Il avait repéré Nelly, juchée sur un des tabourets du bar, devant un verre de menthe, qui bavardait avec le barman, en veste blanche. Elle avait froncé légèrement les sourcils, à sa vue, comme si elle le connaissait déjà, comme lorsqu'on croit reconnaître quelqu'un. Son nez s'était plissé d'une façon enfantine, et elle avait ri. Il avait perçu son rire gai, bien placé... Pour lui, dès le premier coup d'œil, elle lui plut... Il lui parut aussi qu'ils s'étaient déjà vus quelque part. Mais ils ne se

connaissaient pas, ne s'étaient jamais vus antérieurement. Il devait confondre, elle devait ressembler à une fille, qu'il avait entrevue jadis, pour laquelle il avait éprouvé du désir, qu'il avait eu envie d'aimer... Bizarre... Quelque chose va se passer entre deux êtres. Que peut-on supposer de leur approche ? Si leur rencontre se fait, ça tient à quoi ? Parmi les tables, en évitant ceux qui évoluaient en transe sur la piste de danse, il allait s'asseoir, à côté d'elle. Mais pourquoi paraissait-elle le savoir aussi, à le voir prendre son temps, comme s'il n'avait pas vraiment l'intention de l'aborder ? Près du barman, le regard tourné de biais sur les autres nanas, dans la salle, les clients, Nelly continuait de converser, comme s'il n'était pas là, quoiqu'il lui arrivât de jeter un œil, légèrement, dans sa direction... Lentement, en la détaillant des pieds à la tête, il venait. Elle sourit, en lançant un regard de connivence, au barman. Il s'approcha, sans plus accorder d'intérêt au serveur, jusqu'à ce qu'elle se tournât vers lui, avec son ineffable sourire... Il lui serra la main, sentit ses doigts frêles, moelleux, dans les siens :

-Bonsoir.

-Bonsoir... Je vous invite ?

Elle eut un moment d'hésitation, comme pour dire : « Si je veux ! », en souriant toujours... Elle ne changea pas de place, et l'observa, un instant...

-Alors, vous, dit-elle, gentiment, il suffit que vous claquiez des doigts, pour que l'on accoure ? Cela risque de vous coûter cher...

Il détourna les yeux et les posa un instant sur les commis-voyageurs qui évoluaient dans ce cadre restreint, avec les ourlets de leurs vestes, les replis de leurs vêtements emplis de sachets de cocaïne ou de cachets d'ecstasys, comme lui avait de l'argent plein les poches. Il se méfiait des dealers, prêt à intervenir,

en prévision d'une altercation. De nouveau, il tourna son regard vers elle :

-Vous me plaisez, dit-il...

-D'après quels critères ?

-Celui de votre compagnie, bien sûr...

Elle se décida enfin, se leva et le suivit.

Ils se dirigèrent vers une table inoccupée. Ils burent un verre, deux verres, avant qu'il se décidât à l'inviter à danser. Il n'aimait pas particulièrement danser. Grand, mince, son apparence était celle d'un mâle sensible et viril, plus sensible que viril. La plupart des filles remuaient de la croupe et s'éclataient, les seins dressés ou ballottés, en levant les bras au ciel. Ils revinrent s'asseoir. Il ne lui fit pas la cour. Il ne savait pas vraiment faire la cour aux femmes. Il ne lui demanda pas de sortir tout de suite, car dans les boîtes de ce genre, de style bar américain, les entraîneuses n'ont pas le droit de quitter l'établissement avant la fermeture. Il se suffit à suggérer simplement :

-A quelle heure ferme-t-on ?

-Vers les deux, trois heures, s'il y a du monde.

Ils parlèrent de choses banales, sans intérêt.

-Vous habitez Lyon ?

-Non, je suis de passage...

Il aima le son de sa voix, en y trouvant du charme, malgré la sono. Il se demanda même si elle avait été employée là, uniquement pour que l'on entendît le son de sa voix ! Elle allait le suivre, il le sentait, à supposer que ce n'était pas dans ses habitudes de suivre facilement les clients. Cela devait lui arriver peut-être quand elle était fauchée, ou qu'elle avait le béguin ? Peut-être vivait-elle à la colle avec un mec, un irrégulier qui n'apprécierait pas, s'il apprenait... « J'aime toujours savoir où je mets les pieds, songea-t-il. Avec ce genre de filles, c'est risqué... »

-Ainsi, tu es de passage ? lui redemanda-t-elle.
-Exact !

Il prit du recul :
-Je ne suis pas un pigeon, dit-il.
-T'es qui ?
-Rien !

Mais son regard dur, froid, souriait quand même...

Il avait beau faire. Il sentait le fric, quelqu'un qui peut se permettre de dépenser. Elle devait le sentir aussi... Sans qu'elle le lui demandât, il offrit le champagne.

Secrètement, il tentait de réprimer le rythme, la fièvre, qu'avait laissé en lui, un certain climat. Celui du risque, de l'action, qui persistait dans ses muscles, dans ses nerfs, la poussée d'adrénaline qui avait jailli dans son sang, au moment d'agir. Il souhaitait se libérer de cette tension... Une fois dehors, sur le trottoir, elle lui demanda :

-Où va-t-on ?
-Chez toi ?

Dans la rue calme, en apparence, le long des voitures garées, un type à moitié ivre, titubait. Les lumières d'un carrefour brillaient, le feu d'un sémaphore passa au vert.

-Je ne vis pas seule, je partage mon studio avec une amie... J'ai une fille aussi.

-Quel âge a-t-elle ?
-Cinq ans.
-Comment s'appelle-t-elle ?
-Elisa.

-Cela m'est égal. Chez toi, ou ailleurs, à l'hôtel.
A moins que tu n'ais un type !

S'il flaira quelque chose, il n'en dit rien. A

croire qu'il savait déjà...

Le matin, il s'aperçut que l'amie en question, couchée, la nuit, dans l'autre pièce, n'était plus là. Il ne pouvait pas se tromper, il s'en était douté, en arrivant : un pressentiment... A peine avait-il entrevu le visage de la femme, entre ses draps, en entendant sa voix qui murmurait pour demander : « C'est toi, Nelly ? » La petite dormait dans son lit d'enfant. La femme avait ouvert les yeux, deux, ou trois fois. A peine avait-il distingué son visage, avant qu'elle se détournât pour se rendormir. La lumière jaillie de la cuisine, la gênait... Il avait eu beau fouiller ses poches, il dut se résoudre à l'évidence : elles étaient vides. Il s'était fait avoir, par elle, peut-être, de connivence avec l'autre fille, en imbécile qu'il était, au lieu de placer le gros de l'argent contenu dans son portefeuille, sous l'oreiller... Il lui en restait, très peu, en comparaison de ce qui se trouvait dans ses poches, et si les deux femmes étaient complices ? « Téléphone », dit-il, en décrochant le récepteur. « Téléphone à ta copine, allez, magne-toi ! Dis-lui qu'il faut qu'elle me rende ce qu'elle m'a pris. » Il voulait lui faire une scène... A quoi bon ! Il reposa le récepteur... Il ne pouvait pas non plus avertir la police.

-Me voilà dans de beaux draps, murmura-t-il.

Bizarrement, il ne se sentit ni frustré, ni volé. Il fallait faire avec...

-Je t'assure, dit-elle, je n'y suis pour rien.

Si cela lui parut bizarre, il la crut. A quoi vit-il dans son regard qu'elle ne mentait pas ? Etait-ce à cause de sa voix attristée qui ne tremblait pas, de sa voix douce et chaude qu'il aimait, ou parce qu'elle savait comment s'y prendre ? Il lui restait à peine quelques centaines d'euros, à la consigne de la gare...

La voleuse avait négligé la clef... Ce fut durant la nuit que Nelly lui confia qu'elle en avait assez de faire ce métier : se laisser tripoter de temps à autre, en tenant le crachoir à des types à moitiés ivres que l'on poussait dehors lorsqu'ils n'avaient plus d'argent, parce qu'ils avaient trop bu, sans compter les truands de passage, qui venaient là, en se croyant tout permis. Avec ceux-là, il n'y avait rien dire. Il fallait se soumettre. C'étaient des durs, des clients importants. Il fallait céder à leurs caprices, sous peine d'en subir les conséquences. Encore heureux, un soir, qu'un dingue n'eût pas débarqué, dans la boîte, en tirant sur tout ce qui bougeait, même si les nouveaux venus étaient filtrés, au passage, s'il fallait montrer patte blanche, à l'entrée. M. Maurice exigeait de ses employées de l'obéissance exemplaire, ce qui entraînait dans ses attributions de patron de boîte de nuit : il surveillait ses protégées. En principe, avant d'être étiquetées, destinées à un travail précis, il leur faisait subir un examen. L'homme faisait partie du milieu... Lui et ses acolytes savaient les limites à franchir, à ne pas dépasser, chez des filles qu'ils employaient, en connaissant leurs goûts, leurs préférences. Mais il ne voulait pas déplaire, avant tout, à ses amis. La moindre velléité de résistance de la part de ses nièces, comme il disait, lui servait de prétexte pour affirmer son autorité. Le châtiment arrivait, à l'improviste, quand sans avoir suivi le règlement, les employées ne se méfiaient plus, ignorant les manigances qu'il nourrissait à leurs égards. Aidé de deux ou trois acolytes, M. Maurice appliquait la sentence, frappait quand ça le prenait, parfois pour un rien, parce que cela n'allait pas comme il le voulait, ou qu'il s'était coupé en se rasant, qu'il n'était pas parvenu à ajuster correctement sa moumoute. Chez les entraîneuses, cela se savait : passage à tabac, brûlure à la cigarette, amendes. Une fille pouvait être contrainte,

à coucher, pendant quinze jours, un mois, sans toucher le moindre dividende. C'était le seul moyen, selon lui, de tenir son cheptel. Si Nelly n'en faisait pas partie, en tant qu'occasionnelle, elle était dans le collimateur du patron, un jour ou l'autre, elle finirait par entrer dans le circuit. Elle parut vouloir le suivre, ce matin-là, comme si elle n'avait plus le choix, en compensation de l'argent dérobé, en se donnant, en échange... Comment une fille aussi belle, avec de la tête... Car, il l'avait jaugée, d'emblée... La traque, parfois, peut influencer sur le comportement, déterminer des motivations spontanées, ou latentes, à retardements... Cela s'était conclu dans la nuit, en longs chuchotements. Deux ou trois minutes après qu'il se fût aperçu du vol, en jurant dans la chambre, parce qu'il marchait de long en large, devant Nelly éveillée :

-Vous m'avez pris pour un couillon ?

-Je t'assure que non, je n'y suis pour rien.

Au regard qu'elle leva dans sa direction, il la crut.

Une demi-heure plus tard, elles étaient prêtes, la petite et elle, le sac bouclé. Il eut l'impression que ce matin-là, cette fille, à l'apparence un peu hautaine, aux abois, cette fois, l'appelait à l'aide. S'il était le seul moyen qu'elle venait d'entrevoir, de partir, il était le pétard qui venait de mettre le feu aux poudres.

-Partons.

Elle le remercia, le regarda différemment. Son cerveau enregistrerait des données précises. Son regard le remercia, avec humilité, à cause du service qu'il lui rendait, un service qu'elle n'oublierait pas.

Ils prirent leur petit déjeuner dans une brasserie du centre ville, avant d'aller récupérer l'argent qui lui restait, à la consigne...

-Où allons-nous ?

Il ne fallait pas lui poser des questions, car il était le genre de type qui ne se laisse pas embêter par les femmes, avec une gosse, en plus ! Où était-il allé chercher ça ? Désormais, son alibi serait en béton, car il avait vraiment besoin d'une couverture... Ils restèrent un jour encore, à Lyon, à droguer dans les magasins. Il faisait beau. Elisa lui donnait la main, elle lui parlait, lui souriait.

-Tu es mon papa ? lui demandait-elle.

-Oui.

Il pouvait être dangereux de se balader dans la ville. Sans connaître Lyon, peut-être faisait-il déjà l'objet de recherches. On pouvait prendre des photos de lui, tenant la main de la petite, ou en la portant parfois sur ses épaules.

-Tu veux bien être mon papa ?

-Bien sûr.

Il souriait. Des motos passaient, à vive allure, avec des conducteurs casqués, des voitures, à l'allure louche... Il était facile de l'abattre, en plein jour, le sourire aux lèvres. Que souhaiter de mieux, sinon mourir quand on ne s'y attend pas, dans la foule des passants affairés ? Nelly serait seule à comprendre. Il fallait partir, et s'il se décidait à rester encore, c'était pour narguer ceux censés les épier. C'était prendre du risque inutile. Il s'en moquait. Rien n'avait d'importance. Il ne pouvait pas tomber plus bas, quasiment, sans argent.

Il paya des tours de manège, à Elisa, qui traînait, avec sa poupée. Parfois son regard se fixait sur une physionomie, dans la pâte humaine, sans en avoir l'air,

qu'il passait au crible, aux rayons X de son radar portatif, prêt à réagir. Cela modifiait son humeur, mais la petite était si jolie, si charmante, qu'elle l'obligeait à changer d'état d'esprit. Il se tournait vers Nelly, lui donnait un baiser. Il éprouvait le besoin d'éprouver une tendresse d'adulte pour Elisa, d'avoir de la sympathie, des attentions... La veille, quasiment ivre, n'avait-il pas fait du scandale, à l'hôtel ? Le soir, lorsqu'ils revinrent, le veilleur de nuit eut un air doux, en laissant entrevoir sa peur, en lui tendant la clef de la chambre. Ils montèrent. Il redescendit pour s'assurer de quelque chose, et fixa l'employé qui se troubla.

-Alors, papa... T'en fais pas, va, on s'en va demain.

-Oui, monsieur... Comme monsieur voudra. Je souhaite bonne nuit, à monsieur...

-On n'a pas laissé de courrier ? Personne n'est venu me demander ?

-Non, pas du tout. Je vous l'aurez dit.

-Merci.

Il remonta se coucher, attendit que la petite s'endormît avant de faire l'amour à Nelly.

*

* *

L'amorce de l'après-midi finissant, accentuait le profil de la rue, net, différent de celui de leur arrivée, écrasant de lumière, sous un soleil de feu, à l'opposé de celui où se trouvait l'ombre, dans la perspective des

arbres du canal, vers le pont où les feux tricolores réglementaient le passage des véhicules... Il avait vu l'ouvrier ranger ses pots de peinture, ses brosses, ses rouleaux, dans un coin, le patron prendre l'air, sur le seuil, en manches de chemise, le corps déformé par un léger embonpoint. Le soir peu à peu s'installait sur la ville. Des pigeons, dans le creux d'une fenêtre, en face, aux volets clos, roucoulaient sous les gargouilles. Le patron s'était écarté pour le laisser passer. Dans l'air, Drabe reconnut l'odeur fétide, agressive, de ce coin de ville, à moins que ce ne fût seulement une impression, une résurgence, une idée surannée, émergeant du passé... Il marqua un temps d'arrêt, se remit à marcher. Il avait beau faire, malgré ces années où il n'avait pas remis les pieds, à Toulouse, des pans entiers remontaient à la conscience claire, comme des réminiscences, des bulles qui apparaissent, agitées dans un flacon. Il était plus jeune, alors, vingt-cinq, vingt-six ans... La ville n'avait pas vraiment changé, en si peu de temps. Chaque fois, il la quittait parce qu'il avait obtenu un travail, ailleurs, et qu'il ne tournait plus en rond, tendait vers quelque chose... Dans l'amalgame de ses impressions, il s'éloignait furtivement de ce qui lui était préjudiciable, l'infériorisation, la neutralisation, l'abêtissement de ceux qui ne se posaient pas de questions, ou se faisaient les questions et les réponses... Le stratagème d'abrutissement venant de la part d'êtres inférieurs n'influaient que très peu car ils n'évoluaient pas sur la même fréquence. Il se souvint d'avoir été instituteur remplaçant, moniteur-éducateur pour enfants inadaptés, manutentionnaire, ouvrier d'entretien dans un village du Club Méditerranée, pion dans un collège de jésuites, serveur dans un restaurant, au Pays de Galles, etc, le plus souvent démissionnaire. Licencié, chômeur, il retournait chaque fois, dans la ville, avec

rancoeur. Sa tendance à affectionner les petits boulots, par manque de confiance en soi, la notion de futur dans la durée, comme un bateau auquel il manque la quille, ou le gouvernail, l'angoissait... Il ne savait pas encore utiliser le vent, ni la voile, sans connaître presque rien de la vie, si aucun livre n'est meilleur. Par désœuvrement, il lui arrivait d'errer dans les ruelles sordides où s'exerçait la prostitution des filles, en catimini, en se méfiant d'être vu de certaines connaissances. Du peu d'argent qu'il lui restait du fond de chômage, il allait les gratifier de sa jeune vigueur. Le sida n'existait pas encore... Pourquoi ce penchant qu'il avait, à la fréquentation des filles publiques ? Minable sur le plan professionnel, il n'était pas exigeant sur le choix de ses relations. Mais en dépit de cet état, il ne pouvait accepter la vie normale... Il n'ignorait rien des filles utiles pour la salubrité publique. Rejetées aussi par la société, marquées du sceau de leur enfance, elles lui paraissaient plus belles que les autres, niaises, souvent inaccessibles, qui aspiraient à se bien marier, qui avaient, ou vivaient dans l'espoir d'un travail légal. L'amour non vénal n'est pratiquement jamais dû, au hasard. Ses gênes n'intéressaient personne... Les jeunes femmes de bonne instruction se voulaient toutes dignes, respectées, honorables. Son sang charriait dans ses veines de la graine d'insoumis. A quoi pensait-il ? A l'amour, bien sûr. Mais il apprit vite qu'il n'avait pas d'autre choix que de vivre en marge, par le regard tragique qu'il posait sur l'existence, incapable de chasser ses embryons de pensées néfastes, inoculé de parasites, comme un poste mal réglé... Il lui manquait le courage de voir les choses en face, en assumant un vrai métier. Chaque fois, passant à côté de la chance, il préférait fuir, avec à peine un baroud d'honneur, en exécutant un travail, qui demandait un minimum

d'assiduité, où il importait peu de parler, d'avoir de la conversation, des idées... Il revenait, la tête basse, vaincu, humilié, dans la ville de sa honte, lassé de subir un temps imposé, indécis à opter pour un choix définitif d'existence, malgré le charisme que certains semblaient lui reprocher : différent, voilà, il était différent... Il y mettait du sien, se cherchait... Travailler n'était-ce pas se soumettre, se prostituer, comme ces filles des rues sordides de Toulouse, avec une arrière pensée ? Cela ne pouvait pas durer, s'il n'avait pas assez conscience d'avoir à travailler pour vivre, trop enclin à l'oisiveté. Dans son refus à se laisser manipuler, il ne concevait pas le fait de vivre indépendant, de gagner sa vie, comme une valeur, une condition sine qua non d'existence. Il passait trop de temps à se chercher, peut-être, des poux dans les cheveux... Il allait à l'embauche comme à la soumission, sans motivation, sans véritable statut de référence, en sachant qu'il se chercherait longtemps encore, prisonnier de son orgueil qui tournait à vide, à priori, comme une toupie, sur-elle même... Les autres, les autres... Comment faisaient-ils, les autres ? Ils n'étaient pas faits sur le même modèle... Oui, leurs problèmes étaient différents...

Drabe revint sur ses pas. Il vit le patron de l'hôtel, sur le seuil, les bras croisés, l'air assuré. L'odeur de la rue ne le gênait pas, l'odeur des caves, des rats morts, des pis de chien, des murs qui s'effritent, du salpêtre. L'odeur des filles... Soudain, en s'approchant, celui-ci lui parut inquiétant, à cause de son assurance, de son aménité, en quelque sorte, de son regard trouble, averti, presque caustique, tout délavé. Drabe sentit que ses yeux gris, avaient dû être

très bleus, auparavant. L'homme faisait penser aux murs d'une façade longtemps fouettée, décolorée par la pluie, avec son visage rendu un peu bouffi par l'abus d'alcool, élimé par l'âge, les soucis, marqué du sceau des intempéries. Mais parce qu'il lui semblait un personnage respectable, imposant, Drabe s'aperçut qu'il en avait peur, parce qu'il avait le dessous, par rapport à son vécu. Le gros homme, toujours sur le pas, de sa porte, le voyait venir. Intimidé en piéton qu'il était, il sentit qu'il lui restait l'arrogance prête à déterminer en lui, de l'agressivité.

Le gros homme l'apostropha :

-Vous réagissez toujours ainsi, quand on vous observe ?

-Que voulez-vous dire ?

-A vous voir marcher, on dirait que vous tenez absolument, à tuer quelqu'un !

-Occupez-vous de vos affaires !

-Je disais ça, en plaisantant ! Vous me comprenez ?

Drabe, devant l'attitude inoffensive de l'homme, se mit à rire :

-Excusez-moi, je n'ai pas voulu vous blesser. Ce n'est pas contre vous que j'en ai... Je trouve qu'il fait encore très chaud.

L'homme tourna son regard vers le ciel bruni :

-Peut-être va-t-il faire de l'orage... Cela rafraîchira l'atmosphère.

Drabe se rapprocha encore, et lui demanda :

-A quelle heure dîne-t-on ?

-Maintenant, si vous le voulez.

Sa voix se faisait lente, basse, puis très douce.

-Est-il possible de dîner, plus tard ?

-Si je suis prévenu, pourquoi pas ? Jusqu'à neuf heures environ. Mais que vont dire, votre fille et votre femme ? Elles auront faim.

-Elles peuvent dîner à l'heure qui leur conviendra. Moi, j'arriverai sans doute plus tard...

Drabe se dirigea vers la boutique de marchand de journaux, acheta des magazines, un roman populaire pour Nelly, pour Elisa, un livre d'enfant. Il revint dans la chambre, et vit Nelly sur le balcon, en train de prendre l'air. Elisa croquait des biscuits. Il lui tendit le livre qu'il avait acheté pour elle : Titou, le petit canard... Elle contempla la couverture, ravie, ouvrit le livre et tourna les pages, à images...

-Qu'est-ce que l'on dit ? insinua Nelly.

-Merci !

La petite, dans sa ferveur, se dressa sur la plante des pieds, déposa un baiser sur la joue de Drabe, qui s'était penché vers elle.

-Si je rentre tard, descendez, ou faites-vous monter quelque chose. J'ai prévenu le cuisinier, leur dit-il.

De nouveau, il fut en bas, et cette fois, passa sans s'arrêter. Le cuisinier le regarda s'éloigner, en remuant certaines pensées :

« Qui c'est, celui-là ? Pourquoi Nelly est-elle avec ce type ? » Il en saurait plus. Drabe ne lui était pas antipathique, mais par son aspect, il reflétait un individu égaré, déboussolé. Par amitié pour Nelly, parce qu'il connaissait la jeune femme, il souhaita lui venir en aide. Mais l'essentiel était de convaincre celui-ci, qu'il y consentît... D'emblée, il avait perçu en lui une nature excessive, très orgueilleuse. M.Dominique, tel était son nom, souvent s'était battu avec des loups, des chiens égarés sans collier, et les avait ramenés, parfois, sur leur bon chemin...

« La situation est difficile, très difficile... », songea Drabe. Il s'était trouvé dans des situations précaires, mais cette fois, il lui restait à peine deux cent cinquante euros, en poche. L'affaire du bureau de poste, au Pas-de-l'Echelle, près d'Annemasse, ne lui faisait plus peur maintenant, car il n'était pas possible qu'on l'eût vu, que la police possédât son signalement. Dans ce cas, devait-il perdre son sang-froid ? Le fait d'avoir échoué, à Toulouse, cette situation devait-elle l'affecter ? Des questions sans réponses l'assaillaient. Il ne savait comment s'y dérober. Il réalisa que ce n'était pas en vain qu'il avait grandi dans cette foutue ville, avec son panorama familial de carrefours qui finissait par changer d'aspect, indifférente aux vies qui passaient, peu soucieuse d'engendrer de la bonne ou de la mauvaise graine, une ville qui enfantait des monstres. La faune disparate, autant de vies dérisoires qui la peuplaient, était venue d'ailleurs et côtoyait les toulousains de souche. Un quartier connu avait disparu, laissant la place à de beaux complexes d'immeubles, à de rues nouvelles dont on en avait gardé une, parfois, en l'amputant. Il avança, de nouveau, au hasard... Un décor ancien sous-jacent stagnait comme un panneau de fictif de théâtre, une statue d'art sur laquelle on avait mis une bâche pour que les yeux de bronze ne puissent voir l'aspect réel des rues et des façades d'aujourd'hui... Lui seul pouvait faire la différence... Des voitures passaient dans les rues où de vieilles prostituées variqueuses faisaient le trottoir. Un jeune camé, piercing à l'oreille, sale comme un peigne, un chien près de lui, faisait la manche, assis par terre... Il aurait pu déjà se passer quelque chose, mais il ne se passait rien. Des passants isolés parfois levaient les yeux sur des fenêtres ouvertes sur la rue, d'où s'échappait de la musique nègre. Des types assez

jeunes, l'air barbare, apparaissaient accoudés aux fenêtres. « C'est un quartier, qui pue », songea Drabe... Son esprit s'y dédoublait, mais n'y reconnaissait plus rien. Il aperçut même un travelo qui faisait le tapin, sur une placette. Drabe passa à l'écart. Au bout de ces années, une tempête de sable avait balayé ce que l'on estimait faire le charme d'un endroit où l'on avait vécu, le décor devenu impersonnel se désagrégeait, ne vous renvoyait plus votre image. Il n'était pas nécessaire d'y vivre, pour s'en apercevoir... Il avait beau se souvenir des immeubles dont il ne restait que les façades, qui s'effondraient encore vers les années soixante, la place L..., aujourd'hui disparue, toute une partie du centre ville, portée en démolition, les habitants relogés dans les tours en béton, sur la rive gauche du fleuve, la Garonne, il n'était pas la mémoire vivante d'une ville où il avait vécu en étranger. Mais comment oublier son enfance ? Ceux qui vivaient aujourd'hui dans les quartiers disparus du vieux Toulouse qu'il retrouvait, en pensée, ceux qui finirent leur vie dans les cités du Mirail, en déportés, étouffés par la venue de nouveaux arrivants ? Immeubles pourris à l'odeur méphitique, peuplés d'artisans, d'ouvriers, de petits commerçants, aujourd'hui rasés. La ville qu'il avait connue, enfant, ses pavés, ses manifestations considérables, communistes, en tête, déversant l'opprobre, les derniers tramways, l'accent des gens d'ici, agressif dans le geste et la parole, le regard qui faisait peur... Quel âge avait-il, alors ? Marchandes et vendeuses des quatre saisons, leurs boutiques ambulantes tirées par des chiens, ceux, égarés, que l'on attrapait au lasso, avant de les saigner à la fourrière. Les pavés, toujours les pavés. Les musiciens de rues quémandant le prix d'une aubade pour quelques piécettes, allant jouer plus loin, le même air. « Pas de nostalgie, songea-t-il, si la vie d'un

homme se condense essentiellement sur le regard jeté par l'enfance, ses premières sensations, ses premiers clichés... Futilité ! ».

Il n'avait pas le cœur à ces pensées, lui qui n'était pas loin de la limite où l'on se sent exclu. Comment avait-il pu passer sans encombre, le cap de l'an deux mille ? « Il faut toujours s'adapter, songea-t-il. La seule intelligence, dignité que je reconnaisse à l'homme... Si je ne sais pas toujours comment m'y prendre... » Il suffisait de vingt-quatre heures pour faire de quiconque, un clochard, dès le moment où il se laissait aller, où il optait pour un sort irrévocable par haine des autres, du système, de tout ce tas d'individus nommés foule... Des voitures passaient dans la rue, beaucoup d'autres choses aussi... « La société se nourrit de ses parasites. Elle en a besoin. Ils lui sont nécessaires, comme de la vermine... Beaucoup n'ont de signification qu'en tant que tels... »

Nelly avait raison. Il se faisait des idées, et buvait trop, s'il est parfois nécessaire de boire, frustré par la réalité de la vie, car l'essentiel lui manquait, l'argent... Il se sentait las de ne pas avoir son mordant habituel. A quoi bon tourner, en rond, se poser des questions ! Boire, voilà. Boire à la santé de Nelly, de la petite Elisa, surtout !

Il emprunta la rue Bayard, toute droite dans sa perspective, fréquentée à cette heure, chargée d'animation. Les rues adjacentes, sur le côté gauche, donnaient accès à un quartier assez louche, sorte de « barrio » dont l'hôtel du Midi faisait partie. Quartier réservé avec ses prostituées nombreuses, ses noirs, ses nord-africains, où l'on trouvait nombre d'hôtels borgnes comme leur... Dans les arrières salles de cafés

minables, les tenants d'une fraction peu reluisante du milieu toulousain jouaient au poker. Jeunes, vieux, petits macs, pourvoyeurs de drogue, repris de justice, chômeurs professionnels, ceux qui avaient un bras cassé pour le travail légal. Quartier animé d'une faune interlope. Il le reconnut à son odeur âcre qui prenait à la gorge, ses murs d'immeubles lézardés de vieillesse, exsudant leur saleté, que l'on commençait à raser. La misère morale des gens qui vivaient là, vivant de combines, parasites du voisinage des filles, des présences de truands de bas étage, aux ruelles symbolisant la crasse, l'air vicié... Ceux qui les habitaient depuis si longtemps, l'inhalèrent comme une drogue, au point de ne plus pouvoir jamais s'en passer.

Il aperçut en marchant, de l'autre côté de la rue, un café, le Zanzibar, s'en approcha. En jetant un regard circulaire, Drabe sonda le voisinage, et pénétra dans une ombre douce qui sentait la bière, les apéritifs. Non, il n'était pas suivi. Il commanda au garçon une bière... Des habitués tapaient le carton, dans la salle. Le mépris le gagnait, à mesure, comme si, à travers un prisme ou une glace déformante, la vue des participants lui donnait, peu à peu, la nausée... Il notait leurs tics, leurs manies. Il s'étonna quand l'un d'entre eux, un homme entre deux âges, qui portait une moustache à la Clark Gable, s'esclaffa de rire parce qu'ils avaient réussi, lui et son vis à vis, à mettre les autres capot. « Encore, un cave... », songea-il. L'air suffisant de l'homme l'exaspérait progressivement. Sur le point d'en avoir mal aux yeux, il voulut se ressaisir :

-La même chose, garçon !

A la seconde bière, il parut récupérer sa confiance en lui. Mais ce n'était que factice, il se trompait de milieu. S'il continuait à rester dans ce lieu, il finirait par avoir mal à la tête. La vue des joueurs lui

causait une sorte de malaise qu'il n'arrivait pas à dissiper, à observer le va et vient des cartes entre leurs doigts bagués armés de chevalières qui pouvaient servir, le cas échéant. Dans la salle, à côté des machines à sous, il vit un juke-box. Il s'en approcha, consulta le registre, mit une pièce dans la fente... Le sillon du disque tourna... Il reconnut « Amsterdam », chanté par Jacques Brel... Il sentit qu'il révélait sa présence, plus qu'il n'aurait dû. « Et se tordent le cou, pour mieux s'entendre rire... Et pissent comme je pleure, sur les femmes infidèles ... » Mais le timbre de voix du chanteur-compositeur le revigora. L'un des joueurs fit signe au patron, et sans daigner se tourner vers Drabe, lui demanda de baisser le son du disque. « On la connaît, celle-là », dit-il au tenancier... Drabe rit intérieurement à la pensée de ces messieurs qui continuaient à manier les cartes, l'air futé, pincé. Le disque s'arrêta... Sans avoir tout à fait fini sa boisson, il jeta un regard autour de lui... Ressemblait-il à ces minables qui chaque soir, à la même heure, se retrouvaient pour jouer aux cartes, dans une suffisance niaise qui reflétait leur vécu ? A partir d'une certaine heure, la nuit venue, il était dangereux de s'aventurer dans un pareil endroit. Il n'aimait pas l'air avisé des consommateurs, averti, plein de sous-entendus, comme si tous dépendaient d'un code, il détestait leur assurance, leur air de se sentir malins. « Ce que peut faire l'amitié, quand même, entre semblables ! », songea-t-il. Dans un coin, assis à part, un homme de type maghrébin arborant au doigt de la main droite, une grosse chevalière, consultait un journal à la rubrique des courses hippiques, d'un air presque fin, distingué, avec l'air de supputer les chances de tel ou tel cheval pour le quintet gagnant qui se jouerait le lendemain, à l'hippodrome... Des types pas nets vinrent s'accouder au bar, en fixant Drabe avec insolence, des mêtèques à

cheveux longs. De temps à autre, ils parlaient bas, entre eux... L'un d'eux se mit à siffloter. Drabe sentit que leur propos étaient pleins de sous-entendus. Cette ambiance western l'écoeura... Les joueurs de belote lançaient des plaisanteries, comme si c'était le « fin du fin », en sirotant leur petit délire de conduite. Lui ne jouait pas, ne riait pas, le regard froid. Il se sentait démuní, comme si toute sa vie, on l'avait frustré de ça, de ce naturel, de ce penchant à se laisser aller, de cette camaraderie facile, niaise, ou familiarité de convention... Tous les joueurs se tournèrent au même instant vers lui :

-Il ne faut pas venir nous emmerder, dit l'un d'eux, en le jaugeant, avec défi.

Il posa son verre de bière vide sur le comptoir, avec une arrière-pensée subite pour la petite Elisa. Son regard nia les autres, alors, intérieurement, se couvrant de tendresse. Il ne fit plus attention à eux... Durant une fraction de seconde, le rire clair, le regard bleu d'Elisa l'influèrent. Il vit la petite endormie, sa poupée qui pleure serrée contre elle. Il revenait à l'hôtel. Elle s'éveillait, lui tendait les mains : « Tu es mon papa ! » A quoi bon ! songea-t-il. Pourquoi n'était-il pas déjà parti ? Il s'approcha et avisa le patron du bar, au comptoir :

-Dites, je cherche un endroit où l'on joue au poker, vous connaissez ?

L'homme interrogé resta perplexe. Son regard pas franc en dit long, avant de se fixer sur le visage d'un client, comme si ce dernier venait de parler. En se grattant le menton, du revers de la main, laps de temps durant lequel il examina Drabe, avec attention, il finit par dire :

-Où l'on joue de l'argent ?

-C'est ça.

Les buveurs alentour, en prêtant l'oreille, se mirent à rire. L'homme parut corriger, ce qu'il venait de dire :

-Allez-voir au coin du boulevard de Strasbourg, à proximité du parking Victor Hugo, le café de la Terrasse, dans l'arrière salle. C'est une sorte de club privé. Ils y jouent au bridge, je crois, ou au poker... Moi, ce que je vous en dis... En principe, on ne joue pas de l'argent, mais ça se fait. A tout hasard, dites que vous venez de la part de M. Jo.

-Merci.

Il paya avec le billet de vingt euros de Nelly, et sortit avec la sensation d'être suivi du regard. Sans se retourner, il déambula vers le fond de la rue et déboucha sur un grand boulevard, au coin duquel une fille prenait son quart, en essayant son charme sur le regard des hommes de tous âges, de toutes conditions, qui passaient. Il vit un café moderne, aux grandes baies vitrées, le « Café de la Terrasse », traversa la chaussée, et poussa une grande porte vitrée. Il s'approcha du comptoir, s'adressa au barman.

-Je cherche un endroit où l'on joue aux cartes. On m'a dit de venir ici.

-Vous ne jouez pas de l'argent, au moins !

-Pensez-donc... C'est juste pour voir.

-Voir, c'est toujours faisable, mais je ne sais pas, si ces messieurs voudront...

Il lui fit signe de contourner le comptoir. Drabe se dirigea, vers l'arrière salle, légèrement surélevée, gravit une marche.

. Dans un coin, près d'une baie vitrée, quatre hommes jouaient au poker. Drabe revint vers le barman, commanda un pastis qu'il but, et il se sentit mieux. Ses yeux devenaient plus aigus. Il s'approcha des hommes, qui maniaient les cartes, en les observant

d'un air condescendant, en notant leurs fautes, avec satisfaction. Il y avait là, un homme aux cheveux blancs, assis près des joueurs, jovial, à l'air d'un retraité. Un autre, tout petit, debout, parlait sans arrêt, en faisant des remarques sur la façon de jouer des exécutants, d'une voix de rogomme : « Un fameux coup, vraiment... » On lui ordonna de se taire, mais le nabot continua de faire ses commentaires. « Ecoutez, M. Dutourd, si vous y tenez vraiment, prenez ma place ! », dit l'un des joueurs, exaspéré, en abattant son jeu de cartes sur la table. Il fit mine de se lever, mais en suivant le conseil des autres joueurs, il se rassit, finalement. Le petit vieux, vexé, rougissant, prit un air pleurnichard : « Excusez-moi, M. Serres, je ne savais plus, où j'avais la tête... » Qu'il fût exclu du cercle des joueurs, sans pouvoir assister à la partie, assimilerait-il cela à une humiliation cuisante qu'il ne pourrait oublier, propre à lui enlever une partie de ses moyens ? Il pleurait presque, les larmes aux yeux, devant la perspective d'une telle situation, car il était venu pour ça, à l'évidence. Mais le silence, autour de la table, paraissait de rigueur. « Cela commence bien... », songea Drabe, en considérant les deux petits vieux, qui suivaient la marche du jeu avec intérêt, attentifs aux moindres péripéties. D'autres consommateurs vinrent voir, par curiosité, motivés d'un intérêt futile, en apparence, dans le maintien. Ils s'éloignèrent pour se rasseoir, et reprendre, plus loin, leur conversation, devant leur verre encore plein, entre deux gorgées. Drabe à la fois séduit et stupéfait par l'attitude quasi impassible, sans un geste en plus, sans un geste en moins, des exécutants, sentit que leur jeu était de qualité. Chacun donnait l'air d'avoir de l'expérience, de la technique. A cause de l'attention qu'ils portaient aux cartes dans leurs mains, en sollicitant, de temps à autre, une nouvelle carte du donneur, il était quasi

prévisible qu'ils jouaient pour de l'argent. Le petit vieux repris par son enthousiasme ou le besoin de faire des adeptes, se tourna vers Drabe et lui adressa un clin d'œil. Ils furent trois, à suivre le jeu, puis quatre, puis cinq, puis six... L'arrière salle s'emplit peu à peu de curieux qui avaient étanché leur soif et venaient voir.

L'un des joueurs fit signe au garçon. Celui-ci se faufila parmi les clients, en s'avançant à travers les banquettes en moleskine, les tables en formica, avant de prendre la commande. Parfois, à l'occasion, il s'arrêtait pour jeter un œil sur la partie, en tenant son plateau rempli de verres vides, en équilibre. C'était René, pour tout le monde, qui allait, venait, dans la salle, à la disposition de nouveaux clients. Il savait souvent d'avance, ce que désiraient les habitués. « Du même ! », lui lançait-on, d'une table. Un crayon à la main, l'œil précis pour maîtriser la situation, il écrivait quelque chose sur son calepin. Une ambiance particulière régnait dans les deux salles avec leurs cloisons décorées, l'une d'elles portant sur un montant, une reproduction célèbre d'Aristide Bruant. La brasserie assez vaste donnait à la fois sur le boulevard, et sur une rue, derrière, face au parking Victor-Hugo. Près d'une fenêtre, Drabe vit des amoureux assis à part, côté banquette, dont l'un ou l'autre se levaient parfois pour choisir un air de musique, un disque, dans le juke-box. L'appareil passait un tube à la mode, le repassait, inlassablement... Au centre de l'arrière salle, à proximité des joueurs, trônait un billard américain, avec son dispositif d'éclairage imposant au dessus du tapis vert, qui sans être allumé, n'avait pas d'amateurs, les cannes étant au râtelier... Certains curieux, le verre à la main, se joignaient au groupe des badauds agglutinés autour de la table. Le tenancier venait se rendre compte, de temps à autre quand il ne tenait pas la caisse, ou n'aidait pas l'employé, à servir... La partie

paraissait serrée. Les membres présents des non-joueurs, avaient dans le ton ou le geste, toujours le même maintien désinvolte. On sentait qu'ils venaient là, se distraire, à l'heure de l'apéritif, pour se mouvoir dans une ambiance chaleureuse avec orgueil et distinction. Drabe eut l'impression spontanée de se trouver dans un club. La plupart donnaient l'idée de se connaître, et si l'ambiance était bon enfant, chacun donnait plutôt l'impression de se conformer à un rite, avec une dignité particulière qui faisait la qualité du lieu. Une ambiance privilégiée, chaleureuse, qui semblait liée inéluctablement au cadre de l'établissement, à sa conformité, avec ses deux entrées. Un sanctuaire, un club, dont l'aura mythique encensait ceux qui venaient, chaque soir, à la même heure, s'imbiber, se nourrir de l'atmosphère spécifique, conviviale, avec dignité, entre habitués. Drabe eut l'impression d'être au sein d'une coterie dont la fatuité transparaissait, semblait un peu de rigueur. Ces gens-là paraissaient se grouper pour être contents, et en avoir pour leur argent.

Les joueurs ne cessaient de manier les cartes, avec doigté. L'un d'eux ne jouait pas mal. Drabe le remarqua. Celui-ci levait parfois les yeux et lui lançait un bref clin d'œil, en soulignant d'un sourire, un coup de bluff particulièrement réussi.

-Garçon ! Vous pouvez me remettre la même chose ?

Drabe dépassait la mesure. C'était presque inconcevable de se répandre, à peine arrivé, dans la ville qui avait été celle de son enfance. Était-ce une peur incontrôlée qui suscitait en lui l'instinct de boire ? Mal dans sa peau, il voulait combattre cette peur, le malaise qui l'étreignait. Il lui paraissait impossible de ne pas boire. L'un des joueurs se leva.

-Il faut que je passe voir Jean... C'est sérieux,

paraît-il, ils l'ont mis en observation. L'autre conducteur, a tous les torts.

Le type qui jouait bien, se tourna vers lui.

-Cela vous dirait, monsieur ?

-Quel tarif ?

-Celui que vous voudrez.

Il était chauve et portait de longs favoris, vraisemblablement, pour compenser, une fine moustache brune. Il avait tendance à sourire, les lèvres tendues. Drabe se souvint d'un acteur américain qui jouait les méchants dans certains western-spaghettis : Lee Van Clef : « Il était une fois dans l'ouest... » Ils avaient un air de ressemblance.

Drabe s'assit à la place vide. En attendant les cartes, il sentit qu'il avait tort, mais n'était-il pas déjà trop tard ? Il les disposa méthodiquement dans sa main qui ne tremblait pas, leva les yeux : les autres s'éloignaient, rapetissaient, puis se rapprochaient jusqu'à venir le toucher. Il saisissait, alors, les moindres détails de leurs visages. Les non-joueurs, en retrait, se déplaçaient pour voir le jeu de l'un d'entre eux, en particulier, avant de se retirer pour jubiler dans un murmure ou un gloussement relativement stupide. Certains se poussaient du coude, satisfaits... La tension montait autour des quatre hommes... Le fait d'être encerclés, observés, semblait leur influencer un magnétisme que chacun concentré selon sa bonne ou mauvaise chance, tournait à son profit ou à son détriment. Au niveau de la table le duel était permanent, les rapports de force constants, le besoin d'humilier à la portée des joueurs, de ceux qui observaient...

Drabe commença à gagner. Il crut la chance avec lui, mais anticipait... Il avait trop d'alcool dans le sang, il n'avait plus le trac et ne se méfiait pas assez. Il annonça une quinte à l'as, un brelan de roi, se prépara

à ramasser les jetons, se vit revenir à l'hôtel, avec de l'argent plein les poches, en annonçant, à Nelly, à Elisa : « On s'en va... » A Paris, de préférence, dans la capitale... Ils sauraient prendre le vent. Il trouverait des partenaires plus conséquents, des joueurs célèbres dans les tripots parisiens. Ils auraient suffisamment d'argent, pour tenir, un, deux, ou trois mois. Il abandonnerait le jeu, finirait par obtenir un job régulier et deviendrait quelqu'un de respectable, en évoluant dans le droit chemin, avec Nelly et Elisa à l'appui, comme alibi. « De quelque façon qu'il s'y prenne, un homme seul, est toujours foutu d'avance... » Il n'était plus seul, il assumerait, comme les autres, métro, boulot, dodo. Le soir, après une dure journée, son plaisir serait de trouver son réconfort, de s'encoconner, auprès de Nelly, d'Elisa, même dans une chambre minable, au septième étage. Nelly avait du goût pour tout... Il décrocherait un travail, n'importe lequel : Chauffeur de taxi, la nuit... Rien ne s'opposait à ça ! Manutentionnaire, vigile avec chien, convoyeur de fonds ? Il supputait de l'argent dans la vie nouvelle qu'il se donnait, avec de bonnes résolutions. Il ne s'en rendait pas compte. Il jeta un regard sur les joueurs, ses adversaires, et put voir qu'aucun n'avait de telles pensées ! Ils avaient de l'argent. Il fallait le leur prendre ! Riche de ses illusions, il déciderait Nelly et Elisa de le suivre à l'étranger, au Canada, par exemple, où ils pourraient se lancer dans un nouveau départ... Dans le transport de fret, il conduirait un camion, aux roues énormes. Il devait y avoir de l'embauche, là-bas... Il parlait le français, l'anglais. Pourquoi ne réussirait-il pas, avec pour garantie de base de percevoir, tous les mois, une rente dont il était peu fier, ayant servi une dizaine d'années à la Lampe, une compagnie de transport-messagerie, après quoi, il avait été mis en invalidité, pour dépression nerveuse. Ils

tiendraient le coup... Ici, en France, il était quasiment grillé...

-Quelle est votre spécialité?

Il n'en avait pas, ou presque...

Ses antécédents ne plaidaient pas en sa faveur, s'il conservait le droit de travailler. Mais dès le premier coup d'œil, ceux qui auraient pu être ses employeurs, hésitaient à lui faire confiance. Il enrageait. Pour les emplois subalternes, c'était plus facile, mais cela l'humiliait aussi. Il fallait toujours faire ses preuves, s'engager plus qu'il ne fallait... Pour combien de temps resterait-il à cheval sur la barrière où l'on hésite à rester dans le droit chemin, ou à devenir malhonnête ? Il n'était pas du genre à tendre la main, aux passants, pour quelques piécettes... Les perspectives d'emploi étaient limitées, la crise économique favorisait le chômage, la collectivité n'admettait que ceux qui avaient opté pour la compétitivité...

Avec l'argent de sa pension, ils pouvaient partir, demain en Turquie, et vivre à trois. Là-bas, le salaire moyen était de cent vingt euros par mois... Des années plus tôt, n'était-il parti comme immigrant, en Australie ? Il s'engagerait à travailler, même s'il n'y avait rien à faire en Turquie, avec le handicap de la méconnaissance de la langue... Il serait refoulé à la frontière, à moins de tomber sur un compatriote compatissant... C'était croire au Père Noël... Il ne s'agissait plus de vivoter de petits boulots, en petits boulots, le plus souvent au noir ! Pourquoi était-il revenu, en Europe ? Avant de rencontrer Nelly, et Elisa, empreint d'un délire ou d'un accès de fièvre, il avait décidé de faire un petit coup, sans trop de risques... Il mijotait son affaire, en zone frontalière franco-suisse : tenter un hold-up, à la poste du village où il avait pris pension... Il nourrissait le projet de

s'emparer des sacs postaux du préposé assurant la liaison avec les bureaux de Poste annexes, quand il apporterait le courrier, l'argent pour la journée, ce qui permettait à ces mini-bureaux de fonctionner. Il suffisait de se conditionner, d'y penser assez fort, le moment venu, de canaliser son énergie. Il n'avait pas l'instinct du vol. Ce n'était pas un vrai casse. Si cela foirait, il n'allait pas en prendre pour dix ans... L'employé mettait du temps à transvaser son chargement, du véhicule à la porte de service, avant de sonner pour entrer derrière le bureau de la Poste. Cela durait deux, ou trois minutes. A travers la fenêtre de la chambre qu'il louait à l'hôtel, il l'observait avec malice, en train de se pencher sur l'arrière de sa fourgonnette Renault, et de tirer parfois un ou deux sacs de la voiture, dont l'un devait contenir de l'argent. Le préposé, mis en confiance par l'assiduité de sa routine, ne se méfiait pas assez... Le jour, lent à venir encore, en cette période de l'année, les volets clos des habitations, toutes les conditions étaient réunies pour qu'il passât à l'acte... Il se surprenait à saliver comme un loup, devant sa proie... Il saurait attaquer, le moment venu ! En zone frontalière, près d'Annemasse, il passait la frontière, tous les matins, comme beaucoup, pour travailler à Genève. Il avait obtenu son emploi, par hasard, recommandé par un Genevois, auquel il avait rendu service...

Au bord du lac Léman, des types bricolaient, sur des bateaux de plaisance, habillés en marins, avec casquettes, lunettes noires, et tout... Il savait manier le pinceau et s'était proposé pour aider à la réfection de son bateau. Le propriétaire l'avait embauché, à la tâche. Le voilier, remis à neuf, prêt à naviguer, le Suisse l'avait fait embaucher à la Tribune de Genève, au service d'expédition des dépêches. Il avait tenu trois mois. Il n'aurait jamais dû quitter la Suisse. Le travail

était dur, mais payant... Mais conditionné suffisamment à laisser tomber, prisonnier de sa flegme, affligé d'un complexe d'échec et de doute, il se souvint à temps, qu'il avait un poil dans la main.

Drabe posa les cartes, à l'envers, sur la table, ouvrit les doigts, regarda l'intérieur de sa main droite... La ligne de vie était coupée en deux, au milieu, puis reprenait de la vigueur jusqu'au poignet. Aurait-il une vie courte, devait-il y voir un signe ? « On dit que le travail, est une seconde nature », songea-t-il... Il reprit les cartes, les ajusta. L'homme qui tenait la banque, l'interrogea des yeux pour savoir s'il en voulait une autre... Il fit non, du regard... A l'époque, il voulait quitter la région savoyarde, en réalisant sa petite affaire... Quitter l'hôtel : « Le bon bec », au Pas de l'échelle, avant de prendre pension, dans un autre hôtel, à Gaillard, à la limite de la frontière franco-suisse... Son projet tenait toujours. L'agence postale du Pas de l'Echelle était approvisionnée par le bureau de distribution d'Annemasse. Il s'était muni d'une bombe de défense, le jour dit. Il réussit à aveugler le préposé qui venait de quitter son siège, en commençant à sortir les sacs où se trouvaient les fonds, les colis mis en instance, le dos penché, le moteur de la voiture tournant toujours. L'employé n'y vit que du feu, aveuglé, se frottant les yeux, toussant, crachant. Personne, ne passait sur la place... Il ne lui laissa pas le temps d'appeler à l'aide, prit vite la position du chauffeur dans la voiture, démarra. Au bout de plusieurs kilomètres, il se gara dans un chemin de terre, ouvrit les sacs, prit l'argent, abandonna le véhicule. Il se hâta et fit un bout de chemin à pied, jusqu'à la gare de Saint-Julien en Genevois. C'était le matin, vers les sept heures. Il était sûr de ne pas avoir été repéré. Il lui suffisait de quitter ce coin de Haute-Savoie... Il avait

mal agi, mais s'en moquait... Une occasion de se venger du système, au profit de sa survie...

Dix minutes, plus tard, ils étaient encore, à jouer. Drabe défiait l'un des joueurs, celui à la fine moustache, assis devant lui, le plus dangereux. Les deux autres ne comptaient plus. C'était un duel entre eux. Le type était fort et le fixait de temps à autre, de ses yeux vifs malicieux. Il continuait de sourire, les lèvres tendues. Cela l'exaspérait.

-On peut augmenter la relance.

-Comme il vous plaira.

-Trois cents euros.

-Je suis, dit Drabe.

-Je passe, dit l'un.

-Moi aussi, je passe, dit l'autre.

Ils n'étaient plus que deux à jouer. L'homme appela plusieurs fois René, et lui commanda de nouveaux verres. Drabe commença à perdre. Il ne le pouvait pas, c'était impossible. Sur l'Australis, le bateau grec qui l'avait débarqué à Melbourne, il avait joué contre des Maltais, des Anglais, des Portugais, des professionnels. Il avait joué dans les tripots de Sydney, contre des Libanais...

-Full au roi, annonça-t-il.

-Full aux as.

La mise était grosse. Il sentait sa gorge se crispier, devenir aigre, comme quelqu'un qui vient d'absorber une gorgée d'eau de mer. Il respirait mal.

Des gens, dehors, passaient sur l'avenue, quasi insouciantes et libres... Ils n'avaient pas à tripoter des cartes, à suer d'effroi devant le jeu médiocre qui lui échouait. Il avait une réputation à défendre : Lui, Drabe, qu'il perdît, devant ce bouseux ! Il ne trouvait pas d'autres mots, d'autres qualificatifs... Ses doigts de mains commençaient à trembler, sa vue se brouillait.

Les vitres prenaient des tons de nuit bleutée. Le garçon alluma les lampes qui firent contraste avec la lumière du jour. Les voitures nombreuses, filaient le long de l'avenue. Il n'y avait plus personne, debout, derrière les joueurs, à les observer. Les deux salles se vidaient.

-Nous allons compter, dit l'homme au regard énigmatique. Les jetons s'accumulaient devant lui.

-Je vous en prie.

Drabe avait perdu. Il attendait avec anxiété, le moment de connaître le montant de l'argent dont il était redevable à l'homme à la fine moustache. Celui ne se doutait pas, une seconde, qu'il ne l'avait pas. Drabe n'en laissait rien paraître.

-Cela fait cinq cents euros.

-Je n'ai pas cette somme, là, sur moi.

-Quand pouvez-vous régler ?

-Demain.

-Peut-on vous croire sur parole ?

-Oui.

-Laissez un gage.

-Je n'en ai pas.

-Votre montre ?

-Elle est cassée.

Vexé, il essayait en vain de crâner, avec l'idée que son partenaire n'était pas dupe, qu'il savait qu'il n'aurait jamais cette somme.

-Je vous fais confiance... Vous savez, ce n'est qu'un jeu. A demain, ici, à la même heure.

-Demain, dit-il, je serai là.

Il serra la main de l'homme, serra la main des autres joueurs. Puis il heurta une table, en sortant, et tira la porte dans le mauvais sens. Il était ivre, bêtement. Sa honte lui donnait la nausée. Rien ne le forçait à revenir... Il jura de dépit, conscient que Nelly et Elisa allaient s'apercevoir qu'il était soûl.

Dehors, le malaise persistait, même si l'air le

dégrisait. Ballotté par la cohue, le va et vient des passants qui marchaient sur l'avenue, le passage des voitures, dans les deux sens, la rumeur de la ville, à cette heure tardive de fin d'après-midi, il avait du mal à passer inaperçu. Il avait l'air du type qui vient d'être rossé, qui a subi une correction. On le sentait préoccupé, contrarié, courbé sous le poids d'une humiliation, qu'il ne se pardonnait pas. « Quelle foutue ville ! », lança-t-il. A la vue de son air absent, absorbé, quelqu'un de l'intérieur d'une voiture qui passait, cria par la vitre abaissée : « Qu'est-ce que tu fiches ici, connard ! » Il se reprit, en songeant qu'il était déjà repéré. Il ferma les poings, le visage crispé...

*
* *

Il était toujours là, sur le boulevard, ayant du mal à marcher droit, le visage congestionné. Il zigzaguait un peu, le regard éteint. Des gens qu'il considérait sans importance, se retournaient, ou s'écartaient sur son passage. Il avait dépassé la dose, il le sentait. Malgré cela, il conservait encore un reste de lucidité. En allant dans le sens de l'avenue, il tournait le dos à la rue Bayard, en s'éloignant de plus en plus du « barrio chino », sans être plus loin de son extrémité, au point où celle-ci débouche sur un important carrefour, à l'intersection du boulevard avec un autre, dont les toulousains sont si fiers. C'est un peu leurs Champs-Élysées qui montent, à cet endroit, en direction du canal Riquet, le canal du Midi. Autrefois, on appelait cette artère, les allées Jean Jaurès. Il se souvint du sol en terre battue de l'esplanade centrale, surélevé par rapport aux chaussées qui permettaient d'aller dans un sens et dans l'autre, impressionnant par

son étendue, et des magnifiques platanes qui l'ombrageaient, en été. On y jouait à la pétanque, et il y avait fait du vélo, enfant, quand l'espace n'était pas occupé par les stands de fête foraine installés là, une partie de l'année. On y présentait, Belinda, cinq cents cinquante kilos, à voir, des lutteurs de foire à défier les costauds de Midi-Pyrénées. Les manèges tournaient, les auto-tamponneuses, les tapes-culs, les stands de tirs où l'on se pressait. La grande roue tournait dans un ciel bleu, à donner le vertige. C'était une sorte de foire du Trône en miniature cantonnée le long des allées envahies de gens endimanchés qui s'ébadaissaient... Aujourd'hui, sans arbres, méconnaissable, sillonnée de véhicules, une large avenue les remplaçait, spacieuse avec son macadam lisse, ses sémaphores tricolores où la circulation évoluait dans les deux sens à voies multiples. On l'avait baptisée l'« Avenue du Président Kennedy » Tant de choses avaient changé...

Il longeait encore la contre-allée du boulevard de Strasbourg, devant les voitures garées, les vitrines, les brasseries, les restaurants, en dépassant les kiosques à journaux, les marchands de fleurs, et se sentait indéfiniment seul. Cette zone du centre ville craquait pour lui de souvenirs qu'il n'aimait pas, qu'il aurait voulu fuir. Il n'avait jamais été à l'aise, dans la ville, en son cœur.

Il passa devant un cinéma : « Les Nouveautés » Des gens entraient dans le hall, poussaient des portes vitrées, et disparaissaient à l'intérieur pour les séances du soir. Quelqu'un sortit du mur, en quelque sorte, avec souplesse, par hasard, et se mit à marcher à ses côtés : c'était Nelly.

Il lui demanda :

-Que fais-tu ici ?

Nelly ne répondrait pas, dût-il la secouer, la gifler devant tout le monde. Elle ne dirait rien, sans lui

donner la raison de sa présence dans les parages, dût-il la perdre à jamais, cette fois... Elle se contenterait de le laisser, en plan, sans mot-dire. Il se sentit bizarrement inférieur par cette fille trop intelligente, trop volontaire. Cela l'exaspéra. Il y avait suffisamment de monde à les voir, ou à les observer...

-Je t'avais dit de ne pas quitter l'hôtel ! ajouta-t-il, avec rancune.

On les voyait... Lui, avec son visage à l'envers, plein de bile. « Regarde-moi, tous ces cons... », songea-t-il. Son regard ne riait pas, comme s'il ne devait jamais assez le sentir emplir de haine. Ce n'était pas à Nelly qu'il en voulait particulièrement, mais d'être vu, de respirer ce souffle chaud dans l'air, exaspéré par l'expression des gens pleine de sous-entendus, de morgue stupide avec leur sentiment d'importance dans le bruit de la circulation, le rythme d'une ville dont il sentait battre le pouls... Il leur en voulait d'exister, mais comment exprimer davantage son ressentiment ? N'était-ce pas en vain ? A moins de s'immoler par le feu... « L'indifférence, plutôt, afficher de l'indifférence, songea-t-il, compenser par une forme d'humour. » Il n'était pas donc fou.

-Il faisait trop chaud, dit Nelly, j'avais besoin de prendre l'air.

-Et ta fille, Elisa ?

-Elle dort.

-Ainsi, tu étais lassée de la surveiller !

-Elisa a préféré jouer avec le petit chat de l'hôtel. Elle s'est liée d'amitié avec le cuisinier.

-Comme cela, avec un étranger, quelqu'un que tu ne connais même pas, qui est peut-être un pédophile. On aura tout vu !

Il se voulait sûr de lui, inspiré d'un air réprobateur, mais il avait du mal à se concentrer. « Je ne peux quand même pas m'immoler par le feu ! Je n'ai

pas d'essence, renâcla-t-il... Je n'ai pas de revolver chargé pour leur tirer dessus, à créer la panique ! » Il voyait que l'on ne voulait pas de lui, qu'il était de trop. Pas même Nelly ne pouvait le ramener à la raison... Il était donc fou à enfermer...

-Tu a du culot, dit Nelly, si tu te voyais !
Puis, elle ajouta impérativement :

-Il faut rentrer, maintenant.

D'un ton radouci :

-Ne t'en fais pas, il n'y a rien à craindre. Elle ira se coucher toute seule, ou elle nous attendra. M. Dominique, le cuisinier...

-Qui est M. Dominique ?

-Le patron. Il m'a dit que si c'était nécessaire, il la mènerait se coucher.

-C'est louche...

Son cauchemar reprit le dessus. De nouveau, il prit conscience qu'il voyait la vie en noir, depuis toujours. Ou plutôt, que ce sentiment ne l'avait pas quitté...

-Pourquoi, tu le connais, celui-là ?

-Non... Je t'assure, mais il est gentil. En général, le soir, il n'y a pas beaucoup de monde, et il a du temps devant lui. D'autre part, il y a la bonne, celle qui sert à table... Elle adore elle aussi, les enfants.

-Drôle d'idée ! Je ne vois pas comment on peut confier sa fille à des étrangers !

-Viens dîner ! Le patron était sur le point de fermer la salle à manger. J'ai obtenu qu'il t'attende...

-Je l'ai déjà averti !

Il n'avait pas faim, parce qu'il avait bu, et en voulait à Nelly de lui voler sa liberté de boire encore, de l'avoir surpris dans cet état... Il se revit à la table du café de la terrasse, entouré de ces idiots qui le regardaient perdre au poker. Nelly ne se doutait-elle pas de quelque chose ?

-Je suis sortie un moment pour prendre l'air...
Je t'ai vu derrière la vitre d'un bar, j'ai senti que ça allait mal pour toi.

-Qu'est-ce qui te permet de le supposer ? Tu te prends pour une voyante ? Parce que tu m'as vu manier des cartes, tu t'imagines que je perdais !

-Non. Mais à voir la tête que tu faisais !

-Quelle tête ? J'avais l'air de quoi, dis-le !

-Il n'y a qu'à te voir. Tu ne va pas me raconter des salades ! Si tu avais gagné, cela se verrait !

Il s'efforça de rire.

-Tu ris mal, ce n'est pas naturel ! Si tu voyais la tête que tu fais !

-Quelle tête ?

-Tu as l'air d'un fou, de quelqu'un qui délire, qui n'est pas normal. Tu as trop bu... Regarde-toi, tu as l'air fin ! Ne vois-tu pas que les gens s'écartent de toi ? Il n'y a que moi pour te prendre en pitié, pour oser se montrer avec toi !

-Rien ne t'oblige à rester près de moi. Cela va passer.

Les autres, les gens qui rentraient chez eux ou se rendaient au spectacle, avaient tendance à rire rien qu'à sa vue. Voilà, il s'était fait déjà remarqué... Il se moquait de l'opinion des autres, certes ! Mais on pouvait aussi bien le faire taire, lui casser la figure. Tout n'est qu'apparence... Ce qu'il y avait de vrai, c'était qu'il n'avait presque plus rien en poche, qu'il devait cinq cents euros ! Cela se sentait-il ? Avait-il l'air d'un fauché ? Non, d'un ivrogne, d'un paumé ! La somme n'était pas énorme. Demain, comment ferait-il pour rembourser l'homme au poker, avec son compte en banque à découvert ? Nelly, sur le point de le quitter, il s'en aperçut, venait d'ébaucher un mouvement :

-Tu es beau, va, à tituber presque, à moitié ivre !

Il ne rétorqua pas. Il sentit qu'il avait tort. « Ce

n'est pas avec la pension minable que je touche toutes les fins de mois, que je reviendrai à flots... », songea-t-il, avec dérision, pour retrouver contenance, pour aller jusqu'au bout de son idée...

La jeune femme l'accompagnait toujours et marchait près de lui. Quels avantages était-il en droit d'attendre d'elle ? Ce n'était quand même pas un sacerdoce ? On s'écartait, au passage. Le coup d'œil de connaisseurs des hommes de tous âges, qui la croisaient... Elle était belle. Cependant, au lieu de se tenir à distance, elle le suivait comme un chien fidèle... Impossible de faire jeu égal avec elle, ou de l'écraser de sa supériorité. Sans y croire tout à fait, soudain, il réalisa que si elle avait exigé qu'il lui demandât pardon, même devant tous ces gens, peut-être l'aurait-il fait, en se mettant à genoux... Il était le dernier des derniers. Oui, les autres étaient forts, s'il n'était rien.... C'est pour cela qu'il était capable justement de... Parce qu'il n'avait rien à perdre ! Avait-il eu besoin de risquer le peu d'argent qui lui restait ? Son délire se dissipait, peu à peu... Non, il n'était pas si indigne que ça ! Pendant deux jours, ils avaient couru en zigzag, Nelly et lui, en regardant sans cesse derrière eux, pour s'assurer qu'on ne les suivait pas... Il était venu se perdre ici, avec la mère et la fille, quitte à se laisser prendre comme dans une trappe, dans cette ville bâtie au fond d'une cuvette... Pourquoi ? La réponse n'était, ni dans le regard de Nelly, ni dans celui des autres ! Ce n'était pas par fatalité, simplement, un réflexe conditionné. Il en était conscient comme d'une tare. Simplement, pour se prouver à soi-même à quel point il les méprisait, à quel point eux aussi n'étaient rien, parce qu'il était sans un rond, comme jadis.... Il regagna son contrôle, sa fierté... Il savait ce qui l'avait poussé : plus que de les narguer, il voulait tenter le destin parce qu'il avait vécu ici, en paria, autrefois, en vase clos. Personne ne

l'attendait. Il ne serait jamais le bienvenu ! Cette ville l'avait banni... Il n'osa pas regarder Nelly de peur qu'elle rencontrât son regard chargé de haine :

-Pars, rentre à l'hôtel, dit-il... Dis que j'arrive.

-S'il me plaît de t'accompagner ?

-A ta guise !

Il ne la dévisagea pas, préoccupé à balayer du regard ceux qu'il croisait, à défier leur foutue masse, à les incendier d'un oeil peu amène, presque vulgaire, sans point de repères, dangereux, agressif, n'admettant pas de réplique. Quelqu'un se serait-il approché de lui, de trop près, qu'il l'aurait frappé, n'importe qui, sans doute... A moins qu'il ne tombât sur plus fort que lui. On trouve toujours plus fort que soi. Il se battrait ! Il y avait tant de rancune dans son regard, incoercible, venue du très fond de son être ! Il n'admettait aucun jugement des autres, niait toutes ces vies de gens qui déambulaient le long des trottoirs, ceux qui passaient à l'intérieur des voitures ! C'était sa façon à lui de nier la vie, la ville ! Qu'il y fût né ! C'était son incompréhension devant la mentalité de tous ces gens, son incompréhension de ne pas être comme eux, quoique de souche méridionale, de respirer un air ambiant similaire...

Il se souvint du second rêve qu'il avait fait, dans la chambre de l'hôtel, avant de s'éveiller définitivement... La quarantaine avait été décrétée sur la ville et il vivait la réalité de son rêve avec une acuité d'extra-lucide. Dans son cauchemar, tout se précisait... Malgré le grillage aux mailles serrées disposé par les autorités, sur son pourtour, il avait réussi à s'en échapper, médusant ceux qui en interdisaient l'accès. Il y avait aussi ceux qui fomentaient des plans pour s'échapper... Les rues étaient pleines de contestataires que l'on ramassait dans le godet des pelleteuses, autant

que les cadavres de ceux qui avaient été atteints par un virus implacable. Il y avait eu les rats, les animaux domestiques, puis les hommes. Certains résistaient au mal... La radio, la télévision locale annonçaient plus de cent morts, par jour. Des affiches recouvraient des panneaux publicitaires, en enjoignant la population au calme, incitant aussi à la délation. Plongés dans une situation économique désastreuse, les plus lucides, depuis des mois, s'apercevaient que tout le monde surveillait tout le monde. Sur l'eau glauque du canal du Midi, des ragondins gonflés comme des outres, flottaient en surface, immobiles, figés... Des gens marchaient dans les rues, à petits pas, avant de s'affaler sur le trottoir définitivement. Certains se réfugiaient dans les caves, comme à l'approche de bombardements. Les sirènes de midi, chaque jour, envahissaient les rues de gémissements intempestifs. Une ambiance de terreur régnait sur la cité interdite. Les services de la voirie avaient fort à faire : cadavres d'animaux, gisants étendus sur le trottoir à ramasser, dans une odeur insalubre de décomposition. Les valides se protégeaient le visage, avec des masques de gaze. Leurs yeux plissées, ou exorbités, apparaissaient galvanisés par la haine de l'autre, la peur d'être contaminés. Le froid, en avance sur la saison, les faisaient se hâter. Il y avait peu de voitures en ville, pas d'autobus, aucun train ne partait de la gare. Le métro interurbain avait été mis sur voie de garage, le couvre feu décrété des neufs heures du soir. A la nuit tombée, dans les rues peu éclairées, le vol, la rapine, se donnaient libre cours, les boutiques dévalisées dans l'espoir du moindre profit... Personne n'avait pas le cœur à acheter. Le marché noir sévissait, avec ses inévitables dealers : cigarettes, vente de coke, hachis, ecstasy, la nuit, dans les endroits publics aussi spacieux que devant l'hôtel de ville, place du Capitole. A la

mairie, le drapeau tricolore avait été remplacé par le drapeau noir. La ville rose pataugeait dans les ennuis, ou le pétrin... Au choix. Il balaya son rêve d'un geste large...

-Qu'as-tu ? demanda Nelly.

Il parut lui sourire avec douceur, un bref instant :

-Rien... Je te regarde. Beaucoup t'observent parce que tu es belle.

-Alors ?

-Rien... Cela ne justifie pas tout !

Elle sentit qu'il se dégrisait peu à peu.

Avec Nelly, à ses côtés, la vie redevenait normale pour lui, il le sentait dans le soir naissant, en approchant de l'extrémité du boulevard, au carrefour... Il songea au rêve qu'il avait fait, à ce penchant qui le poussait à broyer du noir, à renouer sans cesse avec sa misère morale, comme toutes les fois qu'il retournait chez son père, à bout de forces, parce que le « vieux », comme il disait, accepterait de l'héberger. Il repartirait ensuite, pour combien de temps ? Aujourd'hui, le « vieux » n'était plus là. Il n'avait plus son père. Il ne pouvait plus faire halte dans la vie, chez lui. Il fallait désormais narguer les autres, leur tenir la dragée haute.

Il se tourna de nouveau vers Nelly. En sentant qu'il l'observait, celle-ci se tourna aussi vers lui.

-Alors, dit-elle... Cela va mieux ?

Il fit un effort, lui sourit. Au coin de l'avenue, un quidam le heurta au passage, mais il n'y prit garde, dégrisé. L'individu avait le même air bourru qu'il avait, tout à l'heure. En accordant sa confiance à Nelly, s'il acceptait le dialogue avec elle, parce qu'elle lui servait d'alibi, il ne serait plus à découvert, même s'il ne lui en demandait pas tant.... Nelly n'avait pas de répondant,

mais elle avait du charme. Elle plaisait aux hommes qui tournaient autour d'elle, comme des papillons de nuit, autour d'une lampe. Elle irradiait la clarté, la luminosité, elle suscitait l'allégresse, la séduction, l'envie, sans user de ses atouts : belle, jeune, avec ses cheveux blonds, ses yeux pers. Elle avait suffisamment de recul pour observer les réactions des autres, en les tournant à son profit, en femme de qualité, la maman d'Elisa, une vraie femme, une mère... Impossible de ne pas considérer avec étonnement le malentendu qui les avait mis en présence. Mais il craignait de s'amoinrir en s'habituant à elle, à dépendre d'une femme à cause de son sex-appeal, de son entregent dans le monde, parmi les autres... Etait-il jaloux de son charisme qui, selon lui, n'était que façade ? C'était triste de dépendre d'une femme. Si son père avait joué pour lui un rôle de bouclier pendant des années, parce qu'il n'était pas autonome, on pouvait dire qu'il en avait profité au point de lui faire du tort, de ternir sa réputation... Avait-il été un mauvais fils ? Il revendiquait qu'il n'avait jamais eu de parents, qu'il n'avait jamais eu de mère. Mais son père ne l'avait vraiment jamais jugé, trop secrètement satisfait de le considérer comme un subalterne, un handicapé, un infirme. Pourtant, il se souvint de cette phrase implacable dite par lui : « J'ai honte que tu sois mon fils ! Un jour, pour te nourrir, tu feras les poubelles... »

Il gomma ce mauvais souvenir, le couvrit de la confiance qui avait fini par les lier l'un à l'autre, une confiance légitime dans leur misère morale... Il y avait toujours eu, du pour, du contre. Cette confiance avait été un réconfort. Mais pourquoi avait-il accepté de jouer ce rôle de ne pas prendre ses responsabilités ? Pourquoi s'était-il contenté d'être à ses côtés, une larve d'homme, un lâche, un minable ? Par haine des autres, de ce monde tout fait ? Pourquoi s'était-il contenté de

jouer un rôle d'absent devant la vie ? N'était-il pas préparé encore à se battre, à jouer le jeu sur une scène où tout homme véritable se définit par son défi ? La force du lien qui l'avait lié à son père, avait pris racine dans la conscience de son vécu d'enfant, d'adolescent... Son père avait planté sur lui ses griffes de peur d'être détrôné, comme un escroc. Par égocentrisme. S'ils étaient tous les deux coupables, cela ne pouvait que mal finir... Avec une sorte de superstition qui n'appartient qu'aux illuminés, il se crut tributaire de l'encenser au delà de sa mort, même s'il se sentit soudain libre... Libre de gâcher sa vie, de nouveau... De le venger aussi pour garder sa mémoire, pour qu'on ne puisse pas dire ou croire, qu'il n'était pas son fils. La ville avait eu raison du père... Lui restait. Il pouvait donc prendre à son compte le relais. Il les sentait tous coupables, responsables, les autres. Il ne sortirait jamais de cette idée... S'il lui arrivait parfois de croire que l'on peut ressusciter quelqu'un d'entre les morts, idée absurde, à vouloir jouer son rôle à sa place, dans cette ville, il y avait de quoi se taper la tête contre les murs ! Il n'avait pas de situation. Il avait toujours joué le rôle d'un avorton !

Ils tournèrent à gauche, le long de la large avenue, en coupant au plus court par les rues proches du canal, au biais de la ruelle. Ils revinrent à l'hôtel du Midi. Le patron aux gros yeux prenait le frais sur le seuil, une serviette blanche à la main. Il ne faisait pas nuit encore... Les prémices de la nuit s'alanguissaient sous la voûte du ciel striée de veinules ocre, au couchant. La venue du crépuscule donnait à la cité un autre aspect : les lampadaires s'allumaient. Une autre vie renaissait. Des ombres mouvantes se déplaçaient dans les rues proches du canal, en une transe de pas scandant le début d'une ronde fantastique, dérisoire, celle de la nuit du plaisir sordide. Des ombres se

déplaçaient déjà, silencieuses, où l'on reconnaissait des silhouettes féminines quadrillant les abords de cette partie de la ville. Des individus à la mine louche, les accostaient, à proximité des bars ouverts, des clubs privés. Sur la bande de trottoirs, la relève des filles de nuit remplaçait celle du jour de leurs présences insolites, animaient ces ruelles sordides où l'odeur caractéristique prenait à la gorge, dans la morne décrépitude des façades du vieux quartier... Sur les parcmètres de l'Avenue Kennedy, d'autres filles, « pierreuses slaves », vendaient leurs charmes en bouleversant le décor nocturne de leur implantation sauvage.

-Tu vas aller manger quelque chose, M.Dominique t'attend.

Il sortirait après. S'il en avait envie, il se débarrasserait d'elle... Sa préoccupation capitale de rembourser les cinq cents euros qu'il devait au type qui l'avait possédé, au poker, non par honnêteté, mais pas orgueil, parce qu'il sentait que l'homme à la fine moustache, était persuadé qu'il ne pouvait pas payer, qu'il avait joué avec un pauvre type, que s'il le pouvait, il ne le ferait pas, qu'il disparaîtrait du décor, s'il ne l'avait pas fait déjà, le tenaillait. L'homme l'avait pris pour un minable, un bluffeur. Il devait se moquer de lui, en ce moment, en rire, avec les autres joueurs, ce qui le mettait en rage. Demain, quels visages auraient-ils, s'il était exact au rendez-vous ?

Il prit place à une petite table, dans la salle à manger. Une petite bonne en noir et blanc lui apporta son repas, et il l'observa : elle se dandinait du cul, en repartant, elle trémoussait son derrière un peu trop, à son gré, juchée sur des talons trop hauts : « Encore une

sauteuse », songea-t-il. La plupart des lampes n'étaient pas allumées. On avait laissé une veilleuse, au dessus de leur tête, ce qui donnait un éclairage suffisant pour l'observer en train de quitter la salle. Il la vit se retourner et sut qu'il l'avait prévu. Nelly suivit l'orientation de son regard, sans faire aucune remarque...

Il détourna son attention, en l'interrogeant :

-Que faisais-tu, collée contre le mur, près du cinéma ?

-J'attendais, le moment où je te verrais passer...

Tu es odieux ! ajouta-t-elle, avec rancune. Tout le mal que je me suis donnée pour venir te chercher.

On les avait vus, on avait dû les voir. Quoi de plus ridicule ! Un homme se fait rappeler à l'ordre par sa compagne, finit par la suivre, en maugréant : on devine ses mots rentrés, ses protestations, sa colère... Il était pareil à ceux, pour préserver leur vie de couple, qui apprennent à se taire, quand il le faut, même s'il se considérait hors normes par orgueil, ivre, pris en flagrant délit d'ébriété, presque fautif, comme un gamin rattrapé sur le point de faire de nouveau l'école buissonnière. Elle l'attendait pour le ramener à la maison, de peur qu'il ne fuguât ou se perdît, lui qui ne voulait dépendre de personne. Cela l'exaspéra : il se versa un grand verre de vin rouge, qu'il but d'un trait. Il ne faisait décidément rien pour plaire, et insista :

-Tu me pistais, hein !

Nelly eut envie de le gifler, mais se retint !

-Pour qui te prends-tu ?

Elle ajouta, en s'efforçant de se calmer :

-Je venais de quitter la chambre.

-Pourquoi ?

-Je voulais manger quelque chose, Elisa avait faim. Je n'avais pas l'intention de sortir. Et puis, tu m'agaces !

-Tu avais envie de te mêler aux autres, à croire que la présence d'Elisa ne te suffisait pas ! Essayer ton charme, sur eux, voir où tu en étais, abandonner la petite...

Il ajouta :

- Les piéger aussi, comme moi !

-Salaud ! Je voulais te prévenir.

Elle ajouta :

-Est-ce que je t'ai seulement blousé en rien ?

Est-ce que je t'ai demandé quoi que ce soit ?

-Non... Mais supposons... Enfin, tu aurais pu... Hélas, je n'ai rien à te donner. Vous pouvez partir, quand vous voulez, toi et ta fille, vous êtes libres !

-Salaud, salaud ! ajouta-t-elle. Tu oses me parler ainsi ? Je voulais te prévenir...

-De quoi ?

-Je descendais dans le vestibule... Quelqu'un parlait à M.Dominique, il avait l'air de la police...

-Qui est M.Dominique ?

-Comme si tu ne le savais pas !

-Je te demande qui est M.Dominique ?

Comment le connais-tu ?

Penché vers elle, il la défia du regard :

-Il t'a fait la cour, hein, dis-le !

-Je te jure que je ne le connaissais pas avant de venir ici. Me crois-tu ?

-Je n'en suis plus si sûr... N'es-tu pas en train de me jouer un tour, dis !

-A vouloir trop jouer avec le feu ! insinua-t-elle. Si tu tiens absolument à ce que je te quitte ?

Il la sentit prête à se lever, se radoucit, posa doucement sa main sur la sienne, en caressant ses doigts de mains qu'elle avait doux et lisses.

-Bon, je n'ai rien dit...

-Ecoute... M.Dominique est un homme bon,

respectable. Je l'ai entendu appelé ainsi par la bonne qui faisait les chambres, qui m'a dit son nom.

-Comme tu le défends ! Que t'a-t-il proposé ?

-Il est honnête, intègre... Tu me vois avec un homme de cet âge ? Ce qui ne m'empêche pas d'avoir de la sympathie. A toi aussi, il t'aime bien...

-Que lui as-tu raconté ?

-Rien... Mais je voulais te prévenir. J'ai vu quelqu'un de la police qui vient vérifier les garnis. Heureusement, le patron tient sa comptabilité, en règle. Et puis, M. Dominique, est un homme bon...

-Un philanthrope ? Comme tu le défends !

Il la fixa avec ironie. Ses changements de rythme l'épuisaient.

-Ne sais-tu par parler autrement que d'une façon chaotique ? Tu ne sais tenir des propos qu'en dents de scie !

Il jubilait et fit semblant d'être certain qu'elle mentait, qu'elle inventait ce prétexte pour justifier sa présence sur le boulevard, comme s'il était sûr de son fait.

-Tu n'as pas d'humour, dit-elle... Tu es un pauvre type.

-Comment as-tu pu t'échapper, te défiler, en douce, si tu les as surpris ?

-L'homme voulait avoir des précisions sur les nouveaux arrivants. M.Dominique a répondu que tout était normal, il lui a montré son registre. L'homme est reparti, non sans dire : « Si quelque chose vous paraît douteux, n'hésitez pas à nous prévenir ».

-D'accord, M.Paul, a dit M.Dominique.

-Dis-moi. Qu'en penses-tu ? Tu te figures qu'on me recherche ? Absurde, je suis libre comme l'air.

-Je ne dis pas ça ! Je voulais te prévenir, au cas où... Je marchais, je t'ai aperçu dans un café.

-Tu l'as déjà dit ! Ainsi, parce que j'étais assis

avec d'autres, que tu me voyais jouer aux cartes, tu t'inquiétais ! Pourquoi n'es-tu pas entrée directement pour me parler ?

-Te parler, te parler ! Pour te dire quoi, à ce moment là ? M'aurais-tu seulement écoutée ?

-Je ne sais pas, moi, m'avertir !

-Ce n'est pas un endroit réservé aux femmes...

-Pourquoi pas ?

-Dans ce cas, je risquais de te compromettre devant les autres. Tu avais l'air soucieux.

-Bon dieu !

-Oui, soucieux, pas content de toi, en tout cas. J'ai préféré t'attendre, dehors.

-Je pensais gagner pour te dire : Allez, on s'en va !

-Ne peux-tu pas t'empêcher de jouer ? C'est un vice, ou quoi ! Tu ne m'en as jamais parlé. Cela, avec la boisson, en plus !

-Nelly !

Il serra le verre vide dans sa main, prêt à le briser, le visage crispé... Si tu n'es pas satisfaite de moi, va-t-en ! Toi et ta fille, je ne vous verrai plus. Je sais, je suis quelqu'un d'antipathique, d'asocial, si peu fréquentable, mais ne me pousse pas à bout ! Oui, j'ai des habitudes, il me faut de l'argent, j'en gagnerai... De quoi te mêles-tu ? La partie n'est pas terminée. J'ai fais semblant de perdre, pour les mettre en confiance... Demain, je gagnerai. Ce n'est pas toi qui a de l'argent à me donner !

-Tu es injuste ! Je n'aurais jamais dû accepter de te suivre...

Il se mit à rire, et dit :

-Elle est bien bonne !

Elle lui avait fait don de tout ce qui lui restait dans son sac.

Une idée saugrenue germa dans sa tête, suggérant une signification précise dont il ne pouvait pas lui faire part, directement. Faut dire aussi qu'il n'osait pas. Mais leur dénuement était tel, ils se trouvaient dans un tel marasme qu'il pouvait demander à Nelly de le faire, par nécessité, sans songer au dévouement, ni à l'amour... Il n'y avait pas d'amour. Ce n'était pas à la mère d'Elisa qu'il pouvait demander ça, pas n'importe laquelle femme, puisqu'il y avait la petite Elisa, cette petite chérie, ce petit cœur de cinq ans qui lui redonnait le goût de vivre... Il connaissait si peu Nelly. Il n'y avait rien entre eux, mais il y avait la nécessité de faire de l'argent, d'en avoir. L'atmosphère des ruelles du quartier pouvait laisser supposer que... Etait-ce plus facile là, qu'ailleurs ? Plus dur, sans doute, à cause de la concurrence... Mais elle avait été entraînée de bar. C'était sa profession, hôtesse, comme on dit. Elle devait être à la coule, savoir ce que cela voulait dire ! Hôtesse d'accueil, hôtesse de bar américain, de boîte de nuit... Il douta... Non, il ne pouvait pas lui demander de se prostituer, pour lui, pour eux ! Cela ne pouvait venir que de sa propre initiative. Il fallait qu'elle-même le proposât. Convaincu que cette femme avait une valeur marchande et pouvait rapporter de l'argent, résoudre pour un temps leurs difficultés financières, il se rassura, soupira. Comment la mettre sur la voie ? Il insinua :

-A moins que tu acceptes d'en gagner, pour nous, pour toi, autant que pour Elisa. Si tu acceptais de te sacrifier, de le faire pour nous. Tu dois connaître la combine...

Il s'aperçut de sa lâcheté, s'aperçut aussi qu'il

lui disait cela, en esprit, que ses lèvres n'avaient pas bougé, qu'aucun son ne sortait de sa bouche. Il aurait pu le lui suggérer ailleurs, sans en avoir vraiment l'air, en l'insinuant. Mais la situation ne s'y prêtait pas. Il craignait sa réaction. En tête à tête, éclairés par le halo de la lampe dans la salle, qu'elle lui lança son couteau, ou son verre, au travers de la figure, qu'elle lui cracha dessus... Quelle attitude aurait-il aussi, comment faire autrement ?

La petite bonne revint, aguichante. Celle-là, il ne fallait pas le lui dire deux fois. Elle avait le don, les dispositions. Tout juste si elle ne se collait pas à lui. Elle attendit un bref instant, en l'observant avec insistance, avant de desservir. Il la suivit du regard. Elle emportait les plats vides et les couverts, vers la cuisine. Elle avait un châssis à donner des idées aux hommes. Il la regardait toujours. Elle se retourna, une fois, avant de disparaître par la porte de service. Nelly et lui étaient-ils prêts à remonter dans la chambre. A moins que...

-Ecoute, Nelly, nous allons être dans une passe très difficile.

-Je sais.

-Crois-tu que nous pouvons continuer à vivre ensemble, sans un rond ? Je n'ai pas les moyens de vous entretenir, toi et Elisa... Trouve-toi un autre mecène...

Nelly se mit à rire. Il continua :

-A moins que tu trouves vite un boulot d'hôtesse, quelque part. Il n'est peut-être pas si difficile que cela d'obtenir un job, dans cette ville... Il y a des bars et des cabarets, à proximité... Il n'y a qu'à lire les journaux du matin.

Il se sentait devenir bête. Sa voix devenait pâteuse, vulgaire. Il se mordait les doigts d'aborder cette question. Il perdait confiance... Cette fille avait

suffisamment d'intelligence pour se tirer d'affaire seule, avec sa fille. Elle avait le charme, l'expérience... Pourquoi restait-elle avec lui, pourquoi ? Depuis Lyon, en sachant qu'il n'avait presque plus d'argent, pourquoi l'avait-elle suivi : par pitié, par faiblesse ? Avait-elle senti qu'il avait besoin d'elle comme d'une infirmière ? Comment concevoir cet apitoiement par erreur, cet attachement venant d'une femme ? La plupart étaient préoccupées d'elles seules, sans rien donner, ou presque... Rêvait-il, ou était-ce parce qu'il trouvait dans une situation analogue à celle qu'il avait connue avec quelqu'un d'autre, qu'il établissait des comparaisons ? Impensable, en ce début de troisième millénaire ! Il aurait mieux fait de se mettre dans un trou à rats pour éviter la risée d'autres femmes, de toutes les femmes... Etait-ce pour venir en aide à l'épave qu'il était, qu'elle l'avait suivi ? A quelle sauce avait-elle goûté pour en venir là ? Pourquoi ce besoin explicite et implicite de le suivre quoiqu'il advînt : Il lui avait rendu service, une nuit suivie d'un matin, à Lyon, sans qu'elle sût presque rien de lui encore. Il y avait Elisa. Elle était une femme seule, avec une enfant. Mais trop belle, trop lumineuse, pour ne pas être constamment assaillie par des hommes prêts à lui venir en aide, ou à profiter d'elle ? Elle ne pouvait pas faire un pas, dans la rue, sans qu'on la remarquât, comme ces stars qui n'osent pas sortir de peur des paparazzis ? Comment oublier sa condition de fille qui évoquait inévitablement le sex-symbol ? « Il y a des filles faites pour se marier, d'autres pour le plaisir... » Il sentit la futilité de sa remarque. Ils se servaient chacun à chacune, d'alibi. Lui, célibataire, invivable, à cause de son sale caractère, elle, ayant trop de charme, avec sa fille... Ils formaient un couple ambigu qui avançait, à cloche pieds... N'était-il pas un père potentiel pour Elisa, un père d'adoption, ou un simple prétexte pour

qu'on le prêt ainsi pour de vrai ? Un pigeon, voilà ce qu'il était, à l'évidence ! Cette femme n'avait aucun effort à faire pour stimuler le désir des hommes, ou presque. Elle n'avait qu'à se planter là, n'importe où... Des dizaines de prétendants, des chevaliers servants, apparaîtraient pour jouir du privilège d'être en sa compagnie, ou pour profiter d'elle. On finit toujours par trouver quelqu'un pour abuser de vous, et les autres, ne fût-ce que pour paraître, les cons, même s'ils ne la baisaient pas ! Ce qui laissait supposer que... Il y en avait qui ne demandaient que ça, l'alibi, eunuques, ou homos, avant l'heure. Il y avait aussi les mariages blancs, quoi encore ? Des papis, comme M.Dominique... Dégoûtée de jouer ce jeu à se prêter pour de l'argent, n'était-elle pas lassée du désir ou des propositions, de la convoitise des hommes, des femmes aussi ?

-Ne bois plus, veux-tu ?

Elle lui souriait, le regard très doux. Comment ne pas succomber à son charme ? Inconditionnée, indéterminée, énigmatique soudain... Allait-elle cesser de sourire, cesser de le considérer d'un œil doux ?

-Je bois, si ça me plait, dit-il, en remplissant son verre, à demi, avec le vin qu'il restait dans la carafe apportée par M. Dominique.

Réaction débile, où il se sentit devenir mauvais, secrètement hors de lui d'être si laid, indigeste. Non mais, pour qui le prenait-elle ?

-Je n'ai besoin de personne, tu sais, Nelly.

-Tu préfères être seul, au monde ? répliqua-t-elle, avec un air narquois.

Il eut le geste, ébauché, le mouvement interne de la gifler, mais se retint. L'impulsion retomba...

-Exact !

Par réaction à ce qu'il venait de penser, il se sentait capable de dire n'importe quoi, de perdre de

nouveau son contrôle, comme à Lyon... De faire un esclandre, de se lever en renversant la chaise, de la planter là, de lancer la carafe par terre afin qu'elle s'écrasât en mille morceaux.

-Tu ne vas pas recommencer, dit Nelly, simplement. Sinon, je vais avertir, M.Dominique... Il connaît la police.

-Comme tu le soutiens ! Toi aussi, tu es avec eux !

Elle ne répondit pas. Son calme l'exaspérait, l'odeur de peinture de l'hôtel, le sourire de la serveuse qui attendait de récupérer le verre restant, la bouteille vide, de débarrasser la nappe, en papier. Il se calma instantanément, les considéra toutes les deux : elles semblaient liées ensemble, soudées par une sorte de camaraderie féminine, d'appartenance à une autre espèce, à un autre sexe. La serveuse débarrassa la table, en s'efforçant de paraître agréable, en ébauchant un sourire. Etait-il adressé à Nelly, ou à lui ? Elle laissa voir la naissance de sa gorge, le plus possible, en se penchant sur la table. Il vit son grain de peau laiteux.

-Vous habitez ici ? lui demanda-t-il.

-Non, je vis avec mon ami.

-Alors ?

-Alors, rien ! On s'entend bien.

Il s'était fait des idées. Sans faire attention à sa réplique, à ce qu'elle venait de dire, en apparence, il ajouta à l'intention de Nelly :

-Tu monteras te coucher ?

-Pourquoi ?

-Bonsoir, messieurs-dames, dit la serveuse.

Il se leva, ne répondit pas, fit quelques pas dans la salle. Nelly l'imita.

-Tu prétends me suivre ? Ecoute, je te préviens que...

Il la prit par le poignet, le tordit, le serra à lui faire mal.

-Va rejoindre ta fille !

M. Dominique entra à ce moment dans la salle de restaurant. Ils étaient quatre, la serveuse était encore là, occupée à déplacer une table. Drabe marcha dans sa direction. M.Dominique s'écarta pour le laisser passer. Drabe sentit au passage, son regard dur et lourd, un regard où il n'y avait rien de doux. Nelly le suivait. Ils sortirent dehors...

-Il t'a parlé, celui-là ? Que t'a-t-il dit ?

-Rien, juste seulement pour me demander si nous avions l'intention de rester et d'où nous venions. A ce moment là, Elisa est arrivée. Ils ont aussitôt sympathisé. C'est un monsieur bien...

-Comme tu le défends !

-Tu me l'as déjà dit, trouve autre chose. Tu n'es pas marrant.

-Ecoute, Nelly... Tu commences à...

-Souris un peu, quoi ! Ce n'est quand même pas la fin du monde, parce que monsieur bois de trop, souffre de la chaleur, perd au poker... Parce que tu n'as plus un rond, en poche... C'est de ta faute !

-Si je ne m'étais pas arrêté à Lyon...

-Oui, et alors ! Si, si, si ! Tu te prends pour qui ?

-Marchons !

-C'est ça ! Comme ça, tu dormiras mieux ! A quel point tu peux devenir pesant, parfois, indigeste...

-Je ne t'en demande pas tant !

-On ne le dirait pas !

-Je t'ai dit de me laisser. Tu n'as pas compris ?

Il la bouscula.

-Comme tu peux être méchant, parfois, mauvais, vulgaire, sordide, abject, idiot, imbécile !

Il se mit à rire.

-D'accord, je te le concède. Qu'est-ce que tu as

encore à me dire ?

-Rien. Je pars, puisque tu n'acceptes pas ma présence !

-Non, attends !

Il la rattrapa.

-Il faudrait savoir ce que tu veux !

-Puisque tu y tiens, viens avec moi... La petite Elisa ?

Elle ne répondit pas. Une fois dehors, elle marcha à son côté, d'un pas à peine décelable, perceptible, qui le maintenait à sa hauteur. Ils étaient encore, à une vingtaine de mètres, à peine, de l'hôtel.

-Ainsi, tu es décidée, ajouta-t-il, d'un ton plus calme, presque condescendant.

*

* *

Ils commencèrent à longer les berges du canal du Midi... Si Drabe avait l'air de savoir où ils allaient, Nelly n'en savait rien... Au sortir de la gare, jadis, il faisait souvent ce chemin, vers les six heures, quand la ville s'éveillait, à peine, en hiver, encore enveloppée dans la pénombre de l'aube comme d'une couche protectrice. Le long du canal au tracé rectiligne, dans un flash bref, il se revit... Il se hâtait, en se défiant des lève-tôt qui sortaient leurs chiens, pour lesquels il n'était pas seulement quelqu'un qui passait, un quidam anonyme, mais une présence étrange, inquiétante... Les premiers véhicules commençaient à longer l'avenue. La vie reprenait lentement son cours, dans une aube brumeuse. Il avançait le long de la perspective où les véhicules roulaient vite... Les premiers camions de livraisons passaient, des véhicules dont les conducteurs se rendaient sur leur lieu de travail... Les lumières jaillissaient aux fenêtres, plus nombreuses de

minutes en minutes. Des véhicules démarraient à leur tour, pour s'engager sur l'avenue. Les éboueurs ratissaient les trottoirs. Dans le petit matin froid d'hiver nocturne, il avançait avec arrogance. Il ne cherchait pas d'altercation, mais sentait déjà le dépit monter en lui. Déjà aussi s'éveillait dans son psychisme, une résignation semblable à celle du boxeur épuisé, en fin de match, qui attend le knock-out d'un adversaire plus fort que lui. Prêt à rendre des coups, par instinct de survie, en proie à une angoisse particulière qu'il connaissait : Il avait mené un dur combat durant la nuit, depuis Paris... Il ne s'avouait pas vaincu encore, prêt à se défendre pour d'autres rounds, mais il avait changé ses gants durant la nuit... A partir de Cahors, la vue du paysage à peine noyé défilait, le ramenait à son regard dans le reflet de la vitre, qu'il voyait sur le point de changer inexplicablement, à l'aspect de son visage qui changeait aussi, de sa silhouette...

Depuis qu'il avait quitté la gare, avec la sensation de s'insérer contre son gré au cœur d'une ville où personne ne l'attendait, sauf quelqu'un, il avançait dans la nuit qui diminuait, avec le brouillard. Et il avait tendance à raser les murs, le long des façades maculées de graffitis, à l'écart des voitures garées le long des trottoirs. Des traces de nuit traînaient encore, ça et là, au ras du sol, par endroits. Une lucidité étrange le dominait, à laquelle s'amalgamait le sentiment de bafouer par sa venue, un certain ordre des choses... En conscience, il prenait sur lui de se perdre dans la réalité d'un monde où son identité était bafouée, contre celle des autres, de tous les autres... De n'appartenir à aucun groupe, à aucun courant d'idées...

A chaque pas, à mesure, en se rapprochant de la rue de Cé où son père habitait, comme un nageur épuisé qui manque d'air, un poisson que l'on sort de l'eau, qui s'asphyxie, il sentait sa rage monter...

Il se tourna vers Nelly, près de lui. Par sa présence, elle changeait ses conditions d'errance le long de cette même artère, au souvenir qu'il en gardait...

A son insu, la jeune femme le protégeait de la résurgence néfaste d'une période de sa vie enfouie, et du traumatisme qui en avait résulté. Nelly... La réalité palpable de la jeune femme toute proche était plus tangible, plus réelle, que ce qu'il avait vécu des années plus tôt. De l'eau avait coulé sous les ponts. Plus de cinq ans d'errance dans l'inconfort, l'insécurité matérielle...

Il tourna le regard, dans sa direction, la remercia d'être là, à ses côtés, de ne pas en demander plus. Des voitures, aux phares allumés, passaient le long du canal, des piétons isolés.... Chacun avait son histoire, ses obligations, ses ennuis d'argent. Peut-être pas. Il posa la main sur l'épaule de Nelly... Oui, jadis, quelqu'un l'attendait, là-bas, rue de Cé... Il connaissait cet homme, depuis toujours. Le poids de sa valise se faisait plus lourd, à mesure qu'il marchait sur la bande de trottoir qui longeait le canal, en évaluant la distance de l'endroit où il quitterait son axe pour déboucher dans la rue étroite, droite, silencieuse, qu'il allait surprendre, au petit matin, endormie encore, emplies de l'hébétude de la nuit, dans son apparence tranquille et banale, dans la froideur de l'air. Des chats s'enfuyaient à son approche.

Il s'arrêta de marcher le long du canal, mais revint, en pensée, là-bas, comme tant de fois. Il se revit progresser dans l'ombre, le long du trottoir étroit, la valise à la main, avec hâte d'en finir, dans sa crainte d'être vu déjà, reconnu, dans l'aube naissante. Une fois chez son père, toute la rue, tout ce quartier peuplé de citadins, seraient au courant de sa venue... L'indésirable était revenu, celui qui, par ses ondes

nocives, dérangeait la quiétude des habitants. Celui dont les idées d'insoumis stimulaient la réprobation. Le paria.

Il se revit longeant le couloir de l'immeuble, au bout duquel il montait des marches... Était-ce vrai encore ? Nelly acceptait-elle, qu'il s'éloignât d'elle en pensée, alors qu'il sentait son corps voluptueux contre le sien, qu'il posait la main sur son épaule ? Il la baisa, en l'embrassant à pleine bouche, dans la rue, et sentit monter en lui un désir qu'il avait trouvé de multiples raisons de brider. Qu'allaient-ils faire désormais ? Regagneraient-ils l'hôtel, afin de se jeter sur le lit, pour mieux s'étreindre, corps à corps, en assouvissant le désir sexuel qui les possédait ?

Aller jusqu'au bout, en direction de la rue de Cé ? A moins que... Quelle autre pulsion le poussait à s'y rendre, en contre point de son désir de la jeune femme ? Par masochisme, ou par ce besoin qu'il avait d'être lucide davantage, dans sa raison de voir clair ? On peut se tromper de chemin. Toute une vie peut en dépendre, devenir une existence pour rien... Pourquoi préféra-t-il la nécessité de s'arrêter de marcher, à la réalité du souvenir, sans nier la présence de la jeune femme ? Il se disait qu'il aurait la fille quand il voudrait, mais qu'il lui fallait d'abord voir... Voir quoi ? Il est parfois dangereux de revenir sur le passé. Il se souvint de la chienne berger allemand de son père... A cette époque, elle aussi autant que lui, devait savoir qu'il viendrait. Au premier étage, après avoir refermé la porte, le fils prodigue les découvrirait tous deux, qui l'avaient attendu si longtemps... Drabe embrassait son père, caressait l'animal. Le café était chaud, bon... Il s'asseyait. Dans un murmure sourd qui ne montait pas, ne se prolongeait pas au delà de la pièce, ils commençaient à parler à voix basse. A travers la fenêtre donnant sur l'arrière-cour, le jour se levait.

Dans le débit lent de leurs phrases, ils chuchotaient, plus qu'ils ne parlaient. Drabe écoutait les propos de son père, sans les remettre en cause... La moindre humeur, la moindre velléité de contradiction pouvaient générer en lui un état d'âme particulier, éveiller une irascibilité qu'il lui serait ensuite impossible de réfréner. Il ne fallait pas le contrarier. S'il acceptait d'être revenu le voir, Drabe devait respecter ces closes, ne pas risquer, à peine arrivé, de déclencher entre eux, une dispute... L'homme aigri qu'était devenu son père, une fois lancé, ne se possédait plus, ne pouvait plus réfréner ses propos amers. Dans sa logique irréductible, il révélait soudain un aspect de son caractère moins enviable, quoiqu'il fût un brave homme. Conscient de cela, aux écoutes de ce qui se passait autour de lui, Drabe évitait la contradiction, préférait subir.

Il aurait voulu parler à Nelly, de ses retours de Paris ou d'ailleurs, parler de sa rancune d'être vu des gens de cette ville, chaque fois qu'il revenait rue de Cé, les nerfs à vif, avec la sensation d'être pris en flagrant délit d'effraction, comme un voleur sur le point d'être lynché, ou écorché vif. A s'efforcer de se défendre, il n'avait jamais le dessus... Face à la moindre agression de sa valeur absolue, il aurait tué n'importe qui... On l'avait poussé à devenir ainsi, farouche, susceptible à l'excès, lui qui niait l'état de sujétion dans lequel son père le tenait... Cela lui mettait les nerfs, en boule. Au travers de sa conscience écartelée, il écoutait les propos de son père, lui répondait à demi-mots, sans cesser de penser aux autres... Son inquiétude devenait fébrile, obsessionnelle, à détecter la moindre présence derrière une cloison, un bruit de pas, au plafond, des voix de gens qui passaient dans la rue, dont il haïssait les rires, leur liberté d'expression. Des bruits de voix résonnaient dans l'impasse, donnant rue de Cé, au coin de l'immeuble. Il sentait des quidams les épier, sur le

point d'entendre ce qu'ils disaient, de les poursuivre de leur malveillance curieuse. La conscience qu'il avait d'autrui dans cette ville, lui gâchait le plaisir de revoir son père.

-L'aube de ces matins d'hiver, murmura-t-il....

Il s'aperçut que Nelly ne pouvait pas comprendre, qu'il y a des choses que l'on ne peut jamais oublier, que Nelly, même par sa présence, ne pouvait édulcorer le souvenir... Il songea à son rêve de l'après-midi, celui où il avait vu la ville enveloppée de voiles noirs, comme dans les pans d'un suaire, mise en quarantaine, rayée de la carte, stagnant dans une hébétude complète... Il effleura le front de Nelly d'un baiser rapide, songea à la petite Elisa... Non, personne n'avait accès à sa douleur. Il la gardait enfouie au fond de lui. On n'oublie jamais. S'il devait revenir rue de Cé, il le ferait seul, avant de partir ensuite...

*

* *

Sur une passerelle enjambant le canal, ils firent demi-tour, le long de l'avenue peuplée par endroits, de sa faune spéciale... Des voitures, le long des berges, filaient ou s'arrêtaient...

Ils quittèrent l'ombre, sous le feuillage des arbres jaunis, à peine éclairés par les réverbères, et traversèrent la chaussée... Ils entrèrent dans une brasserie, proche de la gare, ouverte la nuit. Dans une atmosphère saturée par les vapeurs d'alcool, les volutes de fumées, l'odeur des mégots écrasés dans les cendriers, les garçons en livrée, s'affairaient... La salle était comble.

Drabe prit place, commanda à boire, sans s'occuper de Nelly, assise, à côté. Avec l'argent qu'il lui restait, à combien de verres aurait-il droit ? Une dizaine, peut-être... Ensuite, ce serait fini. Sans un rond, il ne lui resterait plus qu'à faire la manche, le jour, dans les rues, ou d'agresser quelqu'un pour le voler, une femme, de préférence, parce qu'elle serait moins apte à se défendre, à laquelle il déroberait le sac, à l'arraché. Dans l'assistance, il devait y avoir des gens aux portefeuilles pleins de billets. Il suffisait de s'étourdir, un peu... Avec un brin de courage, d'audace, d'amertume, d'attendre le moment propice, de repérer sa proie et d'attaquer, comme on se défend... En serait-il capable ? N'avait-il pas fait de même, avant Lyon ? A moins qu'il réussît à convaincre Nelly de vendre sa bague, si la jeune femme acceptait de s'en séparer ? Ils en auraient pour quelques jours, à subsister. Il était odieux. Pourquoi ces pensées ? Il n'avait rien à vendre, lui, peut-être son costume chez un brocanteur... De quoi aurait-il l'air ensuite ? Il ne pouvait pas se promener, à poil, dans les rues ! On cripe les yeux, on frappe, on agit. On n'a pas le choix, on garde sa lucidité, on fait toujours la même chose... Si le coup foire, on se fait alpaguer, on est nourri aux frais de l'administration, au détriment de son casier judiciaire... Il y a toujours, un retour de boomerang... Il sentit qu'il n'était pas fait pour ça. Pas encore...

Ce qui revenait à la charge comme un leitmotiv, comme la scansion d'un vers fabuleux pour définir son climat, tournait en rond, une obsession : Il devait rembourser le type à moustaches du café de la Terrasse, il n'avait guère le choix....

Il avait été pris pour un minable, un demi-sel. Il n'avait pas eu de chance, cela avait été facile de gagner

contre lui, car il était ivre... Pourquoi s'acharnait-il sur l'idée qu'il devait rembourser Langres, l'homme à la moustache ? Pourquoi cherchait-il constamment une issue, à l'affût du moindre prétexte ? Un instant plus tôt, il lui avait paru important de marcher en direction de la rue de Cé, à croire que toute sa vie en dépendait ? Dans sa déroute, il n'avait plus de gouvernail ou n'en avait jamais eu. Il tournait sans arrêt comme une girouette. Une profusion de pulsions contradictoires le traversait de part en part. Il servait de cible à des influences diverses, comme un épouvantail à moineaux battu par des vents contraires. Pourquoi ne ferait-il jamais la manche ? Pourquoi ceci, pourquoi cela ? S'il s'arrêtait seulement de boire... Etait-ce parce que tout avait raté précédemment qu'il servait de réceptacle à tant d'influences contradictoires ? Ce qui lui paraissait effarant, c'était ce pacte conclu avec un inconnu qui l'avait eu, dont les clauses du contrat prenaient de l'importance à ses yeux, le fait de lui rendre un argent qu'il n'avait pas. Il lui arrivait de faire d'une mouche, un éléphant... Rien ne justifiait rien. L'idée de rembourser une dette pour laquelle il s'efforçait de se convaincre, n'était qu'un prétexte, il le savait. Mais pourquoi lui accordait-il une valeur insensée ! « Vous savez, ce n'est qu'un jeu... », lui avait dit l'homme. Justement ! Un jeu ! Rien n'avait d'importance, mais son esprit tourmenté trouvait là, une compensation : Il avait donné sa parole. Dans ce cas, il ne lui venait même pas à l'esprit de se prendre pour un imbécile ! C'était une histoire entre hommes, en dépit de Nelly, d'Elisa. A croire qu'il pouvait regagner son estime propre parce que tout avait foiré jusqu'ici, depuis Lyon ! Bien avant aussi... Il croyait disposer de son libre-arbitre, mais son code de l'honneur était absurde devant la personnalité de l'homme contre lequel il avait perdu, si celle-ci influait

sur sa décision... C'était fou, d'en arriver là : s'il dérogeait à ce code, parce qu'il avait donné sa parole, il tomberait plus bas, il aurait du mal à se récupérer ! Idiot, superstitieux !

Il se sentait dominé, dans son psychisme par son entêtement à se montrer digne de confiance, devant quelqu'un qu'il ne connaissait pas, qui devait sans doute le prendre pour un crétin ?

-Tu comprends ?

-Qu'est-ce que je dois comprendre ?

- ...Que j'ai autre chose à faire, que de vous traîner derrière moi, dans les rues !

-Pourquoi dis-tu : Vous ?

-Il y a bien Elisa.

Le désir qu'il avait éprouvé, un instant plus tôt, en l'embrassant à pleine bouche dans la rue ! Oubliait-il aussi facilement ? Remplaçait-il un état d'esprit par un autre, sans problème, sans regret ? Où se trouvait le fil conducteur de ses comportements, s'il changeait continuellement d'exposants ? Il y avait l'alcool... Nelly n'ajouta rien, ce qui l'obligea à la regarder, avec un certain trouble, une nuance de respect. Etait-elle en mesure de lui répondre, de le rassurer ? Sinon, se jugeait-il indigne d'elle, soudain, à cause de ce pacte verbal avec l'homme, qui ne le liait à rien, sinon par des paroles superflues ? Son honneur ? Qu'est-ce qu'il en avait à faire ? Il finit par lui demander :

-D'où es-tu ?

-De Nice, si tu veux savoir... J'ai même été mariée avec un mec, un an.

-Son père ?

-Oui.

Il commanda un second verre, un autre.

-Pourquoi bois-tu ?

-Parce que cela me plaît.

Elle détourna le regard. Il lui restait quelque

menue monnaie. Il paya, sortit en balançant les épaules, se retourna brièvement, et Nelly se leva, le suivit.

*
* *

Il y avait du monde, à proximité de la gare. Des taxis, des voitures arrivaient, repartaient. Des portières claquaient, des groupes de vacanciers se dirigeaient vers le hall de départ. Il y en avait encore... Devant les guichets, certains voyageurs faisaient la queue, d'autres compostaient leurs tickets, ou plaçaient leur argent dans les distributeurs automatiques à rendre la monnaie. Des policiers accompagnés de chiens à muselière, se promenaient dans le hall de départ. On ramassait les clochards étendus par terre.

Après avoir traversé la place de la gare, ils passèrent le pont, sur le canal. Des gens étaient pressés, avec des sacs à dos, ou chargés de valises. La rumeur de la gare était encore emplie d'un va et vient continu. Une fois franchi le pont, ils traversèrent un passage protégé devant lequel des voitures attendaient. Le feu passa au vert, la cohue des véhicules s'ébranla.

-Tu te crois très fine, n'est-ce pas ?

-Quelle mouche te pique ? Pourquoi ne le serais-je pas ? Il serait préférable d'aller se coucher. Tu feras comme tu voudras. Moi, je rentre, à cause d'Elisa.

-Oui, fiche-moi la paix !

-Chassez le naturel, il revient vite ! dit-elle, en se moquant. Tu avais besoin de boire !

Pourquoi l'avait-il embrassée, tout à l'heure, avec désir ? Peut-on se fier à un homme qui boit, s'il oubliait brusquement tout le reste ?

-Salut ! lança-t-elle.

-Attends !

-Non, c'est pas vrai ! dit-elle, en se moquant toujours.

-Tu sais, où j'en suis ?

-Je sais que tu as besoin de repos !

Il fit quelques pas à ses côtés.

-Parce que j'ai bu ? Tu ne m'as jamais demandé pourquoi... Je bois, parce que...

-Si tu te voyais !

Il se préparait à parler, lentement, sèchement, mais elle lui tourna le dos, à temps... Il se sentit devenir méchant, pas seulement pour elle, mais pour la vie, en général, il avait besoin de montrer sa rancœur :

-Tu vois cette ville, hein ! dit-il assez fort.

Elle s'en allait. Il la retint par le bras, ce qui la contraignit à l'écouter, à croiser de nouveau son regard :

-La ville de mon enfance, la ville la plus con, la plus stupide qu'il soit possible d'imaginer... J'ai vécu là, dans un ghetto, pendant des années. Aujourd'hui, je n'ai pas un rond pour m'en tirer, je ne peux même pas rembourser ce que tu m'as prêté tout à l'heure. Pourtant...

Il prit un air terrible, ajouta :

-Je tuerais même, pour avoir de l'argent.

Elle n'eut pas le temps même de lui dire :
« Quel acteur ! », qu'il ajoutait déjà :

-Et si d'un moment à l'autre, des flics me mettent la main au collet, me passent les menottes, me demandent de les suivre... Cette nuit, demain, ou le jour suivant... J'en ai marre !

Il s'arrêta sur le trottoir, devant les grands hôtels éclairés où du monde sortait, et gesticula, détraqué, exaspéré :

-Dis-moi un peu ce que je suis venu faire ici !
Que suis-je venu y chercher !

-Impossible de te répondre ! dit-elle, avec dérision.

Un type passa près d'eux, s'arrêta net. En se retournant, il se mit à rire en regardant Nelly, reparti en haussant les épaules. Drabe faillit surgir. Nelly l'arrêta... Un fou, un malade, voilà ce qu'il était.

Ils s'éloignèrent.

-Je le savais, dit-elle.

-Qu'est-ce que tu savais ?

-Ce que tu viens de dire. Je sais qu'il y avait de ça, que tu as quelque chose à régler avec ton passé.

-C'est-à-dire ?

-Rien.

-N'as-tu pas lu les journaux ? Le hold-up du bureau de poste, au nord de Lyon, c'est moi... Maintenant, fiche-moi, la paix, essaie de vivre, avec ta fille, je m'en tirerai... Je m'en suis toujours tiré, seul, vois-tu ?

Il ne pouvait pas voir le visage de Nelly, car elle s'était détournée. Il la suivit le long du trottoir parallèle à celui du canal ombragé de platanes, dont le feuillage frémissait, là-bas, à la moindre brise, dans l'ombre imprécise où l'on apercevait la silhouette de femmes immobiles, à la lueur de quelques lampadaires.

-J'avais cru trouver assez d'argent pour vivre quelques temps, gronda-t-il, en s'arrêtant sous un réverbère... Il a fallu que je vous rencontre. C'est à recommencer... J'ai quitté la gare, de Lyon, vers les dix heures du soir. Quelques heures plus tard, je te rencontrais. Le lendemain matin, je n'avais presque plus rien. Je n'ai plus rien... Crois-tu que cela ne suffit pas, que l'on ne pourrait pas s'arrêter là ?

-Cela m'est égal.

-Qu'est-ce qui t'est égal ?

-Rien. J'ai sommeil, allons nous coucher.

Ils n'étaient pas loin de l'hôtel, sous la clarté

d'une lampe. Il regarda Nelly, au visage paisible, un peu pâle, et revint à la charge :

-Ainsi, tu ne veux pas me croire, quand je te dis de me laisser ! Tu vas me fichér la paix, oui !

A ce moment, il avait un drôle d'air.

-Tu te prends pour le centre du monde, ou quoi !

Elle ajouta : Si tu n'étais pas si saoul.

-Ecoute, mettons les choses au clair : je n'ai pas besoin de nounou, de quelqu'un pour me bercer. Je n'ai pas de comptes à te rendre, sauf l'argent que je t'ai pris, tout à l'heure. Je te dis de te trouver une autre situation. Tu crois qu'il n'y a pas d'autres types qui voudraient vivre avec toi, coucher, prendre soin de ta fille ?

-Marchons... Il te faut de l'argent ?

-En aurais-tu, par hasard ?

-Non, évidemment.

-Comment l'aurais-tu gagné ? D'ailleurs, en aurais-tu, que de toi...

Il mentait, il n'acheva pas sa phrase.

-Ce n'est pas la question. Il te faut de l'argent... Je sais où il y en a.

-Je t'écoute, ironisa-t-il. Je suppose qu'il n'y a qu'à se baisser pour le ramasser.

Dans la ruelle, ils s'arrêtèrent. Il ne put s'empêcher de songer : « brave Nelly, va, elle essaie aussi de se décarcasser, plus que moi ! Cela la préoccupe ! Comment peut-elle rester avec un numéro pareil ? » Mais il ne l'exprima pas. Il était toute ouïe, toutes oreilles, son attention se condensait sur ce que la jeune femme allait dire, curieux d'apprendre sa révélation, sans y croire tout à fait...

-La bonne de l'hôtel où nous logeons, m'a parlé. Pas celle qui sert en bas, dans la salle. Une autre... Elle faisait les chambres. Le hasard veut qu'elle soit de Nice, comme moi.

-Alors ?

-Je te parle sérieusement... La patronne de l'hôtel... Cet hôtel minable appartient à une femme... Nous aurons, paraît-il, l'occasion de la voir, c'est une vieille chipie, la veuve Joubert, comme on l'appelle. Elle est très riche et possède des immeubles de rapport, un peu partout, à Cannes, à Nice, ici aussi... Cela peut te paraître étrange, mais M. Dominique, le cuisinier, est son amant, et elle le tient. Il y a beaucoup de vieux couples, comme ça, qui dépendent l'un de l'autre. D'une avarice monstre, elle lui mène la vie dure, tu comprends ? Pas seulement sur le plan financier...

-Je t'écoute.

-Elle le tient par l'argent. Mais lui passe son temps à lui en chiper le plus possible. Elle est souvent obligée de garder la chambre, à cause de ses crises de rhumatismes, et il gratte sur les notes, les consommations, les fournisseurs. En principe, il la craint, mais fait son magot pour quand il décidera de partir.

-Quel couple d'amoureux ! Je ne vois pas ce que...

-M.Dominique couche dans une chambre à part, par respect des convenances. Il a une chambre au deuxième étage, au bout du corridor... Dans cette chambre, il cache une partie de son argent, avant de le mettre à la banque. Si cet argent disparaît, il n'osera pas porter plainte.

-Comme moi, à Lyon ? Crois-tu que je vais gober cette histoire ? Dans quel cercle vicieux, veux-tu me pousser. Et pourquoi te croirais-je ?

-Puisque je te le dis.

-Pas possible ! Je ne te crois pas. C'est trop facile, trop évident. Ce n'est pas parce que je n'ai pas d'argent, que j'ai fait un coup qui ne m'a rapporté grand chose... Où veux-tu en venir ?

-Tu es idiot, ou quoi !

Ils marchèrent quelques temps, en silence, à quelques pas de l'hôtel. Devant un café ouvert, éclairées, par-ci, par-là, des présences inquiétantes... Sous un porche, une prostituée immobile attendait. Des voitures s'arrêtaient. Le chauffeur repartait. Elle finit par prendre place dans l'une d'elles. Le couple formé dans l'auto, s'éloigna... Il ne savait plus. Ce qui le gênait, c'était qu'elle se mettait à prendre soudain la direction des opérations. N'était-ce pas un piège ?

-Et s'il porte plainte, malgré tout ?

-Qui peut prouver quoi que ce soit ?

Pris de court, il ne voulait pas l'être. Cette fille, par ses dires, ses manigances, l'intriguait. Il s'était toujours méfié de l'opinion des autres. Comment pouvait-il croire Nelly à laquelle il avait à peine fait l'amour ? Qu'est-ce que cela prouvait, qu'est que cela avait à voir avec ? Cela lui paraissait trop banal, trop évident... Sans le lui dire, il se méfiait, si la tentation était trop forte...

Ils atteignirent l'hôtel avec lenteur, leurs pas résonnant à peine sur le bitume. La lune, au dessus de la rue, éclairait les toits de tuiles rouges. « C'est sans doute un piège », songea-t-il. Que savait-il de Nelly ramassée un soir dans une boîte de nuit, parce qu'il croyait, qu'il pouvait dépenser momentanément, éprouvant la nécessité de rompre avec sa solitude, de ne plus être seul ? Qu'était devenu son soi-disant mari ? En taule ? Elle devait lui en vouloir, ou souhaiter le posséder, lui en vouloir après tout ce qu'il lui faisait subir. Elle devait ruminer sa vengeance. Il faut toujours payer d'une façon ou d'une autre. Les conditions se trouvaient réunies... Allait-il se lancer dans l'aventure pour qu'il devînt un bouc-émissaire ? Trahi par Nelly qu'il connaissait à peine, avec le problème interne qu'il n'arrivait pas à résoudre, sa dette, à force de vouloir

être conscient, ou de s'étourdir pour nier le pire, sans voir le dessous des cartes...

La porte d'entrée de l'hôtel était fermée, Nelly appuya sur la sonnette. Le veilleur de nuit vint leur ouvrir. Ils montèrent les escaliers.

Une fois la porte refermée, dans la chambre, en allumant l'applique murale, près des lits jumeaux séparés par la table de nuit, tandis qu'Elisa dormait à points fermés, Drabe regarda Nelly dans les yeux, la fixa un certain temps. Nelly le regardait aussi.

-Sais-tu ce que j'ai envie de faire ? Je ne suis, ni un rigolo, ni un amnésique...

-Ch-Chut ! fit-elle.

Elle lui mit un doigt sur la bouche. Mais lancé, il était impossible de l'arrêter. Il se souvint de la nuit où il avait fait un esclandre à Lyon, et dit :

-De te casser la figure.

-Puisque tu en as tant envie ! dit Nelly... Allez, frappe, ne te gêne pas, qu'est-ce que tu attends ?

La réplique le désarma. Elle ajouta, sans un frémissement des lèvres :

-Crois-tu que cela t'avancera à quelque chose ? Pense à ce que je t'ai dit.

Il se calma et alla s'abattre sur le lit, tout habillé. Nelly l'observa : « Rien à tirer d'un type pareil ! », murmura-t-elle. Elle se déshabilla, rejoignit Elisa dans le lit voisin après avoir pris précaution d'éteindre la lumière. Drabe, allongé sur le lit, feignait de dormir, comme s'il pouvait être une masse compacte, inerte.

*

* *

Il s'éveilla, étrangement

lucide, sans tenir compte du fait qu'il avait bu... Il était bien, deux, trois heures du matin. A peine bougea-t-il, à croire que durant tout ce temps, Nelly était restée, à demi éveillée ou qu'elle avait le sommeil si léger qu'il suffisait du moindre mouvement dans la chambre, pour qu'elle revînt à la conscience. A peine, s'il bougea... A quoi perçut-elle cela ? Lorsque deux êtres se trouvent dans une même pièce, il suffit parfois d'un rien pour que le réveil de l'un suscite un état similaire chez l'autre. Ils restèrent longtemps ainsi, éveillés, avec des motivations qui peu à peu se rejoignaient... Malgré son désir d'indépendance, il ne se croyait pas capable d'obéir aux injonctions de la jeune femme, influencé par ses suggestions d'autant qu'il commençait à la connaître un peu. Qu'il était sûr de la tenir à distance, de ne pas l'aimer. Mais la situation réelle l'incitait prendre compte de ce qu'elle lui avait dit... A croire que la petite Elisa endormie dans l'autre lit avec elle, ne pouvait s'éveiller... La jeune femme, dans l'ombre, se tourna vers lui :

-La veuve habite la dernière chambre, au bout du couloir. J'y vais, souffla-t-elle.

Elle alluma la lampe de nuit. Dans la chambre baignée d'une faible clarté, il l'entendit chuchoter :

-Reste-là, ne bouge pas.

Elle se leva. Il vit Nelly partir, revenir au bout d'un instant, avec dans le regard, la même morgue, la même indifférence.

-Ils sont ensemble, je viens de les entendre. Elle parle à M.Dominique. Peut-être vaut-il mieux attendre qu'ils s'endorment ...

-A cette heure-ci ? S'il dort avec elle, s'il ne passe pas toujours la nuit dans sa chambre ?

-Vers les cinq heures du matin, il la quitte pour s'habiller, aide le veilleur de nuit à préparer les déjeuners.

-Comme tu es bien renseignée ! dit-il, sans se départir de son ironie. Et comment entrerais-je dans la chambre ?

-Avec le passe.

-Ainsi j'irai le demander, en bas, au veilleur de nuit, c'est bien ça ?

-Idiot ! La femme de chambre range sa blouse dans la buanderie, à côté. La clef doit se trouver dans l'une des poches. Je vais y aller.

Elle alla, pour sortir... Par extraordinaire, elle revint au bout d'un instant, et lui tendit une clef.

-Tiens.

C'était trop facile. Il se tourna vers Elisa, vit ce petit être dont les paupières closes, comme des pétales, semblaient à peine posées sur les yeux. Le dessin des sourcils avait quelque chose de léger, d'aérien. La petite tenait un petit bout de drap dans sa main, elle l'avait appliqué contre sa lèvre en s'endormant. Il songea : « C'est peut-être à cause d'elle, que j'irai... » C'était peut-être à cause d'elle qu'il était encore capable de faire quelque chose... Il s'engagea, encore habillé, dans la pénombre du corridor. Les appliques murales allumées lui permettaient de se diriger. Nelly le regarda partir en fumant une cigarette. Drabe avançait avec précaution. Le parquet ciré gémissait sous le tapis, par endroits. Il s'arrêta, écouta... A ce moment, le hasard aurait-il voulu que l'un des clients attardé de l'hôtel arrivât du dehors et montât l'escalier, que le veilleur de nuit eût la fantaisie de venir à l'étage, quel air aurait-il pris ? Il progressa, sur la pointe des pieds.

La veuve parlait à l'homme, dans un

chuchotement régulier, monotone, ce qui lui rappela quelque chose. A l'intérieur de la pièce, derrière la porte, elle semblait dévider un chapelet. Il songea à son père, à lui, jadis. De temps à autre, une voix d'homme répondait, très basse dans un murmure, puis le récitatif reprenait... Drabe revint jusqu'à la chambre.

-Tu y vas ?

Il ne répondit pas et lui fit signe de se taire.

-Je le ferai, dit-il, puisque tu y tiens !

-Il serait préférable que j'y aille à ta place, je ferais moins de bruit. Tu es encore capable de faire du boucan, ou de renverser quelque chose.

Il ne céda pas, il n'y avait pas de raison puisqu'il était décidé à le faire. Elisa s'agitait dans le lit, comme prise dans un cauchemar. « Maman ! » La petite se mit à sangloter. Nelly s'approcha d'elle, la borda, la baisa sur le front, revint vers Drabe.

-Déshabille-toi... Si on te surprend en pyjama, tu pourras toujours donner l'air d'être encore endormi, de dire que tu t'es trompé de chambre. Enlève tes chaussures, au moins !

Il prit la direction de l'escalier, pieds nus, et monta à contre cœur. Il avait un poids étrange sur les épaules. Cela avait l'air facile, cependant... Il monta, trouva sans peine le numéro vingt-six, la chambre de M. Dominique, mit la clef dans la serrure, et sentit le pêne glisser lentement dans la gâche. La porte s'ouvrit enfin. Il la referma derrière lui, donna de la lumière. Il vit les vêtements de cuisine de M. Dominique suspendus sur un porte-manteau, considéra la pièce étroite, le lit d'une seule personne, la table, la chaise. Il se décida, monta sur la chaise, considéra le dessus de l'armoire. Rien... De la poussière, une bouteille de whisky, vide.

Il prit son temps, souleva le matelas, le tâta,

s'assura que rien n'était caché dedans, le remit en place. L'armoire était vide. Il s'assit sur le bord du lit, regarda la chambre. M.Dominique serait-il entré à ce moment, qu'il aurait eu de la peine à réagir, à se disculper. « Qu'est-ce que je fais là ? », songea-t-il. Une torpeur lentement, l'envahissait, s'étendait comme une ombre sur ses yeux.

-Merde ! grommela-t-il.

Au-dessus de la table, près du mur, un petit tableau, une reproduction assez fidèle de « La chaise », de Van Gogh... Il se leva avec un léger soupçon, décrocha le cadre, le retourna. Derrière, sous un carton bombé maintenu par des punaises, qu'il enleva avec ses doigts, entre le carton et la toile, des billets de banque, des billets de cents euros. Il en compta douze, les mit dans sa poche, remplaça le cadre, éteignit la lumière, s'engagea de nouveau dans le couloir. Lentement, il descendit l'escalier et revint dans la chambre où Nelly l'attendait.

-Ainsi, tu as trouvé ?

Il posa les billets sur la commode, sans mot dire, se déshabilla.

-Nous sommes sauvés ! dit Nelly.

Il ne répondit pas.

-Bonsoir, Frank.

-Bonsoir.

Elle s'approcha, l'embrassa d'un baiser tendre, posa sur sa joue un baiser où elle attarda ses lèvres, puis le suivit dans le lit, ramena le drap sur elle, avec un léger soupir, comme si elle attendait qu'il fit quelque chose. Ils restèrent éveillés, chacun à l'écoute de la respiration de l'autre, les yeux ouverts dans l'obscurité. Drabe feignit de dormir. Cela dura un temps, puis Nelly demanda :

-Tu dors ?

Il ne répondit pas, gêné. Elle se rapprocha dans

le lit. Il la sentit tout contre lui. Il respirait l'odeur de ses cheveux blonds contre sa joue, il sentait sa hanche contre la sienne. Il se tourna, et comme il se penchait de son côté, elle ne bougea pas. Il posa ses lèvres sur les siennes, posa un baiser sur son sein. Dans l'obscurité, il se recula pour l'observer, vit les yeux de la jeune femme briller, son visage lui sourire...

A la fin de la nuit, le clair de l'aube commençait à filtrer, dehors. Il considéra sa montre : cinq heures. Il tâta le lit à côté : Nelly était toujours là. Il resta longtemps, sans trop penser, puis se rendormit. Il fit un rêve étrange, cauchemardesque. Ses mains se crispaient. Il aurait voulu crier dans le sommeil, mais sa voix resta nouée dans sa gorge.

Il se crut dans la chambre encore, les yeux fixes dans l'obscurité, mordu par l'angoisse, mais s'aperçut que la situation avait changé : Elisa, Nelly, étaient parties, en catimini, avec l'argent laissé sur la commode. Elles avaient débarrassé leurs affaires et l'avaient laissé. Il goûtait dans le réveil de sa solitude, cependant qu'il rêvait, un pain amer... Il rejeta les draps du lit, se leva, s'approcha de la fenêtre. Dans la douceur du petit matin, une lune blanche éclairait le feuillage du marronnier dans la cour. Le jour se lèverait d'ici peu, secouant la ville de sa léthargie, parcourue déjà de bruits isolés, comme le passage rapide d'une voiture dans la rue... Sur le boulevard le long du canal, le va et vient des véhicules était devenu plus dense, moins chétif... Dans ce silence des minutes précédant l'aube, il aurait dû trouver la paix, mais il n'y avait pas de paix, pas de repos pour lui. En bas, dans la rue, une voiture passa de nouveau, des bruits de pas, heurtèrent les trottoirs... Milka, la chienne berger allemand de son

père, était couchée à ses pieds. Elle dressa les oreilles... Il ne pouvait se rendre compte qu'il était victime d'une hallucination... Depuis un temps indéfini, il se croyait seul, éveillé, mais il était encore dans le lit, il dormait encore... Il effleura de sa main le bras de Nelly, et du seuil de sa pré-conscience plongea de nouveau dans son rêve, s'accrocha...

Il se trouvait dans une autre ville, peut-être, Lyon, Paris, ou Marseille, la nuit... L'heure était passée, mais il sentit qu'il aurait pu résoudre momentanément certains problèmes, en accostant une fille de la nuit dans la rue... Dans le dépit de se voir près d'une gare, la gare Saint-Charles, à Marseille, celle de Cornavin, à Genève, au moment où il aurait pu accoster à son ombre, la silhouette d'une fille publique, il sentit son désir se changer en haine. Il retrouva d'emblée dans son rêve, son amertume coutumière, son état d'esprit de toujours...

Il se dirigea vers une voiture garée, au bas d'un immeuble et glissa la chienne à l'intérieur. Il tremblotait. Il n'était pas maître de lui, mais démarra le véhicule en retrouvant une certaine assurance. D'autres autos circulaient... Contraint de se joindre à elles à un carrefour, il s'inséra sans mal dans leur file. L'éclairage des lampes sur le bord du canal, l'éclat des phares, le jeu des feux tricolores, criblaient l'atmosphère nocturne nuancée de reflets aux variations d'intensité lumineuse. Sur la masse sombre du canal du Midi, les silhouettes des arbres se reflétaient avec les lumières. Les rues défilaient au passage, chacune figée dans sa perspective... Il lui semblait évoluer dans un décor de carton... Grisé par la vitesse, à travers la vitre abaissée, il avait la sensation de respirer un air presque fluide... De temps à autre, des vagabonds de nuit, des nuiteurs du petit matin se groupaient en essaims, aux carrefours,

avec des faciès, des profils farouches. D'autres, égarés le long des rues vides donnaient l'air de continuer un trajet à l'objectif dénué de sens. La ville et ses rues, ses kilomètres de bitume, semblaient dévider lentement un écheveau au potentiel d'activités nocturnes louches. A tout moment, elle manifestait sa puissance. On ne sortait pas de ce décor artificiel de cinéma.

Il quitta le bord du canal, longea une avenue qui lui sembla soudain familière, en fit le tour, et dit : « le grand rond ». Il passa ensuite devant le monument aux morts. « Chaque ville a le sien », murmura-t-il, comme pour se raccrocher à une idée. C'était bien Toulouse.

Il s'approcha de l'endroit, se gara à proximité, et sortit seul du véhicule, sans la chienne, et marcha... Devant lui, à sa droite, en direction du canal, le profil de la rue avec ses façades grises, aux fenêtres ornées de petits balcons de fer... Il reconnut la rue de Cé, sombre dans sa perspective étroite. En une fraction de seconde, il sentit l'ambiance caractéristique qui la rendait différente des autres, qui donnaient sur le boulevard, comme on renoue avec son passé. Jadis, cette rue était parcourue d'ondes sonores, la nuit, de sons gutturaux qui troublaient le silence des rues voisines. Il s'engagea avec une sensation d'étouffement et reconnut l'immeuble, à vingt mètres, baigné de lune. Son silence spectral aux reflets d'argent se reflétant sur les balcons, ses volets clos, suggéraient que d'autres y dormaient, à cette heure. L'astre nocturne en son dernier quartier, défiait l'éclairage urbain par sa pâleur tragique, pathétique. Il considéra la façade de l'immeuble, fixa les murs derrière lesquels il s'était si souvent réfugié, les volets rabattus. Rien n'avait changé... Son père était mort, là, dans un appartement, il y avait peu d'années, par une chaleur accablante de juillet. Il n'en restait rien désormais. Au souvenir de sa présence, derrière ces murs, rien ne reflétait plus son magnétisme

d'alors. L'immeuble semblait sans âme, anonyme, comme tant d'autres... Il songea à son père, étranglé au cœur de la ville, comme dans un étau. Qu'il eût expiré, là, seul, à l'issue de son dernier combat, qu'il eût rendu son dernier soupir à cet endroit chargé de tant souffrance accumulée. Dans son rêve, il ne pouvait l'accepter. Rien ne peut justifier le sens d'une vie d'homme, mais sa mort doit-elle lui ressembler ? Drabe restait là, à bout d'argument, sans rien penser de précis, resta encore... A dix pas, une chose l'attendait. Il se dirigea vers elle, anxieusement. Le tableau devenait plus précis, à mesure qu'il approchait. Un paysage de cendres se gonflait devant ses yeux. Il le toucha de ses doigts tremblants, il l'effleura à peine en tendant le bras, pour ne pas le dissiper... La patine du décor disparut soudain. Il posa une main sur son cœur, comme s'il venait de recevoir un coup de stylet, et se sentit défaillir. Ses frappements et son rythme s'accéléraient. A ce moment, un oiseau de proie fondit sur lui, du sommet de l'immeuble aux rangées d'étages clos, pour lui fendre le crâne, mais l'oiseau le rata inconsiderément et s'écrasa sur le sol comme un tas de fiente.

Il s'approcha encore, avança dans la rue calme, les yeux levés vers les fenêtres du premier étage. Cette fois des souvenirs précis l'assaillirent : La porte d'entrée ouverte mille fois, et refermée derrière lui, la poignée tournant dans le sens des aiguilles d'une montre. Il n'y avait pas d'interphone, à cette époque... Le rappel du contact de sa main sur le métal cuivré que d'autres mains influent de leur magnétisme propre, chaque jour, le mit mal à l'aise. Des années s'étaient écoulées. Il n'osait pas se rapprocher du seuil et toucher de nouveau la poignée. Le souvenir de certaines

impressions renaissait. Sur le palier, après avoir gravi les marches d'un escalier, il mettait la clef dans la serrure. Son esprit n'allait pas plus loin... Assurément si un autre que lui avait pénétré ainsi dans l'immeuble, lui n'avait pas quitté la rue. Il se dédoublait. Il était toujours là, sur le trottoir, dehors. Un étrange manège se déroulait désormais devant ses yeux. Des personnages aux profils d'oiseaux, perroquets, faucons, corbeaux, passaient silencieusement le long du mur. Ils longeaient le trottoir avant de disparaître dans l'immeuble. Des physionomies grotesques à peine disparues, qui réapparaissent presque aussitôt du seuil de leurs balcons, en ouvrant leurs fenêtres, et l'observaient.

-Assassin ! cria une voix.

-Veux-tu t'en aller, oui ! cria une autre.

-Regardez-le, dit une femme, à tête de pie, aux nouveaux locataires qui se penchaient, comme les autres... C'est lui, qui habitait ici, avant !

Elle le montra du doigt... Avec son bec de corbeau, toute ratatinée, elle déversa sur le trottoir depuis son quatrième étage, une bassine d'eau de lessive.

-Une poubelle, ce type, une véritable poubelle, ajouta-t-elle, d'une voix âpre, anxieuse que la terreur dominait. Elle referma précipitamment ses volets.

Dans son rêve, Drabe avait la sensation de s'amoindrir, comme quelqu'un qui ne sait plus où aller, qui ne dormira jamais plus dans un lit douillet.

-S'il vous plaît, dit quelqu'un, l'air condescendant, majestueux, avec une tête de paon... Il faudrait ficher le camp d'ici, n'est-ce pas ?

Un autre homme, au regard d'oiseau de proie, ajouta au bout d'un silence :

-Va donc faire ton trottoir ailleurs !

A ces paroles, d'autres fenêtres s'ouvrirent. Ce

fut comme un concert, une clameur de voix, un frou-frou de battements d'ailes. On se serait cru dans le film « les Oiseaux », de Hitchkok. Un tel ébrouement d'ailes... Drabe, lentement, déplaça son regard en direction des insulteurs. Certains reculaient dans les embrasures pour ne pas se faire voir. L'homme à la tête, au regard d'oiseau de proie, siffla, rabattit ses volets, mura son chez soi, comme s'il était devenu un mollusque dans sa coquille. Drabe, en suspendant son souffle, entoura le cadre de la rue d'un mépris tenace. Qui pouvait défier son regard ? Ces curieux personnages aux profils de corbeaux ? A quoi ressemblaient-ils d'autre ? Il songea à l'absurdité de leurs existences, à laquelle lui non plus n'échappait pas, ce qui aurait dû les rendre plus humains. Mais il n'y avait pas d'humains là, il n'y avait que des oiseaux noirs, coriaces, des rapaces. Il sentait dans son rêve, en venant se racheter au souvenir de son père, qu'il n'y avait pas d'issue. Quel impact décidément, ces corbeaux, ces prétendus citoyens pouvaient-ils avoir sur lui ?

-On va aller chercher les agents, dit une voix.

Drabe voulut rire, mais son rire se figea. D'autres fenêtres s'ouvraient. D'une façade à l'autre en vis à vis, d'un bord à l'autre de la rue, les injures fusionnaient, les éclats de voix dont les propos s'entremêlaient. Cela jacassait de partout. Une cacophonie ridicule, au bout d'un instant, qui se calma. De temps à autre, un rire haineux fusait encore... Drabe se détourna, revint sur ses pas, tourna l'angle de la rue et gagna sa voiture.

Dans la nuit, la clarté lunaire avait beau distiller des reflets d'argent, une clameur parut s'élever, au dessus des toits de la ville figée dans une transe immobile, un cri, un son. Ce son se répercutait à des kilomètres, à la ronde, s'élevait comme une fusée de

feu d'artifice, s'éparpillait de mille pétales pour couvrir la surface occupée par la cité méridionale, avec ses immeubles, ses rues, ses avenues, ses parcs, ses jardins. Dans la nuit claire aux reflets métalliques, un événement venait de se produire. Le loup étrange et solitaire, celui dont on avait peur, mettait le cap sur un ailleurs. Au matin, les façades, les murs des maisons auraient un aspect plus net, plus serein. Les vitres des fenêtres souriraient au soleil, laisseraient entrevoir des intérieurs plus gais, plus cossus, plus douillets. Le profil des rues baignées de clarté lumineuse scintillerait d'allégresse. Drabe sentit sa résolution prise. A la sortie de la ville, il prit la direction de Bordeaux, via Paris...

Il s'éveilla en sueur, s'aperçut qu'il n'avait pas quitté Nelly, et la toucha pour s'assurer qu'elle était bien réelle. Elle ne s'éveilla pas. Il se leva pour se camper devant la glace et observer un instant son visage. Il fit couler l'eau du robinet dans le lavabo, se barbouilla le visage de mousse avec son blaireau et commença à se raser.

Nelly dormait-elle toujours, ou faisait-elle semblant ? Il faisait pourtant assez de bruit. Entre ses paupières mi-closes, l'observait-elle ? Il s'habilla. Si elle était éveillée, peut-être se demandait-elle, s'il n'allait pas quitter la ville et s'en aller seul. Il l'observa un instant couchée sur le côté. Ses paupières étaient closes sur ses yeux. Elle respirait normalement. Il n'osa pas l'éveiller...

Les douze billets de cent euros étaient toujours là, sur la commode. Il les prit, glissa la liasse dans sa poche, en quittant la chambre, avant de s'engager dans l'escalier à l'odeur de peinture fraîche. Dans un coin,

l'ouvrier mélangeait déjà ses couleurs.

M.Dominique, en tenue de cuisinier, observait la rue sur le seuil de l'hôtel. Rien n'avait changé depuis la veille : il faisait penser à ces mannequins-réclame placés à l'entrée des restaurants, qui représentent un chef cuisinier sur lequel se trouve inséré le menu du jour. A un homme-sandwich qui fait les cent pas, devant l'entrée... En se retournant, il rencontra le regard de Drabe et donna l'impression de vouloir s'effacer pour le laisser passer, puis se ravisa, lui adressa la parole, d'une voix étouffée :

-Vous ne désirez pas prendre votre petit déjeuner ?

Instinctivement, à son timbre de voix, Drabe sentit que celui-ci était malade, qu'il devait avoir à la gorge une infirmité qui lui donnait cette intonation sans timbre, un peu sourde. Même si celle-ci n'était pas constante, qu'il retrouverait bientôt son vrai timbre de voix. Le plus souvent en fonction des circonstances, car le ton de celle-ci ne correspondait pas à sa personnalité. Il ne l'avait jamais vu fumer, ni entendu tousser. Il n'avait pas sur lui l'odeur reconnaissable des fumeurs, ou des buveurs. Peu importait... Drabe hésita, ne sachant que dire, mais l'homme l'encouragea :

-Venez... Je vous sers, tout de suite.

Drabe pénétra dans la salle à manger, vide et prit place devant une petite table, devant un déjeuner préparé où manquaient le café et le lait. M. Dominique sortit d'une pièce où l'on entendait le bruit d'un percolateur. Il n'avait pas seulement la gorge malade. Il traînait aussi de mauvais pieds dans des savates, ce qui le faisait marcher lentement, en glissant doucement, avec effort. « Voilà où mène la vie », songea-t-il...

-Vous prenez du lait ?

-Jamais... Merci.

Drabe, jusqu'ici avait pris pour de la morgue ou de l'indifférence, ce qui semblait plutôt de la timidité. M.Dominique ne quittait pas la salle comme quelqu'un qui a besoin d'un contact humain précis, sans vraiment savoir de quelle façon s'y prendre. Il observait Drabe en train de boire son café. Celui-ci, en retour, s'efforçait de comprendre, à moins qu'il eût déjà tout compris. Les mots étaient-ils nécessaires ? Il sentait un courant de sympathie passer entre l'homme et lui, quelque chose qui ne s'explique pas. Instinctivement, Drabe s'interrogea sur la vie de cet homme qui partageait le lit d'une vieille hôtelière. Comme la première fois, il en eut une réponse vague... Son regard avait la transparence de quelqu'un qui sait beaucoup de choses, qui a vu beaucoup, sur lequel le temps a fini par laisser son empreinte, mais dont l'éclat dans le regard n'est pas terni, qui s'est fait une conception de la vie à peine transmissible, sans avoir pour autant abdiqué malgré son indifférence, à communiquer. Dans son regard, son défi au monde était toujours présent, semblable à l'instinct de conservation chez les bêtes sauvages. « Je suis mort, plusieurs fois, semblait-il, à peine formuler, un nombre incalculable de fois, mais revenir à la vie, cela s'apprend... » Drabe éprouva de la sympathie. Afin de dissiper tout malentendu, d'établir le contact, aussi banal fût-il, il lança :

-Quelle arrière saison ! Il va faire chaud aujourd'hui encore... Il ajouta, sans trop savoir pourquoi :

-Nous resterons sans doute encore quelques jours.

En était-il vraiment sûr ? Dans une heure ou deux ne quitterait-il pas la ville, avec, ou sans Nelly et sa fille ? S'il le faisait, ce serait avec l'argent du vieux, à l'air, en apparence, si pataud, inoffensif d'un vieux

chien qui savait sans doute gronder encore... Il reposa sa tasse vide sur la soucoupe, se leva, prit la direction de la sortie :

-A tout à l'heure, dit-il.

Il allait faire chaud. Le soleil, déjà haut sur l'écliptique ne dorait pas seulement la partie supérieure des immeubles. Un teint rosé blanc colorait les façades, se mariait avec la teinte ocre ou jaunie des arbres. Drabe aurait voulu se rendre d'emblée rue de Cé, pour vérifier si son rêve de la nuit coïncidait avec la réalité du jour. Il avait l'intention de se rendre là-bas pour se rendre compte, mais il hésita... Il aurait voulu y confronter son angoisse de la nuit, se surprit de songer à son père, de nouveau.

-Alors, fiston !

Il sentait sa voix, plus qu'il ne l'entendait dans sa tête surtout. Il voyait son expression, s'aperçut que son père, dans sa vision, était gai, rajeuni. Il marchait dans la rue, il venait à sa rencontre avec la démarche un peu dégingandée qui le caractérisait. Beau, fin, il faisait retourner les têtes des femmes sur son passage. C'était José, le coiffeur, l'artiste des ciseaux et du rasoir. Son père se distinguait essentiellement par son teint mât, olivâtre, des yeux noirs, avec un bistre sur les paupières, un physique un peu à la Lino Ventura, avec un fluide magnétique d'artiste de cinéma. Il crevait l'écran...

Il songea encore à lui, un moment... Le regard centré sur son image, il avait tendance à ne voir personne. Les gens qu'il croisait, le rejetait dans l'indifférence... Il avait tort, car des regards l'observaient... Il finit pas apercevoir un banc, à proximité du canal, n'y vit personne assis et s'en approcha... Il se pencha, ramassa une poignée de gravier sous le banc, commença à en lancer les

cailloutis un par un, l'un après l'autre, au hasard de sa rêverie... Quiconque l'aurait aperçu ainsi, sur ce banc, en train de méditer, aurait pu tout aussi bien reconnaître en lui quelqu'un qu'il connaissait de vue, pour l'avoir pendant si longtemps haï, le fils de... Pourquoi était-il revenu, sinon, pour se venger de la mafia de ceux qui l'avait sali au départ, après quoi le travail fait, ceux qui en faisaient partie, s'étaient contentés de rejoindre les gradins, aux arènes du Soleil d'Or... Ce jour-là, El Cordobès toréait, niant le classicisme de Luis Miguel Dominguin... Mais ce n'était pas la véritable arène. La vraie se trouvait ailleurs : De l'embranchement de la rue de Cé, elle ramifiait ses antennes, déroulait l'écho de sa rumeur jusque sur le pourtour de la ville, dans ses moindres recoins. L'air devenait de plus en plus irrespirable à mesure que l'on s'en approchait... Mais un taureau courageux qui se bat bien parfois, obtient la grâce... Il n'appartient plus à la race des animaux, il devient centaure, mi-homme, mi-bête, le sang qui coule dans ses veines est aussi précieux que celui des rois... Drabe n'en demandait pas tant ! Mais il aurait pu essayer de se venger. Pour quoi faire ?

En jetant ses cailloux un à un dans l'eau du canal, le front soucieux, sensible au tremblement de l'air fouetté par le déplacement des voitures, il s'aperçut qu'il n'en avait plus dans la main, et en ramassa une autre poignée. Après quoi, il recommença le même jeu machinal... Chaque gravillon faisait un petit bruit, en disparaissant dans l'eau... Il n'y attachait pas d'importance, mais le floc le divertissait par son bruit quasi identique, régulier. Il s'aperçut qu'il avait besoin de ce bruit. D'autant que... Il consulta son boîtier de montre et vit que l'heure tournait... Il était bien là, assis, le dos incliné, un coude en appui, sur ses genoux... Il avait l'air de n'importe qui. Il lui restait du gravier dans la main, mais il se redressa et marcha au

hasard dans l'allée, à l'ombre des platanes... Il laissa tomber la poignée qui lui restait, par terre, tenta un instant de la lancer avec force dans l'eau du canal, qu'elle aurait criblée de ses cailloutis...

Il se souvint... C'était à Paris, du temps où il travaillait encore, à la Lampe. Il venait voir son père périodiquement... Dans le train, aux abords de Cahors, après avoir franchi les Causses, il y avait ce paysage nocturne embrumé à quelques mètres de la voie, le déferlement des champs de maïs ou de blé que sillonnait le rapide. Arbres, bosquets, petits bois, silhouettes des maisons rectangulaire aux murs de brique, aux toits de toits de tuiles rouges... L'air n'était plus le même. Il abaissait la vitre, respirait l'odeur de terre qui montait dans la nuit. Cet envahissement nocturne gommait peu à peu le béton, les bruits de Paris...

Les vitres éclairées du sleeping ouvertes sur la campagne gorgée de nuit, au rythme des boggies, aux roues glissant sur les rails, inéluctablement, à chaque seconde, à chaque minute qui passait, il se rapprochait de la ville interdite. Non sans appréhension... Il était encore un homme libre... L'échéance viendrait à l'instant où le train ralentirait, en gare de Toulouse-Matabiau. Il saurait alors vraiment que le train ferait halte, à une légère secousse. La voix de l'annonceur : « Toulouse ! Toulouse ! Dix minutes d'arrêt ! Le rapide en direction de Cerbère, Port-Bou, via Irun, va repartir... » Descente sur le quai, sans Nelly, ni Elisa... Entre temps, il avait changé de visage : que l'on l'empêchât de revoir son père et la chienne Milka, qu'il adorait !

Il descendait du train, et l'angoisse au ventre réintégrait comme chaque fois son double laissé en arrière, son identité de fils indigne. Les épaules presque voûtées sous le poids d'une chimère démesurée, il

redevenait le paria de la rue de Cé. Au sortir de la gare, à entendre la voix des gens, à la vue des taxis qui attendaient dans l'air ambiant, celle des platanes sur le bord du canal, des façades des grands hôtels, de l'autre côté du pont, le Terminus, le Concorde, des brasseries ouvertes où des quidams prenaient leur premier café, la teneur du bitume, la densité de l'air plus fluide, sa valise à la main, il avait hâte d'atteindre le point final d'un cheminement à n'en plus finir, de réintégrer sa prison de verre, après l'exil. Un itinéraire ou chemin de croix dont le lyrisme désespéré étreignait sa conscience... En marchant le long de l'allée, il n'irait pas jusqu'à la rue de Cé, cette fois... Il regretta de ne pas avoir lancé, ce qui lui restait de gravillons dans la main, et traversa la chaussée...

Il jeta un regard en arrière, afin d'avoir un aperçu de l'endroit qu'il venait de quitter... Les feuilles de platanes frémissaient à la brise, dans un fourmillement de particules où les atomes de soleil montaient et descendaient dans l'ombre et la lumière, les bruits, les sons, les couleurs... Le banc était toujours à la même place, vide... Il n'y crut pas voir quelqu'un, quelqu'un qu'il connaissait : l'homme et son chien...

Une péniche, au seuil d'une écluse, attendait que l'eau du caisson principal fût à la bonne hauteur et lui permit de la franchir, au dessous du pont, devant la gare. Le bouillonnement de l'eau aux mouvements de l'hélice, avant l'entrée dans le sas, se répercutait en vagues, sans laisser oublier qu'une vie avait lieu au centre de l'avenue, en son creuset le plus intime. Tout autour, un autre va et vient aux bruits rapides, incessants... La péniche attendait de passer l'écluse. Le marinier avait arrêté le moteur. L'eau verte agitée progressivement regagnait son calme habituel, les cercles concentriques s'affaiblissaient, la surface de

l'eau redevenait une masse inerte, étale, où le profil des arbres se reflétait en silhouette, sur la berge orientale du canal. Drabe eut soudain l'envie de venir se rasseoir sur le banc, de prolonger sa pose, de s'alanguir, les yeux fermés, de faire le vide, en respirant l'odeur de la ville, de se laisser gagner par sa rumeur matinale à l'heure où elle prenait son bain de soleil... Mais il se raffermir, ne s'arrêta pas, il n'avait pas le droit de s'abandonner, de se laisser griser par la nostalgie de la douceur méridionale. Il descendit les anciennes allées Jean Jaurès, en croisant des piétons. Il jaugeait leurs regards, au passage, conscient des rapports de force. Il bifurqua à droite, sur le boulevard, traversa la chaussée et entra au café de la Terrasse. René, le barman, le reconnut, il évoqua naturellement la partie de poker de la veille. Drabe lui commanda un vin blanc sec.

-Un malin, ce M. Langres... Un coup dur pour vous, hein ! Il paraît que vous avez perdu dans les quinze cents euros ? Il vous aura autant de fois qu'il voudra ! dit-il, en posant le verre de vin blanc, sur le comptoir.

Drabe prit le verre, sans regarder le serveur, le fit tourner au dessus de lui dans la lumière du jour. Il avait l'air pensif...

-Que fait ce monsieur ? demanda-t-il.

Il continuait de faire tourner le verre entre ses doigts, comme pour en définir le contenu, puis y posa ses lèvres à peine. La façon dont le serveur l'avait mis sur le comptoir, lui avait déplu... D'après ses dires, celui-ci entérinait un état de fait sur lequel il était impossible de revenir, ou de douter. Drabe considéra cela comme une injure, mais n'en laissa rien paraître... « Le pauvre idiot », songea-t-il...

-J'écoute, ajouta-t-il, sans détourner le regard du verre qu'il faisait tourner dans la main...

-C'est un homme, aux multiples activités, dit le

serveur... Eleveur de bétail, éleveur industriel, si vous voulez. Maquignon, quoi ! Chevaux d'embouche, vaches, porcs, volailles, etc...

-Vous avez l'air de bien le connaître ?

-Il y en a que je connais mieux ! Durant la crise de la vache folle ou de l'épidémie de fièvre aphteuse, il était plutôt tracassé. Pensez, ce que l'on peut perdre en ces périodes ! Heureusement, il y a les truites. Elles bouffent n'importe quoi, je le sais : mon père était éleveur... Il a ses bureaux commerciaux, à Toulouse, mais l'essentiel se passe ailleurs. Il envoie les chevaux par camions entiers vers les pays de l'Est. Il a des terrains où ils broutent l'herbe, un peu partout. Ainsi à Plaisance-du-Touch, pas très loin d'ici. Vous connaissez Plaisance ?

-Un peu.

-Sur le plateau... Un domaine où il fait croître aussi ses moutons et ses vaches...

-Je vois... C'est très intéressant !

-Il a été failli plusieurs fois, mais il est toujours retombé sur ses pattes, c'est un coriace. Il vit de biens immobiliers, d'achats, de ventes de terrains... Un type qui sait nager.... Qui fait aussi rénover des vieilles maisons, des appartements, qu'il vend ensuite... C'est quelqu'un qui sait placer son argent !

-Vous avez l'air bien renseigné, vous faites l'article, vraiment bien, super !

Drabe leva le pouce en l'air, pour lui décerner avec évidence, une fausse admiration, puis but son verre. A l'intérieur de lui, il riait jaune.

-Vous désirez prendre quelque chose ? demanda-t-il négligemment, au barman.

Avec une moue pour signifier qu'il n'était pas contre, celui finit par dire, en le regardant dans les yeux :

-Comme vous, alors, un blanc !

-D'accord. Combien vous dois-je ?

Drabe laissa le temps au serveur, de boire son verre, paya et sortit. Une fois dehors, dans le soleil décidément d'une douceur allègre, il songea : « L'alanguissement de ce début d'automne, comme une truite qui va pondre ses œufs... C'est bon, après l'incendie de l'été... » Il pensa à Nelly, à Elisa, en se demandant si Nelly était levée, si elle avait fait sa toilette à la petite... Peut-être étaient-elles dehors déjà, ou sur le point de sortir ? Il était dix heures. Il s'hasarda à les chercher des yeux dans la foule, mais ne les vit pas. Il commençait à se sentir seul. Il s'engagea dans une rue piétonne, en rasant les vitrines, au hasard des boutiques, parvint au bout de la rue, parmi les gens qui débouchaient sur une place immense et carrée où se tenait un marché. Il connaissait cette place bordée d'arcades, sur deux de ses côtés, sur quoi donnait l'hôtel de ville, l'opéra de la ville, le Capitole.

Il s'arrêta, jaugea la place dans son étendue... Des véhicules passaient autour. Des gens le bousculaient presque, au passage... Il eut l'impression fallacieuse d'être devenu Gulliver, parmi certains minus inoffensifs de Lilliput...

Jadis à son retour de classe, ses yeux s'attardaient parfois sur une plaque commémorative indiquant qu'Henri II, duc de Montmorency, avait eu la tête tranchée à un endroit bien précis, pour s'être opposé au Duc de Richelieu. C'était par le passage du milieu qui donnait sur la cour intérieure de la mairie... Il y passait parfois, en revenant du lycée Fermat. De la cour intérieure, par l'allée pavée qui s'élançait sous un porche, au centre, vers l'énorme place policée, sur deux des côtés, les gens se dirigeaient dans l'ombre des arcades, à l'architecture raffinée, indifférents, semblait-il, à l'incendie du ciel. De temps à autre, des

piétons s'avançaient dans le soleil, traversaient la chaussée à sens unique, mordaient le carré de bitume pour se rendre au marché en plein vent, au centre. Des éventaires des marchands des quatre saisons étaient installés là, pour la matinée. Vendeurs de fruits et légumes, de vêtements de pacotille, sollicités par la foule dense autour des étalages, en pourparlers avec leurs éventuels chalands. Drabe, à plusieurs années de distance, redoutait la place carrée inondée de soleil... Il n'avait pas bougé. Les gens continuaient à le heurter au passage, nés de la cohue... Malgré les années écoulées, l'atmosphère des arcades le mettaient invinciblement mal à l'aise. Il se souvint de certains regards malicieux convergeant vers le centre de la place où se déroulait le rituel du matin et s'en méfiait. Gens assis dans des fauteuils, sous les arcades autour de tables de terrasses souvent combles, avec dans le regard suffisant ou perspicace, leur indiscrétion de citadins parfaitement à l'aise, contents d'eux, qui observaient les physionomies de ceux qui avançaient dans le bref passage réservé aux piétons. Il n'aimait pas cette partie grouillante de la ville... Son cœur y battait. Avec défi, rancune, il aurait voulu oblitérer l'ambiance qui s'en dégageait, celui où le pouls palpitant d'une ville bat, enlever le pouvoir à ces gens assis de voir... Il lui semblait régner là, une façon de pensée particulière qu'il abhorrait. Pourtant tout semblait se dérouler normalement ce matin-là : les voitures filaient autour de la place, les gens passaient, les pigeons s'envolaient, l'air saturé de soleil sentait l'anis, dans ses replis, avec l'écho allègre des voix, l'accent particulier des gens du Midi. Atmosphère identifiable à leur façon d'être, de se mouvoir, à leur orgueil d'appartenir à une métropole policée, distinguée, parfois souriante... Les consommateurs, aux terrasses des brasseries regardaient. Ils pouvaient apercevoir les

tics, les disproportions, les anomalies de ceux qui passaient. Cependant tout paraissait normal, la place immense carrée rutilait sous le soleil. Il songea avec dépit, à cette mise en condition pour pas cher, de ceux qui possédaient la vue pour voir, le regard pour se gausser, la parole pour médire... Il commença à se déplacer autour de la place... A partir de quels critères peut-on se faire une idée sur quelqu'un ? A son apparence ? A celle du gamin qu'il était à son retour de classe, plutôt bouleversé par l'éclat insidieux des yeux qui décochaient leur médisance, des arcades, ces gens assis dans leur fauteuil d'osier qui observaient les physionomies des piétons, dans le bruit de caquètement de leurs voix, des cliquetis de verres ? « La coterie bien pensante », songeait-il.

En poursuivant sa progression autour de la place, Drabe ne pouvait s'empêcher de se sentir frémir au rappel de sa mémoire affective, de se croire vulnérable encore à ces années perdues. Comme tout citadin, il aurait dû calquer le schéma de sa pensée à venir sur celui de la ville... Mais il se heurta progressivement à la spécificité d'une métropole caractérisée par ses mœurs provinciales, ses origines. Il ne sut pas y substituer dans son esprit, un réseau identique. Il devint psychotique. Etait-ce le fait qu'il avait vécu sa prime enfance, à Paris, que l'imprégnation inconsciente d'une latitude, d'un climat différents influaient encore sur sa vie future ? Dans son souvenir, il avait toujours senti en lui de la graine d'insoumis... La ville avait un centre de gravité différent. Il ne s'accordait pas à son rythme. Le regard des adultes responsable devant l'incompréhension et la solitude de ce gamin de douze ans qui revenait de l'école, son cartable à la main... Déjà les enfilades de rues pour lui, ne menaient nulle part, la ville

commençait à devenir un ghetto. A la façon de vivre des habitants, il se sentait en porte-à-faux. La ville représentait le creuset d'une région, en était l'emblème vivant, le reflet, elle en caractérisait l'authenticité... Il n'avait pas l'air tout à fait comme les autres, jeune homme timide frustré d'être mal à sa place dans une ville dont il n'avait jamais su adopter les mœurs, conscient d'être mis à l'écart. Il sentait dans la foule des gens qu'il côtoyait chaque jour, une façon de penser, d'être, typiquement méridionale, alors que la sienne divergeait. Il n'y avait rien à faire, à priori, à moins de se renier... La mise en quarantaine commençait... Ils étaient nombreux. Le surmoi de la ville l'écrasait, avec ses règles, ses tabous, ses injonctions. Quiconque ne s'y conformait pas, était mis à l'index comme un microbe. Sans pouvoir envisager l'avenir avec confiance, dans l'ébauche de sa pensée, il se sentait tourner indéfiniment sur lui-même, comme en vase clos... Cela ne pouvait que mal finir. On le voyait errer dans la ville, seul, en élève fautif que sa maigre assiduité contraignait à signer les bulletins d'absence... On ne le vit pas, une fois, d'un mois, au lycée... Malgré son étiquette de bon élève, qu'il était loin le temps où il passait des heures dans une pièce obscure, sous les combles, une chambre de bonne que son père possédait, avec fenêtre à tabatière ! Qu'y faisait-il, à quoi pensait-il ? S'il n'y a pas de hasard, si la lecture de « Crime et châtiment », de Dostoïevski, fut un appel stimulant, il n'eut pas de peine à s'identifier à Raskolnikov, l'étudiant en rupture de ban. Il prit l'habitude de s'y terrer, en voulant nier que la ville au centre de laquelle il vivait, existât, parce qu'il cherchait à la nier, par tous les moyens... Il s'y réfugia seul, en pestiféré, autant qu'au fond de ses yeux clos, afin d'y trouver refuge... Dans son apprentissage d'une solitude stimulée par un réel impossible à vivre avec la

prise de conscience de l'absurdité de la vie, il entrevoyait à peine que celle que nous possédons au fond de nous-même, il l'enrichissait, il se nourrissait d'elle, en aveugle qu'il était... Montré du doigt, parce qu'il était allergique à frayer avec les autres, était-il un poux ou un homme ? La tension montait, l'étau se resserrait autour de lui. Le comportement rebelle de celui qui disait non, s'accentuait, dans sa consternation à voir qu'il attirait sur lui l'attention. Il commença à réagir par une agressivité dont jamais par la suite, il ne sut se délivrer...

Onze heures... Il revint, dépité, à l'hôtel du Midi, sans apercevoir M.Dominique sur le seuil. A croire qu'un accord tacite s'était établi entre eux, qu'il dût l'y rencontrer chaque fois.... Son état d'esprit était morose, désabusé. Il se sentit disposé à lui rendre son argent, en s'excusant : « J'espère que vous ne porterais pas plainte, surtout... J'ai fait ça, sans trop savoir pourquoi... J'avais peur pour Nelly, pour sa fillette, autant que pour moi, qu'elles n'eussent faim. »

Que faisaient-elles en ce moment ? Nelly, dans la chambre encore, en train de feuilleter un magazine : « Elle », ou de lire le roman qu'il lui avait acheté : « L'été indien » ?

Il frôla le peintre dans l'escalier, qui le toisa du regard et parut le considérer avec défi, comme quelqu'un qui rigole en dedans. Malgré son costume, si on aurait pu prendre Drabe pour un monsieur, son air affranchi le trahissait, son regard acerbe révélait autre chose, celui du salaud qui a l'habitude de mépriser les autres et répugne à se salir les mains. Habillé correctement, il trichait, il n'avait pas les moyens. L'ouvrier avait découvert le pot aux roses. Il était de la merde. L'homme gagnait sa vie, lui, il n'avait pas honte

d'avoir un métier d'ouvrier. Drabe en l'entendant siffler dans son dos pendant qu'il gravissait les marches, ne se retourna pas. Il frappa à la porte et murmura :

-C'est moi.

Nelly vint ouvrir.

Elle était en train de faire sa toilette, les seins nus, une serviette de bain drapée autour de la taille, les cheveux mouillés. Elisa jouait sur le balcon. Nelly lui sourit, puis se mit nue entièrement dans le soleil qui colorait la chambre, sans pudeur, sans étonnement. Elle lava ses dessous dans la cuvette du lavabo, les mit à sécher sur le rebord de la fenêtre. Le plateau qui avait servi au veilleur de nuit à monter le petit déjeuner, était sur le lit. Elisa et Nelly avaient bu le café jusqu'à la dernière goutte, elles avaient mangé le pain beurré jusqu'à la dernière miette.

-Où est-ce que l'on se retrouve ?

-En bas, naturellement.

-A tout à l'heure.

-Cela t'ennuie, si je vais prendre l'air ? Il faut que je sorte avec Elisa, que j'achète des menues choses aussi, une chemise et une culotte. Cela ne sera pas cher.

Il tira son portefeuille de sa veste, l'ouvrit, lui tendit un billet de cent euros.

-Fais ce que tu veux.

Il descendit. M. Dominique prenait l'air devant le seuil, le teint plus rouge qu'auparavant, les yeux globuleux plus humides. S'il restait digne, impassible, à quoi pensait-il ? Se méprisait-il, quand il n'avait pas bu, était-ce pour ne pas le faire à certains moments, qu'il buvait ? Pourquoi lui lança-t-il un clin d'œil complice ? Etait-ce un tic ? Drabe eut l'impression que le cuisinier lui faisait un signe d'intelligence, qu'il était au courant du vol. Il eut soudain envie de lui parler pour se sentir moins culpabilisé, moins se reprocher de lui

avoir dérobé de l'argent, mais fit quelques pas, dehors, s'éloigna.

Il marcha dans la ville, et ses pas, comme aimantés, finirent par le conduire jusque devant le seuil du café de la Terrasse. Il poussa la porte... Les autres, l'attendaient, assis devant la même table que la veille. Il salua l'homme à la fine moustache avec l'air de dire : « Vous voyez, je suis revenu... » Celui-ci l'accueillit avec son sourire aux lèvres serrées, comme Drabe commençait en avoir l'habitude, sans que son regard, l'expression de son visage, trahissent un sentiment précis. Drabe s'assit à la table.

-Vous permettez ?

Avec l'assentiment des trois autres joueurs, il commença à mélanger les cartes, coupa. Ensuite, distribua. Il eut la révélation bizarre de se sentir à ce moment- là, à l'aise, comme chez lui.

Les bruits du café se distillaient partiellement dans l'arrière salle.

*

* *

Drabe revenait du café de la Terrasse. Il était plus de midi... Des rayons de soleil dansaient dans le clair obscur de la salle à manger, quand il pénétra dans la zone claire du vestibule et s'avança de quelques pas, à l'intérieur... Nelly fit de petits yeux, en s'apercevant que quelque chose en lui était changé. C'était dans son air, dans sa façon d'être, une aisance qu'elle ne lui connaissait pas, et elle esquissa un sourire. Il scruta la salle en fronçant légèrement les sourcils à cause du

brusque passage de la lumière à la pénombre, puis les vit et se dirigea parmi les tables. Son regard se fixa au passage sur deux ou trois dîneurs qui finissaient leur repas. Elisa jouait avec le petit chat de l'hôtel. Elle le caressait, le posait par terre. Le chaton faisait trois pas. Puis elle le rattrapait... Elle aperçut Frank Drabe et courut à lui. Il l'attendit, la souleva, la prit dans ses bras... Nelly, la silhouette en clair dans l'ombre lumineuse les observait. Un sourire doux était sur son visage, le sourire d'une jeune femme amoureuse et attendrie. Elle portait un petit tailleur beige en shantung, au tissu soyeux, qui lui donnait un air BC BG. Elle parut surprise de le voir à l'heure du repas, sans être tendu, ni crispé, sans hargne, et pas ivre. A part le verre de vin blanc sec du café de la Terrasse, il n'avait rien bu d'autre. En tenant Elisa dans ses bras, il s'approcha et remarqua qu'elle avait à peine grignoté quelques hors d'œuvre en l'attendant. Nelly jouait avec un morceau de mie de pain sur la table. Son visage était gai.

-Tu as changé de coiffure ? demanda-t-il, en déposant Elisa sur une chaise. Il n'y avait pas un ton réprobateur dans sa voix.

Deux jours plus tôt, déjà, à Lyon, elle s'était arrangée pour changer de look : elle ne faisait plus entraîneuse de boîte de nuit. Ses fards en quelque sorte professionnels avaient disparu. Elle n'avait plus les ongles faits, ni de rimmel sur les cils, ni d'ombre bleutée sur les paupières.

-J'ai légèrement relevé les cheveux, sur les côtés. Tu aimes ?

Il ne répondit pas mais pensa que cela lui allait bien, que tout lui allait bien. Il s'assit et la dévisagea de nouveau... Elle lui sourit. Son regard glissa sur elle. Il put voir qu'elle n'avait pas ce tailleur, en partant, il ne l'avait pas vu dans son sac de voyage, mais n'en dit

rien. Il y avait un changement dans la façon qu'elle avait de le regarder et qu'ils avaient de s'observer mutuellement. Il sentit à un indice indéfinissable qu'ils avaient la baraka. Ils devenaient plus forts, tous les deux... Il lui parut presque inconsideré d'avoir des idées nettes. Mais se surprenant à rêvasser, comme pour changer de tempo, il reprit pied dans la réalité et considéra de nouveau Nelly, avec les yeux d'antan, répit de courte durée... Il se demanda ce qu'elle avait pu faire depuis le matin, si ce qu'elle disait était vrai. Elle n'avait pas pu rester dans la chambre, avec la petite... Elles avaient dû marcher dans la ville, elle et Elisa, en se tenant par la main. Il ne les avait pas rencontrées, même s'il aurait pu. Il n'y avait pas grand monde dans les rues. On ne se sentait pas oppressé par la cohue. Pourquoi opta-t-il pour une réaction négative, au lieu de voir les choses clairement :

-Tu en as profité pour t'acheter cet ensemble ?

-Je ne pouvais pas continuer à me promener en robe de bal sous le soleil... J'ai voulu changer, te faire plaisir.

Il lui avait laissé cent euros. Le tailleur et les chaussures ne coûtaient-ils pas davantage ? Cela l'éloignait des menus frais qu'elle devait faire. Nelly devina sa pensée, alla au devant :

-J'ai vendu ma bague, dit-elle.

Elle montra sa main nue.

-Le bijoutier m'en a donné huit cents euros, ce qui m'a permis aussi d'acheter cette robe, à Elisa.

En croquant des radis, en mangeant des olives, des ronds de tomate, il chercha machinalement des yeux M. Dominique mais ne le vit pas. Celui-ci n'était pas dans la salle, ni dans le vestibule.

-J'ai regagné quatre cents euros, annonça-t-il, négligemment.

Nelly saisis le pourquoi de son humeur, en entrant : non seulement il avait regagné une partie de son argent, mais il avait effacé aussi son humiliation. Il la sentait au courant de certaines choses et se rembrunit avec l'impression de voir juste. Depuis la veille, elle avait changé pour lui. Elle avait pris une présence plus forte, plus réelle. Elle avait davantage d'importance, mais cette histoire d'argent dans la chambre de M. Dominique n'était pas claire... A croire qu'elle l'avait blousé, qu'il s'était laissé prendre naïvement dans un jeu préparé d'avance, un imbroglio, un coup fourré ! Comment Nelly avait-elle pu être mise au courant ? Il ne croyait pas aux prétendus dires de la femme de chambre, qui n'étaient selon lui qu'un prétexte. Cela sonnait faux. Il y avait autre chose à éclaircir, au plus vite. C'était l'évidence, tout avait été préparé d'avance par elle, avec la complicité de quelqu'un d'autre. M.Dominique était à fortiori, le débiteur, s'il était, ou n'était pas celui que l'on avait volé. On avait consenti à ménager son orgueil, sa susceptibilité. Il aurait voulu en savoir davantage... Il ne se souvenait pas d'avoir vu Nelly parler à quelqu'un d'autre. Elle était si bien renseignée que son jeu lui rappelait celui de ces trois idiots, qui avait tenté de le bluffer, ce matin, au poker. Quel pouvoir avait-elle ? Elle semblait au courant de tout, comme si elle devinait ses pensées. Elle sentit qu'il voulait jouer au plus fin, qu'il allait tout gâcher avec ses questions insidieuses. Elle prit les devants :

-Ce M.Langres, contre lequel tu joues, il n'est pas seulement maquignon.

-Je sais, on m'a parlé de lui.

-Méfie-toi, c'est un roué, un combinard, quelqu'un de pas net. Il n'a pas seulement des immeubles. Il vend aussi de la ferraille, du matériel de récupération, tout ce qui peut rapporter. Il a des complices, il fait partie d'un clan de gens pas très

respectables... Par malheur, il est veuf. Sa fille est paraplégique. Elle passe sa vie dans une chaise roulante ou feint d'être paralysée, et refuse de marcher... Il doit s'occuper d'elle constamment. On lui serre la main à cause de son argent, mais c'est une crapule. On le déteste, dans la ville. Selon des rumeurs, il finira un jour sa vie, en prison.

-Qui t'a dit ça ?

-La femme de chambre.

-Ah, oui, celle qui est si bien renseignée !
Comment le sait-elle ?

-Je lui ai parlé du café de la Terrasse où elle a été serveuse. Elle connaît ce Langres. Il a la main baladeuse auprès des femmes, il lui a fait des avances. Elle a dû quitter son travail pour le fuir, pour échapper à son harcèlement... Elle n'en pouvait plus.

-Elle a couché, avec lui ?

-Peut-être, mais cela ne nous regarde pas. Elle m'a dit qu'il était méchant et mauvais de croire qu'avec de l'argent, tout s'achète. Il faut te méfier de lui. Il tend ses filets, comme celui qui pêche à l'épervier, avec une maîtrise imparable. Après, il est difficile d'en sortir.

-Il triche ?

-S'il trichait, ceux qui jouent avec lui, s'en apercevraient. Par relations douteuses, il embauche des types peu recommandables qu'il utilise pour une bouchée de pain. A cette heure, il a sans doute obtenu des renseignements sur toi, sur ce que tu fais, d'où tu viens. Il est mieux renseigné que la police. Arrête de jouer avec lui...

-De quoi te mêles-tu ?

-Je t'aurai prévenu.

Drabe songea qu'il n'avait pas de sympathie pour Langres, mais de la curiosité à entrer en rapport avec lui, peut-être un goût morbide pour son réalisme... L'homme, par sa lucidité sans vergogne,

son absence de préjugés moraux, le fascinait. Il aspirait à le côtoyer un temps, et celui-ci s'était montré beau joueur : « Vous savez, après tout, ce n'est qu'un jeu ! », avait-il déclaré, le soir de son arrivée. Il perdait, il aurait pu exiger de lui des garanties. « Où que tu sois, dans la ville, tu ne pourras jamais m'échapper », devait-il penser. Il y en a ainsi qui possèdent un pouvoir sur une ville, mieux que ne l'ont les autorités, par un réseau d'indics, de rabatteurs. Il avait du prévoir que Drabe n'était pas solvable, mais son cas devait l'intéresser. Il pouvait effacer l'ardoise en échange d'autres compensations... Drabe, ce soir-là, retenu par l'homme, à supposer qu'il fût cerné par ses acolytes, aurait même accepté de livrer de la drogue. Il avait bu, il n'était pas dans son état normal. L'alcool, la chaleur, lui brouillaient les idées. Le voisinage de Langres était dangereux. Ceux qui jouaient avec lui, au poker, préféraient sans doute s'en tenir là.

Nelly revint à la charge :

-C'est un drôle de type, méfie-toi. S'il te tend un traquenard, tu pourrais y perdre ta liberté, plus, peut-être...

-Tu me fiches les foies, ma parole !

-S'il ne vivait pas d'affaires malsaines ! Sa fille est instruite, paraît-il, maîtrise en droit. Il l'aime et en a fait une sainte. Il lui baise les pieds parce qu'elle est pure... Enfin, on le dit. C'est comme si elle était aveugle ou mutilée... Ce qui lui permet de se livrer sans remords, à ses activités.

Drabe détourna le regard, chercha M. Dominique avec son gros ventre, ses pieds malades dans ses savates, ses yeux globuleux, mais ne le vit pas dans la salle. Celui-là n'était-il pas mis sur orbite, pris dans les rets de la ville ? Le cercle aux mailles serrées en acier qui le cernait, rappelait celui des esclaves dans l'arène, quand les spectateurs romains baissaient le

pousse, pour les voir mourir. N'avait-il pas un passif, ne pouvait-il pas être mis en cage, au moindre faux pas ?

Il songea aux autres, à tous les autres, aux mouchards, faux-frères, « cousins », à ceux sans intégrité dominés par leur hypocrisie, qui se donnaient l'illusion de regagner un peu de dignité pour une cause vulgaire, des raisons politiques, de basses besognes... Il évalua leur malveillance à priori, leur jalousie, ou leur orgueil niais d'appartenir à la masse de ceux qui n'ont pas assez d'individualité pour s'affirmer contre le système, qui n'ont jamais refait le monde, une idée qui ne les effleurait même pas. De même ceux parvenus, on ne sait comment, à un certains rang, qui ne peuvent admettre que des gens qui leur ressemblent, puissent jouir des mêmes privilèges. La plupart étaient des malhonnêtes, des escrocs à la petite semaine, tout juste capables de suivre le mouvement, de lorgner le comportement du voisin, de l'imiter, ou de le critiquer, parce que l'exemple de la vie des autres était, selon eux, le meilleur des livres. Tous, sans imagination... Il songea à leur cerveau noué par le conditionnement routinier, ces gens qui se prenaient pour quelque chose.... « Mais comment font-ils pour avoir l'air, si important ? songea-t-il. Il est vrai que le système pense pour eux... » Décidément, où était passé M. Dominique ? Était-il dans la rue, à prendre l'air, ou dans sa chambre en s'apercevant qu'il n'avait plus son argent ? Dans celle de la patronne, la veuve Joubert que Drabe n'avait jamais vu ?

-Ne va pas dans la rue, dit Nelly, à Elisa.

La petite, après être descendue de sa chaise, se retourna :

-Oui, maman !

En buvant le peu de vin qui restait dans son

verre, Drabe examina le pavé de lumière qui rayonnait dans le vestibule. N'avait-il pas vécu assez longtemps sous la coupe de son père, comme la fille de Langres, comme beaucoup de jeunes gens que l'on pousse aux études, qui vivent aux crochets de papa et maman ? Qu'est-ce qui les différenciait d'eux ? Lui ne voulait rien faire, il ne se sentait pas capable de devenir quelqu'un. Son négativisme était une imposture. Avec sa façon de penser particulière, il s'était libéré de ce comportement après son départ pour l'Australie. Il s'était émancipé, là-bas. Ses pas avaient été toujours les siens, ils avaient reculé un peu devant lui, mais il avait réalisé que sa liberté même restait une enceinte. Dans l'apprentissage restreint d'une autre forme de vie, l'une des dernières phrases du roman de Dostoïevski, « Crime et châtiment », lui revenait parfois en mémoire : « Ici commence une autre histoire, celle de la lente rénovation d'un homme, de son passage graduel d'un monde à un autre, de sa connaissance progressive d'une réalité totalement ignorée de lui, jusque là... » Il aspirait à cette liberté, prêt à en payer les frais d'accès. Quand aurait-il droit à cette révélation ? A se sentir confusément en état de mue ? Etait-ce dans quel sens ? Trois jours plus tôt, à plus de trente, il avait franchi la barrière, il avait fait le saut en s'emparant du bien public. Allait-il continuer ainsi de vivre en marge, assujetti à un comportement passible de le traîner devant la justice ? On fait toujours la même chose. Allait-il rester un buveur invétéré, ce qui ne ferait qu'aggraver son penchant à la délinquance ? Depuis sa rencontre avec Nelly, la chance ne lui était-elle pas donnée de changer de cap ?

Il observa Elisa, qui avait repris le petit chat et jouait avec lui. L'enfant, penchée, agenouillée dans la lumière du vestibule, jouait innocemment. Elle ne songeait pas à blesser le chaton, couché sur le dos, qui

tentait de lui mordiller les doigts, en se laissant caresser. Drabe fasciné par la relation de l'enfant à l'animal, souriait. Il essayait de comprendre la vue de ces deux êtres, au seuil de leur vie, qui s'efforçaient de communiquer. Ravi de leur fraîcheur, de la spontanéité de leurs gestes, il saisissait une ébauche de leur vie future. Il observait Elisa et le chat, avec envie. Cela lui rappela des choses... Avait-il le choix avant le hold-up du Pas de l'Echelle, en Haute-Savoie, l'avait-il encore ? Ainsi, la possibilité de se reprendre ? La gaieté d'Elisa, son rire clair, son innocence, lui donnaient mauvaise conscience. Il se sentit impur. Il avait mal agi. Tout ce qui avait échoué jusqu'ici, était là en puissance, près de lui et de Nelly, dans la pénombre. Nelly pouvait prendre en compte ses échecs, les remodeler comme on façonne des figurines, en leur donnant une autre sens. Drabe à fixer Elisa, jouant dans la lumière, était satisfait qu'aucun regard, qu'aucune pensée malsaine, ne pouvaient l'atteindre, la corrompre. Elle était pure... Lui, pendant des années, ayant servi à la Lampe, la compagnie de transports, s'était fourvoyé, il y avait mal donné... Après son retour d'Australie, qu'avait-il fait de sa vie ? On ne refait pas son histoire... De nouveau rejeté, on l'avait mis au rebut pour dépression nerveuse. Avait-il mérité cela ? Oui, certes... On continuait à le qualifier de menteur, de cabotin, d'avorton. Cela ne changerait-il donc jamais ?

Pour posséder le père Langres, Nelly songea qu'il avait eu beaucoup de chance en évitant la ruse, le savoir faire du quinquagénaire roué. Si celui-ci, cette fois, tenait à perdre ? Pourtant Langres ne perdait jamais, il n'avait jamais été habitué à ça... La vie avait dû lui apprendre à rester calme, en cas de perte, comme à ne pas faire de cadeaux. Il avait dû identifier Drabe comme un marginal et devait lui en vouloir pour ça,

pensant se payer sur la bête, dans le noir dessein de le voir entrer dans ses filets pour lui donner ensuite sa vraie raison d'être... Par sadisme... L'individu qu'il était pour lui, ne respectant aucune hiérarchie, devait apprendre à ses dépens, d'un côté, comme de l'autre, chez les underground, ceux de l'ombre, les rats, les prédateurs, et les officiels, qu'il existait une loi toute aussi réelle, sordide, avec ses maîtres, ses valets, ses serviteurs.

Nelly souhaita lui demander ce qu'il comptait faire, mais n'osa pas. Il lui sut gré de ne pas poser de questions. Ils devaient partir, sans plus de raisons de rester dans la ville. Que gagneraient-ils à attendre ? Drabe souhaitait temporiser, comme à Lyon, ne pas quitter la ville encore... Dans l'ombre de la salle à manger sirupeuse, ils étaient les derniers clients parmi les tables desservies, hésitants... Une réalité crue les attendait, dehors, devant la porte, dans la rue... Il songea à cette histoire de bague... Quelque chose n'était pas clair, là dessous... Il souhaitait vérifier... La bague avait-elle été bien vendue, ou Nelly lui racontait des histoires ? Elle devait mentir... Il pensa de nouveau à l'histoire de la femme de chambre si bien renseignée qu'il n'avait jamais vue.

M.Dominique vint dans le vestibule. Il leur tournait le dos. Sans voir son visage, on sentait qu'il devait être rouge, la peau bouffie. Il faisait mine de regarder dehors. Malgré sa silhouette un peu flasque, son embonpoint, il émanait de sa personne, une étrange dignité. Elisa se redressa, en laissant partir le petit chat. Elle s'approcha du bonhomme qui la sentit venir et se tourna vers elle, en lui caressant les cheveux. Il lui dit quelque chose. La fillette attentive levait les yeux vers lui, impressionnée, fascinée par la bonhomie du gros

homme penché vers elle, ébahie. Elle faisait penser à un oisillon qui s'apprête à s'envoler, en découvrant le monde. Pas encore...

Nelly observait sa fille. La vision d'Elisa et du cuisinier accapara son attention. Que pouvaient-ils bien se dire ? Dans le contraste entre l'enfant et l'adulte résidait une telle harmonie, qu'elle avait peur de rompre le charme de les observer dans le jour clair du vestibule. L'un devait mettre beaucoup de douceur, dans sa voix. L'enfant devait lui répondre, séduite... Elle songea à la distance d'âge qui les séparait. Pourtant, ils semblaient avoir le même état d'esprit, l'un au seuil de sa vieillesse, l'autre, au seuil de sa vie... On aurait pu croire qu'ils dussent rester là, pendant des heures, à échanger des propos, dans leur attitude si pure, si fragile. Il lui parut un instant qu'elle les fixait, par le biais d'un objectif, dans l'angle ou le cadre de prise de vue d'un appareil-photo, mais cet instantané ne dura pas. L'image se désagrégea : Elisa donna la main au vieil homme. Ils sortirent sur le devant de la porte, au soleil. Le petit chat les suivit. Il se frottait au bas du pantalon de M.Dominique, qu'il mordillait. Elisa prit le chaton dans ses bras.

-Tu ne te sens pas fatiguée ? demanda Nelly.

Drabe avait dormi à peine la nuit passée. Il s'était agité dans son lit. Il avait même parlé, seul, et l'avait réveillée. Il se débattait dans un cauchemar.

-Non, dit-il.

Monter dans la chambre, faire la sieste, s'allonger comme le jour de leur arrivée, n'étaient pas une évidence... Pour quoi faire ? S'il s'endormait, la ville allait avoir le dessus. Il perdrait son contrôle, fatalement... Elle aurait prise sur lui. Superstitieux, il craignit de ne plus pouvoir partir, même s'il avait besoin de prendre des forces, si une sieste aurait été bénéfique. L'éveil était sa survie pour ne pas retomber

dans son inquiétude. Nelly l'incita-t-elle à regagner la chambre pour une raison précise ? Voulait-elle de nouveau le sentir contre lui, jouir d'une nouvelle étreinte, comme au début de la nuit ? Drabe ne pouvait pas gagner la chambre. En se persuadant qu'il pouvait être libre ici, comme ailleurs, il n'avait pas sommeil et avait à peine bu.

-Il faut que je fasse dormir Elisa, un peu.

-Je t'attends en bas, nous irons faire un tour.

Nelly monta dans la chambre avec la petite, et fit le nécessaire.

-Dors, petit cœur, maman va revenir. Tu seras sage ?

-Oui !

Elle semblait enchantée de sa conversation, avec M.Dominique, ravie.

Ils croisèrent le gros homme sur le seuil, qui les observa pendant qu'ils s'éloignaient dans la rue. Avaient-ils l'air d'un vrai couple ? Celui-ci les vit s'éloigner, les enveloppa d'un regard bienveillant, avec une tendresse pour lui seul, inavouée. C'était la seconde fois que Drabe formulait le vœu de se promener, avec Nelly. Ils l'avaient fait à Lyon, dans un anonymat qui n'était pas pour lui déplaire. Jamais ici, dans sa ville, sauf l'autre soir, parce la nuit les dissimulait, qu'ils ne pouvaient faire autrement, mais pas le jour... A rester à l'hôtel, à monter dans la chambre, sans sortir dehors, au soleil, il serait resté vautré, pendant des heures, sans savoir quoi leur dire, à nier leurs présences, retranché dans un mutisme hargneux, remuant des pensées moroses. L'atmosphère serait devenue peu à peu lourde, irrespirable. Il aurait fini par les supporter, de moins en moins, avec son ressentiment, excédé par son impuissance. Il lui fallait à tout prix aller, dehors, marcher. Sinon... Au bout d'un moment, il serait sorti quand même, pour boire dans un

bistrot, ou acheter des cigarettes, ou jouer aux cartes. Quoi d'autre encore serait-il allé se chercher ? Il commençait à craindre d'être vu seul, sans alibi, dans la ville, d'être reconnu... Ils marchaient déjà, Nelly et lui, avec l'air d'un couple, comme des gens mariés, ou ceux qui vivent à la colle.

-Tu iras jouer, ce soir ?

Elle lui demanda cela, sans arrière pensée. Elle ne lui faisait pas un reproche... S'il avait gagné, à midi, sa présence au café de la Terrasse, ce soir, pour un nouveau poker, n'allait-elle pas de soi ?

-Je gagnerai du pèse encore, fais-moi confiance, et nous partirons. J'ai perdu par ma faute, hier, j'étais crispé, j'avais la sensation que j'allais perdre, je me sentais inférieur à eux.

-Tu avais trop bu aussi !

-D'accord, ça va !

Ils marchaient, ils flânaient n'importe où, au hasard... On aurait pu les prendre pour des touristes. Il avait plaisir à marcher, en compagnie de Nelly, dans la foule méridionale. « Contre quoi, contre qui, suis-je en train de m'éprouver ? » songea-t-il... Sur son passage, en tendant l'oreille, il ne percevait pas de remarques désobligeantes. On avait l'air de l'avoir oublié. Des piétons parlaient tous seuls dans la rue, le portable, à l'oreille, des SDF faisaient la manche avec leurs chiens, des gens les croisaient... Mais aurait-il eu l'intention de rester dans la ville, celle-ci n'oubliait pas, cela risquait de mal finir. Il songea à la masse de corniauds disposés à lui mettre la main sur la figure, plus encore, à lui tendre un traquenard... La cité avait évolué, elle n'était plus ce gros village des années précédentes où tout se colportait. Désormais, elle avait le statut d'une très grande ville mais sa mentalité n'avait en rien changé. Cela se sentait dans l'air léger. Ou bien une force tellurique issue du sol, en fonction

de sa latitude, de sa longitude, de son emplacement sur la face terrestre, le laissait supposer... « La ville de ma haine », songea-t-il encore... On sentait les bourgeois, au passage, qui vivaient au dessus du panier, et les autres... La ville avait changé d'horizons, de perspectives, elle n'était plus la prison de la veille. Mais il craignait que l'étau insidieux de la cité, se refermât sur lui, peuplée de la même engeance. A croire que ses racines influaient sur ses gênes. Il songea à cette mentalité qui n'était pas toujours sordide, médisante... « On peut avoir le sens de l'infini dans la coexistence d'individus innombrables, avec chacun, sa vie, pas celle de n'importe qui, mais la sienne... Le fait de se sentir vivre, dans l'indifférence d'autres vies avec lesquelles on ne peut communiquer que par le biais du langage, ou autre, la rend absurde... » Il serra Nelly contre lui, sentit la pulpe de son corps, au contact de sa main sur son épaule... Avait-il tant changé physiquement, qu'on ne le reconnaissait pas ? Etait-ce par malentendu ou faux semblant, qu'il y avait-il toujours maldonne ? Il se méfiait de l'apparence, restait vigilant. Aucune remarque ou allusion à détecter, sur son passage... Cela tenait-il à la présence de Nelly, près de lui ?

Ils ralentirent le pas, observèrent les étalages des vitrines dans une rue. L'envie d'acheter quelque chose, pour se prouver qu'ils étaient riches, qu'ils avaient la réussite en main, s'éveilla en lui. Ils entrèrent chez un horloger. Il fit l'achat d'une nouvelle montre, celle qu'il portait étant usagée, défectueuse, suivit Nelly dans un grand magasin, les Galeries Lafayette. Elle fit son choix au rayon des produits de beauté, pour du rouge à lèvres, du parfum Chanel 3.

-Tu sais, Nelly...

Il avait envie de parler de tout, de rien, d'elle, de lui, d'Elisa, mais s'arrêta, interdit. Il lui venait des

pudeurs, des timidités. A midi, dans la salle à manger, Nelly l'avait accueilli d'un sourire franc. Cela l'avait gêné. Il souhaitait lui dire : « Je ne suis pas méchant, tu sais, je ne suis pas si mauvais type... » Ce n'était pas exactement le contenu de sa pensée... Pourquoi ? Depuis des années, il y avait eu toujours en lui, ce non-dit qui bloquait tout, qui se trouvait en deçà de ce qu'il voulait dire...

Le soleil d'automne colorait les rues d'une lumière fauve. Comment ce soleil pouvait-il être si fort ? Ils passèrent de la lumière à l'ombre, et sentirent sur leur nuque, dans leurs yeux, une fraîcheur délicieuse. A proximité d'une école bordée de marronniers, des enfants jouaient dans la cour de récréation... Ils couvrirent le chant des moineaux qui pépiaient dans les arbres. Dans le défilé des voitures et leur attente vaine aux carrefours, le bruit des moteurs en surchauffe, les voix des gens, la ville pullulait de sa faune active, où des jeunes filles, des musulmanes, portaient le foulard, comme une note insolite, dans ce décor... La plupart des femmes étaient belles, les toulousaines sont belles. Centre ville fait pour les femmes, les gens actifs, et les oisifs... Des exclus, assis par terre comme des cierges, espéraient l'aumône de quelques piécettes... Le jeu du soleil sur les zones d'ombre paraît les femmes, au passage, d'atours auxquels elles étaient sensibles, usant de ce charme superflu. Nelly marchait près de lui. Il avait ôté la main posée sur son épaule. Elle avait la démarche souple, un rien féline. Il avait envie de l'étreindre, de la tenir serrée, contre lui encore, contre toutes les femmes qui passaient, dont il avait assez de recul pour mépriser la fausse aisance, la suffisance, pour en mettre plein la vue, avec leur charme modeste ou frelaté. On ne peut offrir que ce qu'on a, qu'il détestait autant qu'il avait haï, parce qu'il ne pouvait les posséder. Il se tourna

vers Nelly, ébaucha un sourire et rencontra ses yeux verts :

-Dans cette ville, dit-il, mon père aurait voulu me voir heureux. Je n'ai réussi qu'à le désespérer. Cela a commencé dès l'enfance, après le départ de ma mère, après son divorce. Comme Langres, avec sa fille hystérique, mon père prit la responsabilité de m'élever seul, mais il n'était pas curé, il avait des maîtresses. C'est toujours si difficile de vivre... Il a fait ce qu'il a pu, je n'ai rien à lui reprocher. On ne peut pas être à la fois un père, une mère. Je ne suis jamais sorti de ma rancune d'être délaissé... Je l'ai prise à mon compte. Je lui ai souvent menti, par ruse... Il m'avait permis de suivre des études mais je l'ai blousé... Il a connu la honte d'avoir un fils comme celui-là, lui qui aurait voulu en être fier... Et ça, ça ne se pardonne pas. Je m'en suis tiré peu à peu, avec du mal à sortir de ses griffes.

La voix ne grinçait pas. Aurait-il été pu faire carrière, avoir une vraie profession comme nombre de ses anciens condisciples : notaire, avoué, médecin, dentiste, vétérinaire ? A quoi cela lui avait-il servi d'apprendre le latin et le grec ? Il avait commencé sa carrière dans l'enseignement, puis démissionné. Il aurait pu devenir professeur, se marier, avoir des enfants, une maison confortable, une femme bien sous tous rapports, issue d'une bonne famille. Il aurait pu faire sa vie au soleil. Au lieu de cela, il avait choisi l'ombre, il se préféra maudit... Il ne jouait pas au golf, au bridge, au tennis. Il n'emmenait pas sa progéniture, l'hiver à la neige, l'été au soleil... Il était passé de l'autre côté de la barrière, en parasite, s'il faut faire un choix : manger, ou être mangé. Il n'avait jamais voulu être un salaud. Mais qu'on le laissât en paix ! Il nageait entre deux eaux... « Struggle for life », la lutte pour la vie, on en fait l'apprentissage, malgré soi, en bouffant

tous les jours, de la vache enragée... Il y avait maldonne... A croire qu'il avait choisi de se démarquer délibérément ! Désormais, les jeux faits, il n'avait rien à regretter, toutes les vies se valaient, il était trop tard...

Nelly et lui, traversèrent la chaussée sur un boulevard où se tenait un marché. Ils longèrent une rue commerçante qui donnait sur une place, au centre de laquelle se trouvait un lieu de culte, celui de la cathédrale Saint-Cernin. En observant Nelly, à la voir frémir des lèvres, il eut la sensation qu'elle souhaitait y entrer. Pas pour prier, sans doute, mais pour chercher la paix, le recueillement, un calme privilégié à l'intérieur de l'église, en se glissant dans l'ombre des piliers d'une chapelle à l'autre, en s'agenouillant peut-être, en exprimant un vœu, pour eux deux, pour eux trois, avec Elisa, à la vue des cierges qui brûlaient devant une statue de saint. Exorciser, par son humble présence, dans ce lieu de prières, le mal autour d'elle, une inquiétude qu'elle était seule à voir... Si elle était entrée, peut-être l'aurait-il suivi, ailleurs, dans une autre ville, dans une autre église, mais pas ici, non ! Il ne pouvait s'y résoudre. Heureusement, elle ne le fit pas...

-Tu sais, Nelly...

Souvent, avant de prolonger sa phrase, il s'arrêtait. Il se voulait lucide, sans éprouver le besoin de maudire le sort, de se plaindre encore, s'arrêtait au milieu d'une phrase, hésitait pour savoir, s'il devait continuer.

Ils s'engagèrent dans une rue piétonne. Les gens marchaient, écrasés sous la chaleur. Le brasillement du soleil filtrant sous vélums, leur donnait l'air de rire. Eux aussi passaient devant les vitrines où les stores étaient baissés. Dans cette rue, aux maisons, aux volets clos ou mi-clos, la pierre des murs semblait pomper la chaleur et l'exsuder.

-Tous ces immeubles sont habités par des gens, dit-il... Une sorte de rumeur courait dans la ville, une rumeur malsaine... Il existait quelqu'un, un adulte atteint du virus de ne rien faire. Les médias locales, la rumeur de son quartier, en firent une sorte d'ennemi public numéro un... Il y a encore des gens marqués d'une étoile jaune, mais elle ne se voit pas, elle est seulement visible aux initiés. Ils savent reconnaître les transfuges. On se sentait compromis de me connaître. Je rasais les murs. Aucune, parmi mes anciennes connaissances, n'acceptât le sort qui m'échouait... Des lâches. On n'a pas le droit de s'appuyer sur des on-dits : je n'ai jamais été mauvais. Mon père... Le seul qui ne me jugeât pas, le seul pour qui je fus autre chose qu'un paria... Je n'avais qu'une idée en tête : écrire, mais je n'ai jamais réussi à mener à bien ma tentative... Quelques mois avant que je ne parte définitivement, on s'en est pris à lui, à ma place, parce qu'il m'avait hébergé. Tu ne peux pas savoir combien les gens sont méchants, ici. Par un travail de sape, ils ont eu raison de lui... On ne sait jamais comment on doit finir, mais si je dois crever, comme tout un chacun, jamais je n'accepterais de pourrir ici, dans cette terre du Midi où j'ai trop subi, souffert... C'est une question de moyens, j'irai mourir ailleurs. Peux-tu sentir ce que cela représente, de refuser l'air même qu'on respire, dans ses moindres viscères avec une conscience lucide de son identité !

Ils frôlaient des volets clos, devant des fenêtres ouvertes pour laisser entrer l'air... La rue résonnait de bruits de pas, réceptive aux sons, aux bruits de voix, au sens que les paroles donnaient, à ces voix. Drabe se tut. Il craignait que les propos qu'il adressait à Nelly, de ci, de là, ne finissent par le faire remarquer. Un bébé se mit à vagir quelque part, dans l'un des immeubles de la rue. Ils perçurent une chanson de femme qui s'élevait,

pour l'apaiser. Un bruit parmi d'autres qui résonnait dans l'air fluide, détendu. Il se mêlait à la vivacité méridionale, à sa vigueur. A cet endroit seulement, il y avait cette voix de femme, qui chantonait, ce bébé qui pleurait... A l'entrée de portes ou de porches, des plaques dorées : médecins, avocats, avoué, etc... Au fond des cours aux vieux hôtels particuliers rénovés, l'air devait être privilégié, mais lourd aussi. Les piétons passaient, ne mordaient pas sur le cadre de la rue. Ils ne faisaient que passer, anonymes. Leurs physionomies brouillaient un instant le profil de la rue, comme s'agglutine dans la perspective, une masse compacte, en mouvement. Drabe, avec le sentiment de son insuffisance, dans ce décor qui défilait, marchait. Ces immeubles bourgeois respiraient le respect que donne l'argent, l'orgueil d'une position sociale élevée. Il se sentait amoindri, comme s'il avait honte d'être passé à côté d'une autre forme de vie, celle des gens respectables. Lui n'aurait jamais ça, désormais, il n'aurait jamais pignon sur rue. Comme il s'en moquait aussi intérieurement ! Ils longeaient des maisons cossues, fermées hermétiquement par d'anciennes portes cochères munies de codes d'accès. Des immeubles où des êtres civilisés, à heure fixe, utilisaient leurs compétences. Il cherchait à dire à Nelly qu'il n'avait pas désiré vraiment cette promenade, mais ne trouvait pas les mots pour dire ce qu'il fallait. Nelly ne lui en demandait pas tant. D'ailleurs, ses propos tournaient en rond, autour de la même obsession. Nelly commençait à être agacée, mais n'en laissait rien paraître. Son esprit plus précis lui disait qu'il ne faut jamais regarder en arrière, toujours aller de l'avant. Il sentit qu'elle ne manifestait son humeur que lorsqu'il dépassait la mesure.

Son délire continua soudain, exaspérant :

-Que veux-tu, j'aurais dû rester en Australie,

pour me faire oublier. J'avais pourtant l'intention d'y rester. A l'époque, il fallait trois ans pour obtenir la nationalité australienne. Je n'y suis resté que deux ans. Et puis je suis rentré. J'ai passé quinze ans, à la Lampe, ce qui m'a servi d'alibi, après un examen minable, à côtoyer des êtres qui ne m'intéressaient en rien, qui trouvaient du sens à s'investir dans une tâche absurde pour ne pas mourir tout à fait. Tu comprends ? Il n'y a rien à faire, je ne suis pas un fervent du boulot. Depuis l'enfance, si je n'ai pas été prévu dans la répartition, il y en a d'autres comme moi, beaucoup plus qu'on ne croît, qui vivent en porte à faux, de combines, qui vivotent... A moins que...

Depuis son retour à Toulouse, il en connaissait deux, au moins, qui ne collaient pas avec le reste. M.Dominique, incrusté dans la réalité de son hôtel borgne, en caméléon, corps étranger aussi qui avait l'air de s'excuser constamment de sa présence. De trop... Il aurait été curieux de savoir ce qu'avait été sa vie avant, s'il en restait quelque chose. Depuis, devenu sur le tard l'amant d'une vieille hôtelière avare, une chipie, une harpie, il tentait de survivre... Il songea qu'il devait la battre, à ses heures, pour compenser, se défouler. Il y avait Langres, aussi... M.Langres, que l'on ne pouvait pas rejeter comme on le souhaitait. Prêt à se liguer contre lui, on le respectait parce qu'il avait de l'argent, mais il était l'un des fruits pourris de cette ville. Chacun faisait semblant de respecter les règles du jeu... « A la longue, les loups deviennent des moutons », songea Drabe. Il n'avait pas assez de maturité pour bénéficier des privilèges qu'eux savaient tirer de leur hypocrisie. Il manquait d'expérience. Il avait encore beaucoup à apprendre. Et puis il songea à Nelly, ramassée dans une boîte de nuit, le corps moulé dans une robe de soie collante, les tétons provocants, les lèvres saignantes, les jambes racées, qui se

promenait avec lui dans la rue, habillée en petite bourgeoise, sans faire tache sur le décor, sans jurer sur la masse, bien au contraire...

Elle avait vraiment l'air d'une touriste. Au prix d'un petit effort, on aurait pu la prendre pour une jeune femme de bonne famille, une de ces femmes de goût, ravissantes, qui quittent leur voiture neuve, garée sur le bord du trottoir, ou sortent des maisons bourgeoises en se distinguant aussitôt de la cohue, sans effort : des juments. La fille classe, désinvolte, sûre d'elle qui a du « peps », la fille cadre... Elle avait proposé d'aller dérober l'argent, à sa place, dans la chambre de M.Dominique. Elle lui semblait être avec les autres, de leur bord.

-Tu sais...

Il avait envie de parler encore, n'y parvenait pas. Elle ne pouvait rien dire et se taisait. Il revint à la charge :

-Tu me vois employé de banque, ou vendeur de meubles... Vendeur de voitures, encore, ça passe.

Il venait de lâcher cela, d'un ton plutôt ironique, persifleur. Elle répliqua simplement :

-Sûrement pas. Je ne veux pas te vexer, mais encore faut-il obtenir aussi ce job, aujourd'hui... Sais-tu au moins te servir d'un ordinateur ?

-Pas trop.... Sauf en traitement de texte.

-Alors ? La comptabilité, tu sais ! La saisie, ce n'est pas la joie !

-J'ai connu la routine, une existence à peu près normale, dans une grosse boîte, la Lampe.

-Idem, dit Nelly... Cela recommence !

-Attends, laisse-moi finir ! Un jour, on a décidé de me flanquer dehors, comme un malpropre...

Un silence. Ils atteignirent le bout de la rue, débouchèrent sur la place du Capitole, chauffée par le soleil, comme dans un four. Pas une âme au centre de

la place vide. Elle semblait encore plus grande, ainsi. Ils obliquèrent sur la droite, en suivant le flot de foule le long des terrasses de café. La jeunesse estudiantine prenait l'air, vive, gaie, devant le ciel bleu, sous les arcades. L'élite, à proximité de certaines facultés, assise devant un verre de menthe, qui bavardait à la sortie des cours. Des cercles s'étaient formés, bruyants, pour la plupart. Quand ils n'éclataient pas de rire, les jeunes gens regardaient les passants, des jeunes filles étudiantes comme eux. Il faut se donner de l'importance. Ils avaient l'air, tous altiers, gourmets, choisis, jouissant déjà des privilèges qu'ils se donnaient. Ils avaient dans le regard et la voix, la gaieté, le défi, l'insouciance, et l'assurance de jeunes adultes en herbe qui savent déjà vers quoi ils tendent. La plupart devaient sans doute être issus de familles aisées. Ils avaient de la tête, tous promis à une brillante carrière. Drabe reprit :

-Tu me vois représentant, dis ?

Une légère hésitation de la part de Nelly. Cela l'humilia. Elle venait de penser à son bagou, à la facilité qu'il avait parfois de faire croire ce qu'il voulait, à n'importe qui.

-Non, plus ! répliqua-t-elle. Tu n'es plus dans le coup, mon vieux !

-Alors pourquoi restes-tu avec moi.

-Parce que... Tu en as besoin.

-Oh, là, là !

Il ne s'attarda pas et renchérit :

-Je pourrais essayer de devenir maquereau, mais je n'ai pas la vocation. Il faut avoir ça dans le sang.

-C'est marrant, très drôle ! Si tu te voyais ! Tu te vois exploiter des filles ? Il faut être plus doué, plus roué que tu n'es. D'ailleurs, tu n'as pas le genre. A la limite, videur... Même pas !

-Pour faire maquereau, il faut un cheptel, des connaissances, des relations, comme pour être artiste.

-Crois-tu qu'on te laisserait faire ? Il faut faire ses preuves... Qu'as-tu comme pedigree ? Reste en dehors de tout ça, crois-moi. Tu te vois receleur de drogue ? Pas même dealer... Tu ne serais bon à rien dans ce milieu.

-Je comprends. Je travaillerai comme manœuvre dans une usine. Il n'y a plus de manœuvres, il n'y a que des robots ou des techniciens... Gardien d'immeuble, concierge, à sortir les poubelles des autres, le matin... Eboueur, veilleur de nuit, figurant...

-C'est toute une mafia. Même pour balayer les rues, il faut passer un examen, justifier d'un domicile fixe... Et d'après ce que j'ai pu comprendre, tu ne peux pas exercer un emploi public...

-Dis-le, je suis un inutile, un bon à rien, et j'ai toujours peur de me salir les mains... Un gigolo ?

Elle s'arrêta, poussa un soupir :

-Mon pauvre Frank !

A la façon dont elle le regardait, il n'insista pas.

-Bon... J'ai compris. Tu as trouvé le mot juste, Nelly !

Il se sentit inquiet à cause de ce qu'il venait de dire... Pour oublier ce désagrément, il prit le parti d'en rire, puis blêmit, soudain... Son père lui avait dit un jour, au cours d'une dispute, qu'il en viendrait pour se nourrir, à fouiller les restes dans les poubelles. Il essaya de rire encore, ajouta :

-Tiens, je devrais me faire bistrot. Toi et moi, nous pourrions prendre un café, en gérance, mais il faut des garanties. Qui nous ferait confiance ? Toi, à faire boire les clients, moi, à jouer aux cartes et à boire avec eux... Nous aurions tôt fait de... Avec toi comme hôtesse montante, ça devrait marcher !

-Tu es ignoble !

Son cynisme l'écoeura.

-J'espère que tu ne parles pas sérieusement ! Tu déliras, comme toujours, pourtant tu n'as pas bu... Qui voudrait bien rester, avec toi ?

A ce moment, son regard qu'elle tournait vers lui, semblait lui reprocher quelque chose. Elle tenta de marcher, seule, un instant, de le précéder dans la cohue, mais il la rattrapa...

-Alors, on m'oublie... Mademoiselle veut faire bande à part, vexée, excédée ! Voilà comment je suis... Au fond, peu de choses !

Il s'arrêta, la laissa prendre de l'avance. Chacun marchait seul dans la masse des gens qui passaient... Cela dura dix bonnes minutes, puis elle fit halte sur le trottoir à l'attendre. Quand il s'approcha, il put se rendre compte qu'elle ne lui demandait rien, qu'elle n'attachait pas d'importance à ses élucubrations, attentive à observer l'animation autour d'elle, le mouvement des voitures qui tournaient, comme dans un circuit, sur une partie de la place.

-Tu n'es décidément pas sortable, dit-elle.

De l'autre côté de la place, avec son porche, l'hôtel de ville, et sa rangée de fenêtres. Le drapeau tricolore était en berne. Nombre de voitures officielles stationnaient sur le bord du trottoir, côté mairie. Sans doute un personnage important venait rendre visite au premier citoyen de la ville. Ils quittèrent la place, empruntèrent une rue où ils étaient déjà passés. Nelly gardait le même calme, la même indifférence. Il eut une réaction débile, d'un coup, comme s'il lui en voulait, en voulait au monde entier. Il s'arrêta sur le trottoir, déclara méchamment :

-Je vous emmerde à tous, tu comprends ! Même à toi aussi, qui prétends être...

-Voilà l'effet de l'alcool ! Continue à boire, on t'enfermera comme éthylique !

Il partit seul comme un fou dans la cohue, comme si Nelly n'avait jamais été en sa compagnie. Mais elle l'observait, de loin, finit par le rattraper. Il osa à peine tourner vers elle son visage égaré. Des gens riaient rien qu'à le voir, d'autres se retournaient. Nelly le retint par le poignet.

Il desserra sa main en lui faisant mal, la fixa avec rancœur.

-Je ne suis pas ton malade. Pour qui te prends-tu ? J'aime mieux être une crapule, comme Langres. Celui-là a la franchise, de ce qu'il fait !

-Tu en es loin, en ce moment !

-Il me rappelle quelqu'un...

Il pensa à son père. Devant son regard si triste, Nelly déclara :

-Tu te fais des idées... La vie n'est pas si terrible que ça. A croire que tu n'a jamais cru en ton étoile...

-Il te semble !

-Il suffit d'y mettre un peu de soi.

Il parut reprendre son calme, redevint normal, acceptable, presque civilisé.

-Tu me prends pour un débile, c'est ça !

-Tout comme !

Qu'avait-il décidé de dire encore, qu'il ne pouvait pas dire ? Par exemple, qu'ils feraient mieux de partir... Mais pourquoi son obstination à vouloir rester pour affirmer sa supériorité sur tous ces idiots qui l'avaient chassé ? Il était parti en chien battu, la queue basse, de cette ville. Il avait eu honte presque, le jour où il avait appris que son père était mort, d'être venu assister à son enterrement. Le désespoir le rendait aveugle, ce jour-là, lui donnait la force de tout nier, sauf le fait qu'il ne le verrait plus. De se venger sur n'importe qui... Dans la chaleur écrasante de juillet, au cœur de la ville, à l'enterrement de son père, une sorte

de haine frénétique le prenait malgré sa douleur. Non, il ne pourrait jamais faire comme ceux qui volaient la vie aux autres, les machin-chouettes et compagnie, qui tuaient à la petite semaine. Ceux qui faisaient dignement la queue, le lundi, ou le samedi, dans les supermarchés, en bourrant leur caddie de provision par peur de manquer, dans l'attente du passage devant la caissière, comme à la messe ! Il était certain, ce soir, que René, le barman du café de la Terrasse, l'accueillerait avec un : « bonsoir, M.Drabe... Ces messieurs vous attendent... » Pourquoi avait-il donné son nom ? Pour les narguer ? Ce n'était pas par habitude qu'il viendrait, mais pas nécessité...

-En Australie, dit-il.

Nelly parut intéressée :

-Tu es allé en Australie ? Quand ?

A croire qu'elle n'avait pas écouté auparavant, préoccupée d'observer le remue-ménage autour d'elle.

Il ne souhaita pas se répéter encore. Il songea à ce jour où il était parti comme immigrant. De Rotterdam, en contournant l'Afrique, par bateau, le canal de Suez étant fermé à cette époque, à cause des guerres israélo-arabes, le paquebot fit escale à Capetown où régnait l'apartheid. Au bout de trente jours de mer, avant de débarquer à Melbourne, le transatlantique finit par ressembler à un hôpital psychiatrique. Toujours les mêmes contraintes, les mêmes amusements : promenades autour du pont, piscine, cinéma, bar, dancing... Malgré le Liner à classe unique qui voguait vers la terre promise, il déchanta vite... L'attrait du dépaysement dépassé, que découvrit-il ? Des usines, avec leurs cheminées qui exhalaient sempiternellement leurs fumées pestilentielles. Pour le compte de qui ? A l'écart parmi les apatrides, dans ce vaste camp de concentration sans limites, la fêlure était en lui, indélébile... Il avait beau

faire : il ne pourrait jamais oublier la rue de Cé, les humiliations reçues qui empoisonnaient sa vie présente, à chaque minute, à chaque seconde. Il rentra en France, plus tard, repartit pour l'Asie du sud-est où il obtint un poste d'instituteur, à Bangkok, ville qui avait bien changé depuis... Un relent de colonialisme subsistait à l'époque de la guerre du Vietnam, dans les rapports entre les blancs et les asiatiques. Cela ne dura pas... Depuis, les filles avaient le sida. La vie était devenue chère pour les occidentaux... La plupart des autoroutes, celle qui menait à Chian Mai, au nord, vers le Mékong, à péage comme en France...

-Tu rentreras à l'hôtel, dis, tu m'attendras ?

L'air doux, plein de sous-entendus, il ajouta :

-Ainsi, tu as vendu ta bague ?

-Puisque je te l'ai dit.

-Dans ce cas, je vais la racheter. Où se trouve ton bijoutier ?

-Dans la rue de Rémusat, celle qui va vers la place du capitole. Il n'y en a pas d'autre, vers le milieu de la rue...

-Tu commences à connaître la ville. Je vais la racheter.

Nelly ne broncha pas. Ils serpentaient le long de petites rues qui avoisinaient un pont sur la Garonne. Il n'avait pas l'intention de rebrousser chemin pour aller chercher une bague dont il se moquait. Il souhaitait seulement l'éprouver.

-Si tu mens, dit-il, tu mens bien.

Elle sourit.

-Tu sais, continua-t-il, ça m'est égal, comme de faire la connaissance de cette femme de chambre qui te donne de si bons tuyaux. Celle-là, branchée, elle l'est !

Il était cinq heures. Ils revinrent vers l'hôtel. Des garçons envahissaient les rues, des élèves du lycée

Fermat, celui-là même où il avait suivi ses études secondaires.

Déçu par leur promenade, à croire qu'il en attendait davantage de relief, de perspective, il s'aperçut qu'ils auraient mieux fait de goûter l'instant présent comme des amoureux qui commencent une vie de couple. Ce qui le gênait, c'était qu'elle semblait avoir tout compris, davantage encore.

-Si tu vas là-bas, cette fois, Frank, tu ne boiras pas, n'est-ce pas ?

Il promit de ne pas boire pour être d'attaque, avoir la bonne acuité de perception.

-A ce soir.

Il la rappela :

-J'espère cette fois que tu ne viendras pas m'attendre dans la rue.

-Promis.

Elle lui sourit spontanément, avec son charme qui lui était naturel. Elle allait le laisser là, sur le boulevard, revenir à l'hôtel.

-Merde, quand même, fit-elle.

S'il gagnait ou perdait, n'était-elle pas devenue depuis leur rencontre, la compagne de sa bonne ou de sa mauvaise chance ?

*

* *

Quand il poussa la porte vitrée du café de la terrasse, il se dirigea vers l'arrière salle et vit M.Langres, seul à la table, en train de tripoter les cartes.

-Je suis content que vous soyez venu, dit-il. Asseyez-vous, cher monsieur, les autres ne vont pas tarder. Qu'est ce que vous prenez ?

-Un coca-cola.

Ils se regardèrent. Le maquignon sourit. Il y en a qui comprennent toujours tout, de suite, comme Nelly, ce qui le dérangeait toujours un peu.

Il y eut d'abord un habitué, un ancien militaire, qui arriva essoufflé en fervent d'un club où l'on paie sa place. Il fixa son regard sur Drabe, en familier, en laissant paraître dans ses yeux une allusion, un sous-entendu, comme pour dire :

-Si vous voulez l'avoir, à Langres, faites attention... Allez-y doucement.

-Le même tarif que ce matin ? demanda Drabe.

Deux hommes arrivèrent ensemble. Ils venaient de se rencontrer sur le seuil : M.Maynard et M.Prat, que tout le monde connaissait ici... Le second avait été à une certaine époque, adjoint au maire de la ville. M.Maynard, était professeur de chimie.

Ils furent quatre. René se précipita pour baisser un peu le store, parce que le soleil donnait en plein sur la table, en diagonale. Le patron quitta sa caisse, vint jeter un œil.

M.Maynard, le professeur, abandonna la partie assez tôt. Il dînait le soir avec des amis et devait passer chercher sa femme. Drabe consulta sa montre : il était dix-neuf heures. Il eut une pensée pour Nelly. Que devait-elle faire à cette heure ? Regarder la télé, discuter avec la femme de chambre, à l'étage, parler de choses et d'autres avec M.Dominique, jouer avec Elisa sous le marronnier, dans la cour de l'hôtel ?

Des gens passaient, de l'autre côté de la vitre, indifférents, dans l'ignorance de ce qui allait avoir lieu ici. Cela rendait leur va et vient absurde, à la fois indispensable et futile. Dans l'allée piétonne, derrière la vitre, deux chiens se tournaient autour en remuant la queue. La fleuriste d'en face commençait à fermer les volets de son kiosque. Un type aux cheveux longs, un

marginal, un loqueteux, passa, la guitare en bandoulière, l'air poussiéreux, le regard agressif. Des piétons bien mis, uniformes, le remplacèrent.

Des clients commençaient à affluer. C'était l'heure de l'apéritif. Drabe se rendait compte progressivement d'un changement. On ne souriait pas, autour de lui. L'expression des visages semblait changée. Les rayons du soleil, dehors, sur les vitrines, s'allongeaient d'un reflet pourpre autant que sur celle du bar, s'alanguissaient... La perspective de l'avenue virait au mauve. Des gens défilaient presque en silhouettes dans la rue. Les coups de cloche d'une église proche sonnèrent le glas de cette journée d'automne. Drabe pris dans le rythme et le mouvement des cartes qui passaient entre les mains, avait du mal à s'apercevoir d'autre chose. Mais les regards convergeaient vers un point unique avec un intérêt marqué. Il y avait là un avant-goût de curée. Ce point était la seule cible sensible, et les yeux fusillaient celui qui s'y trouvait avec méchanceté, haine, rancune... Langres, assis à la table, l'air absent, distrait un peu, distribuait les cartes. Il était pénible d'être dans l'axe des regards qui le fixaient, hargneux, méchants, stupides. Assis sur une chaise devant la banquette en moleskine, dans le reflet du miroir qui faisait le tour du café, en tournant le dos à la salle, il quittait parfois du regard les cartes qu'il avait en main. Il se tournait pour observer dans la transparence encore légitime de la vitre, les platanes qui bordaient l'avenue, les voitures qui passaient... Repris par l'ambiance de la salle où les volutes de fumées alourdissaient l'atmosphère, dans le va et vient de ceux qui entraient et sortaient, il se concentrait de nouveau, en restant un brin pensif. A quoi devait-il cette distraction ? Sentait-il déjà que des forces contraires se préparaient à fondre sur lui ? En avait-il le pressentiment ? Cette prescience

l'angoissait-elle au point de le rendre si distrait, de lui faire perdre ses moyens ? M.Prat, rond, chauve et jovial, ne pariait que des coups pas chers. Le corps un peu renversé en arrière, les jambes croisées, M.Laurat technicien à l'aérospatiale en pré-retraite, remplaçant du professeur Maynard, l'imitait. A califourchon sur une chaise, bras croisés sur le dossier, M.Armand, derrière eux, quelques autres curieux, suivaient la partie. Le spectacle décidément commençait à en valoir la peine.

Dès les premiers coups, Drabe gagna. Il sentit la chance avec lui, avec un pressentiment, presque une assurance volontaire, qu'il continuerait de gagner. Il le sentait en prenant les cartes avec aisance, décontracté, un rien de condescendant et d'ironique à l'égard des autres partenaires, de Langres particulièrement. La personnalité, le regard, la morgue de son principal adversaire, étouffaient les deux autres qui ne semblaient là que pour figurer. C'était presque une satisfaction de façade, mais chaque fois que la relance devenait trop forte, Prat et Laurat s'arrêtaient, les laissant en tête à tête.

Le vendeur de bétail commença à voir poindre le mauvais sort, à des signes qui ne trompent pas.

-Cinq cents euros, déclara-t-il, en augmentant sa mise sur la table.

-Je vois, répondit Drabe.

Le jeu de Langres était bon. Il tenait entre ses doigts un brelan de rois, mais Drabe abattit le sien : un carré d'as. Langres eut une réaction stupéfaite devant le jeu de son principal adversaire.

Le matin, vers midi, Langres avait eu déjà des coups malheureux. Cela l'amusait, eut-on dit, de perdre en regard de ses gains insolents de la veille, mais ce soir, il réagissait différemment, au point qu'il semblait manquer de son contrôle habituel avec une tendance à

observer les cartes qu'il recevait, comme si elles détenaient un sens caché dans son obstination à ne pas vouloir comprendre... Il s'enlisait peu à peu, mais restait calme en dépit du léger frémissement qu'il sentait dans ses doigts maniant les cartes, de même que d'un tic par lequel il lissait sa fine moustache, périodiquement de son index. Il commanda un demi, le but, ostensiblement, puis un autre, quelques temps plus tard.

Après le départ du professeur, Drabe avait commencé à risquer des coups audacieux qu'il gagnait presque tous. Il acceptait toutes les surenchères de Langres, ou des deux autres, presque certain de gagner. Une chose le gênait : celle de subir parfois l'écho de certains commentaires. Il aurait voulu dissiper le cercle des curieux. La veille, il perdait. C'était lui qui était objet de curiosité : on guettait ses réactions. Ce soir, l'intérêt des spectateurs avait changé d'objectif, de point de mire. Langres abattit quatre dames, avec un soupir de soulagement... Drabe posa délicatement un nouveau carré d'as, sur le tapis. Il y eut des rires : sur la table, il y avait la valeur de huit cents euros.

Le patron du café vint faire une visite avec une moue de surprise. René jetait un œil aussi, entre deux clients.

La partie se faisait plus serrée, les mises plus grosses. Drabe releva la tête. Il considéra les visages alentour. Une certaine cruauté se lisait dans les regards. Était-ce de la cruauté ? De la lâcheté, plutôt, du ressentiment. Le fustigeait-on ainsi, la veille au soir ? Il ne pouvait pas se rendre compte. Dans son monde flou de l'ivresse, tout n'était là qu'en trompe l'œil. Il vit Langres changer de visage, son teint devenir presque vert, le regard fuyant et des gouttes de sueur perlant sur son front. Il faisait la grimace avec un rictus des lèvres à peine amer. Il devait avoir perdu environ mille deux

cents euros. Drabe en avait gagné la plus grosse part.

Un homme arriva, une sorte de géant à la chevelure blond clair, aux immenses yeux bleus. Il portait un costume d'alpaga, une chemise au col de couleur bordeaux ouverte sur un cou de taureau. Malgré sa stature imposante, son air de dieu Pan, il donnait l'impression d'être un homme affable et doux.

-Puis-je prendre place ?

Les autres acquiescèrent du regard, et il s'assit. A la fin de la partie, M.Laurat se leva... « J'en ai assez, dit-il, je rentre... D'ailleurs, j'ai perdu, ajouta-t-il avec un maigre sourire... A demain. » Drabe apprit assez vite, que le nouveau venu était un patron d'entreprise des environs. Quelqu'un le lui souffla, à l'oreille. Il se retourna et vit un homme mûr et souriant, bien mis. L'inconnu ajouta qu'il possédait aussi une usine de vêtements en prêts-à-porter, de même qu'un important domaine vinicole sans la région d'Albi, aux premiers contreforts de la Montagne Noire. « Un gros client... », mentionna-t-il, sur un ton de confidence. L'homme à la stature de géant posa ostensiblement son portefeuille sur la table, gonflé à bloc. Assis, jambes écartées, impatient de jouer, peu soucieux, semblait-il, de perdre ou de gagner, il alluma un cigare en attendant les cartes :

-Relance libre ? demanda-t-il.

Langres hésita, en évitant de regarder l'assistance, mais son prestige l'obligeait à accepter.

M.Prat balbutia quelque chose, où il était question d'un rendez-vous. Il quitta la table. Un jeune homme de vingt-quatre, à vingt-cinq ans, tiré à quatre épingles, le remplaça. Il serra la main des autres joueurs, celle de Langres crispée et tendue, celle de

Drabe, désinvolte, la main de l'avant dernier arrivé, cordiale et confiante, la main du géant. Du coup, parce qu'il n'y avait pas de limites à la surenchère, les curieux frémirent d'aise et d'impatience. Langres, le front soucieux, évitait de rencontrer les yeux des autres. Il savait que la partie se jouait serrée contre lui. Le poker, essentiellement jeu d'influence, où le bluff, à l'appui, sert à impressionner chacun des participants, presque à les manipuler. Quelqu'un en déveine, cela se sent de suite. Il vaut mieux parfois abandonner. Mais Langres était trop imbu de son charisme, de son ascendant personnel pour renoncer. Il savait que la chance, comme à la roulette, à tous les jeux de hasard, peut tourner... Tout dépend de l'influx que l'on a, à un moment précis, de ce que les cartes que l'on reçoit, modifient... Si les cartes sont contraires, on peut certes perdre sa confiance en soi, c'est mauvais signe... On peut même supposer que tout ce que l'on tentera par la suite, échouera lamentablement...

Drabe, porté par la chance, n'avait pas de ces doutes malgré l'arrivée du géant aux cheveux blonds. Il considéra son portefeuille posé négligemment sur le bord de la table, bourré de billets, avec intérêt. S'il s'intéressait aux réactions de ses partenaires, il observait davantage le visage, de plus en plus anxieux de Langres. Celui-ci avait un regard, de biais, déplaisant. M. Armand, après avoir tout suivi, depuis le début, commençait à s'exciter tout seul. On semblait heureux de voir Langres perdre... Une jubilation, dans les regards, une joie sadique, longtemps contenue, transparaissaient. Dehors, le jour d'automne avait pâli... Les membres présents semblaient se griser de l'ambiance, comme on chauffe un verre de cognac ou d'armagnac, dans sa main. Comme si chacun, en simple spectateur, parce qu'il n'avait jamais osé dire quoi que ce fût à Langres, se sentait vengé par la loi du

jeu. Aux différentes heures de la journée, dans leurs rencontres, ceux-ci lui serraient la main. Mais ce soir ? A croire que l'on n'aimait jamais les victimes, qu'il en faut toujours une, de toute façon, peu importe qui, ou qui...

Vers les huit heures, des vides autour des tables se firent. On sentit que certains avaient hâte de rentrer chez eux. Il fut vingt heure quarante-cinq... Il en vint d'autres qui comblèrent les chaises disponibles. On les mit au courant de la partie... Certains avaient l'air de regretter de ne pas jouer. « Un fameux poker, vraiment... » La moindre faute de la part d'un des joueurs était repérée, devenait objet de piques ou de commentaires, de rires désapprobateurs. Drabe réalisa que la partie n'était plus libre. Il commençait à se sentir de trop, conscient de faiblir, lassé de divertir le public, même s'il jouait pour son propre compte. Il continuait de gagner mais il lui tardait de s'en aller. Il n'aimait pas voir Langres s'enfermer, pas plus qu'il n'appréciait le voisinage des curieux. Reconnaissait-on en lui celui qui avait été conspué des années plus tôt, par une partie de la ville ? Il faut toujours une victime... Ces gens-là, étaient de l'engeance de ceux qui avaient souhaité sa mort, jadis. On venait le conspuer la nuit, rue de Cé, parce qu'on le considérait comme un microbe. Du bas de la rue, il était couvert d'injures, vilipendé, à toute heure du jour, ou de la nuit. « Tout se paie, songea-t-il, particulièrement, les escroqueries, toutes les impostures des escrocs... » Derrière les volets clos, ses tympanes étaient devenus ses principaux informateurs... Comment mettre un terme à une délation maligne, quand elle est le fruit d'une délectation, le comportement sordide d'une foule en marche où les plus abjects y trouvent leur intérêt ? Il aurait voulu à une certaine époque, descendre dans la rue, la nuit, le jour, les tuer tous, un par un, à coup de

poings, comme Samson, dans l'Antiquité, mit en déroute une armée de Philistins, à coup de nerfs de boeuf... Mais ces hommes de l'ombre, pratiquaient la règle de la terre brûlée. Il descendait, il n'y avait plus personne dehors ou à peine... Pas un seul qui le défia du regard, à part en groupuscules, certes... De loin. Gare aux déséquilibrés ! Un jour, quelques uns s'étaient déployés sur toute la largeur de la rue, la nuit... Il avait réussi à passer à travers ceux du milieu, médusés, qui lui avaient laissé le passage. Il les avait eu au bluff, parce qu'il avait du cran... Il fallait partir, quitter la rue de Cé... Mais cela recommençait pareil ailleurs, la nuit. La ronde recommençait, Sa présence déclenchait automatiquement les mêmes réactions. On le sentait comme un microbe. A peine localisé, à peine vu, on le traitait de sous-homme, d'inverti, de folle, d'homosexuel, d'enculé... C'étaient toujours les mêmes on-dits, les mêmes manigances, parfois les mêmes agressions néfastes de la part de la racaille dans un à priori voulu, attaché à sa personne... Il transportait avec lui un système perceptif qui captait les présences nocives, agissait sur elles. Un potentiel d'ondes à longues portées que les autres percevaient parasites, parce qu'il brouillait leur univers quotidien, dérangeait leur quiétude, leurs habitudes, leur sale business nocturne, toujours seul à se battre contre eux... L'amalgame de ces individus sordides était toujours là, à tenter de le gangrener... Il avait beau quitter la ville, partir pour un ailleurs, il savait qu'il serait voué à cette fatalité, une fois repéré, dépité d'être mis à l'index, bafoué, rejeté parce qu'il n'était pas conforme... Il avait un alibi, puisqu'il partait pour un travail, tentait de voir clair. Mais pourquoi lui en voulait-on ? Pourquoi ? Il convenait de conjurer le mauvais sort, de lutter... Dans quelle zone d'influence ou d'interférences trempait-il, dans quelle autre

dimension avait-il pris racine ?

Jadis, il avait été amoureux de la maîtresse d'un milord, le principal entrepreneur de la rue de Cé. Ils se rencontraient périodiquement dans un hôtel du centre ville. Dès curieux s'en aperçurent, après qu'il eût mis cette femme distinguée, enceinte, qui tenait le haut du pavé. Elle se fit avorter et lui fit jurer de ne plus la revoir... C'était son premier amour charnel. Il devait avoir dix-huit ans... Elle avait été un peu sa mère, pour lui... Elle l'avait banni aussi, en pensant qu'elle jouait un jeu trop dangereux, que l'opinion du troupeau s'en apercevrait. Cet homme à qui la rue appartenait, qui entretenait la jolie femme, l'avait trahi aussi... C'était moche, c'était laid, c'était véridique.

. Cette femme, à l'origine de la cabale dirigée contre lui, la belle Lola, maîtresse et secrétaire du dit entrepreneur, avait été la première à lui faire des avances. Lorsqu'ils se croisaient au bas de la rue, au milieu des autres, il la sentait différente certes... Et s'il n'était pas vraiment un beau garçon, il avait du chien, quelque chose qui ne s'explique pas. Elle évoluait en pouliche racée dans un univers protégé, derrière l'enclos d'une propriété privée, et il avait su comment sauter la barrière... Il l'observait, parfois, derrière les fenêtres aux volets entrebaïllés de sa chambre, en train de prendre la pose, sur le seuil, du magasin de fleurs... Elle avait dans son maintien une certaine forme d'arrogance ou de désinvolture, une prestance un peu aristocratique, libertaire, certaine d'être belle, enviée, désirée, presque inaccessible... Drabe, en jeune éphèbe, observait parfois la jeune femme qui hantait ses désirs d'adolescent. Elle passait le long du trottoir, avant de disparaître, comme une fleur de camélia à l'intérieur de l'entreprise. A moins que ce ne fût un aconit malsain, une fleur vénéneuse, avant de réintégrer sa serre derrière la vitrine du magasin de

ventes. « Quand elle marche, on croirait qu'elle danse », songeait-il, paraphrasant ce vers de Baudelaire... Peu à peu cette femme l'obsédait, comme Latude attendait son araignée, Fabrice, l'apparition de Cléia. De l'intérieur de sa prison de verre, en voyeur, il la pistait ou la sentait venir, au passage, dans l'embrasement de la fenêtre donnant sur la rue. Il se sentait perçu lui aussi, dans l'ombre des rideaux de sa chambre. Elle devait avoir une trentaine d'années, à l'époque. Ils se troublaient, lorsqu'ils se croisaient... Puis c'était venu un jour comme cela, il l'avait suivie... Elle s'était retournée :

-Que me voulez-vous ?

-Coucher avec vous.

Elle lui avait caressé le visage. Il avait posé un baiser sur sa main.

-Tiens, tiens !

Elle parut réfléchir :

-Et qu'est-ce qui vous laisse supposer, monsieur le ténébreux, que j'accepterais...

-Je le vois depuis si longtemps dans vos yeux...

Elle s'était mise à trembler lorsqu'il avait posé la main sur son épaule, en la caressant gentiment.

-Alors, on y va ?

Elle ne l'avait pas amené chez elle... Elle avait dit simplement :

-Suivez-moi...

Il l'avait suivie. C'était la tombée de la nuit. Elle avait payé la chambre d'hôtel. Elle l'avait d'abord mis nu. Elle s'était mise nue... Il ne savait rien de l'amour. Elle l'avait initié. Il avait mis du temps à prendre son plaisir... Jusqu'à ce qu'il ne leur était plus possible de se voir.

-Oublie-moi, veux-tu ? C'est dans notre propre intérêt.

Ainsi avait-il su faire le premier pas, mais dans

son désarroi d'adolescent livré à lui même, sa timidité reprit le dessus, cet apprentissage lui créa de nouveaux problèmes. Il n'osait plus la rencontrer, lui parler... Elle affectait de l'ignorer. A croire qu'il ne savait plus rien du désir physique, qu'il se contentait de fantasmer à son sujet, qu'il la trouvait toujours belle, désirable, intelligente, cultivée, sans savoir comment s'y prendre pour renouer avec elle. Par sa façon de se mouvoir, son aisance, sa désinvolture, l'image qu'elle représentait, son charme envoûtant, son orgueil d'appartenir à une couche sociale privilégiée, cette femme le dominait. Mais elle ne s'attendait pas à trouver en lui, de la rancune, de l'orgueil dans ce jeune homme seul qu'elle avait initié à l'amour, jusqu'alors insoupçonnés, plus fort que le sien... Il cherchait à lui résister, n'acceptant pas d'être intimidé en sa présence, par son indépendance de vues. Lui aurait-elle de nouveau tendu les bras, qu'il se serait sans doute détourné d'elle. Et elle avait trop tendance à afficher son orgueil, à s'être servi de lui comme s'il était une aventure sans lendemain... C'était une allumeuse qui ne lui avait pas déplu, un peu hystérique, qui avait su profité de lui pendant quelques temps... Mais personne ne devait savoir, savoir qu'elle savait aussi bien se faire désirer dans l'intimité, aussi bien que de prendre son pied en lui prenant le sexe dans la bouche... En buvant son sperme... « Une salope », songeait-il... Mais il était sans prise sur elle, ne sachant pas vraiment ce qu'il cherchait, ne sachant pas la faire chanter... Le mécène s'aperçut du manège... En faisant tout ce qu'il pût, pour écraser Drabe en puissance, il le déprécia aux yeux de toutes ses connaissances, et il avait le bras long. Il tendit ses filets. S'il était nécessaire à cet homme marié, de prêter de temps à autre sa licorne, encore souhait-il lui choisir ses amants... Mais d'apprendre que ce fût Drabe, lui, ce bon à rien, ce

morveux, ce fainéant ! Et il n'était pas au courant de tout. Qu'il couvrît de ridicule cet avorton, avant d'être lui même, ridiculisé !

-Qu'est-ce vous faites ? lui demanda-t-il un jour, en l'apostrophant, dans la rue. Presque sûr de la réponse, il ricanait déjà...

-Je fais, répondit Drabe, sèchement, comme malgré lui.

-Quoi ?

-Un travail.

-Quel travail ? Vous cherchez à glander, comme toujours ! On n'a pas besoin de considérer deux fois, une engeance comme la votre... Si j'avais un fils, tel que vous !

-Je pense, répondit Drabe, sérieusement, après un silence. Je réfléchis...

-A quoi ! il n'y a rien à penser ! Vous ne voulez rien faire, dites-le ! Quel orgueil ! Vous vous prenez pour qui ? Vous êtes qui ?

-Je refais le monde, chaque jour...Je suis très vieux, déjà, vous savez...

-Imbécile ! Cela va vous rapporte quoi, de penser ? Vous êtes fou, à lier... L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt, n'oubliez jamais ça, à ceux qui travaillent. Croyez-vous que cette situation durera toujours, quand votre père ne sera plus là ? Il devrait vous mettre dehors, ou vous faire interner, boucler, hop ! Vous défrayez la chronique : A midi, parfois, vous n'êtes même pas levé... On ne vit pas de se moquer de l'opinion, ou il faut en prendre la responsabilité. Ne pas toujours se servir du paravent de votre père ! Vous serez un bon à rien, toute votre vie... Il ne pouvait pas lui dire qu'il avait couché avec sa maîtresse, qu'il avait été sur le point d'avoir un enfant d'elle...

-Je sais, un jour, je ferai les poubelles, pour

manger, on m'a déjà dit ça... Ainsi, vous m'observez ?

-Il n'est pas nécessaire de vous regarder deux fois pour comprendre ! On vous connaît dans la rue, allez ! On sait ce que vous valez ! Comment votre père peut-il accepter ça, je me le demande, un vieil ami à moi ! Cela va vous coûter cher, je vous le promets, de jouer votre petit maquereau ! La société n'a pas besoin de parasites, mauvaise graine ! Ou alors, du balai, dehors ! Allez coucher sous les ponts... Vous y serez bien. Vous n'aurez jamais de couilles, ce n'est pas joli de vouloir enculer la société... Je ne comprends pas comment un ami à moi, admet ça... N'avez-vous jamais conscience de lui faire du tort, de lui faire honte ? Madre de dios ! Hijo de puta ! ajouta-t-il, en espagnol... Si j'avais un fils comme vous !

L'homme était hors de lui... Il aurait pu lui injecter son venin à ce moment là, lui dire qu'il l'avait fait cocu avec sa Lola. Mais l'aurait-il cru ?

-Casses-toi, petit, si ce n'est pas mon poing que tu veux ! Tu apprendras qu'il faut toujours travailler, que la vie, c'est la guerre... Moi, j'ai commencé à douze ans... Les bons à rien finissent toujours par payer, par trouver ce qu'ils cherchent ! Tu mériteras ta misère, réfléchis à ça... Sur ce, petit con ! Je ne t'emploierais même pas pour balayer les rues !

L'entrepreneur s'en alla, hors de lui. Il avait une grosse commande en cours à réaliser. Il traitait ses ventes de fleurs, des violettes, et autres, parfois, sous forme de parfums, même avec l'étranger...

Il n'en faut pas davantage pour mettre au ban de la société, un jeune homme qui refuse de travailler, qui passe ses journées à ne rien faire, sans alibi, vivant aux crochets d'un père compatissant, dans la prétention futile de dicter sa loi aux autres, de ne pas se soumettre à la loi commune. Son ennemi usant de son influence,

en le jugeant d'un orgueil démesuré, le traitait souvent de Napoléon pour se moquer, et agissait pour le salir... La partie fut plutôt facile à jouer... Il y en a qui ne recherchent que ça, les victimes, les boucs-émissaires... Il en faut, il le faut, afin que le rite sacrificiel soit perpétré, mythe païen de la brebis immolée pour la satisfaction des dieux...

Drabe maniait les cartes machinalement, absorbé par le jeu, mais une part de lui-même était ailleurs... Dans sa griserie de bluff, de gagner, il avait parfois le sentiment de se sentir en quelque sorte dédoublé, jouant d'instinct, plus souvent que par calcul, sans être obnubilé par la chance. Il continuait de bluffer avec la circonspection voulue lorsqu'il s'agissait de se concentrer, ajustant des cartes dans la certitude vague qu'il allait gagner encore et toujours. Il avait le sentiment de se venger de ces années perdues... Oui, une autre part de lui-même était ailleurs... Dans son don de double vue, en jetant un bref coup d'œil sur les cartes qu'il tenait dans les mains, il croyait deviner ce que chacun des partenaires dissimulait aux autres, à croire que le jeu de chacun n'avait pour lui aucun secret, qu'il avait le pouvoir de prévoir quelle réaction précise aurait tel ou tel, à quelle limite son bluff le maintiendrait. Il jouait comme un magicien, un illusionniste... Le délire, la sorte de fièvre qui le possédaient, lui faisaient considérer l'assistance avec un défi croissant, une morgue sans concession. Secrètement conscient d'être le seul à savoir, il y avait du défi, de l'arrogance, dans son regard : « Comment, vous ne me reconnaissez pas ? Rappelez-vous ! Ma présence déclenchait une véritable psychose, au cœur de la ville ! M'avez-vous chassé de vos mémoires ? Bien sûr, j'ai changé depuis. Ce soir, je suis en veine et vous n'osez pas ! Entre Langres et moi, hein, vous avez fait le choix ! »

Il avait du mal à garder son calme, à se retenir pour ne pas se lever et les bousculer, les frapper, en laissant là, le jeu de cartes, ou en faisant avaler quelques unes d'entre elles à ceux qui regimbaient ! Pourtant les gens autour étaient aussi féroces que ceux qui le traquaient, rue de Cé, qui assaillaient Langres d'une haine perfide. Seulement ils avaient la mémoire courte, ou faisaient semblant... Drabe voulut quitter la table, sous un prétexte quelconque, en empochant son argent, mais resta. N'aurait-on pas souhaité truquer le jeu de Langres, l'homme d'affaires véreux, pour le voir perdre davantage ? Il s'enlisait, et lui aussi n'arrivait presque pas à garder son sang-froid.

-Deux mille euros, annonça quelqu'un d'une voix de fausset comme un préposé qui lit le résultat des examens, ou l'annonceur patenté des gagnants de courses hippiques. Il portait des moustaches de sergent major qui lui donnaient de l'assurance, un petit air crâne, mais si con ! Les mains de Drabe se crispèrent à peine. Le géant aux yeux bleus le vit...

-Qu'est-ce qui ne va pas ?

-Rien...

Le regard du géant se fixa sur Langres, qui fit semblant de ne pas y prendre garde, comme s'il n'acceptait pas de réplique, puis sur le fils du parfumeur. Celui-ci ne se débrouillait pas trop mal. Il lui arrivait de remporter une mise de temps à autre. Il souriait, détendu... Le patron d'usine, après avoir fini son cigare, en alluma un autre. Comme il perdait assez souvent, il remit son portefeuille dans sa poche.

-Cela porte malheur, dit-il, comme pour justifier son mouvement. Voyons voir, ajouta-t-il, en distribuant les cartes.

On crut Langres malade. Sans un mot, il sortit son chéquier, en détacha un chèque vierge, y inscrivit le montant, le parapha, et fit signe au patron du bar. En

aparté, comme quelqu'un qui murmure à l'oreille d'un autre, il déclara à celui-ci : « Pouvez-vous me changer ce chèque ? » Le tenancier eut l'air embarrassé. Il disparut un certain temps, puis revint, lui remit une liasse de billets qu'il compta. Il en aurait besoin tout à l'heure. Pour l'instant les jetons s'accumulaient devant Drabe, ou le fils du parfumeur, un peu devant le géant blond. Chacun profitait de la veine qui lui échouait, au détriment de Langres qui aurait mieux fait d'abandonner. On se réjouissait du tremblement de ses lèvres, de ses mains. Pourtant, on le vit reprendre peu à peu son contrôle, sa dignité. Ses doigts cessèrent de trembler imperceptiblement, ses lèvres aussi, son sourire, son regard, reprirent leur air narquois. Était-il si sûr de regagner ce qu'il avait perdu, la chance n'allait-elle pas tourner en sa faveur, au détriment de l'homme vêtu d'un costume bleu d'alpaga, qui pouvait devenir à son tour une victime potentielle ? Ou de Drabe, ou du fils du parfumeur ?

-Trois mille trois cents euros !

Il s'enferrait, ce n'était pas possible. On avait truqué le jeu ! Il observa les manches de Drabe... Celui-ci ne trichait-il pas, et cet autre, et celui-là ? Le géant blond lui souffla la fumée de son cigare dans les yeux.

-On dirait que cela ne s'arrange pas, dit-il. La chance, ça va, ça vient ! Un soir, on l'a, un autre soir, il faut subir... Cela se condense... Allez donc savoir pourquoi certains ont un jeu minable parfois, comme si cela confirmait leur nature ? A croire que l'on vous a jeté un mauvais sort !

Comment ne voyait-il pas qu'ils étaient tous ligüés contre lui, qu'il aurait mieux fait de partir ! Signerait-il un autre chèque après les derniers deux mille cinq cents perdus ? Drabe avait la valeur de trois mille euros devant lui. Il ne buvait pas, personne ne

buvait, même pas Langres qui avait l'air d'avoir soif. Celui-ci aurait dû le faire pour se détendre, reprendre souffle. Cette pression des regards rivés à lui l'indisposait. Comme si ses moindres défaillances pouvaient être vues, perçues, reconnues à sa mine, et réjouissaient l'assistance et les autres joueurs... Qui l'avait mis dans cette situation ? Pourquoi ce soir était-il sur la sellette ? A croire qu'il était soumis à la question, qu'il devait avouer ses crimes, justifier le pourquoi de sa présence là, et non pas ailleurs... Pourtant il avait un homme à lui dans la salle, au faciès plutôt patibulaire, une sorte de garde du corps qu'il feignait d'ignorer. Lui aussi riait jaune, mais ils étaient en minorité. Ce n'était pas l'état d'esprit des autres, autour... Certains, assoiffés de nouveau, étaient obligés de se lever de leurs chaises et arrachaient René à la contemplation de la partie.

Une rumeur malsaine suscitée par des langues de vipère s'élevait dans la salle, comme le vent, dehors, qui commençait à parcourir la ville et soulevait la poussière, les papiers, le long de l'avenue. Le vent d'autan, sec et chaud, le vent des fous... Langres, possédé comme un pestiféré, jaune de rage, perdait tout ce que l'on voulait.

Drabe devant sa malchance était persuadé qu'il devait connaître la peur. Il devait être superstitieux, comme tous les autres joueurs, sensible aux signes, aux intersignes, aux moindres changements d'atmosphère. De voir que son étoile l'abandonnait, cela lui faisait un peu de peine. Mais n'était-il pas venu là, sans état d'âme ? L'ambiance régnante n'était bonne qu'à déprimer Langres. Peut-être essayait-il de se dire en piètre réconfort : « Jouer au poker, pour le lucre, dans les établissements ouverts au public, c'est strictement interdit... Demain, je regagnerai... »

-Quatre mille cinq cents euros ! dit encore la

voix, comme le coup de clochette adjudicatif donné par un commissaire priseur anonyme dans une salle des ventes, pour un objet qui en valait beaucoup moins. Si le jeu n'en vaut pas souvent la chandelle, le dicton, ici, s'y appliquait. Pourquoi Drabe jouait-il ? Pourquoi les autres aussi ? Cette représentation théâtrale, ce rituel du jeu dans une arène, avaient-ils encore un sens ludique ? Drabe avait besoin d'argent. Les deux autres avaient l'air de jouer pour le plaisir, sauf Langres...

-Quatre mille cinq cents, fichtre ! dit la voix.

Le géant blond ralluma son cigare, le fuma avec malignité, en rejetant chaque fois la fumée sur le visage de Langres. Celui-ci releva le défi et le regarda en face. Il bouillait de rage. Les deux hommes évaluèrent à leur influx nerveux, la haine vorace qui les poussait à s'entredévorer. Aucun des deux ne dévia le regard. Puis comme s'ils n'attachaient plus suffisamment d'intérêt à se jauger, ils reprurent, attentifs, l'assemblage des cartes qu'ils tenaient dans les mains.

-Vous me donnerez de nouveau mille euros ? demanda Langres au tenancier, l'air penaud, les yeux se posant tour à tour sur chacun des joueurs, Drabe inclus. Il les observa un certain temps, leur tint tête, l'air glacial, puis avec un mauvais sourire propre à masquer sa rancune, rectifia :

-Plutôt mille cinq cents de plus, si vous les avez, en caisse.

-C'est la dernière fois, dit le patron, en prenant le chèque. Je veux bien jouer le rôle de banquier, mais il y a des limites !

Langres allait charger, cela se voyait. La galerie roucoulait d'aise, d'impatience, à l'idée de voir fondre cet argent, d'autre peut-être... Drabe considéra l'assistance. Parmi elle, à coup sûr, certains devaient le reconnaître, se souvenir de lui. Soudain, une voix dit, dans un souffle, assez fort cependant au point qu'il en

tressaillit :

-Entre un négrier et un gibier de potence, la partie est serrée... Ha ! Ha ! Ha !

Des ricanements suivirent. Il se retourna d'un coup. Les visages avaient changé d'expression, leur faux air semblait détendu. Il ne put se faire une certitude, rencontra des yeux bêtes et méchants, étonnés, considéra un peu plus loin le faciès hébété d'autres types qui consommaient autour d'autres tables, sans s'occuper de la partie. Une sonnerie de téléphone s'insinua dans la rumeur des voix, grêle, cristalline. Le patron du café se déplaça pour aller répondre. Il revint dix secondes plus tard, et cria presque avec humeur :

-M.Langres !

Il y eut comme un frémissement de joie. Les personnes présentes ne pouvaient pas, ne pas entendre.

-Votre fille vous demande à l'appareil.

Langres se leva, hésita, regarda les autres. Il était pâle, en s'essuyant le front de son mouchoir.

-Vous permettez ?

Il se fraya un passage, frôla des épaules qui ne s'effaçaient qu'à peine. Il passa derrière le comptoir pour prendre l'écouteur.

-Oui, d'accord... J'arrive...

Il raccrocha l'écouteur, tira son téléphone portable d'une poche, composa plusieurs chiffres, puis se dirigea lentement vers les autres, en hochant la tête.

-C'est la première fois de sa vie qu'il prend une pareille raclée, dit quelqu'un, à mi-voix, avec l'accent carré du Midi.

Le géant aux yeux bleus déclara, dans un gros rire :

-On l'entend demain avec impatience, il ne le sait pas. Il fait l'objet d'un contrôle fiscal... Une dénonciation, peut-être ? Ces messieurs des impôts

veulent voir ça de plus près, comment il blanchit son argent...

Il baissa le ton. Une quinzaine de personnes étaient là, à prêter l'oreille. Il ajouta :

-Demain, vers huit heures, il recevra la visite du fisc. J'ai rencontré l'inspecteur tout à l'heure, c'est un ami. Il a déjeuné avec moi... Je me trompe peut-être, mais cette fois il va être pincé. Depuis tout ce temps qu'il nous emmerde...

Langres revint, remit son portable dans sa poche et s'approcha de la table, raidi, en s'efforçant d'avoir bonne contenance.

-Excusez-moi, dit-il... Ma fille n'est pas bien. Elle vient de me téléphoner de rentrer, elle a besoin d'un médecin.

Un rire fusa, un seul. Langres, d'un mouvement vif de la tête, pensa un instant foudroyer du regard l'insulteur, mais se retint. Il eût été drôle qu'il se fâchât.

-Je suis obligé de partir... On continuera la partie une autre fois, dit-il, sans rancune, à Drabe, si vous le souhaitez.

-Nous allons compter, dit le géant blond.

Une fois le compte fait, Langres ramassa les billets qu'il lui restait, les rangea dans son portefeuille.

-Messieurs, dit-il, en souriant d'un rire faux, c'est ma tournée. Moi, je ne bois pas... René !

Le viticulteur, avec rondeur :

-Je vous en prie, laissez-nous ça... Nous pouvons payer les consommations. Vous êtes sûr que vous ne voulez rien boire ?

Plusieurs voix éclatèrent de rire. Elles montaient en arpège, pour faire écho à celle qui avait commencé la première à glousser... Langres hésita, fit mine de tendre la main à ceux qu'il connaissait, ceux qui se disaient ses amis, puis la remit dans sa poche. En haussant les sourcils imperceptiblement, il se dirigea

vers la sortie et déclara, en se retournant :

-Bonsoir.

-Il ne manque pas d'audace, dit quelqu'un.

La porte se referma. Un chahut s'éleva. On se serait cru dans un monôme d'étudiants, le bruit était aussi dense que dans une cour de récréation. Cela partait dans tous les sens. Beaucoup parlaient à la fois, se congratulaient. L'un d'eux résuma les débats : « On l'a eu. Il doit être fou de rage, mais il n'est pas au bout de ses peines. Demain, lui qui a passé sa vie à rouler les autres, qui vient de quitter la salle comme un chien battu. Demain... » Le vacarme cessa progressivement comme il était venu, de lui-même.

-Vous êtes sûr que l'inspecteur, le service des fraudes fiscales ?

Avec un battement des cils, le géant blond confirma :

-Vous en faites pas, allez... Avec ce qu'on lui prépare, il est fait comme un rat. Il sera obligé de rendre des comptes. Cette fois, il devra être obligé de prouver certaines choses, sinon...

Drabe se leva, ramassa son argent. Il quitta tout ce beau monde en déclarant comme Langres, l'instant précédent : « Bonsoir... » Dans la rue, les poches pleines, il souffla un peu. Il se sentit mieux, en marchant. Il se souvint de la mort de Jacques Mesrine, du dispositif mis en place pour le tuer. Il en avait suivi une émission à la télé. Ce qui l'avait ému, c'était de voir la satisfaction des policiers, leur joie à belles dents après qu'ils eussent réussi à l'abattre. « Comment peut-on se réjouir du malheur des autres ? », songea-t-il.

*

* *

Comme la veille, Nelly l'attendait dans la salle à manger. Une seule lampe était allumée, mais les volets n'étaient pas clos encore. Le cadre des fenêtres se découpait sur un ciel crépusculaire parcouru d'ombres noirâtres.

En remontant la rue Bayard, Drabe avait senti sur sa nuque, des courants d'air imprévus, des bourrasques de vent sec et chaud. Il était en colère contre les autres : « Ces salauds ! » pensait-il... L'atmosphère lourde saturée de chaleur agissait sur ses nerfs. Il y aurait peut-être un orage. Les lampes de la rue s'allumaient. L'air d'une densité spéciale générait en lui une excitation fébrile. Tout respirait l'énervement, les voitures qui passaient, semblaient plus rapides, les gens qu'il croisait plus hargneux, les odeurs plus agressives. L'électricité était dans l'air.

M.Dominique, debout, près de Nelly, une serviette à la main tournait le dos à la porte. Nelly vit Drabe venir. Ses lèvres bougeaient encore. Elle était en train de dire quelque chose, mais s'arrêta comme prise sur le fait. Pourtant son attitude n'avait rien d'équivoque ou de répréhensible. M.Dominique ne se retourna pas d'emblée. Il sembla à Drabe qu'ils avaient l'air embarrassé.

Elisa s'amusait avec le petit chat du matin. Elle lui tenait les pattes de devant, comme pour l'obliger à marcher. Le chaton miaulait, il n'avait pas l'air de vouloir jouer à ce jeu-là. Nelly avait habillé Elisa d'un ensemble neuf dont la couleur d'un bleu très clair se mariait avec celle de ses yeux. La petite vit Drabe s'approcher, laissa le chat qui s'en alla, prit sa poupée sur la chaise, se mit à bredouiller des paroles de son invention, en s'adressant à la poupée. Drabe se pencha, lui donna un baiser.

-Je n'espérais plus te voir arriver, dit Nelly.

J'avais faim, je me suis fait servir à dîner. Tu arrives tard. Il n'y a plus rien à manger, ajouta-t-elle avec de l'humeur, comme si elle le lui reprochait.

Il se sentit vexé. Le cuisinier n'osait pas partir. Il les regardait l'un après l'autre, sans rien dire. Ses yeux décrivaient un demi-cercle, toujours le même, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, avant de s'immobiliser au point initial. Ils s'adoucissaient avant de recommencer leur va et vient.

-Il reste de la soupe. Je vais vous faire aussi un sandwich, murmura-t-il.

-Ce serait gentil.

-Pâté ? Jambon ?

-Peu importe.

Il s'éloigna. Nelly interrogea son compagnon du regard.

Drabe tâta ses poches afin de faire voir qu'elles étaient pleines. Gêné par la fenêtre ouverte sur l'extérieur, de son propre chef, il alla fermer les volets, se retourna : il ne retrouva pas l'air accueillant, doux, affable, de Nelly. Elle n'était décidément pas du genre soumise. Peut-être lui en voulait-elle de l'avoir prise pour une autre ? Il n'était plus dans l'ambiance du café de la Terrasse... La tension du jeu, le brouhaha, après le départ de Langres, la réaction des joueurs, des spectateurs, les péripéties des heures passées là-bas, persistaient encore en lui. Il avait du mal à effacer ces impressions, à s'adapter au silence qui régnait dans la salle de restaurant, à la simple vue de Nelly, d'Elisa qui jouait avec sa poupée dans un chuchotis imaginaire. Satisfait d'avoir gagné, de s'être senti le vent en poupe, il souffrit de se sentir étranger, comme perçu différemment pas Nelly. Elle ne lui disait rien cependant, elle l'interrogeait toujours du regard, ne souhaitant que d'être mise au courant. Mais il se sentait séparé d'elle. Son état d'esprit ne coïncidait pas avec

l'ambiance de la salle, la réalité de Nelly, d'Elisa, de M.Dominique. Comment leur parler, être en symbiose avec eux, communiquer ? Il se sentit mis de côté, tâta de nouveau ses poches pleines à craquer, sortit quelques billets pour les montrer. Cela ressemblait au soir où il avait rencontré Nelly...

-Tiens, dit-il.

Il les posa sur la table :

-Prends !

Nelly hésita, puis il la vit assembler quand même les billets, satisfait. Il avait environ trois mille euros en poche, il n'avait pas eu le temps de les compter.

On lui avait offert le champagne. Le patron de l'entreprise, le géant blond avait voulu à tout prix lui en offrir. « Cela s'arrose... », lui avait-il dit. Il n'avait pas pu refuser, il avait trempé ses lèvres dans le verre, juste un peu mais n'avait pas bu. Il s'était retenu à temps. Il ne voulait pas se démarquer avec arrogance des autres joueurs, ils n'auraient pas compris. Ni des familiers aussi qui buvaient. Pourtant à mesure que l'homme taillé en hercule se réjouissait, multipliait ses plaisanteries, il devenait de plus en plus sombre. Cela ne se voyait pas, mais pouvait-il boire du champagne avec la race de ses ennemis ? Le fils du parfumeur devenu volubile sablait le champagne avec allégresse, ce qui lui donnait une coloration du visage qu'il n'avait pas auparavant. Il était entièrement de l'avis de l'entrepreneur, accueillait toutes ses réparties et en rajoutait, en hochant la tête. Il riait du bon tour qui se préparait pour le lendemain. Drabe se retint pour ne pas les bafouer, en leur lançant le contenu de son verre au visage.

-Je me demande bien, finit par grommeler le colosse, si je ne vais pas payer une autre tournée... Je suis si content que vous l'ayez possédé, dit-il, sur un

ton admiratif, à Drabe, en constatant qu'il n'avait rien bu. Vous ne buvez pas ? ajouta-t-il, après coup... Vous n'aimez pas mon champagne ?

-Non, jamais après le pastis, je ne fais jamais de mélange.

Drabe sortit du groupe, après avoir déposé son verre sur une table. Son état d'esprit n'était pas le leur. Il les décevait, il le voyait, et savait qu'on lui en voudrait de ne pas partager leur joie haineuse.

-Ma femme m'attend, excusez-moi.

-A demain.

-Peut-être, je ne sais pas... Au revoir.

Un peu troublé, pas vraiment content d'avoir gagné, il aurait dû se sentir en joie d'avoir floué ses imbéciles. Après avoir marché dans la rue, énervé par le vent sec, étouffant, il se trouvait devant Nelly qui semblait une étrangère, une femme qu'il ne reconnaissait pas. On se fait souvent une idée exagérée sur les êtres avec qui l'on vit. Il y a toujours cette part d'ombre, présente, qui les accompagne dans leurs moindres gestes, leur changement d'humeur, à fortiori, lorsqu'il s'agit d'êtres de rencontre. A qui se fier ? Ils envahissent le champ de notre esprit par des flashes où notre imagination leur donne une résonance qu'ils n'ont pas. Passé l'attrait ou le charme du dépaysement, ils deviennent ce qu'ils sont vraiment, ou ne cessent de nous investir encore, de nous étonner. On s'enrichit au contact d'autrui. Rares sont ceux qui vivent en nous longtemps, on croit se familiariser avec l'idée de leur réalité, mais celle-ci nous reste étrangère à jamais... Il en faisait l'expérience, ce soir-là, par le fait qu'il venait de voir Nelly en tête à tête avec M.Dominique. Une Nelly différente qui lui échappait par sa relation avec l'homme. Presque jaloux, si ce n'était pas vraiment de la jalousie, il ressentait de la méfiance, un soupçon

qu'il avait perçu à peine auparavant, auquel il n'attachait pas suffisamment d'importance.

-Que t'a raconté cet homme, ou que lui as-tu confié ? demanda-t-il, en faisant allusion à M.Dominique.

Elle le défia du regard un instant, en ébauchant un sourire où il crut lire de la condescendance.

-Rien... Il a vécu à Nice, lui aussi.

-Et alors ?

-Rien... Ainsi, tu as gagné ?

-J'ai fait ce que j'ai pu, et j'ai faim. Cela m'a donné soif, aussi.

Il se versa un verre d'eau de la carafe, dans son verre qu'il but.... Un second.

Nelly apprécia, avec satisfaction.

Le cuisinier s'approcha dans la salle, lui apporta un plat de soupe. Il disparut et revint quelques secondes plus tard, avec une assiette de sandwiches, un pichet de vin. M.Dominique hésitait à rester debout, près d'eux. Il alla se camper dans le vestibule sur le seuil, face à l'ombre de la rue. Le tonnerre gronda au dessus de la ville, Drabe voyait l'homme au dos rond, impassible.

-C'est lui qui t'a adressé le premier la parole ? demanda-t-il, en baissant le ton.

-Je l'ai appelé pour lui dire que tu rentrerais sans doute tard, lui demander s'il était possible qu'on te garde un peu à manger. Il n'a fait aucune difficulté.

-Que lui as-tu dit aussi de moi ? Que je faisais une partie de poker, que j'étais un joueur invétéré ? Je m'en doutais. L'as-tu mis au courant de nos affaires, comme si cela ne suffisait pas que nous soyons là, dans cet hôtel minable, qu'il nous y voit tous les jours ?

-Tu étais satisfait de l'avoir trouvé ! Tu as aussi profité de l'aubaine à son insu ! Avec ce que tu as gagné, il faudra que tu lui rendes un peu de son argent,

à moins que ce ne soit la totalité !

-Occupe-toi de tes affaires, dit-il, sur un ton rancunier et ne me fais pas la morale... N'oublie pas que c'est toi, qui...

-Cela te met mal à l'aise, n'est-ce pas ?

Il eut la stupéfaction de voir qu'elle jouait contre lui, se jouait de lui.

-Méfie-toi, dit-il. J'espère que tu ne lui as pas raconté ta vie, notre vie ! Ne reste pas là, quand j'aurais fini de dîner. Je préférerais que tu montes dans la chambre, avec Elisa.

-Et toi, que vas-tu faire ? Retourner là-bas ?

-Non.

Elle fut sur le point de lui demander des précisions mais finit par comprendre qu'il ne valait mieux pas, après ce qu'il venait d'apprendre d'elle. La série des non-dits continuait où ils jouaient un peu comme au chat et à la souris.

Elle laissa tomber, avec un rien de regret dans la voix :

-Tu rentreras tard.

-Je ne sais pas.

Elle savait qu'il n'y avait rien à craindre de lui, ce soir-là, qu'il ne partirait pas en les laissant sur place. Certes il pouvait se rendre à la gare, franchir le pont sur le canal, prendre un billet de train pour n'importe où et les laisser choir. Elle regretta de lui avoir suggéré de rembourser les mille deux cents euros à M.Dominique en les plaçant derrière la reproduction du tableau de Van Gogh dans sa chambre. Trouverait-il le courage et l'honnêteté d'avoir une explication avec lui ? Dans l'ignorance de certains faits, Drabe continuait à se demander si Nelly était complice des libéralités de M.Dominique, mais à quel prix ? Il lui avait été facile de dérober l'argent dans sa chambre, il ne revenait pas sur la possibilité que c'était un coup monté entre elle et

lui. Il avait eu un instant l'idée qu'ils avaient manigancé la mise en scène du vol pour préserver son amour-propre, mais d'autres préoccupations avaient envahi le champ de son esprit : la partie de poker, sa rancune à l'égard des autres... Si M.Dominique était de connivence avec Nelly, s'il avait su ménager sa susceptibilité, ils auraient une explication, c'était clair. Ce dernier n'avait jamais eu le comportement rancunier de quelqu'un qui sait que l'homme à qui il adresse la parole, l'a floué, ni de celui qui regrette seulement de ne pas avoir été là pour le prendre sur le fait... S'il était au courant de tout, il savait se contrôler suffisamment pour n'en laisser rien paraître. C'était ce à quoi songeait Drabe, un peu...

-Tu devrais monter.

-A tout à l'heure.

Elle prit Elisa par la main et toutes deux s'engagèrent dans le vestibule. Au passage, Nelly dit :

-Bonsoir, M.Dominique.

Puis à la petite :

-Elisa, dit bonsoir.

-Bonsoir, monsieur Dominique.

Celui-ci se retourna à demi, murmura de sa voix mal timbrée qui gargouillait dans sa gorge :

-Bonne nuit, mon enfant.

Il s'approcha, se pencha et la baisa au front.

Drabe finit son sandwich, s'essuya les lèvres après avoir bu le fond de son verre, et gagna le vestibule.

M.Dominique changea d'attitude à son approche, comme quelqu'un, dont on sent la présence rôder autour de soi, dont on souhaite la venue sans obtenir le contact adéquat. Il ne se retourna pas, dans le court silence où il le sentit se déplacer. M.Dominique

ne pouvait pas ne pas se rendre compte qu'il s'approchait, et quand Drabe fut près de lui, il n'en fut pas inquiet. Ils restèrent ainsi, l'un près de l'autre à regarder la rue. Du seuil de la porte d'entrée, ils observaient, dehors, la rue silencieuse. La nuit était pleine, éclaircie par les lampes... Dans la clarté d'un réverbère au coin, ils aperçurent une masse sombre de nuages figée au dessus des toits en forme de dôme de la gare, de l'autre côté du pont et du canal.

-De l'orage, n'est-ce pas ? murmura Drabe.

M.Dominique répondit sans le regarder.

-Peut-être.

Il y eut un silence où chacun avait l'air de se reprocher son mutisme, son incapacité à rompre le silence de la rue. M.Dominique parla le premier :

-L'orage va éclater, il n'y en a plus pour très longtemps. Avez-vous vu sillonner les éclairs ? Il fait si lourd.

Ils se regardèrent, virent une gêne égale sur leur visage. Le tonnerre gronda... Drabe se décida :

-Vous connaissez M.Langres ?

Loin de Nelly pour qu'elle ne sût rien de ce tête à tête, il s'aperçut que M.Dominique l'intimidait, qu'il avait eu un pincement de jalousie en le surprenant en conversation familière avec elle, mais ce n'était pas vraiment de la jalousie. Il se sentait comme écarté. Ce n'était pas tout à fait une relation d'adulte vis à vis d'un autre qui les rapprochait. Les rapports de force encore mal définis lui firent penser qu'il trouvait dans son amorce de dialogue avec cet homme, plus âgé que lui, de par sa véritable personnalité, qu'il en savait davantage sur le plan de la vie et qu'il devait être cultivé aussi. La révélation d'une partie de son passé dont il avait saisi l'affleurement au début, dans sa façon d'être, l'expression de son regard, l'intimidait. Il craignit de se placer en position d'infériorité par avance

devant cet homme, comme s'il n'avait pas l'habitude de faire face à un monde d'adultes qui connaissent la vraie vie... Il méconnaissait l'amitié. Vieux réflexe... Cependant, M.Dominique ne lui demandait rien de tel. Vis à vis de lui, Drabe se sentait comme un écolier qui tourne autour du nouvel instituteur en brûlant de faire sa connaissance. On ne lui infligeait pas de rapport de force. Il se souvint de son père... Il avait lu Nietzsche sur la morale du maître et de celle de l'esclave, sans en peser tout à fait la substance... Il s'aperçut qu'il recherchait la sympathie de cet homme, que s'il ne la trouvait pas, il serait déçu. M.Dominique ne pouvait sans rendre compte. Pour lui, il était avant tout l'ami de Nelly. En tant que tel, il s'était montré généreux : il avait fait don de mille deux cents euros pour les aider sans être dupe... Il paraissait n'attacher aucune importance aux rapports de force, il semblait loin de tout ça, de ce petit jeu, et souhaitait encore au contraire leur venir en aide. Il était vêtu de blanc, comme ses cheveux blancs qu'il portait peignés en arrière, empreint d'une étrange dignité. Il y avait de la bonhomie dans son regard. Il était la bonté mais ce n'était pas un philanthrope. Il semblait estimer Nelly, comme si elle aurait pu être sa fille, pour certaines raisons à découvrir...

-Je le connais un peu, répondit-il, à propos de Langres.

Quelle avait été la vie de cet homme en pantoufles, aux jambes enflées, à la nuque d'apoplectique ? Il continuait de vivre là, devant lui... Il avait dû être, très différent... « Il suffit de tourner la page, semblait-il dire, la page, simplement... » Il donnait l'impression de se survivre, au ralenti, comme les pieds qu'il posait lentement sur le sol, qu'il semblait doucement tâter du bout de ses savates, comme si c'était devenu du roc, de la fluidité aussi, comme s'il

pouvait circuler librement dans l'atmosphère environnante sans craindre d'être serré brusquement par un étau à la gorge, à la poitrine, avant de s'écrouler, pantelant... Il donnait l'impression d'un ressenti supérieur et dérangeant, impressionnant, comme s'il percevait une autre dimension... A cause de cela, Drabe lui accordait une importance qu'il n'avait peut-être pas, le voyait davantage en ancien président d'un club de golf vêtu d'un veston bleu marine et d'un pantalon blanc. En richissime armateur, sur le pont d'un yacht, arpentant la croisette, à Cannes, entouré de jolies femmes avec ses entrées dans les palaces, au Carlton, par exemple, où il aurait loué une suite. Ou dans les casinos de Deauville ou de Monte-carlo, avec le standing mondain de sa vie habituelle plutôt que dans l'arrière salle de cet hôtel de troisième ordre... Avec ses cheveux blancs, ses yeux bleus, sa surprenante dignité, la finesse de ses traits, il ne lui manquait que des lunettes noires pour jouer un remake de Mélodie en sous-sol, ou du Clan des Siciliens, en sosie de Jean Gabin... Il semblait précédé d'une apparence étrange, fictive, qui achoppait brusquement devant l'expression de son regard vif, averti, lucide. A cause de cette vie qu'il soupçonnait, qu'il avait dû avoir, Drabe, dans une sorte de mépris parce qu'il n'aurait jamais ce genre de vie, si sa nature s'y opposait, ne se sentait pas jaloux mais lui en voulait en quelque sorte, comme une certaine façon de se défendre contre lui. Il était aussi d'une autre génération... Les yeux de M.Dominique lassés de pétiller, avaient dû voir beaucoup. Ce n'étaient pas de la résignation qu'ils inspiraient, ni de l'amertume, rien de ce que l'on pouvait s'attendre à découvrir chez l'amant d'une femme d'âge, la veuve Joubert, mais une indifférence perméable cependant à la présence du jeune homme que Drabe se sentait devenir près de lui.

La nuit précédente, il lui avait volé ses économies. Il le savait, n'en laissait rien voir, n'en marquait aucun dépit.

Des bouffées d'air frais alternaient avec des souffles d'air chaud. Dans la rue, un camion s'arrêta, un semi-remorque, dans un bruit de freins qui décompressent. Le chauffeur fit la manœuvre. Durant quelques instants, ils eurent leurs tympans assaillis par les trépidations du moteur, le bruit fut infernal. La rue entière en tremblait, puis le chauffeur stoppa le moteur, descendit. Il salua M.Dominique : c'était un client de l'hôtel.

-Est-ce que sa situation est vraiment mauvaise ? demanda M.Dominique.

Il s'agissait de Langres que Drabe avait choisi comme point de repère de conversation. Le cuisinier murmura de sa voix sans timbre :

-Ils finiront par l'avoir, il y a longtemps qu'il est sur la corde raide. Même en étant malin, on ne lutte pas contre toute une ville à se moquer de l'opinion sans y laisser des plumes, surtout ici, dans le Midi...

La conversation de l'homme avancé en âge, trouvait un écho direct en Drabe... « J'ai connu ça, aussi... », songea-t-il, mais il n'en parla pas. Etait-ce seulement transmissible ? A quoi bon...

-D'après certains dires, demain matin il recevrait la visite du fisc... Redressement fiscal, amendes pour fraude... De quoi fermer boutique.

-Qui vous a dit ça ?

-Je faisais un poker avec des amis à lui... Un certain Pradal, propriétaire d'une usine de confection dans la région, qui lui en veut particulièrement...

-Un ancien complice ? Si on lui impose un contrôle fiscal, croyez-vous qu'il n'est pas de taille à se défendre ? Il s'en tirera, tout juste passible d'une amende.

-D'après ce que j'ai appris, il paraît qu'il a plusieurs fois fait faillite.

-Cela se peut, mais l'homme sait nager... Il se défendra jusqu'au bout. On peut être même sûr qu'il attaquera...

-Qui ?

-Dans ces sortes d'affaires, ils forment un clan toujours, un cercle de bénéficiaires. A supposer que l'on veuille lui faire porter le chapeau, il en mettra d'autres dans le coup. A moins qu'il ne puisse pas...

-Pourquoi ?

-Toutes sortes de raisons, des pressions... Il peut même donner l'idée qu'il perd momentanément la partie pour mieux frapper ensuite... S'il est côté et que sa côte descend, il peut tout vendre à vil prix, quitte à racheter. Tout dépend de ses accointances avec certains milieux. On peut être trahi par ses meilleurs amis. Prenez une paume, par exemple... Il y a le cœur, il y a la peau. Si elle est infestée de vers, il arrive qu'ils atteignent le cœur, qu'elle pourrisse. Tout dépend des vers, des parasites qui gravitent autour, à l'intérieur. A la longue, le constat devient navrant... Ce qui est pourri, vous savez... Mais il a vécu dans la pourriture, dans les décharges, dans des zones infestées de rats, de vermine, et de cancrelats, que vous ne fréquenterez jamais. Il est quasiment imbattable tant qu'il reste en vie. Il a touché le fond...

M.Dominique constatait de sa voix neutre, sans inflexion, presque monocorde, le visage dénué d'expression. Peut-être parlait-il pour lui, autant que pour Langres. Peut-être des comparaisons, des analogies s'établissaient-elles dans son esprit ? Lui aussi ne pouvait pas en dire trop, comme Drabe tout à l'heure. Fasciné par cet homme qui devait avoir son secret, qui ne rougissait pas d'être l'amant d'une femme impotente, qui conservait sa dignité pour lui

seul jusqu'au bout, pas pour les autres, n'y avait-il pas une concordance entre Langres et lui ? A une période différente, cet homme bravant les obstacles, les vents contraires, ne s'était-il pas battu au delà de ses limites pour rester maître de son navire ? Il avait perdu, mais en conservant son intégrité. On joue toujours... Depuis ce soir, depuis qu'il avait relevé la tête en ne buvant pas, insensible à la haine autour de lui, depuis qu'il avait de l'argent dans les poches, Drabe se sentait enclin à se choisir des amis. M.Dominique, bien sûr, lui inspirait confiance et reconnaissance.

-S'il a magouillé quelque part, ça va se voir, continua celui-ci... Les comptes, les fichiers bidons sur ordinateur, ça se voit. Il faut trouver des blanchiments plausibles, des alibis... Si son bilan présente des entrées ou des sorties frauduleuses... C'est le genre à ça. Son problème : un vice. Il a toujours su s'entourer de comptables véreux. Même s'il a pris des précautions, il n'est pas impossible qu'on l'ait, cette fois...

-Personne pour l'avertir ?

-A quoi cela servirait-il ? Il n'aimerait pas ça. Ceux qui savent quelque chose se tairont. Ils sont trop à l'affût, concernés par les retombées, les conséquences.

-Croyez-vous que si on lui téléphonnait, on ne pourrait pas lui rendre service ?

-Vous prendrait-il seulement au sérieux ? Tout le monde ne le peut pas, moi-même...

-Connaissez-vous son adresse ?

-Pas vraiment. Je sais qu'il loge de l'autre côté de la Garonne, sur la rive gauche. Il faut traverser le Pont-Neuf. Il habite près de la Prairie des Filtres, du quartier Saint-Cyprien... Ecoutez, si vous tenez à le voir, on peut regarder sur le bottin. Mais croyez-moi, vous perdez votre temps, il vous recevra comme un

intrus. Faites attention, il convient de vous mêler uniquement de vos affaires...

Drabe insista :

-Donnez quand même, pour voir...

M.Dominique prit l'annuaire, le lui tendit. Drabe le consulta. Il lut : « Langres Francis, rue Corot, numéro vingt... Téléphone 05 61... »

-Vous permettez ?

-Je vous aurais averti !

Drabe prit le téléphone, composa la combinaison de chiffres en appuyant sur les touches...

-Allo.

-M.Langres ?

-Lui-même. Qui est à l'appareil ?

-Excusez-moi, j'aurais voulu vous parler. Je suis Frank Drabe, celui avec lequel vous jouiez au poker, ce soir... Il faut que je vous parle.

-Volontiers, quand voulez-vous venir ?

-Ce soir, c'est urgent. Je voudrais vous mettre au courant d'une chose.

-Cela ne peut pas attendre demain ?

-Non, c'est urgent, je voudrais vous donner des renseignements sur ce qui se trame.

Une ou deux minutes, de silence... Drabe crut que son interlocuteur allait raccrocher, puis perçut de nouveau sa voix :

-D'accord, puisque vous y tenez... Je vous attends vers les onze heures. Vous savez où j'habite ?

-Oui.

-Bon... A tout à l'heure...

De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber, dehors, en s'écrasant, qui faisaient des taches rondes et régulières sur le trottoir trop sec.

-Je vais y aller, dit Drabe.

M.Dominique ne dit rien, sur le moment, puis déclara :

-Ne partez pas à pied, avec ce temps. Il pleut et c'est loin. Il y en a pour une bonne heure de marche. Je vais vous prêter ma voiture... Il fouilla quelque part, derrière le comptoir.

-Voici la clef.

Il la lui tendit.

-C'est la petite Opel grise, dans la cour...

Drabe se dirigea vers le garage. Tout à coup un véritable déluge tomba du ciel accompagné de roulements de tonnerre.

*

* *

Il eut du mal à se repérer et passa le Pont-Neuf désert, tourna en rond un bon quart d'heure, puis s'engagea dans une vieille rue à proximité du fleuve... Il pleuvait. Dans le va et vient des essuie-glaces, les raies de pluie obliques étaient visibles devant les phares, sous la lumière des réverbères. Il gara le véhicule. L'humidité de l'air était accrue par la présence de la Garonne dont la masse d'eau irradiait une sorte de brume. Le long d'un couloir étroit, il eut du mal à marcher avec son parapluie. L'eau dévalait en cascade sur la chaussée. De temps à autre, il raclait les façades du bout des baleines de son parapluie.

Il découvrit l'entrée de la maison en face. Une marche surplombait le niveau du trottoir, donnant accès au rez-de-chaussée dissimulé en retrait de colonnes en forme de pilastres pour supporter les étages, une porte... Sous la voûte ainsi formée, le seul endroit sec.

Au dessous de l'encorbellement, Drabe chercha la sonnette. Il appuya dessus, n'entendit rien, referma

son parapluie. Il n'avait pas osé en refuser l'usage à M.Dominique pour ne pas arriver détrempé chez Langres. Il sonna encore, traversa la rue... De la lumière au premier étage filtrait. La sonnerie était-elle détraquée, ou la fille de M.Langres malade à ce point que ce dernier mettait autant de temps à répondre ? Il ne perçut aucun bruit à l'intérieur, comme si la maison était inhabitée... Une raie de lumière insistante poudroyait dans l'interstice des volets. Il frappa d'abord timidement, du bout des doigts, puis avec le poing, à peine, tendit l'oreille. Il y eut un bruit de pas dans l'escalier, dans le corridor. Il reconnut la voix de M.Langres :

-Qui est là ?

-Je vous ai téléphoné, tout à l'heure...

Se souvenait-il seulement d'avoir entendu son nom ? Il ne dit pas : « C'est moi, Frank Drabe, celui que vous attendez... » On retira la chaîne de sécurité, une main fit mouvoir le pêne dans la serrure, la porte s'ouvrit. Une lumière plutôt faible éclairait le vestibule.

-Excusez-moi, prononça Drabe, embarrassé. J'avais besoin de vous dire quelques mots.

Il sentit le vendeur de chevaux gêné par sa visite nocturne, perçut d'emblée qu'il n'était pas le bienvenu.

-Entrez, je vous en prie..., lui dit-on d'un air peu amène.

Etait-ce la rancune qui le faisait parler ainsi ? Si le gagnant venait voir le vaincu, pour quelles raisons le faisait-il ? A supposer que Drabe eût triché, s'il avait du remords, c'était le moment de le dire. Comment interpréter sa démarche insolite ? Voulait-il lui rendre l'argent ? Langres resta un bon moment sur le qui vive, visage à peine visible dans la pénombre, chemise blanche faisant seulement une tache plus claire.

-Montez, dit-il, enfin.

Il le fit passer devant lui avant de le précéder au

niveau du le palier, de pousser une porte vitrée. Ils eurent accès à une salle à manger au mobilier assez quelconque, aménagée de meubles de série, une table en chêne brut d'un seul tenant de style rustique, des chaises de bois attenantes, occupant le centre de la pièce.

Par une porte ouverte donnant sur la cuisine, Drabe aperçut de la vaisselle sale dans un évier. Il eut l'idée avec certitude que son hôte était sur le point de la laver. L'appartement semblait étrangement silencieux.

-Asseyez-vous dit-il, je n'ai pas pu répondre tout de suite. Il y en a qui s'amusent à sonner chez moi, comme cela, le soir, pour m'embêter. Avez-vous une idée de ces sortes de gens ? Je ne savais pas qu'il pleuvait si fort, dehors... Il ajouta : Du moment que vous m'aviez prévenu...

Une autre porte entrouverte, au bout du salon, donnait sur la chambre où sa fille devait être étendue sans doute. Ils prirent place de biais, dans des fauteuils, devant un immense poste de télé éteint. Drabe fixa son interlocuteur :

-Tout à l'heure, quand vous êtes parti, j'ai entendu certaines choses... Excusez-moi, je vous dérange peut-être, à cette heure ?

Comme s'il hésitait, Langres ébaucha le mouvement d'aller fermer la porte de communication avec la chambre de sa fille mais n'osa pas. Drabe, de plus en plus embarrassé, se demanda s'il devait parler.

-Il paraît que vous aurez demain la visite de services fiscaux, qui vont vérifier votre comptabilité.

Langres fronça les sourcils, et ne souriait pas du tout. Il avait plutôt un air réprobateur. « De quoi se mêle-t-il, celui-là ? », semblait-il signifier.

-D'après les dires de Pradal, ces messieurs des impôts, de la répression des fraudes, vont venir vous

voir demain. Vous connaissez Pradal, le géant, celui au portefeuille gonflé à bloc ? Son assurance, son arrogance, m'ont répugné et il m'a paru urgent de vous avertir.

-Je vous remercie.

Langres marcha vers le buffet du même style que la table et les chaises, l'ouvrit, prit une bouteille et deux verres et vint les poser sur la table. Ses mains tremblaient légèrement. Il versa de l'eau de vie dans les deux verres.

-A la vôtre, dit-il. Vous savez, Pradal est un bambochard, un m'as-tu vu de grande gueule. Il n'aime que le clinquant. Beaucoup d'esbroufe, mais il ne m'impressionne pas. Il a beau rouler en BMW, ou en Mercedes qu'il casse régulièrement... Même s'il veut me mettre dans le trou, le phénomène est courant. J'en ai l'habitude... D'ailleurs, il se trompe.

Il en rit les lèvres serrées.

-Aux yeux de certains, je suis le coquin, le voleur. On m'accuse d'avoir escroqué des dizaines de milliers de gens, quoi encore ! De m'être livré à des tripotages inimaginables, d'avoir violé la loi ? Je suis blanc comme un chou, je suis bien renseigné. Cela les fait enrager qu'ils ne puissent rien faire...

Ce soir, le veuf solitaire venait de préparer le dîner à sa fille, sa tendre aimée qui venait d'avoir sa crise, et manches retroussées se préparait à mettre tout propre. Sa maison, une toulousaine, comme on dit dans le Midi, devait donner sur un jardin aux arbres fruitiers, aux parterres de roses, de pétunias, d'héliotropes, de forsythias, avec du terrain ensemencé, sarclé, bêché, un potager où il récoltait ses légumes, ses salades, ses plants de tomate. Un chat aussi devait guetter les oiseaux, attraper les souris. Il rapprocha les verres sur la table, y versa de nouveau de l'eau de vie.

-Pradal est un salaud, comme tant d'autres, bien

placé pour savoir ce qu'il avance, murmura-t-il. J'ai travaillé avec lui. Vous êtes bien aimable d'être venu m'avertir, mais cela ne sert à rien. Ce n'est pas dramatique... C'est un Jean foutre... Je ne comprends pas, avoua-t-il, au bout d'un instant, je suis très étonné. Ou plutôt, je m'y attendais... Mais vous, vous sentez-vous investi d'une mission ? On dirait que vous chercher à sauver l'humanité, à la racheter de ses péchés ! Sauveur, mais sauveur de qui ? Il n'y en a jamais eu, c'est un mythe... Tiens, tiens, dit-il, en riant les lèvres serrées, ce n'est pas très sérieux, tout ça ! Vous oubliez que les autres, vous ne les changerez jamais ! A moins que vous soyez assez naïf à ce point, pour le croire, que vous nagiez dans le délire... Dans ce cas, c'est grave, il faut vous faire soigner. Je ne vous en veux pas, même si je pourrais considérer cela comme une insulte, une injure... Tout juste si je ne vous dis pas de ficher le camp, de prendre la porte ! J'ai eu la faiblesse de croire que je pouvais trinquer avec vous parce que vous m'avez battu au cartes...

Il eut soudain comme une impulsion perceptible aux yeux de Drabe, mais se contint, se reprit, la voix radoucie :

-Certains sont-ils déjà, au courant ? insinua-t-il d'une voix neutre, sans attacher trop d'importance à sa question.

-Il semblerait, dit Drabe, qui avait du mal à avaler sa salive.

-C'est à moi qu'on en veut, dit-il... Ha, ha ! Il éclata de rire. Sachez, cher ami, que la haine que l'on suscite peut devenir une force, une raison de vivre ! Si l'on ne meurt que lorsqu'on le veut, quelle démarche oblatrice vous pousse à vouloir sauver de gens noués qui ont opté pour le mal, leur profit propre ? Rien à faire, jeux dangereux, comportement à risques ! Le délire oblatif mégalomane rend toujours perdant...

Vous vivez seul ?

Drabe ne répondit pas mais fit signe que non, de la tête. Langres déclara en riant:

-On pourrait croire qu'il s'agit d'un manque affectif ! Vous voulez les sauver contre leur volonté ? Pour qui vous prenez-vous ! Ecoutez, il n'y a que des mobiles, des motifs, des intérêts ! Si l'on devait se soumettre aux intentions des autres ! On n'a guère le choix ! Ils essaieront de m'avoir cette fois encore, certes ? Mais que peuvent-ils faire ?

Ses yeux brillaient d'une lueur d'ironie, sardonique, cruelle. Il observa Drabe, étonné de voir que son adversaire au jeu voulait devenir son ami. Mais pour qui se prenait-il, celui-là ? Il méritait une leçon ! N'était-il pas avec les autres contre lui ?

-C'est pas sérieux, murmura-t-il de nouveau.

Comme Drabe se tournait vers lui.

-Buvez, dit-il, ça va vous remettre. Sachez-le, si je peux me permettre : il est parfois dangereux de se mêler des affaires des autres. Il faut toujours garder la tête froide et sur les épaules, je n'en dis pas plus... Dans le cas où vous seriez dans le pétrin, je ne pourrais rien faire pour vous, je n'en aurais pas l'idée !

Le désir qu'il eût de lui verser encore un peu d'alcool, était-il peut-être une façon de lui masquer son mépris. Il restait sur la défensive, presque amusé...

-Je suis un vieux lutteur, vous savez, ils ne m'ont pas encore.

Il parut avoir l'intention de rester assis, mais se leva. La présence de sa fille étendue dans l'autre pièce devait gêner ce qu'il aurait pu dire ou ajouter. D'ailleurs, il n'y avait rien à dire...

-On n'attaque que les forts. S'ils essaient de m'avoir, il y en a qui trinqueront en même temps, pas des moindres. Pradal, lui-même... D'autres aussi, des gens du cadastre, qui s'imaginent que leur situation les

met à l'abri.

Drabe fut gêné de voir poindre sur le visage de Langres l'expression d'une grimace, d'un rictus amer, agressif des lèvres, celle d'un carnassier qui se régale à l'avance du festin qu'il va faire. A l'affût, conditionné par l'envie de saisir sa proie.

L'intérieur était modeste, meublé sans apprêt, d'une médiocrité à écoeurer auquel il manquait une touche de goût féminine, avec cette vaisselle à demie lavée, après une partie de poker, et cette hargne dans le regard, cette cruauté froide, consciente de Langres, le gênaient, le dégoûtaient. Il détestait Pradal, et les autres, ces petits bourgeois médisants, envieux, mais le personnage qu'il avait devant lui était un professionnel de la cruauté. Au frémissement de ses lèvres, de son regard dur et glacé, on lisait une détermination d'animal sauvage traqué qui a appris très jeune à sauver sa peau, sans faire de concessions. Que faisait-il de l'argent qu'il gagnait ?

-Ils peuvent toujours venir, que me prendront-ils ?

-Je n'ai rien à moi, je suis pauvre, vous savez... Tout est au nom de ma fille. Ils sont sans recours, car elle est handicapée, elle dépend de moi. S'ils m'obligent, à plier boutique sur certains points, j'ai toujours des immeubles de rapport, de quoi vivre.

Drabe, déçu, mal à l'aise, écoutait Langres qui le dégoûtait en un sens. Au café de la Terrasse, il aurait pris sa défense ouvertement. Il n'admettait pas que l'on puisse se liguer contre un seul. Les autres, il les méprisait davantage. Certes, Langres avait un homme à lui, dans la salle, mais celui-ci était dans l'ombre, il n'avait pas droit au chapitre. Langres perçu pestiféré, avait de la valeur, en tant qu'intouchable. On le craignait... Les autres, piégés par leur hypocrisie, lui montraient du respect. Il le voyait luttant seul contre la

ville, défiant sa rumeur malsaine en amassant de l'argent, au nom de sa fille. Il n'avait pas l'intention de vivre pour rien. Avait-il connu la misère ?

-Pendant la dernière guerre, mon père faisait du marché noir, trafiquait avec les Allemands... Il leur vendait de la ferraille. Ils l'ont fait passer en justice à la libération. Il s'en est tiré. Que peut-on reprocher à quelqu'un qui agit, sous la contrainte ?

Il changea de sujet :

-Resterez-vous longtemps à Toulouse ?

Ce qui voulait dire : « Maintenant que vous avez raflé mon argent, resterez-vous encore longtemps ? » C'était rapide, vindicatif. Que pouvait-il répondre ? Drabe ne le savait pas lui-même.

Il ne devait pas aimer Drabe, assurément. Il semblait bouillir, hors de lui, mais se réfrénait, rusé comme un renard. D'ailleurs pour qui devait-il avoir de la sympathie ? Pour sa fille simplement ? Les autres, il les noyait dans une indifférence caustique, les utilisait, se servait d'eux à vil prix. Sa fille rehaussait son prestige par le dévouement qu'il se donnait pour elle, impotente, à laquelle il devait baiser les pieds, la chair de sa chair... Il en voulait à Drabe d'avoir gagné, d'avoir perturbé un instant l'équilibre de sa vie, d'avoir amassé son argent avec audace et fougue, inconscient sans doute de son passage dans la ville où il était prisonnier, depuis des années. Un petit pecnot...

-En automne, dit-il, dans le temps, il y avait le passage de quelques cigognes venues d'Alsace. Elles fuient désormais les contours des villes, comme les oies sauvages, en hiver. C'est trop pollué. Elles fuient le décollage des avions. Elles ont trouvé d'autres parcours. Pourtant, il faut qu'elles émigrent, à moins qu'on ne les tue. Que reste-t-il des oies sauvages ? Même pas... Elles volent haut. Si vous avez le choix de partir, partez... J'aimerais bien être une oie sauvage,

dit-il avec nostalgie, un goéland, un albatros, tout ce qui vole vite, mais on ne refait jamais sa vie... Tenez, ce soir, il n'y a pas un chat dehors, il pleut à torrents ! Demain, tout le monde sera au courant de votre visite. J'ai beau avoir des hommes voués à ma solde, on m'épie... Ne vous mêlez jamais de ce qui ne vous regarde pas. Foncez tant qu'il est temps, la vie c'est la guerre... Si vous promenez un regard compatissant sur le monde, vous n'arriverez à rien... Songez à la balle perdue, à celle qui atteint les oiseaux migrateurs dans leur envol. Croyez-en un homme d'expérience. Je suppose que vous n'êtes pas venu ici, pour revendiquer des valeurs morales ! Il ne faut jamais tendre la main à un adversaire, à terre, souvenez-vous-en... Ce qui me gêne dans votre démarche, c'est tout ce chemin que vous avez fait pour venir jusqu'ici, par un temps pareil ! Ce n'est pas raisonnable...

Il se détourna, jeta un œil en direction de la chambre de sa fille puis lui fit face de nouveau :

-Je ne suis peut-être pas sans reproche, mais j'ai toujours agi intelligemment. Savez-vous ce que c'est que d'avoir pignon sur rue ? J'ai peut-être fait quelques vilénies en ayant soin d'y mêler quelques personnes, en place, qui remueront ciel et terre pour éviter le scandale. Vous, avec vos trente-cinq ans, qu'avez-vous fait ? Rien ! Vous ne faites pas le poids. Si vous êtes sans répondeur, ils le découvriront, s'ils ne le savent pas déjà et vous feront boucler sans vergogne. Dans la vie, ce qui compte, c'est un alibi. Un balayeur des rues, c'est déjà quelque chose...

-Ici même, dans cette ville, commença Drabe... Il s'arrêta, voulut ajouter : « J'ai tant de haine, tant de rancune derrière moi... », mais ne le dit pas. Sa haine à lui, c'était son ennemie, son ennui, sa rancune, un luxe, comparés à ceux de Langres. Celui-là sécrétait sa bile journellement, comme d'autres, jour après jour,

suent dans un bureau, diffusent de l'huile de ronds de cuirs dans l'espoir d'une retraite.

-J'ai connu la traque, dans cette ville, affirma-t-il. Je vis séparé depuis...

-La dernière fois, vous vous en êtes sorti. C'est une ville qui n'oublie pas. S'ils ont déjà une dent contre vous ! Il se retourna : Pardonnez-moi, il me semble que l'on m'appelle.

Il y eut une plainte dans la chambre, assourdie. Langres se précipita. Drabe en profita pour se lever, perçut des chuchotements. Puis une voix dit tendrement : « Dors... » Le maquignon revint, traversa la salle à manger, pénétra dans la cuisine, reparut avec un verre à la main.

-Un instant, s'il vous plaît.

Durant deux ou trois minutes, des chuchotements, jusqu'à ce qu'il apparut de nouveau, lui fit face :

-Ma fille est instruite, vous savez, elle est licenciée en droit. Elle a eu le malheur de s'amouracher d'un va-nu-pieds, d'un bon à rien. Elle était folle de lui. Les bans étaient publiés. Quelques jours avant la noce, le gonze a foutu le camp. On ne l'a plus revu. Depuis, elle refuse de marcher et vit sur une chaise roulante. Voilà, j'ai tout dit... Nous sommes allés à Lourdes dans l'espoir d'un miracle... Excusez-moi, je ne vous ai pas remercié, vous avez été fort aimable... Rassurez-vous, je ne cours aucun danger, j'ai tout prévu. Si je devais m'appuyer sur des on-dits ! Bonne chance, pensez à ce que je vous ai dit : partez. Après quelques années de plus, vous le regretterez... La loi du jeu reste en dehors de tout cela : vous m'avez battu et je sais respecter la règle. Aurais-je gagné que vous vous en seriez mal tiré... Vous n'étiez pas solvable, et... Encore un petit verre ?

-Non, je vous remercie.

-Vous avez le courage de ne pas boire dans certaines circonstances, c'est indispensable. J'avoue que je ne m'y attendais pas, ce qui m'a dérouté un peu.

Drabe songea qu'il s'était dérangé en croyant lui rendre service. Langres et son orgueil empêchaient toute sympathie. Chacun pour soi semblait être sa règle, son leitmotiv. Drabe était un cabochon, un petit aventurier de passage à peine capable de ne pas boire, dans certaines circonstances. Langres descendit derrière le visiteur.

-N'oubliez pas votre parapluie.

Il lui tendit une main sèche, aux doigts noueux, sans état d'âme. Drabe sortit. On remplaça la chaîne, la clef tourna dans la serrure avec un bruit sec. Il se retrouva dehors, déçu, seul, avec son code de l'honneur insolvable. Il pleuvait toujours. La rue était une tranchée étroite et noire où la pluie oblique déferlait. Drabe se sentit honteux, humilié. Langres avait raison. Il était encore un jeunot. Il avait gagné de l'argent, ce soir, et se sentait généreux, prêt à faire des concessions, des confidences. Sa visite était folle, inconsiderée. Il croyait que tout pouvait s'arranger avec un peu de cœur, qu'il fallait parfois se montrer généreux, compatissant. Par naïveté... Qui lui donnait ce droit ? « Ne tendez jamais la main à un adversaire, à terre », lui avait-il dit. En se glissant dans la voiture, il se mit à jurer à la fois contre lui, contre le monde entier. Il sentit qu'il haïssait le genre humain, en général...

*

*

*

Il gara la voiture dans la cour de l'hôtel, referma

le portail et sonna. Ce ne fut pas le veilleur de nuit qui vint ouvrir, mais M.Dominique. Débarrassé de sa tenue de cuisinier, il avait mis des lunettes pour lire sans doute, ce qui changeait sa physionomie. Ses yeux bleus en paraissaient plus grands. Drabe le suivit jusqu'à la réception.

-D'abord, que je vous rende votre parapluie, vos clefs de voiture. C'est gentil à vous de m'avoir prêté votre Opel. Il pleut toujours, mais c'est moins dru...

-Vous allez prendre quelque chose ? demanda M.Dominique avec simplicité.

Il ouvrit un placard, prit une bouteille et deux verres. Il revint en traînant les pantoufles et remplit les verres d'une dose de bourbon. Il venait de s'asseoir sur l'un des tabourets, près du bar :

-Le mercredi, c'est le jour de congé du veilleur de nuit, alors, je le remplace... A votre santé ! Prenez place, dit-il, en lui indiquant un tabouret. A moins que vous ne préféreriez que nous asseyions là-bas, sur les fauteuils ?

Sans attendre la réponse, il prit la bouteille, les deux verres, et les posa sur une table basse devant les fauteuils. Avant de s'asseoir, il alluma une petite lampe. Drabe s'assit aussi. Chacun prit son verre lentement et parut le chauffer entre ses doigts. Ils burent chacun une gorgée.

M.Dominique fixait Drabe de ses yeux globuleux, sans avoir ôté ses lunettes. Ce dernier lui trouvait un air serein, confiant, le regard sensible, intelligent. Il avait gardé son verre, à la main.

-J'ai toute la nuit devant moi, dit-il. Parfois, il y en a qui sonnent, à deux heures du matin, mais passée une heure, en général, je vais me coucher.

Drabe réalisa que M.Dominique n'avait pas hâte d'aller dormir dans la chambre de la patronne et

qu'il retardait le moment... Il était là, devant la petite table, avec le désir évident de discuter sans oser lui demander de lui raconter ce qui s'était passé, ni de savoir quel avait été le comportement de Langres. En fin de comptes, il semblait assez indifférent. Drabe songea à sa réaction contenue, lorsque Langres avec suffisance, dans son orgueil de possédant, l'avait nargué : « Avec vos trente cinq ans, qu'avez-vous fait ? » Tout autre que cet homme aurait payé cet affront. Il l'aurait presque frappé. Ce rictus amer qu'il avait vu poindre sur son visage à un moment... Etait-ce la faute aux autres, s'il avait vécu dans les décharges, les tas de ferraille, les broyeurs-concasseurs de voitures, où l'on n'a plus d'état d'âme sinon de faire du fric, en vendant à la tonne ce qui est encore négociable, très tôt familiarisé avec les épaves, évoluant dans cette atmosphère de décomposition qui flotte sur les déchetteries. Un zonard... Son masque antipathique le tourmentait encore, comme une gifle qu'il aurait reçue, avec ses lèvres pincées, dans son dégoût ou sa vision âpre de l'humanité. Il en restait en lui quelque chose, comme s'il avait pactisé avec le diable, imprégné de l'atmosphère dans laquelle il avait vécu, l'odeur pestilentielle, agressive des rebuts... Drabe était encore plein de rancœur. Il s'était senti démuni devant la force viscérale de Langres, intégrée à son corps, à sa pensée, irrémédiablement figée par son cœur froid. Mais s'il savait résoudre ses problèmes avec rouerie, il était sans forces, sans remède devant l'affliction de sa fille paralysée par une souffrance physique et morale qu'il ne comprenait pas, contre laquelle il était sans pouvoir. Il devait en maudire le sort, en pleurer parfois, superstitieux devant un pareil cas, sans comprendre que le malheur de sa fille était son rachat. Chacun porte sa croix...

Drabe observait M.Dominique, qui parut lire

quelque chose dans son regard. Celui-ci comprit qu'il ne fallait pas parler de cette entrevue. Drabe remarqua qu'il manquait dans la bouteille une certaine quantité d'alcool. M.Dominique devait la réserver pour sa consommation personnelle. Ses yeux troubles grossis derrière les verres de ses lunettes en écailles étaient nimbés d'une dignité marquée, au point qu'une autre forme de son visage lui apparaissait nettement, qu'il en oubliait son uniforme de cuisinier, ses pantoufles.

-Je l'ai vu, prononça Drabe, tout de même, parce qu'il avait l'impression, que cela lui ferait plaisir... Il ne paraît pas avoir bien peur, choqué, plutôt, de ma visite...

Il devait être minuit. Les deux hommes restèrent deux bonnes heures, assis près de la table basse, la bouteille de whisky entre eux qui fut vidée progressivement. Des bruits de pas dans la rue, parfois le passage d'une voiture aux roues giclant sur la chaussée mouillée, l'écoulement de la pluie, lancinant, monotone, les contraignaient à écouter dans l'hôtel ankylosé par le sommeil des dormeurs. Il ne devait pas y avoir un chat, dehors, ni de prostituée sous un porche, dans l'attente d'un passant isolé. Pourtant, de temps à autre, il passait quelqu'un... Que pouvait-il bien faire à cette heure à marcher par un temps pareil ? La ville semblait endormie. Drabe songea à Nelly qui devait dormir. C'était étrange, ces deux hommes en présence, qui ne se parlaient même pas, du moins n'avaient-ils pas de conversation suivie. S'ils brûlaient de se connaître, même après quelques verres, il persistait en eux certaines pudeurs.

-Il est fort, dit M.Dominique, il fera n'importe quoi, pour s'en tirer. Il est sans pitié. Ne vous a-t-il pas paru coriace ?

-Il semble vivre sans oxygène... On dirait qu'il se nourrit de gaz carbonique comme les plantes, ou

d'hélium, ou d'autre chose. On dirait que la pollution ne le touche pas, qu'il a signé un contrat avec elle : il est la pollution. Il n'est pas humain, c'est un zombie.

-C'est peut-être un peu fort : la détérioration de la planète touche tout le monde.... Une bête, un rapace, ou un lynx... Un prédateur. Un animal sauvage, en tout cas. Le fait de traquer un homme dans la jungle des villes, fait de lui un outlaw, hors normes, ce qui justifie peut-être les tueurs en série. Ils savent que ce qu'ils font leur coûte beaucoup d'effort avant le passage à l'acte, que tout nouveau crime ne peut qu'accroître leur traumatisme, mais ils ne peuvent pas sans empêcher. Le conditionnement de l'individu à son instinct... Langres, en bête féroce, comme un lynx, une belette, peut combattre les serpents et les rats, les tuer, leur fracasser la tête, sans la moindre petite émotion. Depuis qu'on cherche à l'avoir il est devenu insensible, dénué d'émotivité. Heureusement il a sa fille, elle le rattache à l'humain.

-Y a-t-il un sens inné du bien, ou du mal en l'homme ?

-Après deux mille ans de civilisation judéo-chrétienne ! Mais nous sommes débordés désormais.

-Certains jeunes, en apparence n'en ont pas...

-Il faut les laisser vieillir un peu. Tout vient en son temps... Même chez les abrutis, même chez les criminels... Arrive un jour où ils commencent à avoir peur de la vie, où les critères qui les dominaient et les poussaient à faire le mal, ne seront plus valables. Le remords ronge même pour quelqu'un qui n'est pas chrétien, ne veut pas l'admettre. Les monstres aussi abdiquent, dans leur prison.... Et c'est des pleurs qu'on entend. Ceux des suppliciés...

-Perspective chrétienne...

-Non, tout un chacun a besoin de croire, sinon il ne survivrait pas... Un musulman qui fait son rituel

quatre fois par jour, ne sera jamais sauvé au nom d'Allah, parce qu'il applique les préceptes du Prophète. Même en exorcisant la faute, il faut payer et ça s'appelle le remords...

-Il y a des années, dans cette ville, on a cherché à m'abattre par tous les moyens... Le défi de celui qui se sent séparé des autres, qui veut affirmer sa différence, en ne faisant rien par orgueil. Je n'avais pas d'alibi, je vivais chez mon père, j'avais une vingtaine d'années. Il y avait du chômage presque autant, mais je n'avais pas d'excuses à ne rien faire. Il faut se bouger. Je me laissais vivre... Non compétitif à l'égard du système. Il vous casse les bras... On m'en a voulu au point que j'ai dû quitter cette ville plusieurs fois. Je suis parti, un jour, pour m'expatrier en Australie, je n'avais pas le choix. Je songeais, là-bas que je parviendrais à me faire une vie qui m'appartiendrait. Plus facile à dire, qu'à faire. J'ai toujours été un rêveur, je n'ai jamais eu le tempérament pionnier... Je suis aperçu très vite que c'était un sort que je n'avais pas réellement choisi, le rôle que les autres vous donnent. J'ai refusé les mains tendues. Mon background psychologique était trop lourd à porter, je n'ai eu d'autres recours que de rentrer en France, en Europe.

-Beaucoup se sentent séparés, mais veulent toujours recoller au peloton, comme dans une course cycliste. Ils n'ont pas le courage d'affirmer leur vraie différence. Dans votre cas, votre comportement n'est pas vraiment répréhensible, préjudiciable, c'est plutôt une forme de racisme qui empoisonne votre existence. Ces gens-là vous en voudront toujours, il faut que votre réputation soit salie, que vous soyez banni, que leur délation soit infamante. Ils ne vous acceptent pas, vous n'êtes pas comme eux, ils ont flairé en vous, l'ennemi.

Il ajouta en versant un peu plus de whisky dans les deux verres :

-L'aliénation sociale par infériorisation, la neutralisation, l'abêtissement. C'est vous l'infâme, ils se font les questions et les réponses. Le plus scandaleux est que ce stratagème d'abrutissement provient de la part d'êtres inférieurs, ce qui sous-entend qu'ils n'évoluent pas sur la même fréquence.

Drabe eut la brusque sensation de se sentir compris par cet homme, à peine rencontré, il y a deux jours, auquel il avait volé les économies. D'où tirait-il cette perspicacité ? Il le voyait absolument, tout entier. Il appréhendait son univers, la réalité dans laquelle il évoluait. Il aurait dû lui rendre les douze billets de cents euros, il aurait dû lui en parler. Mais celui-ci ne savait-il pas déjà, n'était-il pas au courant ? Il les remettrait à leur place, derrière la reproduction de la Chaise de Van Gogh, il le ferait... M.Dominique le souhaitait-il vraiment ? Il aurait dû lui en parler, sur ce point... Il y avait Nelly, elle devait être plus au courant que lui. Ensuite il pourrait se décider à quitter la ville...

Le souvenir de sa visite à Langres l'investit de nouveau, mais il n'en parla pas...

-Je voulais écrire, dit-il... Tout individu qui veut écrire, dès l'instant où il commence à le faire, n'est plus un être normal comme les autres... Là gît sa faute, même si la vocation fondamentale de l'homme est de témoigner, de laisser des traces pour les générations futures... Non, personne n'a le droit d'oser échapper partiellement à la condition humaine ! Le prix à payer est incalculable et dépend des chances d'aboutir... Je me suis rendu compte du milieu pourri, sans oxygène, des éditeurs.

-C'est le public qui fait l'auteur. Encore faut-il que l'on vous accorde le droit de parler... Pour être artiste, il faut des connaissances, murmura M.Dominique. L'écrivain, si ce qu'il fait le rend inapte au malheur, est seul... A croire que ceux qui ont le plus

de talent ne sont jamais publiés... Il ajouta, en faisant tourner son verre : l'inspiration ne suffit pas mais le talent n'existe peut-être pas....

-Pensez, à Van Gogh... Ce n'est pas Jésus de Nazareth, mais Jésus tout court... La société a fini par le suicider. Il convient de passer la main, un jour ou l'autre, sinon toute tendance vers l'authenticité, la prétendue perfection, sont suicidaires...

-Exact ! Vous avez raison, pour l'instant, de laisser tomber, vous êtes trop jeune. Quand vous aurez suffisamment de vécu, quand vous aurez suffisamment payé votre dette à la société...

-L'expérience de la vie ne suffit pas, l'art n'est pas la vie.

-Oui, bien sûr. Mais il ne faut jamais gâcher sa vie pour une idée. Il faut vivre, matériellement, d'abord, même si c'est parfois avec une mauvaise conscience, assurer sa subsistance...

-Je vous ennuie avec mes élucubrations, dit Drabe.

-Pas du tout !

Un temps passa... De nouveau le passage d'une voiture dans la rue. Le vent par rafales venait heurter la fenêtre, en gerbes de pluie. La sonnerie de la porte d'entrée retentit... M.Dominique se leva, alla ouvrir.

-Bonne nuit, dit-il, à un couple d'attardés... Il devait leur tendre la clef, le fit et revint s'asseoir... Ils perçurent les pas des deux autres gravissant l'escalier, le bruit d'une porte que l'on ouvre dans les étages.

Drabe dit :

-Pour Langres, en homme du terroir, cela ne peut que mal finir s'il perd sa fille...

Ce qui mettait Drabe radicalement mal à l'aise, il n'en dit rien, c'était la foi de Langres dans son désespoir de pestiféré. Cet homme par sa volonté

tenace de survivre, coûte que coûte, son manque d'espoir, trouvait sa force. Serait-il atteint d'un cancer demain, qu'il résisterait jusqu'au bout continuerait à charger, comme un taureau blessé à mort. Rien ne justifie rien, même si la faucheuse vient parfois comme une délivrance. Langres ne croyait pas à sa fin prochaine, ne la voyait pas, trop chargé de rancune, dur comme fer, comme sa haine froide, tenace, coriace, qui lui masquait toute autre réalité. « Partez, lui avait-il dit en substance, avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'ils ne vous mettent la main dessus... » Drabe ne menait pas une existence régulière, il n'était seulement que de passage. Langres l'ignorait jusqu'à ce soir, mais l'avait jugé, sinon, il en aurait profité...

Nelly aurait été surprise de voir les deux hommes, séparés par une table basse, une bouteille et deux verres qu'ils sirotaient de temps à autre, dans le petit salon où une seule lampe brillait. Presque sans parler, avant de boire une gorgée, à l'écoute de la nuit, du silence de l'hôtel, ils s'observaient sans se regarder. Drabe alluma un petit cigare, en offrit un à M.Dominique.

-Le meilleur bourbon que j'ai bu, dit-il, c'était après avoir quitté la rade du Cap de Bonne Espérance, à bord de l'Australis.

-Pourquoi dites-vous : « après ? » A cause de l'apartheid ?

-Oui, ce n'était pas encore un pays effleuré par la démocratie... Je suppose que les noirs n'avaient pas le droit de vote... J'en ai vu parqués comme des bêtes à l'arrière de jeeps grillagés. Ils n'avaient pas le droit de s'asseoir. Les Sud-Africains blancs se sont même montrés abjects, envers nous. Impossible d'avoir accès à leurs pubs, sauf dans les bars qui nous étaient réservés...

-Vous avez navigué sur l'Australis ?

-Oui, en simple immigrant. A considérer le film de Chaplin, cela y ressemblait un peu, ce lyrisme des autres sur le paquebot. Nous étions un ramassis de Français de tous poils, qui pour des raisons diverses, ou comme des rats, attendaient de quitter le bateau poursuivi par un typhon dans l'océan indien. La coque craquait de toutes parts. Une avarie faisait presque donner de la gîte. Nous l'avons échappé belle... En présence d'Allemands, de Belges, d'Hollandais, d'Anglais, d'immigrants comme nous, mes compatriotes se distinguaient par une absence totale de retenue. J'avais honte pour eux, pour moi... Nous avons débarqué au mois de décembre, au début de l'été austral. L'un d'eux avait trop bu, au bar. Il a chuté par dessus bord, par dessus le bastingage du pont promenade, happé immédiatement par les hélices...

-J'ai voyagé aussi sur l'Australis.

-Vous avez débarqué aussi là-bas ?

-Non, je faisais le tour du monde. Mais Fremantle, Melbourne, Sydney, Brisbane, la barrière de corail, je connais... En ce temps là, je menais une autre vie. Tout se vaut, vous savez. Nous avons fait halte, quelques temps, ma femme et moi, à Tuamotu, dans un atoll... Elle est morte depuis...

Il n'y avait plus de bourbon, dans les verres. M.Dominique prit la bouteille pour en verser encore, puis se leva en la débarrassant.

-Je vais en chercher une autre, dit-il

Il revint, décapsula la bouteille, versa, de nouveau un peu d'alcool dans les verres, avant de se rasseoir.

-Vous avez le droit de ne pas répondre... Mais pourquoi avez-vous tenté votre chance au poker ?

-J'étais sans argent, sans travail. La vie peut être considérée comme un jeu de hasard pour certains, même si je n'aime pas les cartes... C'était le seul

moyen d'essayer de m'en sortir.

-Cela aurait pu mal se terminer, surtout avec des partenaires, comme Langres, ou Pradal, si vous n'étiez pas solvable ?

-Un risque à courir, j'ai eu de la chance...

-Il y a d'autres manières de gagner de l'argent.

-Lequel ?

-Par le travail.

-Donnez-moi un job. Je me vois mal mendier dans la rue. En France, je suis brûlé, je vis pauvrement avec une pension de la sécu. Je déteste l'argent, mais il en faut... Avec la menue monnaie de la révolte, la conscience que j'ai chaque jour de rater ma vie... Chaque jour....

-On ne fait jamais rien de sa vie.

-Pas toujours... A la longue, elle fait quelque chose de nous.

-Qu'attendez-vous de la vôtre ?

-Rien. Finir, en taule ? Je ne sais pas, aucune idée. Partir de nouveau, toujours partir...

-Il faut un jour ou l'autre se stabiliser. Apprendre à endurer... Il faut beaucoup de renoncement à soi pour vivre, pour gagner sa vie. Il faut payer, se soumettre...

-Pour nier le désespoir ?

-Pas seulement... Le désespoir est un luxe. Pour des raisons morales, pour gagner la sécurité, pour être en accord avec soi-même, il faut se prendre en charge, volontairement. Accepter... Croyez-vous que cette vie nous est donnée pour rien ? Elle se fait ici à longueur de jours. Il y a un déterminisme dans l'accouchement de la vie. Il est facile de mourir à trente ans. Dites-vous bien cela Frank. Puis-je vous appeler Frank ? Votre plus grand ennemi, c'est la haine, la rage, la rancune qui fomentent en vous. Quand vous aurez compris cela, personne, non, plus personne ne

pourra vous atteindre... Il y a ce que l'on sent, et il n'y a que vous qui puissiez le découvrir, ce pourquoi vous êtes fait.

-Je vous l'ai déjà dit. J'ai cessé d'écrire pour ne pas donner le change aux enfoirés, surtout parce que je n'arriverai jamais à être publié.

-Cela ne suffit pas.

-Vous auriez fait un bon prêtre. Je sais ce qui opte en moi depuis toujours, à part l'écriture : ne pas subir.

-Alors vous n'arriverez jamais à rien... Il ne vous reste qu'à vous immoler par le feu. Plus vite ce sera, mieux ça vaudra. On ne vit pas de nier la condition humaine, on n'y échappe pas... Il faut assumer...

-Quoi ?

-N'importe quoi, même les taches les plus humbles.

-Cela contredit un peu ce que vous venez de me dire.

Drabe se reprit :

-Non, je me trompe...

-Je ne pense pas. On finit toujours par découvrir ce pourquoi on est fait, à partir du moindre prétexte. Son karma, en quelque sorte, n'est jamais tracé d'avance. Il est à découvrir en bravant les éléments, les vents contraires. Beaucoup ne voient pas, ce qu'ils foulent sous leur pas, comme le dessous des cartes au poker. Ils sont aveugles... Mais il faut commencer par faire quelque chose, trouver un support, temporaire, un alibi, il faut payer d'abord de sa personne... C'est comme un droit d'entrée dans la vraie vie.

-Je sais ce qui opte en moi, depuis toujours.

-Quoi donc ?

-Ce pas à ne pas faire, de me soumettre volontairement, sans état d'âme...

-Voilà votre erreur...

-Si je le fais, comment m'y maintenir ensuite, savoir le garder ? On ne me fichera jamais la paix ! J'ai tenté déjà l'expérience... Il y a l'incompréhension des autres toujours, toutes ces vies parallèles qui prolifèrent, absurdes... Leur façon d'assumer leur vie sans imagination... Comment peut-on vivre sans imagination ! La plupart n'en ont pas, cela compliquerait trop de choses...

-La vie ne s'explique pas, elle se vit....

-Peut-on trouver sa force en se forgeant la conviction que l'on résistera quoi qu'il advienne, jusqu'au bout, qu'on ne se laissera pas absorber par la routine, que l'on ne laissera pas enterrer même vivant ? Garder le cap... Si je considère ma vie face au néant, aussi insignifiante soit-elle, à cause de la conscience que j'ai des autres, comme autant de vies distinctes. Si je me dis que je dois lutter, parce qu'ils sont vivants, eux, hostiles... Heureusement qu'il y a les autres ! Quelle futilité de croire que l'on peut se passer d'eux ! A supposer que rien ne se perde dans l'univers, dans le présent, il faut tout faire, avant d'en arriver là ! Vous avez raison... Une sorte d'obstination à garder le contrôle de soi, devant la vie, devant la mort... Le support est nécessaire, mais comment nier le désespoir sans limite, comme Langres ? Celui-ci défie toute norme, toute logique. Jusqu'où parviendrais-je à supporter cet enjeu, sans compensation ? Un lourd fardeau. La réponse reste en suspens.

-Vivre simplement... Il faut vivre toujours tout au présent... Selon Malraux, mourir c'est déchoir. Je m'achemine lentement vers mon déclin, qui s'accroît chaque jour, j'ai déjà un pied ailleurs. Pourtant je suis toujours là, en traînant de mauvais pieds, dans mes savates... Que puis-je espérer de mieux, d'être encore, si nous sommes tous en sursis ? Ne pas se résigner, malgré cela, voilà... On devient faible en vieillissant,

et cela s'apprend, de vieillir... Mes actes, s'ils sont engrangés dans les limbes du souvenir, personne d'autre que moi ne peut s'en porter garant, ne peut en jouir ! Tout ce que j'ai pu faire antérieurement ! Demain, j'aurais soixante huit ans, le premier jour de l'équinoxe d'automne. Je ne cherche rien de compatissant. Il faut aimer la vie à cause de la souffrance qu'elle implique. Vous êtes jeune encore pour comprendre cela... Nelly est une bonne fille... Je l'ai connue, à Nice, avant vous, elle était mon employée...

« Le vol derrière le petit tableau, dans la chambre, songea Drabe, c'était donc une parodie, une mise en scène fictive... » Il en était quasiment persuadé, il s'en était toujours douté. Allait-il poser les billets devant M.Dominique sur la table basse pour se justifier ? Il se retint, n'en parla pas, avec un manque d'assurance, d'honnêteté aussi. Pendant tout le temps qu'ils restèrent ensemble, il garda son aveu sur le cœur. La bouteille était de nouveau vide. M.Dominique, cette fois n'alla pas en chercher une nouvelle. Il fixa le plafond, étonné, en apparence, que la veuve l'eût laissé si longtemps en paix. Vers les trois heures, un bruit de chasse d'eau se fit entendre. Dans une chambre, au dessus d'eux, il y eut des coups précipités frappés sur le plancher du premier étage avec une canne, un objet de ce genre.

-Excusez-moi, je crois que l'on m'appelle, dit M.Dominique, avec flegme.

Il sourit. Dans son sourire, il n'y avait pas d'amertume. « Ne vous fatiguez pas, semblait-il dire, de son regard, avec bonhomie, je suis au courant de tout... »

-La veuve m'attend ! Si vous voulez passer

devant, je vais éteindre.

Ils gravirent les marches de l'escalier presque sur la pointe des pieds, éclairés par la lueur faible des appliques murales. M.Dominique s'arrêta un instant sur le palier :

-Bonne nuit, dit-il.

-Bonne nuit, monsieur, dit Drabe.

Ils n'osèrent pas se tendre la main.

*
* *

Une première fois, vers les cinq heures du matin, Drabe se réveilla. La pluie avait cessé, il ne percevait plus son écoulement lancinant, monotone, et se leva... La silhouette du marronnier dans la cour éclairée par la lune en son dernier quartier se découpait.

Il se retourna et vit Nelly allongée sur le flanc, sa montre bracelet posée sur la table de nuit, Elisa étendue sur le même côté. Elles dormaient.

En faisant le moins de bruit possible, il prit un Perrier dans le frigidaire, le décapsula, but au goulot. Il n'avait pas mal à la tête. De la chambre de la propriétaire, deux portes plus loin, il perçut un bruit de voix. M.Dominique se levait déjà et parlait. Il devait être en train de s'habiller. La voix féminine inconnue qui lui répondait, suggéra en lui certaines suppositions... Peut-être à cause de son timbre ? Il sentit qu'il ne l'aimait pas. Drabe se recoucha, se

rendormit.

Plus tard, le bruit d'une eau qui coule d'un robinet le tira du sommeil. Il entrouvrit les paupières et vit Nelly, debout, le dos nu, avec le reflet de son image dans le miroir qu'éclairait une applique. Elle rangeait sa brosse à dents, se regardait fixement dans la glace, une pince à épiler à la main. Il referma de nouveau les yeux.

Plus tard, il les rouvrit, vit Elisa, debout, habillée. Sa mère l'avait placée sur une chaise, près du lavabo. La petite était occupée à laver sa poupée à laquelle elle avait enlevé les vêtements, dans la cuvette remplie d'eau. De temps à autre, l'enfant se retournait, posait un regard chargé d'intérêt sur l'homme étendu. Elle ne faisait presque pas de bruit. Nelly avait dû lui recommander de faire doucement : « Ch-chut, il dort... »

Son esprit flottait dans un état indistinct. A un moment, il rouvrit les yeux encore... Troublé par un vague désir, il faillit murmurer le nom de Nelly, puis se ravisa. Il la voyait à travers ses yeux mi-clos. Il n'avait jamais possédé une femme aussi belle. « Son corps racé, élancé, aussi juste de proportions, à la peau douce et régulière, doit en faire fantasmer plus d'un... », songea-t-il. Elle dégageait un air de propreté, de noblesse, de distinction, sans l'exciter vraiment... Ce n'était pas le genre de fille, dont on se sert, que l'on méprise ensuite. Elle était toujours habitée après l'amour. Elle conservait la même beauté, le même charme envoûtant. Il se sentait obligé de la respecter.

Il fut frappé par l'expression de son visage. Elle était gaie avec une égalité d'humeur que rien n'entamait, pas mêmes les échecs, les situations difficiles. Elle donnait l'impression de croire en elle-même, à son intégrité. Il continua machinalement à faire semblant de respirer au rythme du sommeil, dans

le lit. Nelly ne se savait pas observée. Elisa baignait sa poupée. Il découvrit soudain en Nelly, une force vitale qu'il n'aurait jamais soupçonnée auparavant. Ce n'était plus la petite danseuse docile, draguée au hasard d'une coucherie, à Lyon, qui l'avait suivi sans protester, la fille mère ballottée de droite et de gauche, au hasard des villes, presque encombrante. Ce n'était plus la compagne du train qui lui lançait un coup d'œil anxieux pour s'assurer qu'elle pouvait dire ceci, ou cela, en surveillant les jeux d'Elisa d'un œil attentif et discret. Déjà, dans la salle à manger, vêtue de son nouveau tailleur clair, il lui avait trouvé une personnalité plus nette, plus affirmée. Elle était sûre d'elle, indépendante. Dès le début, pourquoi avait-elle accepté de jouer un rôle presque effacé devant lui, prête à le reprendre au moindre écart lorsqu'il dépassait certaines limites, finalement pour apparaître en pleine lumière, solaire, sans fard, avec une force interne qu'il ne lui connaissait pas ?

Il observait son regard réfléchi par la glace, calme, éclairé, vif. Elle remuait des lèvres parfois comme si elle chantonait, ou balbutiait des bribes d'un discours intérieur. Dans sa pose naturelle, devant le miroir, pieds nus sur la moquette, il la regardait impressionné, fasciné par son image. Il sentait qu'elle l'envahissait, qu'il n'avait pas assez de recul. Il lui semblait qu'il ne la connaissait pas, qu'il avait ignoré jusqu'ici cette femme intelligente, perspicace. Son discernement le gênait un peu, comme on découvre de quelqu'un, à qui l'on a refusé le droit de vivre, qu'il se révèle soudain. Il craignait même de se voir supplanté, stupéfait d'être tombé sur un être plus fin que lui, plus subtil. Qu'avait-elle dû faire durant ces dernières années pour subvenir aux besoins de sa fille ? Danseuse dans les cabarets ? Il en doutait. Elle ne disait toujours rien sur elle, sinon qu'elle était de Nice,

qu'elle avait été mariée. Il ne lui en avait pas demandé davantage. Il avait pensé qu'elle était une petite danseuse sans importance, une sauteuse de cabaret, une fille de boîte de nuit.

Il aurait bien voulu savoir l'heure. Sa montre qu'il venait d'acheter, venait subitement de s'arrêter. Sans doute la pile défectueuse... Sans vouloir que Nelly, Elisa pussent se rendre compte qu'il était éveillé, il ne faisait pas non plus semblant de dormir. Nelly semblait préoccupée de réflexions qui ombrèrent parfois son front d'une fine ride, lui faisaient froncer le nez. Elle ne regardait pas de son côté et ne pouvait s'apercevoir qu'il l'observait. Il referma les yeux... Le hasard fit que leurs regards ne se rencontrèrent pas.

Elle s'habilla avec soin, puis rangea quelques affaires dans la chambre, ensuite ouvrit son sac à main, s'assura qu'il lui restait un peu d'argent. Il la vit, en tailleur, sur le point de quitter la chambre et faillit une seconde fois l'appeler pour la retenir près de lui, mais n'osa pas, intimidé, et referma les yeux. Il sentit qu'elle se penchait sur lui. Il recommençait à faire chaud. Elle alla baisser le store en laissant la porte fenêtre ouverte. Il la vit sortir de la chambre sans bruit, en tenant Elisa par la main à laquelle elle avait dû recommander de ne pas dire un mot, ce qui paraissait surprenant pour une petite enfant. Il remarqua que Nelly avait des hanches et des jambes magnifiques.

Tard dans la matinée, les bruits du dehors qui filtraient par la fenêtre entrouverte, l'éveillèrent... Dans son penchant à profiter de l'engourdissement des matins succédant aux nuits où l'on a trop bu, quelque chose le tracassait dans sa semi-léthargie, le sentiment d'une solitude irrémédiable, incommunicable.

Nelly partie avec Elisa, il eut peur qu'elles ne revinssent pas, ce qui ne rimait à rien : Il les avait vues sortir déjà, dans des circonstances analogues. Elles

n'avaient pas d'argent, presque pas. Le sac de voyage de Nelly était toujours dans la chambre. Quelque chose persistait de leurs présences à cause de leur odeur féminine sans doute, ou de leur sensibilité, qui influait sur lui. Le sex-appeal de Nelly, nue, envoûtante dans le plus simple appareil, le cliché de ses seins en forme de poire, la rondeur de ses hanches, le grain de sa peau lisse, l'image de l'enfant pure, précautionneuse dans ses moindres gestes envers sa poupée. Sa paresse peu à peu l'amalgamait à un sentiment de culpabilité. Pourquoi ? Il se sentit légèrement mis de côté. Ne ferait-il pas fait mieux de profiter de l'argent qu'il avait gagné la veille, de partir ? Il n'avait pas encore remis les billets de banque derrière le tableau de Van Gogh... A croire qu'il ne les remettrait jamais par négligence. Pourquoi ? A l'heure tardive de la nuit précédente, il n'avait pas osé monter seul. Il aurait fallu attendre que le cuisinier fût endormi. Le ferait-il la nuit suivante, à trois heures du matin, malgré la certitude qu'il avait de ne plus rester longtemps à Toulouse ?

Il était urgent de partir. Quelque chose se tramait, il le sentait dans son esprit comme un phénomène avant-coureur, l'annonce d'une catastrophe, malgré l'aspect sécurisant de M.Dominique, sa sympathie. Qu'attendait-il de cet homme ? N'avait-il pas suffisamment profité de sa gentillesse, de sa compréhension ? Etait-il préférable qu'ils débattent, Nelly, et lui, de cette générosité, afin qu'il eût une explication avec elle ? La bonté de l'homme le mettait mal à l'aise, le gênait. Elle lui faisait peur à notre époque. Il n'avait jamais connu de philanthropes. Elle lui paraissait déplacée, trop gratuite. Son empathie l'obligeait à se poser des questions avec pressentiment, un soupçon. A croire que rien n'allait tourner rond désormais. Pourquoi ?

L'appréhension d'un événement extérieur le poussait à considérer qu'ils devraient quitter la ville plus rapidement que prévu. « Superstition ! », songea-t-il. Cette intuition de l'avenir le tourmentait, même s'il ferait front comme jadis, sans alibi, ni occupation légale. Cela avait-il un rapport avec le jeu de cartes avec Langres, avec Pradal, avec la partie de la veille ?

S'il parvenait à réagir, à se lever ! Impossible ! Piégé dans le lit, durant quelques minutes, il se vit marchant comme jadis, avec la chienne de son père, un matin, au cours des heures creuses qui suivent la progression du soleil au zénith... C'était le printemps. En lisière de l'herbe aux reflets bleutés, sous les arbres immenses du canal du Midi, il avançait le long de la berge... A chaque trouée de soleil, à travers l'écartement des branches mouchetées de vert, il balayait au passage les particules de poussière dansant dans l'air. La sensation de posséder quelque chose d'impossible à dire, comme une faute à la trace invisible aux autres, restait en lui indélébile, le tourmentait...

Il sifflait parfois la chienne Milka, le berger allemand de son père, le long de la berge. Les platanes à intervalles réguliers ombragent le canal. Dans sa gêne d'être vu seul à l'autre bout de la ville, il marchait avec l'animal et le lâchait de temps à autre. La chienne créait autour de lui, d'instinct, un no man's land, un espace vierge que quiconque devait fouler à ses risques. Il se sentait impliqué. De temps à autre un piéton le croisait, des cyclistes, des joggers... Il devait chaque fois la rappeler. Parmi ceux qui allaient, venaient, sur le chemin de halage, aucun ne semblait voir sur son visage le drame poignant qu'il vivait. Le regard trahit parfois un état d'âme déficitaire malaisé à cacher au plus merdique, au plus vil. S'il croisait un quidam de

cette sorte, celui-ci y trouverait une raison d'affirmer sa puissance, un regain de dignité. C'est une piètre pitance inattendue pour jouir de quelqu'un de plus sot ou de plus démuné. La vie veut ça... Mais les gens qu'il croisait dans son rêve rendus au charme, à la jouissance de cette marinée de printemps, nés de son imagination, évoluaient sans s'en rendre compte. Il lui aurait suffi d'ouvrir les yeux pour en dissiper l'apparence... Il poursuivit, s'accrocha à sa vision...

Une péniche le dépassait de temps à autre, secouant l'eau morte du canal en vagues, jusqu'à ce que sa surface redevînt lisse, étale. Un merle se décochait d'un buisson, des hirondelles cinglaient le ciel. Il percevait le craquement des herbes qui se redressaient scintillantes de rosée.

Chaque jour ses randonnées se faisaient de plus en plus longues... La chienne avait beau le protéger, prévoir autour de lui un rempart de silence, dès le soir venu, à son retour vers la ville une rumeur commençait à s'élever... Qu'était-ce au juste ? Seulement le bruit du vent secouant les branches des arbres, le vent « d'autan » qui créait une ambiance marine sur l'eau glauque du canal ? Cette rumeur se transformait parfois en clameur... Avec la crainte qu'elle n'existât que dans sa tête, il diffusait certaines ondes nocives. Si ces ondes émises étaient celles d'un rebelle, il avait la sensation de les transmettre vers la ville, à la ville, à ses habitants. Elles gênaient l'ambiance générale, il le sentait. La cité entière lui répondait. Il devenait fou à l'écoute de paroles, de mots perçus, de lambeaux de phrases dont il reconnaissait l'accent. Bribes, mots injurieux, canalisés par le réseau immense de la cité interdite. « L'outlaw ! songea-t-il, celui qui n'a plus de place nulle part ! » Séparé de la cuvette de la ville, il se rapprochait progressivement. Le long du chemin de halage, en profil sur l'horizon des champs, le regard

calme, agressif, dans l'insolence de sa démarche... Il songea à Van Gogh, auxquels des garnements jetaient des cailloux sur son passage... La masse liquide avec ses reflets aux mouvements vibratoires avait beau alléger son regard, dans le vent qui faisait gémir les arbres torturés, il le sentait se durcir à la vue d'une route qui longeait le canal à proximité, la nationale 113 où des voitures passaient. Visible aux automobilistes, ne représentait-il pas une cible facile ? Son retour suscitait toujours une passion contre laquelle il savait se heurter depuis des années, ce qui permettait à certains individus de se déchaîner... Il était le paria, l'outlaw !

Trouver le courage de se lever, de s'habiller, il ne le fit pas encore et temporisa... M.Prat, l'ancien adjoint au maire n'avait-il pas dit la veille à un commissaire présent dans la salle : « Ne serait-ce pas un client pour vous ? » Il s'en souvint comme d'une souillure, une méchanceté gratuite... Il fallait réagir. Peut-être aurait-il mieux fait de rejoindre Nelly, Elisa, en bas dans la salle, à supposer qu'elles y fussent encore, en déclarant : « On s'en va ! » N'importe où, avec assez d'argent pour partir aux hasards de la vie... Fuir cette ville ! Nelly et Elisa le suivraient comme toujours, même s'il s'avérait incapable de leur procurer la sécurité dans la durée. Tout train de marchandises ou de voyageurs, mène n'importe où. Il suffit de le prendre au passage.... Rester encore, c'était mariner dans des pensées néfastes au lieu d'aller de l'avant, de s'incruster dans un réel même incertain.... N'avait-il pas changé depuis la rue de Cé ? Pouvait-il se laisser gagner par la torpeur, la mélancolie, après avoir rencontré Nelly ? Il s'interrogea sur les raisons qui pouvaient lui laisser supposer qu'elle l'aimait d'amour.

Le croire, c'était anticiper, fabuler, s'il n'avait pas les moyens d'assurer honnêtement leurs existences, à elle et sa fille... Alors pourquoi restaient-elles, collées à lui ? Pourquoi ? Aucune réponse ne pouvait le satisfaire. Même aurait-il frappé Nelly pour la contraindre à avouer, rien ne pouvait le délivrer de cette obsession. Pourquoi ? Il voulait savoir... En supposant qu'elles ne revinssent pas, il considéra de nouveau leurs affaires dispersées dans la chambre et vit leur sac de voyage.

La femme de chambre chantait dans la pièce voisine en passant l'aspirateur, cette femme si bien renseignée qu'il n'avait jamais vue. Allait-elle venir ici aussi, faire le ménage ? L'inconnue se dirigea vers le fond du couloir, dans d'autres chambres... Il sombra encore, se réveilla enfin : il devait être midi. Il se leva, se planta devant le miroir du lavabo et se rasa. Il sentit un léger mal de tête persister, se souvint soudain qu'il y avait de l'aspirine dans les affaires de Nelly.

Il se dirigea vers son sac de voyage, l'ouvrit. Du rez-de-chaussée montaient déjà des bruits d'assiettes et de couverts. Dans la chambre chauffée déjà par le soleil, sous du linge sale roulé en boule, il ne trouva pas le tube qu'il cherchait. Il glissa la main dans une poche latérale, rencontra cette fois un objet rond qu'il retira en fronçant les sourcils : il venait de reconnaître la bague de Nelly.

Il se redressa, considéra le bijou, le glissa dans une poche puis continua sa toilette en ruminant des pensées mauvaises. Il était prêt, il lui restait ses chaussures à mettre quand le pas vif de Nelly résonna dans le couloir. Celle-ci ouvrit la porte avec précaution, le croyant au lit encore.

-Tu es levé ?

Il ne répondit pas. Devant son air froid, son mutisme, elle ajouta :

-J'étais en ville, j'avais des courses à faire.

-Une autre bague aussi à vendre, peut-être ?

-Que veux-tu dire ?

Nelly comprit. Elle chercha machinalement la bague du regard, qu'il tira de sa poche et lui montra. Elle parut à l'affût d'un prétexte propre à lui servir d'alibi, mais n'en trouva pas.

-Je croyais que tu l'avais vendue, dit-il.

Les saphirs du bijou miroitaient entre ses doigts.

-J'attends...

-Je t'ai dit que je l'avais vendue parce que tu étais dans un tel état, à ce moment-là.

-Dans quel état étais-je ? Tu te moques de moi ? A moins que ce soit ta vraie nature, de mentir...

-Que pouvais-je dire ?

-La vérité. Parle, allons !

Elle se détourna :

-Tu m'ennuies !

Elle le considéra avec défi : elle venait du dehors, rayonnante de fraîcheur, de clarté. Elle devait avoir laissé Elisa en bas, à l'attendre, assise sur une chaise dans la salle à manger, ou jouant avec le petit chat sous l'œil vigilant de M.Dominique. Elle s'était débarrassée des moiteurs de la nuit, nette, en pleine possession d'elle-même.

-Continue de mentir à ton aise ! L'ensemble, que tu avais le besoin de t'acheter, c'était plus urgent que tout, n'est-ce pas ? D'où venait l'argent ?

-Je ne pouvais me promener dans la journée, en robe de soie collante sans attirer l'attention.

Il se campa devant elle, prêt à la gifler, mais elle fit front :

-Tu sais...

-Où as-tu pris l'argent ?

-Le marchand m'a fait crédit. Je lui ai promis que je passerai le payer... J'irai tout à l'heure.

Il se mit à rire. L'alibi ne tenait pas debout, elle s'en aperçut, prise au dépourvue.

-Vas-y, cherche d'autres balivernes !

-Je n'ai pas acheté le tailleur à crédit. Cela ne se pouvait pas, tu t'en rends bien compte.

Lassé de jouer ce rôle d'inquisiteur assez débile par quoi il pensait la contraindre un instant plus tôt, il prit le parti de rire encore. Il songea à la trame du rêve qu'il avait prolongé dans sa flegme... « Après tout, songea-t-il, elle peut faire ce qu'elle veut, elle est libre... » Il continua de simuler :

-Alors, demanda-t-il, la voix plus basse, sans se forcer à croire quoi que ce fût.

Acculée, un peu déroutée par l'expression de son visage, assez inattendue, elle dit :

-J'ai demandé de l'argent à l'hôtel. Ils ont la garantie de nos bagages. M.Dominique m'a prêté cent euros.

-Plus que ça. Que t'a-t-il demandé, en échange ?

-Ne te fais pas des idées. Je les lui rendrai.

-Si tu veux, et tu lui remettras en même temps ce que je lui ai volé !

La phrase était dérangeante. Cela ne se pouvait pas. Mais il était en chaussettes sur la moquette, un peu floué. Il la fixa avec un regard à peine feint de suspicion.

-Tu commences à m'intéresser, dit-il, sans y attacher d'importance.

Nelly reprit son aplomb et dit :

-Ne t'occupe pas de ces bêtises. Il se passe des choses plus graves... Je suis venue t'avertir.... Rien de véritablement grave, ajouta-t-elle, devant son air

inquiet... Enfin, ça l'est...

Elle alluma une cigarette. Sa main trahissait une certaine nervosité :

-Je suis descendue vers les dix heures, avec Elisa. La patronne était en bas, je ne l'avais jamais vue. Elle a passé les jours précédents dans sa chambre en attendant que sa crise de rhumatismes cesse... Elle marche avec une canne. Nous étions à peine dans l'escalier, qu'elle nous avait déjà repérées. J'ai senti d'instinct qu'elle ne nous aimait pas.

-A la caisse, le registre des clients ouvert devant elle, la main courante, si tu préfères, le stylo à la main, elle paraissait noter des choses en jetant un bref coup d'œil sur nous. M.Dominique avait l'air contrarié. Il y avait un troisième personnage, en blouson de cuir noir, l'air circonspect, qui nous regardait descendre aussi. M. Dominique m'a fait un petit signe de tête, comme pour m'avertir de ne pas m'arrêter. J'étais perplexe. Elisa devait avoir faim, je n'étais pas sûre... Je me suis approchée quand même, j'ai demandé :

-Puis-je prendre mon petit déjeuner ?

La femme m'a regardée méchamment. Elle m'a considérée avec arrogance, comme si j'étais une créature dont la vue lui sortait par les yeux.

-Nous ne servons plus les petits déjeuners à cette heure-ci.

-Un peu de café, du moins, ai-je insisté, du lait pour ma petite fille, avec un croissant.

-Il n'y a plus de croissants !

M.Dominique ébaucha un mouvement, avec l'intention d'aller préparer quelque chose à la cuisine. Il avait à peine fait un pas qu'elle trancha, catégorique :

-Il n'y a plus de café, ni de lait !

-L'homme en leur présence, ne cessait de m'observer pour se faire une idée. Il ne dit rien. J'ai senti les questions qu'il devait se poser à notre sujet, ce

à quoi il voulait en venir, ce que son regard voulait dire.

-Que voulait-il dire ? demanda-t-il, devenu pâle, en colère soudain, le regard empli de haine et de défi...

-Qu'as-tu ?

-Rien. Continue...

Dans son lit, il avait senti venir la catastrophe. Il en avait perçu les prémices, cela ne tournait pas rond dans sa tête, même s'il préjugait cela, à peine, comme si ce n'était presque rien. Nelly ne pouvait pas être au courant de ce que Langres lui avait dit la veille, de ce que M.Prat avait insinué au commissaire de police... Un drame s'était passé durant la nuit : on avait découvert Pradal à son domicile ligoté sur une chaise, la tête renversée, tué de trois balles de revolver.

-Nous savons comment il est mort, dit l'homme au blouson de cuir noir : on lui a d'abord coupé la langue et on l'a lui a mise dans le cul. Après quoi, il a été achevé de trois balles de revolver 22 Long-rifle... L'autopsie du médecin légiste est formelle : il a d'abord été torturé puis ligoté sur une chaise, ce qui prouve qu'ils étaient plusieurs, vu la force herculéenne de la victime... Le meurtre a eu lieu à deux, trois heures du matin. Votre locataire s'est-il absenté hier soir ? demanda-t-il à M.Dominique... J'étais là, je pouvais entendre....

-Il était avec moi, la nuit dernière, nous avons passé des heures à discuter, répondit-il... C'était la nuit de congé du veilleur de nuit et je le remplace.

-Oui, mais on l'a vu au café de la Terrasse, près du parking Victor Hugo, en train de faire un poker avec Pradal et quelques autres. Nous vérifierons. Il peut nous servir de témoin pour l'enquête. Envoyez-le, dès qu'il descendra...

-Entendu... Au revoir, M.Paul, a dit M.Dominique.

-Tu sais comment sont les femmes entre elles, ajouta Nelly... La femme n'a pas cessé de nous considérer de son regard soupçonneux, comme si nous étions mêlées à ça. J'ai voulu la faire enrager à mon tour. Près de la caisse, sur l'un des fauteuils, avec Elisa sur les genoux, je me suis assise. J'ai feuilleté l'un des magazines que j'ai pris sur la table basse. Elisa m'a quittée. Elle s'est approchée d'elle en la narguant, en la traitant de : « Vilaine ! Vilaine ! » La petite criait. La veuve ne semblait pas s'en affecter. Elle a ricané comme pour dire : « Cela promet ! » Alors M.Dominique a tout de même apporté un croissant à Elisa. Pendant ce temps, j'ai ouvert mon sac, je me suis passée du rouge à lèvres. A ce moment j'ai cru que la veuve allait quitter sa caisse pour me jeter dehors ou me donner un coup, avec sa canne. Elle fixa M.Dominique en pinçant les lèvres.

-Comment était l'homme au veston ? demanda Drabe.

-Correct, grand, large d'épaules, la cinquantaine. Ce devait être un inspecteur.

-Je vois.

-Ne t'affole pas. Il est parti en serrant la main de M.Dominique.

-Il lui a serré la main ?

-Cela ne veut rien dire. La patronne était toujours à sa place et M.Dominique n'osait pas s'éloigner. Il se fait tout petit devant elle. Je suis allée dans la rue avec Elisa. Il faisait beau. J'ai attendu. Je savais que M.Dominique trouverait le moyen de sortir pour me parler.

-Tu en étais si sûre ?

Le soupçon reprenait corps. Est-ce qu'il n'y avait pas eu entre eux des signes d'intelligence ? Elle lui avait emprunté de l'argent. Il les avait surpris en grande conversation. Cette histoire de vol manigancée

dans la chambre, provoquée par elle... Cette femme de chambre dont elle prétendait tenir des renseignements... S'ils se connaissaient déjà, elle et lui, où et quand, dans quelles circonstances ? Quels liens étaient tissés entre eux au point que M.Dominique pouvait se montrer généreux, comme si elle était sa fille ou appartenait à sa famille ? Jusqu'à quel niveau se sentait-il tributaire, dévoué vis à vis d'elle ? Avait-elle été sa maîtresse ? Il la vit hausser les épaules.

-Ne va pas t'imaginer des choses ! J'espère que tu ne penses pas que j'ai couché avec lui !

Il venait d'en avoir l'idée.

-Si tu connaissais M.Dominique, il t'étonnerait. C'est un homme de cœur, incompréhensible pour certains : sa ruine l'a beaucoup affecté mais ne l'a pas vraiment changé. Je veux te dire qu'il était très riche, qu'il brassait beaucoup d'argent. Mais il était trop humain, trop généreux. Quand les huissiers ont saisi ses biens, ses studios de cinéma, il était conscient depuis longtemps du krach financier à venir, mais continuait à se montrer généreux envers nous, ses employés, ses assesseurs, les membres de son équipe, de la script, à l'assistant réalisateur, de l'accessoiriste, en passant par le machiniste, les figurants, comme si rien ne se passait, qu'il avait pointé une boule de billard dont il avait mal calculé la trajectoire, qui continuait inévitablement sur sa lancée comme celle du croupier s'immobilise dans une alvéole, qui n'est pas celle qu'on attendait. Il a tout perdu. Son dernier long métrage fut un échec. Les producteurs se sont retournés contre lui. Il s'est vu exclu de ce milieu comme un malpropre... Il avait souscrit des traites, des avancements de fond, autant de dettes, qu'il n'a pas pu honorer, des millions d'euros. Tous l'ont mis dans le sac, même ceux qui se disaient ses amis. Il a dû faire de la prison pour cela...

-Tu en sais, des choses...

-Nous avons attendu M.Dominique, dans la rue, dix minutes environ. A la fin, il s'est montré devant la porte. Il nous a fait signe d'aller jusqu'au coin de la rue, et il s'approcha lentement sur le trottoir... Il a tendu une pomme à Elisa, qu'il dissimulait dans une poche. Il m'a dit : « Le commissaire est passé, mais cela lui arrive de temps en temps. L'affaire est grave cette fois, il s'agit d'un meurtre, et votre ami y est indirectement mêlé. Il faudrait prendre le large, pour qu'il ne puisse pas mettre le nez dans vos affaires, même si Frank Drabe n'y est pour rien. C'est encore un coup de Langres et de la mafia locale... Il vaudrait mieux pour vous de partir, je sais où vous cacher pour quelques temps, mais il faudra quand même partir... A moins que... Vous savez Nelly, quand le vent tourne, c'est la poisse. Vous êtes bien placée pour le savoir. J'ai une planque pas très loin d'ici, à Gruissan, dans l'Aude... Il faut agir vite.

-M.Dominique t'a dit ça ?

-Il a peut-être employé d'autres mots, peu importe... Il est au courant pour l'argent.

-Parle !

-Je ne fais que ça. A croire que tu ne veux pas comprendre. Tout l'heure, Baïssous, le commissaire, a insisté pour que tu lui rendes visite...

-M.Dominique t'a mise au courant d'autre chose ?

-Non, il lui a montré son registre. Il a vu que nous étions correctement inscrits. Il a demandé à M.Dominique, s'il avait examiné nos papiers, si nous comptons rester longtemps. A l'en croire, ce meurtre va faire du bruit...

-J'ai vu leurs pièces d'identité, a assuré M.Dominique.

-J'aimerais mieux jeter un coup d'œil, sur le bonhomme, ne va-t-il pas descendre ?

-Il lui arrive de se lever tard. On ne se couche pas de bonne heure, quand on joue au poker !

-Quelles accointances a-t-il ?

-Aucune idée !

-Vous a-t-il paru bizarre, inquiétant ?

-Non... Voyez, la jeune femme avec sa fille, n'a-t-elle pas l'air comme il faut ? Ils ne sont pas mariés, mais ils forment un couple. Il a l'air d'aimer la petite...

-Comme si on pouvait se fier aux apparences ! a répondu l'inspecteur.

-Il t'a dit cela ?

-Non, mais je l'ai entendu, quand la veuve Joubert était là. Qu'as-tu ?

-Rien.

Depuis l'affaire du Pas de l'échelle, il passait parfois une partie de son temps à se répéter qu'il avait pensé à tout, qu'il n'avait pas laissé de traces derrière lui. L'argent dérobé par celle qui se disait son amie, n'était plus vraiment important. Mais il avait agi, certes. Il était coupable. A supposer que personne n'eût remarqué l'homme à l'allure louche, plutôt vive, qui marchait sur la route ce jour-là, dans sa hâte de prendre le train à la gare de Saint-Julien en Genevois ? Il avait marché sur deux ou trois kilomètres peut-être, ayant garé la Renault-Cinq des postes, dans un fourré, sur le bord d'un chemin de terre. A l'approche de Saint-Julien, il avait ralenti son allure... La vue des rues et des immeubles de l'agglomération l'avait rassuré. Pour mieux se situer, savoir où il en était, il avait pris quelque part un café. Le serveur n'avait guère fait attention à lui, pas plus qu'aux Savoyards qui buvaient autour d'une table. Il paraissait normal, correct. La marche l'avait dégrisé. S'il était sur ses gardes, il n'en laissait rien voir.

-Réfléchis, avant d'aller au commissariat Est-il

bien nécessaire que tu y ailles. Ne ferions-nous pas mieux de...

Il eut besoin d'air et alla jusqu'à la fenêtre. Dans la cour, le marronnier était toujours à sa place, des feuilles jonchaient le sol avec des fruits de l'arbre aux bogues éclatés. Il prit son temps avant de se retourner :

-En somme, c'est toi qui décide à ma place ! Prépare tes affaires...

-Ecoute, Frank, ils sont seulement intrigués à cause des parties de poker, de l'argent que tu as gagné. Il y a la mort de Pradal, qui a tout gâché... Il faut tout prévoir. Ils peuvent te poser des questions embarrassantes : d'où viens-tu, où habitais-tu avant, etc. Ils peuvent te demander une justification de domicile. Assis-toi, reste calme... Je peux te servir d'alibi, dire que nous vivons ensemble, depuis longtemps, que tu habitais, avec moi, que tu cherchais du travail, que nous avons quitté Lyon pour tenter notre chance dans le Midi.

Elle s'assit sur l'autre lit en face de lui, écrasa le bout de sa cigarette dans le cendrier, en prit une autre qu'elle alluma. Il la regardait. Elle sentit qu'il était injuste. Il la fixait avec reproche, comme s'il la rendait responsable de ce qui lui arrivait. Pourquoi n'avait-il pas suivi son intuition ce matin en partant seul de préférence ? Il y avait une lueur dans le regard de Nelly qui le mettait mal à l'aise : ses yeux verts lui renvoyaient son image, le montraient tel qu'il était, hargneux, incapable de sympathie pour la jeune femme assise devant lui qui essayait de démêler la situation à sa place presque... De quoi se mêlait-elle ? Pourquoi cherchait-elle à pénétrer dans un domaine qui lui appartenait, auquel il n'accordait à personne un droit de regard ? Ensemble depuis plus de trois jours, il semblait lui reprocher de s'être amolli, de lui avoir

permis de participer à sa vie. Comment revenir en arrière ? Impossible de nier ces jours et ces nuits, l'affection qu'il se sentait éprouver pour la petite Elisa. Toutes les deux l'avaient rendu plus humain, par le regard, par le contact de leurs pupilles. Cela se lisait. Il voulut reprendre le dessus :

-Supposons que l'on ait interrogé ta copine, Anouk, celle qui nous a joué un sale tour. Elle m'a vu, même si c'était la nuit... Nous avons dormi tous les quatre dans le même appartement. A supposer qu'elle soit en ce moment entre les mains de la police, si les billets qu'elle m'a volés sont numérotés, elle peut vouloir se décharger sur nous, les mettre sur notre piste, dire que je suis comme ceci, comme cela, leur donner des détails précis. Peut-être étions-nous déjà repérés, à Lyon ? J'ai l'impression qu'elle nous a donnés.

Il fumait à petites gorgées, la regardait, exaspéré par son calme, cette sorte de lucidité, qui ne l'abandonnaient jamais. Que risquait Nelly ? Elle pouvait passer pour une complice, mais prétendre aussi qu'elle n'était au courant de rien, puisqu'ils ne se connaissaient pas, avant Lyon. D'où venait-il ? Elle n'en savait rien. L'idée stupide qu'il avait eue de s'encombrer d'une femme parce qu'il avait eu la faiblesse de croire qu'il pouvait rompre avec sa solitude un moment, parce qu'après ce qui s'était passé, il n'en pouvait plus d'être seul...

-Ce qu'il faut, dit-il, c'est faire nos bagages et ficher le camp !

Elle acquiesça :

-Nous sommes salement repérés. Viens déjeuner, n'y pense plus, pour l'instant. Je suis persuadée qu'il n'y a pas de danger, qu'ils sont seulement curieux de savoir ce que tu sais sur Pradal.

-Vision optimiste ! Tu te figures qu'ils ne savent pas qui je suis ?

-Certes, il n'est pas bon de gagner trop d'argent au jeu. Ils font bonne figure, ils rigolent, puis après...

Elle parlait comme Langres et il lui en voulut encore. Langres, commanditaire d'un assassinat. Celui-là ne plaisantait pas... D'une voix persifleuse, il déclara :

-Peut-être vont-ils m'interroger, sur l'histoire de ta bague ?

-Imbécile ! Mets tes chaussures et viens dîner.

Ils passèrent devant la caisse où trônait madame veuve Joubert. M.Dominique devait être dans la cuisine, derrière ses fourneaux. Ils sentirent que la veuve posait sur eux un regard haineux. La salle des repas se remplissait peu à peu de clients de l'hôtel, d'autres qui venaient de l'extérieur. Ils s'assirent à leur table habituelle. Elisa s'y tenait déjà toute seule, sage, intimidée, par les convives, gênée par une dame d'âge qui essayait de la faire parler, en lui posant des questions. Attentive, les yeux grands ouverts, l'enfant semblait plutôt intéressée par ce qui se passait autour d'elle... Le va et vient des serveuses, les clients qui arrivaient, le bruit des conversations dans la salle. Nelly et Drabe s'assirent l'un devant l'autre, séparés par la nappe où tranchait le rose des radis, le rouge des tomates, le vert des olives. La serveuse leur tendit le menu. Il allait déjà verser du vin dans son verre quand son regard rencontra celui de Nelly. Il n'insista pas.

A trois heures, ils étaient présents dans le hall de départ de la gare, avec leurs bagages. Elisa donnait la main à sa mère. Drabe fit la queue au guichet, les entraîna à sa suite. Il composa les billets qui portaient la mention : « Toulouse-Matabiau, destination Paris-gare d'Austerlitz. »

Deuxième partie

Montréal où il faisait bon flâner dans l'air alangui de l'automne finissant... Que restait-il aussi pour lui de Montréal ? La vision d'une guérite en sous-sol où pendant plus d'un mois il avait réussi à soutenir à l'embauche la responsabilité d'un gardien de parking... La place Jacques Cartier, la basilique Notre-Dame, le modernisme de ses gratte ciel côtoyant le regard au visage baroque de ses anciens monuments, le quartier malfamé de Saint Michel où ils avaient dû vivre, leur promenade avec l'enfant le long des quais bordant le fleuve Saint-Laurent, les ébats d'Elisa dans les jardins pour enfants de l'île Sainte Hélène, et puis le casino... Ils quittèrent la mégapole et pénétrèrent dans une zone orageuse où il pleuvait dru. Le ciel était noir comme de l'encre, les véhicules se suivaient, phares allumés. La pluie crépitait sur le toit de la voiture, une Ford de louage dont les roues lançaient des gerbes d'eau, accompagnées par le tic-tac agaçant des essuie-glaces. Ils avançaient à vitesse réduite sous le déluge de trombes d'eau.

-Tu es sûr que tu n'es pas fatigué ? demanda Nelly.

-Certain.

Une file d'autos dépassa la leur, puis donna à son tour l'impression de ralentir. Il paraissait important de ne pas changer de file, comme s'ils entraient dans la ville au lieu d'en sortir. Ce week-end pour des milliers de gens du Québec s'annonçait bien ! Ils se déplaçaient vers l'ouest et les Grands Lacs... Dans la migration attendue des fins de semaines, des milliers de voitures s'activaient sur la route, dans leur va et vient incessant de fourmis. Aux éclairs lumineux qui zébraient le ciel, se répercutaient des coups de tonnerre tels des coups de canon d'une batterie d'artillerie. On se serait cru sur un champ de bataille ou en pleine guerre, celle du troisième millénaire peut-être... Les véhicules

progressaient dans la fournaise où les nappes de grésil montaient du sol, bouillonnantes comme de l'eau en ébullition. Au passage, éclairés par les phares, des visages mâchonnés, happés aussitôt par la vitesse laissaient voir l'expression tendue de leurs regards éclairés à peine, une fraction de seconde, comme par les flashes d'un éclair au magnésium.

-Cigarette ? demanda Nelly.

-Avec plaisir.

Elle l'alluma, la plaça entre ses lèvres et il en aspira deux ou trois bouffées en conduisant, les mains sur le volant.

-Veux-tu que j'allume la radio ?

Il secoua la tête et fit signe que oui. Elle brancha le poste. Les ondes brouillées par les éclairs firent grésiller l'appareil et elle dut l'éteindre. Il était même devenu difficile de parler d'autant plus que la petite Elisa, étendue sur la banquette arrière, dormait. Il fallait hausser le ton pour s'entendre dans le vacarme de la pluie qui cinglait la route et le toit de la voiture, de même qu'au travers de la masse d'eau fouettée par le va et vient intempestif des essuie-glaces. On avait du mal à voir quoi que ce fût. Les tracés phosphorescents de l'autoroute émergeaient seuls de cette nappe de nuit opaque. Il déplaça son regard fixé devant lui, et vit Nelly de profil, en ombre pâle dans la pénombre de la voiture, l'air tendu, soucieuse. Il l'interrogea :

-A quoi penses-tu ?

-A rien. Et toi ?

Il dit :

-A ce qui peut nous attendre, là-bas.

Ce là-bas incertain vers lequel ils avaient du mal à se rapprocher. Plus d'un fuseau horaire d'ici la Saskatchewan. Il leur restait à parcourir les milliers de kilomètres qui les en séparaient... Ce n'était pas vrai, il ne pensait à rien de précis. Il conduisait et regretta

d'être parvenu à se glisser dans la seconde fille, à gauche. Il lui serait difficile désormais d'en changer sans que Nelly s'en aperçût, lui en demandât la raison. Derrière, Elisa s'éveilla attentive à la pluie qui grêlait. Elle joua un moment avec sa poupée, ensuite avec son doigt fit d'imaginaires dessins sur la vitre à peine embuée, du côté où elle se trouvait.

-On dirait que nous sommes sortis de l'orage, dit Nelly.

Elle arrêta le mécanisme des essuie-glaces mais dut presque aussitôt les remettre en mouvement, car de grosses gouttes d'eau comme isolées, s'écrasaient encore sur la vitre.

-Tu n'as pas froid, ma chérie, demanda-t-elle, en se retournant vers Elisa.

-Non maman.

Elisa, enjouée, s'amusait en balbutiant des choses pour elle-même comme elle en avait l'habitude, en dialoguant avec sa poupée, ou en traçant encore des marques avec son doigt sur la vitre. L'enfant était bien couverte, encapuchonnée. Dehors, il devait faire zéro degré. L'air pulsé à l'intérieur donnait cependant une température ambiante agréable. De temps à autre, ils éprouvaient le besoin d'échanger des paroles entre eux comme s'ils le faisaient pour se rassurer. Mais la route restait pour eux ouverte, inconnue, dans son impact climatique aux incidences dérangeantes comme si le changement de latitude, de longitude, modifiait leur centre de gravité. Déjà, à Paris, à l'aéroport de Roissy, ils avaient pu se rendre compte du changement. Était-ce dû aussi à l'apparence des gens, à leur accent ? Était-ce l'appréhension de l'inconnu depuis leur départ qui leur infligeait la nécessité de se maintenir le moral par de brefs échanges anodins, réduits qu'ils étaient à l'habitacle qui les protégeait du froid, des intempéries ?

-Au revoir, M.Dominique, avait dit Nelly.

Nelly l'avait embrassé. Il était venu les rejoindre dans la rue. Elisa fut soulevée de terre. Il l'avait prise dans ses bras et l'enfant souriait avec tendresse au vieil homme dont les yeux bleus brillaient dans un regard cerné de rides. Ses pupilles grises avaient repris la couleur bleu pur de sa jeunesse. Leur éclat se mêlait au bleu du ciel qu'avivait ses cheveux blancs et son costume blanc immaculé de cuisinier.

-Au revoir.

-Sans vous, dit Drabe, sans vous, que serions-nous devenus ?

-Aucune importance, la partie n'est jamais gagnée d'avance. Ecrivez-moi, tenez-moi au courant. Je peux encore vous aider, malgré la distance. Je verrai si je peux faire quelque chose pour vous d'ici quelques temps. N'hésitez pas à me contacter. La personne chez qui vous irez là-bas, au Saskatchewan, est un ami très sûr, de longue date. Il possède d'immenses domaines à blé. Vous verrez... Rien ne vous oblige à vous rendre chez lui si vous trouvez mieux, mais il vous permettra d'avoir un visa permanent, au début. Il vous trouvera quelque chose à faire. Je lui ai rendu service autrefois, je lui ai pratiquement sauvé la vie... Enfin, n'entrons pas dans le détail... Pendant la dernière guerre, il était pilote. Les allemands le recherchaient... En attendant, prenez ceci. C'est une modeste enveloppe avec un peu d'argent, une lettre d'introduction. Il vous expliquera. Sa femme est française...

Drabe fit un pas en avant :

-Il faut que je vous dise... Derrière votre tableau d'une reproduction de Van Gogh, il y avait de l'argent...

M.Dominique se mit à rire. Nelly aussi.

-Croyez-vous que je n'étais pas au courant ? Il avait été placé exprès juste pour contrer votre

susceptibilité, ménager votre...

-Honneur ?

-Partez maintenant, le train vous attend, ajoutait-il, en souriant.

Il les regarda partir comme la première fois, quand il les voyait s'éloigner, qu'ils avaient l'air d'un couple, Nelly et lui, même s'il manquait Elisa. Ils ne se retournèrent pas sauf sur le trottoir du pont, à plus de deux cents mètres. Il était toujours là, à sa place, il n'avait pas bougé. Sa silhouette bonhomme flottait dans l'air déjà chaud mais ne bougeait pas. Il leur fit au revoir de la main. Elisa montrait l'hôtel du doigt. Le bruit de la circulation les séparait de l'odeur de cette rue dont la perspective rétrécie, le maintenait là, indéfiniment, et que l'homme fût devenu de pierre. M.Dominique n'avait pas bougé. La vue du paysage chavira quand ils s'orientèrent vers l'entrée de la gare...

Aux abords d'Ottawa, la pluie disparut complètement mais c'était la nuit vraie, froide et gelée. Des camions aux roues énormes les dépassaient, phares allumés...

-Maintenant que l'orage est derrière nous, dit Nelly, je vais essayer de nouveau la radio.

Ils eurent de la musique douce. Entre deux morceaux, la voix de la présentatrice avait vraiment l'accent du pays, un accent charmant d'ailleurs dont ils suivaient les intonations avec curiosité. Ils commençaient à s'habituer. Nelly lui tendit une nouvelle cigarette allumée, en fuma une elle aussi en se renversant sur la banquette, en rejetant un rond de fumée au dessus d'elle. Il tourna le bouton du poste. Nelly voulut dire quelque chose mais garda son

mutisme. Venait-elle de remarquer qu'il avait ralenti ?

-Passé Pambroke, il y aura moins de trafic, murmura-t-il.

Il n'était pas impressionné, il n'avait pas peur mais ses nerfs se tendaient au frôlement des autres véhicules des deux côtés des phares, de dix mètres en dix mètres, qui se précipitaient à leur rencontre en leur donnant la sensation d'être prisonnier dans ce flot, sans possibilité de s'échapper, à gauche, ou à droite, ou même de ralentir. Le rétroviseur réfléchissait un triple chapelet de lumières qui se suivaient pare-chocs, à pare-chocs.

Les enseignes des pompes à essence, sur la droite surgissaient et constituaient les seuls signes de vie, au delà de la route aux contours enténébrés, blanchâtres, par endroits. La neige déjà... Sans ces lumières, on aurait pu croire que la chaussée était suspendue dans le vide à l'infini, qu'au delà il n'existait que nuit et silence. Les villes, les villages étaient tapis plus loin, invisibles. Rarement un vague halo jaunâtre dans le ciel laissait deviner leur existence. La seule réalité proche, c'était celle des restaurants, des bars qui jaillissaient du noir, tous les cinq ou dix kilomètres avec leurs lettres rouges, vertes, ou bleues, le nom d'une réclame de bière ou de whisky, les aires de repos annoncées, éclairées aussi, où l'on pouvait s'ébattre comme en France, et se rendre aux toilettes.

Il ne roulait plus qu'en seconde vitesse. Il y était arrivé insensiblement sans que Nelly le remarquât. Soudain, profitant d'un espace libre, il s'engagea dans la première file.

-Qu'est-ce que tu fais ?

Il faillit rater le bar ou motel, dont l'enseigne au néon annonçait : « The Red Lion Hotel », l'hôtel du Lion Rouge, freina à temps si brusquement que la voiture qui les suivait, fit une embardée. On entendit

un flot d'injures. Le conducteur lui tendit même le poing par la vitre de la portière.

-Il faut que j'aille aux toilettes, déclara-t-il, d'une voix aussi naturelle que possible, en s'arrêtant sur le parking. Tu n'as pas soif, tu ne veux pas boire quelque chose de chaud ?

-Non. D'ailleurs, il reste du thé chaud dans le thermos.

Souvent depuis qu'ils étaient sur la route, et qu'on aurait pu les prendre pour des bohémiens, des fugitifs dans cette voiture confortable, Nelly l'attendait dans l'auto. Ou bien, elle et Elisa sortaient tandis qu'il restait là, à les attendre. Une sorte de blues envahissait alors son esprit, un sentiment qu'il s'efforçait de leur dissimuler, qui s'évanouissait à leur retour. Il coupa le moteur et sortit. La nuit avait déjà fait son petit bout de chemin.

La neige glacée craquait sous ses pieds, sur cette aire de l'autoroute éclairée... Dans une voiture, une Bentley presque en face du motel, un couple lui parut si étroitement enlacé qu'il se demanda un instant s'il s'agissait d'une seule ou de deux personnes. Il trouva leur attitude ridicule, leur m'as-tu vu exaspérant. Il poussa la porte du bar et se sentit quelqu'un d'autre presque aussitôt, à cause de la chaleur humaine à l'intérieur, et s'arrêta pour regarder la salle plongée dans un clair obscur orangé. Ce bar-là ressemblait à tous les autres du bord de la route avec ses rayons de bazar où l'on pouvait acheter n'importe quoi, le poste de télé qui marchait dans un coin, les mêmes odeurs, les même reflets, les mêmes consommateurs, en apparence, assis autour des tables ou près du comptoir.

-Une draffe, dit-il...(Ce qui signifie en parler québécois : une bière.)

-Quelle marque ?

Il avait lu Lager beer, sur une affiche publicitaire, au bord de la route, et commanda une Lager. Si on ne lui avait pas posé la question, il se serait contenté de n'importe laquelle à la pression, justement parce qu'il avait soif, malgré la nuit glacée dehors. Il pivota sur lui-même, regarda en hésitant, la porte des toilettes à proximité des distributeurs de boissons chaudes, et s'y rendit par acquit de conscience ou une sorte d'honnêteté. En passant devant un homme brun qui téléphonait, l'écouteur appliqué contre son oreille, la main en cornet devant sa bouche, qui baissa le ton en l'observant d'un regard pas tendre quand il passa, il aurait aimé s'attarder pour entendre ce qu'il disait, mais perçut tout de même sa voix rauque, de même que ses yeux décelaient une insulte. Il alla aux toilettes, se lava les mains, les rendit sèches à l'air chaud et revint. L'homme était toujours à la même place. Que devaient signifier ses propos et à qui parlait-il ? Il lui rendit un regard fielleux, revint au bar et but son verre, en deux traits, chercha de la monnaie dans sa poche. Nelly s'impatiait-elle ? N'était-ce pas déjà suffisant que Nelly et Elisa l'empêchassent de rester encore à regarder les gens, à se détendre les nerfs ? Il s'arrêtait chaque fois que l'une ou l'autre en éprouvaient le besoin. Mais la nuit était froide et il se souvint qu'il avait arrêté le moteur. Il ne voulait pas se sentir responsable d'un préjudice, de multiples manières. Depuis qu'il se trouvait en terre canadienne, il était neuf, et la route à faire pour rejoindre leur destination était longue... Ils n'avaient pas attendu en vain à Montréal. Le mail qu'ils espéraient, était parvenu. L'employait de l'hôtel avait fait le nécessaire pour leur dire. Il avait pris connaissance des dispositions du contrat. Conversations entre M.Dominique et eux, puis réponse de son ami, l'employeur... Ils n'avaient pas de temps à perdre. Ils progressaient à l'arraché sur une

route hostile qui s'étendait sur des milliers de kilomètres, que sillonnait des camions citernes aux roues géantes, avec l'impression de se perdre un peu dans ce déluge de vent, de pluie et de neige, dans l'humidité qui embuait les vitres, dans cette nuit froide, enclins à garder les yeux à demi effarés, grands ouverts. Ils commençaient à se familiariser avec d'autres résolutions, une autre identité. Il songea à Nelly, à Elisa, qu'avant de quitter le motel, il avait acheté deux paquets de gâteaux secs, du coca, un peu de pain, des fruits, du beurre et du jambon, une fiole de whisky, pour le cas où il en aurait besoin en route. Il paya avec un billet de vingt dollars. L'alcool remonte et ça rend fort. Il en aurait sûrement besoin, même si en bordure de l'autoroute parfois des voitures de la police fédérale attendaient, avec des hommes à képis à l'intérieur, qui observaient le passage des véhicules, à l'affût d'une infraction. En sortant, il se sentit comme gêné, presque coupable, malgré ses achats, en se dirigeant vers la voiture, le break Ford de louage. En ouvrant la portière, il prit place au volant sans regarder Nelly. Comme d'habitude, elle ne posa pas de questions, ne dit rien. A quoi avait-elle pensé durant tout ce temps ? Elle semblait au courant figée dans un silence réprobateur. Certes, il y avait Elisa. Il pouvait entretenir une conversation avec la petite. Le mutisme de Nelly lui parut voulu, prémédité.

-Cela fait du bien ! murmura-t-il, pour lui-même, en mettant le moteur en marche. L'envoi d'air chaud fut rétabli. Il lui avait tendu le sac en papier où se trouvaient les achats qu'il avait faits dans le bar.

Il y avait moins de trafic, le rythme s'était ralenti à tel point qu'il dépassa trois ou quatre véhicules qui roulaient vraiment trop lentement. Une ambulance vint en sens inverse avec son tollé sonore, et ne l'impressionna pas, préoccupé qu'il était par d'étranges

lumières, par des barrières lumineuses blanches, surgissant devant eux.

-Détour, annonça la voix tranquille, un peu mâte, de Nelly.

-J'ai vu.

Cela le tracassa, il avait failli prendre à droite, et grommela :

-Quelle histoire !

-Tu as dépassé le croisement.

-Quel croisement ?

-Celui qui marquait d'une flèche la bifurcation de la route.

-Et les autres, derrière nous, ironisa-t-il, crois-tu que je puisse revenir en arrière ? Car les voitures les suivaient, moins nombreuses que tout à l'heure... Ne t'inquiète pas, je vous conduirai jusqu'à Regina. Si c'est bien là qu'habite M.André Leclerc, qui est prêt à nous recevoir, paraît-il, s'il est toujours vivant.

-Ecoute, M.Dominique sait toujours ce qu'il fait, ce qu'il dit.

-Je n'ai pas la chance de le connaître comme toi, de longue date, puisqu'il te faisait tourner dans ses films. Tu jouais de petits rôles insignifiants où tu devais être si contente de paraître. Tu jouais les soubrettes ? Pas étonnant qu'il ait fait faillite...

-Pas d'esprit, avec ton ironie vulgaire, sarcastique, si tu veux... Elle ajouta : je t'en prie...

Un instant, elle se revit frissonnante sur les premières marches d'un palace, à Nice, en robe de toile blanche dans un air glacial de début de mars, ce qui ne la changeait pas du froid de la nuit... Une des épingles fermant sa robe dans le dos était tombée par terre. L'habilleuse s'était précipitée pour la remplacer, la coiffeuse vaporisait vivement un nuage de laque sur quelques mèches rebelles, et la séance reprenait. Ravis d'apercevoir une beauté à la mode, un mannequin, les

passants s'attroupaient. Seule à affronter le froid en robe d'été, cependant que les flashes du photographe crépitaient, sans avoir conscience des badauds autour d'elle, elle souriait. Les autres, chaudement enveloppés semblaient éprouver de l'envie pour la créature grelottante qu'elle était, qui s'efforçait de sourire et qu'ils enviaient, parce qu'elle devait gagner en une heure de pose ce qu'ils gagnaient en une semaine.

Le preneur d'images arrêta le fonctionnement de son appareil. Un assistant se précipita avec un manteau, une bouteille de thermos. Elle rentra dans le hall de l'hôtel, se laissa tomber dans un grand fauteuil et buvait un grog chaud. Le sang recommençait à affluer dans ses veines. Heureusement pour elle, ce jour-là, les photos suivantes eurent lieu en intérieur. Elle songea que c'était peut-être le bon temps, celui de la chance et de l'insouciance... Qu'à cette époque, à vingt ans, elle avait pas mal de chances.

Drabe poussa un soupir de soulagement quand ils débouchèrent sur une autre route importante.

-Que crois-tu qu'elle signifiait, la flèche ?

-Nous ne sommes pas sur la bonne route.

-C'est ce que nous verrons. Regarde : Sudbury, Hearst, Sault-Ste Marie... Thunder bay, neuf cents kilomètres...

Ce qui l'énervait toujours un peu, c'était son assurance, la tranquillité avec lesquelles elle lui répondait.

-Je suppose que tu ne veux pas que l'on se trompe, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas et cela l'irrita davantage.

-Réponds, dis ce que tu penses.

-Te souviens-tu de la fois où nous avons fait un détour de quatre-vingt kilomètres par ta faute ?

-En évitant le gros trafic.

-Sans le vouloir.

-Ecoute, Nelly, si tu me cherches querelle, avoue-le tout de suite.

-Je ne cherche pas d'histoires. J'essaie de découvrir où nous sommes.

-C'est moi qui conduis. Fais-moi le plaisir de ne pas t'inquiéter.

Elle redevint silencieuse. Il ne connaissait pas la route davantage qu'elle dont la chaussée devenait moins bonne, sans une pompe à essence, depuis qu'ils s'y étaient engagés. Un nouvel orage bourdonnait dans le ciel immense d'une vaste étendue. Posément Nelly prit la carte dans le compartiment à gants, alluma la petite lampe sur le tableau de bord.

-Nous devons être sur une route dont je ne vois pas le numéro, qui se dirige vers Sudbury.

-Tu vois, j'ai raison.

Nelly essaya trop tard de distinguer le nom d'un village qui avait surgi dans la nuit. Ils l'avaient dépassé, et quelques lumières plus loin, dès lors, ils se trouvèrent dans les bois.

-Tu ne veux pas vraiment faire demi-tour ?

-Non.

Elle garda la carte sur les genoux, alluma une cigarette sans lui en offrir.

-Furieuse ? questionna-t-il.

-Non, pourquoi ?

-Avoue que tu l'es parce que j'ai eu le malheur de nous écarter de la voie la plus rapide, de faire un détour de quelques kilomètres. Pourtant, il me semble que nous avons pas mal de temps devant nous.

« Nous aurions mieux fait de prendre le transcontinental, ou l'avion, songea-t-elle, mais elle ne le dit pas. Toujours sa manie de vouloir être indépendant... »

-Attention ! cria-t-elle.

-Quoi ?

-Tu as failli monter sur le talus.

-Ca y est, je ne sais pas conduire.

-Je n'ai pas dit ça.

-Pour rester poli, je vais te dire vraiment une chose qui te convient : tu es une emmerdeuse, Nelly.

-Regard la route, idiot !

-Je regarde la route, je conduis gentiment, prudemment, sage, sage,...pour ne pas te créer de fausses émotions.

En disant cela, il appuya à fond sur l'accélérateur. La voiture prit directement de la vitesse, le moteur s'emballa.

-Où veux-tu en venir ? demanda Nelly.

-Avec la pluie, c'est rigolo, ne trouves-tu pas ? Tous ces creux et bosses, l'aquaplaning quoi !

-Tu n'acceptes pas que je conduise ?

-Absolument pas, je suis en pleine forme.

Des voitures s'arrêtaient ici ou là, des hommes et des femmes en descendaient, qui n'avaient pas de permission à donner à personne pour boire une bière, ou se restaurer.

-Vous n'avez pas faim, Elisa et toi ?

-Non. Qu'as-tu bu en allant faire le plein d'essence, tout à l'heure ?

-Rien.

-Menteur !

-Si c'est exact, la bière que j'ai bue m'a fait plus d'effet que d'habitude.

-Et tout à l'heure, quand tu t'es arrêté pour aller soi-disant, au petit coin ?

-Rien. Tu penses que je suis ivre ?

-Tu parles comme quand tu as bu, comme quand je t'ai connu. Te rappelles-tu de Marseille et de Lyon ?

-Si tu m'en veux, tu m'en veux bien. Tu me

détestes ?

-Pourquoi ne veux-tu pas comprendre ?

-Quoi ?

-Que je ne te déteste pas. Je t'apprécie au contraire, mais je voudrais au moins une fois, que tu te conduises en homme, que tu ne boives pas.

-Tu vois !

-Qu'est-ce que je vois ?

-Tu cherches les phrases les plus humiliantes, tu fais exprès de voir les choses par le petit bout de la lorgnette. Suis-je un ivrogne ?

-Invétéré, je ne crois pas. Mais tu devrais te modérer, t'abstenir même, quand on la responsabilité de nous conduire, Elisa et moi.

-Elisa n'est pour rien là-dedans.

-Demande-lui.

-Tu lui as fait la leçon ?

-Il y a un camion devant nous.

-Je l'ai vu.

-Tais-toi, nous approchons d'un carrefour. J'aimerais lire ce qui est écrit sur le panneau indicateur. Tiens, prends à droite.

Ils étaient de nouveau sur l'autoroute avec des voitures et des camions espacés, qui roulaient plus vite. Une autre voiture les doubla.

-Dans ce pays, la vitesse est limitée à cent kilomètres à l'heure. Ils sont au moins à cent cinquante.

-Qu'est-ce que tu fais ?

-Tu le vois. Je m'arrête.

-Ecoute...

Devant ce bar d'aspect miteux, avec seulement de vieilles bagnoles à moitié démantibulées ou cabossées qui stationnaient, il eut d'autant plus envie de s'arrêter.

-Si on m'agresse, prononça Nelly... Si tu descends, je te préviens que je continue seule, avec

Elisa.

-Où iriez-vous ?

Un instant il la regarda, incrédule. Elle soutint son regard. Peut-être aurait-il renoncé, si elle n'avait pas ajouté :

-A moins que tu ne préfères continuer la route à pied ou en auto-stop ?

Il sentit un sourire drôle lui venir aux lèvres. Tranquillement il se pencha, tendit la main vers la clef de contact qu'il retira et glissa dans sa poche. Il ne pouvait plus revenir en arrière, persuadé qu'elle avait besoin d'une leçon. Il sortit de la voiture, referma la portière en évitant de la regarder puis s'efforça de marcher d'un pas ferme vers la porte du bar. Il se retourna sur le seuil, vit que Nelly n'avait pas bougé et fixait toujours le même point devant elle, comme si elle affectait aussi de ne pas le regarder.

Il entra. Des visages se tournèrent vers lui, aux traits empâtés par l'alcool et la fumée de tabac. Il posa la main sur le comptoir gras, gluant. Il vit que des traces de ronds de verre n'avaient pas été essuyées. Pendant le temps qu'il mit à franchir l'espace entre la porte et le bar, les conversations s'interrompirent, la rumeur emplissant la salle cessa, chacun resta figé à sa place, à le suivre des yeux, sans hostilité, sans que l'on pût lire une expression sur son visage. C'était une sorte d'effarement singulier. Il retira la main du comptoir. Le barman tendit le bras pour l'essuyer d'un torchon douteux. Dès le moment où le zinc fut propre, il lui sembla que la vie autour de lui reprenait son sens en conformité avec la faune qui peuplait la salle. Plus personne ne s'occupait de lui, mais cela l'avait impressionné, ce vide et ce silence à son arrivée. Le lieu était différent des bars habituels du bord de la route. Il devait exister un village à proximité, une bourgade perdue dans la nuit. Il lui sembla que l'on

parlait aussi avec un accent différent.

-Qu'est-ce que ce sera, étranger ? demanda l'homme, derrière le comptoir.

Ce n'était pas une plaisanterie de sa part, car la voix était cordiale, mais il était quand même un étranger.

-Une draffe.

-Ok.

Il ne voulait pas se faire remarquer en commandant un scotch. Il ne voulait pas laisser Nelly et Elisa seules longtemps, ni revenir trop vite vers la voiture. Il perdrait ainsi le bénéfice de son départ, gêné une fois de plus de s'être montré aussi catégorique. Pris dans le vertige de leur incompréhension mutuelle et volontaire, il avait besoin de s'étourdir, parce que toujours l'un des deux embrouillait les choses. Au fond de lui, s'il savait qu'il en était responsable, il se sentait dans son droit de le contrarier, de rendre compliquées leurs relations.

Au dessus du bar, sur un écran de télévision, des images tremblotaient, hachurées, diffusées en noir et blanc. Un rythme particulier dans la fréquence des images lui rappela les anciens films noirs américains. En fait, c'était un vieux film qui passait en anglais. Il reconnut le physique d'Humphrey Bogart. A la vue de certaines séquences, de certains paysages, il se souvint du film : « High Sierra. » Dans la salle, personne ne semblait intéressé à suivre ce qui se passait sur l'écran. Désormais chacun parlait fort. L'un des buveurs près de lui, le heurtait sans arrêt en reculant, et s'excusait chaque fois avec un grand rire. Sur un coin de table, deux amoureux d'un certain âge, joue contre joue, immobiles et muets comme sur une photographie, avaient le regard perdu, dans le vide.

Nelly serait-elle descendue, aurait-elle apprécié ou entrevu ce qui l'attirait en ce lieu minable ? Il n'y

avait rien à expliquer, à comprendre... Sans doute lui en aurait-elle tenu rigueur. Ne changerait-il donc jamais ? Il aurait souhaité pourtant s'arrêter avec elle et Elisa dans un endroit comme celui-là... Son premier mouvement fut de revenir vers la porte, de leur faire signe d'entrer, mais il en eut honte soudain. Il aurait aimé rester à attendre là, avec elles, à manger un hot-dog ou autre chose, à boire du café chaud, comme ils l'avaient déjà fait à Lyon et à Marseille, juste pour prendre le pas, prendre la mesure... Il découvrait peu à peu qu'il était difficile de détourner Nelly de son idée, lorsqu'elle en avait une en tête. Était-elle lassée de faire toujours des concessions ? Pourtant, il avait travaillé pour elle et sa fille : cet emploi de gardien de nuit de parking en sous-sol, pendant qu'elles dormaient à l'hôtel. Le jour, elles pouvaient faire connaissance avec Montréal, marcher le long de la rue Sainte Catherine ou du boulevard Saint-Laurent... Depuis le début de ce voyage, il la trouvait changée. Il se demanda ce qu'elles devaient être en train de faire dans la voiture. Il tira un billet de cinq dollars de son portefeuille et le déposa sur le comptoir. Il devait être là, depuis cinq minutes.

Il ramassa sa monnaie sur le point de s'en aller, quand il sentit un doigt se poser sur son épaule. Une voix articula lentement tout près de lui :

-Un autre pour mon compte, vieux

C'était son voisin de droite, accoudé au comptoir qui buvait seul, dont il n'avait pas remarqué jusqu'ici la présence. Quand Drabe le regarda, l'homme l'observa en retour avec une fixité gênante. Il avait dû boire pas mal, sa langue était pâteuse, ses gestes prudents comme s'il se tenait dans un équilibre instable.

Drabe fut tenté de s'en aller, en mentionnant qu'on l'attendait dehors dans sa voiture, mais

l'inconnu le prit de vitesse, ne lui laissa pas le temps de s'exprimer davantage, se tourna vers le barman, désigna les deux verres vides en articulant ensuite quelques mots qui semblaient vouloir dire : « Acceptez... » Peut-être même était-ce :

-Vous feriez mieux d'accepter.

Ce n'était pas vraiment un ordre mais une sollicitation majeure, une invitation. L'homme n'avait pas l'air d'un pochard ordinaire. Il était bien mis. Il y avait dans son habillement une certaine distinction. Les yeux fixés sur son compagnon, il approcha son verre et Drabe rapprocha le sien aussi. Après le tintement des verres, ils burent l'un et l'autre. Drabe reposa son verre vide.

-Merci. Ma femme, ma fille, ajouta-t-il.

Est-ce que Nelly n'allait pas reconnaître l'odeur de la bière... Il n'y songea pas vraiment, à cause du sourire de sympathie qui glissait sur le visage de son interlocuteur. Soudain il eut la révélation que l'homme qui se trouvait devant lui pouvait être un émigré français de longue date, ou belge, ou suisse, qui avait pris un peu l'accent du pays, qui avait ses vraies racines en Europe. Celui-ci le considérait de face, comme s'il le connaissait comme un frère, comme s'il était à même à lire dans ses pensées. Un méridional, quelqu'un issu du Midi de la France ? L'homme prononça : « Qu'il est loin mon pays, qu'il est loin... » Il avait l'air d'avoir recouvré sa lucidité, il était net, tout à coup, là, devant lui, il avait rajeuni... « C'était hier », ajouta-t-il. Il avait dû sentir que lui et la femme qui l'attendait dans la voiture étaient en marche, cela se lisait dans ses gestes, dans sa façon d'être. Ils devaient avoir, lui autant que sa femme, le look des gens du voyages, de ceux qui vont toujours vers un ailleurs.

-Les oies sauvages, dit-il, il en passe en cette saison. Elles passent si vite qu'il est difficile de les

atteindre. Elles volent en formation dans le ciel, pas toujours clément, elles fuient le froid...

Il parut soudain à Drabe que l'homme, du fond de son ivresse, dans la sérénité amère et souriante de son regard avait quelque chose en lui de l'envie, mais aussi une expression désabusée, désintéressée. Qu'il avait dû faire un jour la route, pour aboutir jusqu'ici... Un hasard simplement venait de les rapprocher durant une ou deux minutes. Drabe se tourna vers le barman :

-La même chose, dit-il.

Il aurait voulu parler mais ne trouvait rien à dire, pas de phrase convenable. Son compagnon était loin, dans son silence, avec le fait qu'il n'avait rien à ajouter lui aussi. Simplement le frôlement de leurs présences suffisait.

-Je sais, dit-il, pourtant... Ta femme t'attend dans l'auto, elle va te faire une scène, et après !

Devinait-il qu'il leur restait à traverser tout l'état d'Ontario, qu'un ailleurs les attendait encore plus loin, que la route serait longue ? Sûrement, ou sûrement pas...

Drabe paya ses consommations, tendit sa main gauchement à l'inconnu, qui la serra en plongeant une dernière fois son regard dans le sien, comme s'il voulait lui transmettre un mystérieux message, comme s'il pouvait témoigner.

-Bonne chance, dit-il... Good luck !

Drabe gagna la sortie. Le même silence qu'à son arrivée se fit, en ouvrant la porte. Il constata qu'il tombait de la neige fondue puis s'arrêta net : Nelly avait changé de place cette fois, elle l'attendait sur son propre siège, les mains sur le volant...

*

* *

Avec ses chaussures de ville il allait marcher dans la neige.

-Ecoute, n'y va pas, c'est idiot.

Il haussa les épaules. Elle essaya de le retenir par le bras mais sentit en lui toute la violence de sa décision.

-Fumons d'abord une cigarette, je t'en prie... Tu veux bien ? Elle ajouta :

-Tu sais, on est au moins à trois kilomètres.

-Non, peut-être un et demi ? Je n'ai pas besoin de regarder les choses deux fois. A partir d'ici, ils comptent en miles... Cela fait un mile.

-Bon sang, dit-elle... Si seulement je n'avais pas été si maladroite.

Il était plus d'une heure du matin. Si seulement, ils ne s'étaient pas trompés de route aussi ! Elisa dormait sur la banquette arrière, emmitouflée de fourrures, enveloppée de couvertures. Il lui répondit qu'en vérité, il n'y avait pas eu de maladresse. Si Nelly s'était contentée de faire ce qu'il lui disait, tout serait allé très bien.

-J'ai dérapé, dit-elle.

-Non.

-Je t'assure.

-Les roues ont glissé. Avec la vitesse acquise, il n'y avait pas une chance pour que la voiture se redressât. Tu as vu que ça glissait. A ce moment, c'est arrivé parce que tu n'as pas tenu compte de diriger comme je le demandais.

-Tu voulais que je braque et que je retienne en même temps ? Tu aurais dû comprendre que je ne pouvais pas.

-D'où j'étais, je retenais presque tout le poids. Tu aurais dû comprendre parfaitement que tu pouvais

diriger en braquant, parce que je retenais le peu qui restait à retenir. N'importe qui aurait pu. Mais tu t'es vue glisser et instinctivement tu t'es crispée sur le volant. C'est arrivé comme cela.

Elle lui demanda s'il espérait tirer quelqu'un du lit, là-bas.

-J'en réveillerais facilement deux ou trois. Ils ne sont pas tous couchés, à cette heure. J'ai aperçu de la lumière quand nous sommes passés.

-Cela fait plus d'une heure maintenant. Tu pourras faire du boucan. N'oublie pas qu'à partir d'ici, ils parlent anglais.

-Part des nuits pareilles tout le monde est prêt à t'aider, n'importe qui, quand tu es en panne dans la neige. Tu peux compter sur les gens d'ici, ils savent ce que c'est.

-Ici, en Ontario ? A des francophones ? Je veux bien te croire.

-Il y en a bien qui parlent le français... Je me débrouille pas mal, en anglais.

Il écrasa dans le cendrier son mégot brûlant qu'il avait fumé jusqu'au bout sans tricher, parce qu'il lui laissait le temps de se reprendre. Il ouvrit la portière. Le vent s'engouffra en ronflant dans la voiture. Un instant plus tôt, il s'escrimait à des manœuvres malencontreuses, (le break barrait presque toute la route). ils auraient pu croire que la chute commençait. En dessous, un à-pic préservé par une barrière de protection branlante. Heureusement, il y avait le mur de neige... Il venait d'ouvrir la portière. Le vent lui souffla au visage une décharge de flocons durs, âpres et serrés. « Saleté de vent ! », dit-il. Il sortit un pied.

-Tu ne m'embrasses pas ?

Il se retourna, l'embrassa d'abord sur la joue puis sur les lèvres.

-Cela risque de ne pas être marrant pour toi ni

pour la petite de rester seules.

-Ferme la portière.

Il hésita à se mettre en route. La voiture était secouée par des rafales de vent, et l'avant devait endommager le mur de neige...

-Couvertes comme vous l'êtes, je pense que vous vous défendrez du froid. Mets aussi ma couverture. Est-ce que tu as très froid ?

-Non. C'est le reste qui m'inquiète...

-Tâche d'être calme, c'est tout ce que je te demande. Ne panique pas. Si tu vois des phares, ajoutait-il, ce que je ne crois pas. Je ne crois pas que par un temps pareil, beaucoup de camions puissent prendre la route. Le premier sera sans doute celui des laiteries, entre six et sept heures, ce matin, à l'aube, sauf si ça continue de tomber et qu'ils doivent attendre le chasse neige. Foutu de pays ! Attends, supposons que je revienne bredouille de là-bas. Enfin ne t'affole pas, prends ton temps. Sors tranquillement, allume la torche et agite-là comme ça ! Toujours en rond, sans t'arrêter. Ils comprendront. D'ailleurs, s'ils viennent de ce côté, je les aurais rencontrés, je serais avec eux. D'accord ?

Elle assura qu'elle avait tout compris. Elle promit aussi de ne pas céder à la peur. A ce moment, se reprochait-elle de l'avoir suivi depuis le début, d'avoir quitté Toulouse, d'avoir pris l'avion à Paris pour Montréal, sans savoir précisément où ils iraient après, afin de gagner la province du Saskatchewan, à trois fuseaux horaires de la côte atlantique, à mi-chemin du pacifique ? Avant de s'en aller, il rouvrit la porte, se pencha à l'intérieur de la voiture :

-Souris-moi, Nelly... J'en ai besoin.

Il jeta un coup d'œil sur Elisa.

-Et elle ? demanda-t-il. Elle dort ?

Il crut lire une lueur de reproche dans le regard de Nelly. Pourtant rien ne prouvait qu'elle fût aigrie, en

colère. Elle semblait toujours d'humeur égale, même si le froid la faisait se recroqueviller sous la couverture.

Il prit la torche. Avant de partir réveiller le village, il secoua le capot enfoncé profondément dans le mur de neige maçonné sur le bord de la route par des nuits de gel, fiché et scellé si bien qu'il eût été vain d'espérer l'en dégager, à moins d'être trois ou quatre hommes, puis il se dirigea vers le sommet de la côte, disparut un instant dans la nuit blanche, rideau épais, lourd, tombant sans plis. En vérité il avait testé la solidité du mur de glace et de neige... Le vent cessa de chuintier puis redoubla en sifflant le long de la voiture, s'acharnant sur elle, la secouant avec frénésie. Il revenait avec la torche, se livrait à une vérification, pas tout à fait sûr de suivre la trace laissée par les pneus, à l'endroit où ils avaient commencé à dévier. Gratter en éprouvant du pied : vingt centimètres carrés de verglas. Il revint jusqu'à la voiture.

-Alors, dit-elle, toujours ta manie de la suspicion ou de la superstition.

-Je vérifie ! Nous aurions dû nous en sortir logiquement. Tiens, prends la torche.

-Non, garde-là...Tu en auras plus besoin que moi.

-Pour les signaux ! Nous nous sommes mis d'accord sur ce qu'il y a à faire, je n'ai pas besoin de lampe électrique pour me débrouiller dans la neige. Reste au chaud. A tout à l'heure...

Rester au chaud ! Emmitouflée dans la couverture, elle se mit à claquer des dents, se surprit à tirer dessus pour s'en protéger le visage jusqu'à hauteur des yeux. Elle aurait préféré avoir Elisa contre elle, la réchauffer ou se réchauffer au contact de son corps, mais Elisa dormait, elle avait peur de réveiller la petite... Drabe aussi devait penser à Elisa pour se

donner du courage en marchant vers le village. C'était probablement pour elle qu'il se déplaçait, pour la petite. Nelly avait senti qu'il était capable de grands sacrifices pour l'enfant. A cause de son âge, qu'elle était entourée d'une barrière de protection en quelque sorte, qu'il la sanctifiait. Sa pureté lui donnait du prestige à ses yeux. C'était une enfant. Et Nelly se sentait frustrée, non seulement parce qu'elle était sa mère, mais par son obstination contre laquelle elle ne pouvait rien. Il lui volait l'enfant, il n'était pourtant pas son père... En ce moment, il devait se traîner, courbé par le vent. Il avait du courage. C'était bien de lui, cette violence excessive, désespérée, cette force vitale qui le poussait à se battre contre ses limites, comme s'il pouvait défier les éléments ! Elle avait soif. Il y avait du whisky derrière elle dans un cabas, deux bouteilles, qu'ils avaient achetées à la sortie d'une petite ville, près de Sault-Ste-Marie, plus la fiole qu'il avait ramenée du bar. Ils étaient partis de Montréal, hier matin. Comme convenu, les gens chez lesquels ils devaient travailler, avaient fait parvenir un e-mail à l'hôtel, à Montréal.

Elle prit une bouteille, en dévissa le bouchon, but au goulot, ça réchauffe. Elle se sentit mieux, but encore plusieurs petits coups et revissa le bouchon, coucha la bouteille près d'elle, se renferma dans le plaid avec l'intention de se réchauffer. Elle se souvint des chaussures que Drabe avait aux pieds et les identifia à des pantoufles, pas celles de M.Dominique, mais des chaussures inappropriées à la neige. Une fausse impression de réchauffement lui fit songer : « Cela lui fera les pieds... » C'était l'évidence d'y songer.

Drabe progressait vers le village. Chaque pas dans la tempête lui coûtait un effort. Au bas d'une côte, il ne pensait plus qu'au sommet où le vent le frapperait de plein fouet, à un coude du chemin qu'à la rencontre

d'un prochain coude, et supputait combien de côtes et de coudes le séparaient encore des abords du village. Le blizzard miaulait. En s'efforçant de poser le pied où il fallait, de façon à enfoncer le moins possible, la couche de neige craquait sous le poids du corps. Les semelles de ses chaussures commençaient à prendre l'eau, à pomper la neige par en dessous. Il s'efforça d'oublier ce désagrément en songeant à Nelly, à Elisa, à tout ce chemin parcouru depuis Toulouse et Montréal. L'escale à Montréal n'avait pas été négative. Il regrettait un peu le Québec... Était-ce seulement parce qu'ils s'étaient une fois de plus trompés de route, qu'il allait réveiller quelques villageois peu disposés sans doute à l'accueillir ? Il regarda sa montre : il était deux heures du matin passées. Il aimait les villages, la nuit, silencieux parce qu'ils semblaient inhabités, la fumée des toits des maisons se faufilant au travers de la réverbération de la neige, sous un ciel opaque où l'on ne voyait pas la lune et ni les étoiles. Seul le sol était éclairé, les toits couverts de neige. Présence d'un village, d'un foyer de vie, qui ne se mettaient pas à prendre le large comme le reste, sous l'action du vent cinglant. Dans la tourmente, les bâtisses qui le composaient, devaient être chaudes à l'intérieur.

Il choisit un point de repère, un bloc rocheux à la silhouette impressionnante à cause de la fumée de grésil tout autour. Malgré les cristaux de neige qui lui givraient le visage, les mille aiguilles qui lui perforaient la peau des joues, la borne choisie était le seul élément solide dans un univers qui fuyait devant ses yeux, bougeait, se stabilisait, se recomposait. Il avança vers le rocher et tendit le bras. La masse rocailleuse disparut, glissa, s'arrêta à trois mètres plus loin, dans un tourbillon de vapeur. Il toucha enfin l'épaisseur de granit, s'appuya contre le bloc rocheux

et reprit haleine. Une couronne de plomb pesait sur ses tempes, ses muscles tremblaient. Des bourrelets de neige glissaient contre le col de son anorak. Le visage enduit d'une substance qui se fendillait, il ouvrit la bouche et haussa les sourcils, là, dans la tempête. Cela lui brûla la peau. Il fut soudain la proie d'un flash. Il eut soudain la vision de son père au nez busqué, aux rides autour des yeux, profondes entailles, à la chevelure peignée en arrière qui avait grisonnée sur la fin. Celui-ci était là, devant ses yeux. A peine le voyait-il, dans la tourmente, à l'affût de ses moindres indices d'expression, avec son bandeau au bistre sur ses yeux sombres, qui l'observait. Il ne pouvait pas lui parler. Mais il était présent là, dans la tempête. Sa vision dans la nuit sans lune le contraignit à s'agenouiller. « Pardon », murmura-t-il... « Je te pardonne aussi de tes fautes. Que la paix soit entre nous... » Mais le fantôme de son père lui souriait. Saisi par son apparition, dans les rafales de vent, au moment où il s'y attendait le moins, il se redressa. L'hallucination avait disparu. Alors il prit la parole. Si ses mots étaient répercutés à la ronde, s'il parlait à l'imparfait, c'était un cri de révolte semblable au hululement des loups dans l'étendue déserte... Il entendit sa voix distincte, en retour, mais peut-être était-ce l'écho d'autres voix qui revenaient, répercutées par le vent : « Te absolvo, in nomine patri, e fili, e spiritu sancti... » Il tourna son regard autour de lui, ne vit rien dans la tourmente continue. Pourtant c'était bien une voix humaine réelle qu'il avait perçue. Une fois libéré de l'impression de sa vision, il se remit en marche.

Dans un glacis uniforme, sans failles, sans relief, où la route serpentait, il situa au jugé le chemin qui lui restait à faire. Alors rassemblant ses forces, il se jeta en avant. La neige tourbillonnait, le vent sifflait. Il buta contre un monticule, se retrouva à genoux. Le sol

neigeux avait chaviré devant ses yeux, sans qu'il le vît. Prisonnier des cristaux de neige durcis autour de ses paupières comme des larmes de pierre, il se releva.

Montréal, où leurs présences avaient un sens pour eux trois. Il s'était engagé pour elles, oui, il lui fallait faire quelque chose absolument. Il avait trouvé cette place de gardien de parking. Il avait vu d'abord les barrières qui se levaient pour laisser passer les voitures, la guérite vitrée, le visage du type très maigre qu'il devait remplacer... Sous la ville, il avait un monde déshumanisé où l'homme pénétrait rarement... Premier sous-sol, deuxième sous-sol, troisième sous-sol... Ce temps de vie qui lui avait été imparti la nuit, l'aurait-il encore, lorsqu'ils auraient atteint la Saskatchewan ? Le travail pour les autres, sans altruisme, est dur à gagner. « Il faut assumer, avait dit M.Dominique, il faut payer d'abord, puis revendiquer sa vie, en faire un moule intégré à soi, à son karma. Ce pourquoi on est fait, reste à découvrir à partir d'un prétexte, d'un support. On peut se tromper de route, croire que l'on perd son temps, mais le temps n'est jamais perdu. On le laisse simplement derrière soi. Une vie entière peut ne pas avoir de sens, en apparence. Il suffit d'y croire, de lui en donner un, si le temps au fur à mesure, nous quitte. Chacun vient au monde avec son talent... »

-Penses-tu m'aimer, depuis que nous nous connaissons ? lui avait demandé Nelly...

C'était à Montréal, dans la chambre de l'hôtel. Il avait pensé lui fournir une réponse satisfaisante :

-J'ai besoin de toi pour être. Il n'osa pas dire : de vous, toi et Elisa. Vous êtes ma seule famille...

Sans elles, il sentit qu'il n'avait aucune chance.

-Crois-tu que le besoin d'un être peut te pousser

à l'aimer vraiment ? Si tu ne nous aimes pas à Elisa et moi, si tu t'aperçois que ton potentiel affectif te pousse à nous aimer moins que tu aurais pu le croire...

Il laissa la phrase en suspens.

« Ta haine est ton ennemi, songea-t-il aussi...

Et ta colère, ta rancune te vaincront. »

Il reprit la route dans la neige de plus en plus haute. Il s'enfonçait et peinait dans l'épaisseur.

Les pompes à essences se réclamaient de Shell, jaunes, ne se présentaient pas comme il l'avait prévu. La nuit lugubre en modifiait l'aspect. Il découvrit la sonnette de nuit du garage. Sa main hésita avant d'appuyer. Il se reprocha son hésitation et sonna. Rien... Il sonna de nouveau. Rien... Il ne perçut aucun déclic à l'intérieur, il ne le perçut pas. Pas la moindre sonnerie. Ni dans l'atelier, ni dans l'étage de la maisonnée. Le soir où il avait rendu visite au père Langres, il avait gardé confiance... Le garagiste devait habiter une maison séparée. Mais il était étrange que rien ne bruitait dans le chalet.

Peut-être fallait-il laisser au garagiste le temps de se faire à l'idée de quitter la chaleur de son lit, le contact du corps de sa femme, pour le froid, dehors, de ce début d'hiver canadien ? Il se priva de sonner une troisième fois. A l'abri du givre derrière le pignon de la façade, en comparaison de ce qu'il venait de traverser, il passa un bon moment à attendre. Le vent et l'humidité étaient partout. Il imagina l'homme tâtonnant de la main l'interrupteur. De quel côté du garage éclairé allait-il sortir ?

Il éprouva intuitivement le sentiment bizarre d'une déception : il était un voyageur débarquant pour la première fois en pays inconnu, qui constate avec effarement que personne ne l'attend, qu'un aigrefin s'est arrangé pour lui substituer son portefeuille. Avec

ce sentiment d'être berné, floué, il alla à la rue principale, frappa à la porte du pub, puis à plusieurs fermes du voisinage. Rien, pas même un chien n'aboya. Que les gens endormis ne répondissent pas, passait encore ! Mais que les chiens fussent dressés à faire le mort par des nuits pareilles ! Il réalisa l'anormalité de la situation, sentit monter en lui un sentiment de haine, malgré ce qu'il en avait pensé un peu plus tôt. Il y avait une église avec sa cure. Il en fit le tour. L'église se dressait au centre de la place, le presbytère pouvait être aussi bien n'importe quelle maison alentour. Il les attaqua l'une après l'autre, sonna sauvagement, aussi longtemps qu'il pût. Rien... Il serra les poings, fit le tour de la place...

Il alla s'en prendre à une maison récente, à peine terminée, avec un échafaudage de peintre dressé contre la bow-window. Elle devait être habitée à n'en pas douter. Un rayon de buée apparaissait sous la porte. La neige amassée fondait par endroits. Il y avait là, une sonnette, un heurtoir en cuivre poli. Rien...

-Sans blague, se dit-il, ils sont morts !

Comme dans un film, il rêva au héros qui court de cadavre en cadavre à travers une ville morte, étonné par le bruit rauque de sa respiration. Avec une angoisse intolérable, il sentit qu'il était l'unique survivant d'une catastrophe atomique, d'une guerre bactériologique ! Il secoua la porte en jurant de les réveiller, de les obliger à répondre. Rien encore... Ce village était-il abandonné, ou ses habitants assez peureux au point de ne pas vouloir se montrer ? L'attendaient-ils de l'autre côté de la porte, un fusil armé dans les mains ? Il sentait des présences hostiles à l'intérieur des maisons, tapies dans l'ombre. Il s'efforça de rester calme malgré sa fureur. Ses tendons devenaient durs, dans ses bras, dans ses jambes, le long de son cou. Il fit une chose folle, se hissa sur l'échafaudage et frappa aux persiennes de la

bow-window, en hurlant par les fentes. Il ne voyait pas le danger, criait comme un forcené.

-Vous m'ouvrez, bon dieu ! Open the door ! My god !

Il se laissa tomber au sol. Un signe de vie apparut au travers d'une fenêtre qui venait de s'éclairer, en face. Il bondit, cria : « Ecoutez ! Listen to me ! »

Il traversa la rue, fixant le regard sur les deux petits cœurs dorés de cartes à jouer où la lumière filtrait devant lui, sur les trois volets.

-Ecoutez, lança-t-il... I got a breakdown, not far... Je suis tombé en panne, à dix minutes d'ici. J'ai une femme et un enfant...I get a child, a wife !

La lumière s'éteignit.

-Je vous demande de m'aider, vociféra-t-il, en anglais. Des jurons lui traversaient l'esprit : « Bande de lâches ! Enfoirés ! »

Il sentit sa fureur monter à son comble. Les mains en porte voix, avec constance, application, il expliqua son affaire dans le détail, minimisant l'aide qu'il lui fallait. Il se trouvait au centre de la place.

-Répondez-moi ! Que voulez-vous que je fasse ! Ma fille a froid !

Il neigeait encore. Ses cheveux étaient alourdis par la neige. Le froid lui givrait le visage. Pas un son, dans le village. Le vent se calma, le silence de la nuit répercutant les bruits. Alors, il les insulta, les injuria... On devait rire, au chaud, dans les lits, à moins que la peur... Peut-être allait-il essayer des tirs au fusil, en guise d'avertissement ? Personne ne se serait moqué de lui, s'il avait eu de la dynamite sous la main, un bâton de dynamite... Un étranger dans cette contrée perdue avait-il le droit d'empêcher les gens de dormir, de rester bien au chaud chez eux ?

Un pain de dynamite, un simple bidon

d'essence... Il y mettrait le feu. Cela en serait fait de cette bicoque, de celle-là, peut-être du village. C'était fou, pas raisonnable ! Que pouvait-il faire contre l'instinct de propriété des gens ? Il irait en prison... Peut-être avait-on ici l'habitude de lyncher les étrangers ? Il fit des boules de neige, en lança une, deux, trois, dans les volets, sentit sa colère s'atténuer. La poitrine barbouillée d'une angoisse haineuse, il se retira, revint le long de la route. Ce n'était pas de la malchance... Ce manque d'altruisme, ce racisme, éveillaient en lui un ressentiment plus fort que quiconque aurait pu éprouver. Sa haine au monde, une fois de plus, le possédait. Il la sentait vaine puisque leur monde à eux était le plus fort.

Il reprit sa marche, étonné par l'apparition de la lune soudaine dans un ciel presque dégagé où des étoiles brillaient. Il y en avait plein le firmament. Il traversa un pont, reconnut de l'avoir franchi précédemment, s'arrêta et vit un ruisseau noir briller, qui chantait allègrement, au fond de la blanche étendue déserte. Presque avec honte de son ton geignard, il jouit de ce moment de grâce où la clarté lunaire sur le vallon, permettait de distinguer le point phosphorescent du break, au bas de la côte. Il pensa à Nelly emmitouflée dans ses couvertures, à Elisa... Le froid devait les ankyloser de sommeil ? Qu'allaient-elles penser de lui ? Quelles seraient leurs réactions lorsqu'elles le verraient revenir seul ?

Il tituba vers le break, en explorateur fourbu, vaincu, un peu clown, et frappa à la vitre. Nelly lui ouvrit en souriant.

-Pas moyen de trouver de l'aide, dit-il, personne !

-Viens, dit-elle, viens te réchauffer.

Il n'avait pas froid et se serra contre elle. Il la bouscula en la rattrapant de justesse, au moment où elle allait donner de la tête contre l'autre vitre. Il saisit sa tête à deux mains et embrassa ses lèvres. Il lui dit doucement : « Nelly, Nelly... » Il la couvrit de baisers doux. Elle n'avait pas l'habitude de ces effusions et songea à Toulouse, elle remonta dans le temps jusqu'à Lyon, se souvint du premier soir, dans la boîte de nuit quand il s'approcha d'elle : « Bonsoir... Bonsoir... » Cet élan de tendresse imprévisible l'étonna. Avait-il changé à ce point ? Quelque chose de plus s'était glissé dans ses baisers, émerveillé qu'elle existât, que la petite forme d'Elisa fût bien réelle, dans la voiture. Il songea à la chance qu'il avait de les avoir retrouvées. Tant pis, en France, au début, s'il rechignait, à Marseille, à Toulouse, s'il en voulait à Nelly d'être froide, circonspecte, s'il regrettait qu'elle l'eût poussé à dérober l'argent de M.Dominique... Désormais il se chauffait à leurs présences, content de pouvoir les toucher, les regarder, de se dire : « Il me reste encore une chance... Elles ! » Il sentit alors à quel point la haine que l'on éprouve parfois, est dérisoire...

-Attends, on est bien là. Serre-toi, contre moi, serre-toi encore...

Il ne pouvait pas l'étreindre plus fort et s'attrista d'être toujours en deçà des bienfaits qu'il souhaitait lui prodiguer. Devant ses yeux, dans un flash, passa leur attente dans le hall de l'aéroport d'Orly-ouest, jusqu'à ce qu'ils prissent place dans le Boeing d'Air Canada, aux hôtessees vêtues de jupes ultras-courtes rouges.

Nelly se dégagea doucement.

-Ils n'ont pas voulu de toi, au village ?

-Aucun disposé à m'accueillir. Un seul pour allumer, voir qui j'étais, c'est tout. Je n'ai rien pu obtenir, dans mon anglais. A croire que c'est déjà une victoire qu'ils ne m'aient pas tiré dessus.

-On a éteint ensuite ?

-Ensuite j'ai cru qu'on allait me tirer comme un lapin. Le silence autour de moi avait quelque chose de malsain. Le bruit que je faisais avec mes chaussures, ce craquement sur la neige dure.

-Personne n'a eu le courage de te dire de partir, à travers la porte, que l'on ne t'ouvrirait pas ? On ne t'a pas mis en garde ?

-J'existais pour eux comme une nuisance absurde, un cible possible. Je n'y ai pas cru d'abord, puis j'ai dû m'y résigner. Impossible de croire que des êtres dits humains, puissent présenter de tels stigmates d'égoïsme ou de crétinisme. Tout simplement du racisme...

-Ils sont vraiment affreux.

-Partout dans le monde, ça ne change pas. On retrouve les mêmes types d'individus, quand ils ne sont pas pire.

-Quelqu'un a allumé, et tu lui parlais ?

-Naturellement.

-Il aura mal compris naturellement, et tu continuais...

-Bonne excuse !

-Mets-toi à leur place, quelqu'un débarque à deux heures du matin, par ce froid, avec un accent anglais étranger. Tu étais planté dans la rue, et tu...

-N'en rajoute pas.

-C'est ridicule... Elle ne put s'empêcher de rire. Tu discourais à des volets fermés, tu parlais aux volets ? Le gag...

Elle enfouit son visage au creux de son épaule. Il la serra de nouveau. D'une main, il la caressait tendrement, la sentait toute tremblante comme si elle avait très peur.

-Maintenant, dit-il, que peut-on faire, sinon attendre le jour. La batterie est à plat.

-Comment vont tes pieds.

-Gelés, mais on évitera l'amputation.

Soudain, avec honte de ce qu'elle allait dire, elle déclara :

-Il y a dans la malle, une paire de chaussures montantes oubliées là, par le précédent conducteur. Peut-être qu'elles t'iront.

-Quoi ! s'écria-t-il.

Les bottines étaient usagées mais à peu près de sa pointure. Mises en boules dans la chaussure gauche, il trouva aussi une bonne paire de chaussettes de laine.

Il s'assit au bord du siège, la portière ouverte, jeta au loin les mocassins, mit une chaussette de laine l'une après l'autre, les pieds à demi gelés dans la laine sèche et connut presque aussitôt une sensation de chaleur confirmée par la bottine qui vint fixer le chaud, l'emprisonner et donner l'apparence qu'il durerait. Nelly dit :

-Cela te va ? Referme maintenant... Ce n'est pas qu'il fasse tellement chaud dans la voiture, mais c'est psychologique. J'ai peur qu'Elisa prenne froid.

Il referma la portière, se retourna, vit Elisa couchée en long sur la banquette arrière, sa petite main crispée sur le bord de la couverture, près de son visage. La tête de sa poupée émergeait du bord de la couverture. Il se tourna vers Nelly :

-D'accord, on attend. A propos des chaussures que j'ai aux pieds, tu savais n'est-ce pas ?

-Non, c'est en inspectant la malle avec la torche que je m'en suis aperçue. Mais tu étais parti depuis au moins dix minutes.

-Tu n'as pas essayé de me rappeler ?

-Qu'aurais-tu entendu dans la tempête ?

Il garda le silence... Un doute demeurerait dans son esprit.

Les mains sur le volant, il sentait ses orteils jouer dans la laine. La pointure des chaussures était à peine plus grande que la sienne. Il posa ses doigts sur la paume de la main de Nelly, la sentit froide, comme glacée.

-Si tu pouvais aussi réchauffer mes pieds et mes mains, tu serais le meilleur des hommes.

-Je ne peux te souffler dessus. Autrefois, par un trou dans les étables, les paysans se chauffaient avec l'haleine des vaches ou des chevaux.

Elle pouffa de rire.

-Décidément !

Réconciliation badine où il rencontra l'objet auquel il se souvint de s'être heurté l'instant précédent. Il y avait là, une résistance... L'objet était rond. En plongeant sa main dans la couverture, il en tira une bouteille tiède qui lui parut moins lourde qu'elle n'aurait dû être. Il l'éleva vers le pare-brise jusqu'à ce qu'elle fût dans la meilleure lumière. Elle était vide, à moitié. Du whisky...

-Tu as bu ça, toute seule ?

-Cela m'a plutôt réchauffé, ça aide aussi à passer le temps.

-Bravo ! Ensuite, tu t'en es servie comme d'une bouillotte. Drôle de bouillotte ! Il n'y a rien de pire que l'alcool quand on a froid, ce que je t'en dis, tu sais...

-Sincèrement, j'en avais besoin.

Il ouvrit la bouteille à son tour, but une rasade, s'y reprit plusieurs fois.

-Comme au bon vieux temps ! dit-il. Tu en veux

encore ?

-Cela me suffit.

-Regarde : tu frissonnes, tu es gelée...

Nelly lui demanda la permission de fumer une cigarette. Depuis qu'ils étaient sur la route, ils les économisaient par peur d'en manquer. Le temps se mesurait à la fréquence du besoin de fumer. C'était devenu une mesure habituelle de l'heure et du chemin parcouru. Il leur faudrait en acheter. Il lui tendit le paquet. Il en restait quelques unes. Elisa se réveilla, écrasa ses paupières avec ses mains, comme les jeunes enfants le font parfois, au sortir du sommeil. « On t'a réveillé, mon cœur... », dit Nelly. Elle prit Elisa dans ses bras, à l'intérieur de sa couverture. La petite n'était pas tout à fait éveillée. Drabe se pencha et l'embrassa. Il songea que Nelly avait du chic pour restituer au temps ce qui semblait nécessaire : ainsi pour les cigarettes. Il en restait trois dans le paquet. Il songea que la plus urgente nécessité était de faire un feu, parce qu'un bon feu ça réchauffe, ça change tout au moral comme au physique. Il le lui dit.

-Avec quoi ?

-Du bois, figure-toi. Du bois et de l'essence.

-Trouves-en.

Elle le regarda s'éloigner, sauter un fossé, se diriger à travers champs, levant haut les jambes à chaque fois. Depuis son départ, Elisa serrée contre elle, elle se mit à songer à sa démarche quand il était dans la rue ou marchait à côté d'elle, une démarche souple avec un rien d'heurté. Elle songea à l'apparence qu'il donnait, avec objectivité et détachement. En fin de comptes, ce qui lui plaisait, c'était son allure, sa

démarche libre, parce qu'elle révèle un homme à sa façon d'être, d'agir, son caractère, têtue, emporté, ou pas.

Il s'enfonça dans la neige et donna l'impression de se venger sur la neige vierge, de même qu'une haie qu'il dût enjamber. Celle-ci était faite de broussailles, rien à retenir en vue d'un feu sérieux. Il commença le tour d'un champ. Des arbres dressés ici et là, aux branches trop hautes pour qu'il pût espérer atteindre l'une d'elles... Il essaya, sauta et échoua. Ses meilleurs sauts ne l'élevaient guère plus de trente centimètres au dessus du sol, ses bottes faisaient ventouses au départ. Il faillit réussir une fois... Ses mains glissèrent sur l'écorce détrempée. Il se reçut durement sur les coudes. Cela faisait mal. Il se mit à injurier l'arbre et le monde entier.

Il se risqua de nouveau. Il atteignit la branche, cette fois, s'assura fermement de sa prise, puis s'aida des épaules pour gagner une section moins épaisse. Parvenu à l'endroit souhaité, il pesa de tout son poids, s'agita, fit des tractions, monta, descendit. La neige de l'arbre lui tombait sur la tête. Il en eut dans les yeux, dans le cou. La branche finit par céder. Il tomba sur le dos, sans se faire mal cette fois, la branche à côté, une belle branche d'au moins sept mètres qui avait cassé au ras du tronc. Il la prit par un bout, la mit sur son épaule et tira, puis partit aussi à la recherche d'autre bois.

Il atteignit la barrière du champ. Elle présentait l'avantage d'être peu solide, faite de vieilles planches qui promettaient de brûler à peu près. Il les massacra à coups de talons. Les planches volaient. Il y en eut bientôt sur le sol plus qu'il n'en pouvait porter, il continua son vandalisme. La barrière avait dû être faite par le propriétaire du champ mais il s'en moquait, ne

songeait qu'aux motifs de réaliser ce qu'il avait projeté...

Avec les planches sous le bras, la grosse branche étant faite pour tenir sur son épaule, il tira, la branche zigzaguant derrière lui, le freinant à chaque pas. En s'arrachant à la neige, à la limite d'un effort qui lui creusait une douleur dans les cuisses, dans le bas ventre, il ne s'en tirait pas trop mal.

Nelly le vit revenir, paria qu'il ne sauterait jamais le fossé avec la branche, qu'il fallait biaiser de toute manière devant l'obstacle, lâcher au moins la grosse branche. Il sauta tout droit avec le bois, sans broncher. La branche suivit. Elle accepta d'avoir perdu. Il souleva le hayon du break et prit le bidon d'essence. Avec Elisa sur elle, dans sa tiédeur, Nelly demanda :

-Ca va ?

-Ca marche.

-Tu vas faire ton feu ?

-J'espère... C'est vraiment du bois humide.

-Si tu réussis, tu n'auras pas fait tout ce tintouin pour rien.

Il laissa tomber le haillon sèchement.

Ce ne fut pas un bon feu car il prit mal. La grosse branche fut catastrophique. Il parvint à la casser en deux mais le bois était humide et fumant. L'essence brûlait en surface sans entamer l'écorce, les planches ne donnèrent guère mieux. Deux ou trois consentirent à offrir de petites flammes souffreteuses et chétives. C'était mieux que rien, ce foyer. Il cria à Nelly de venir.

Serrée dans sa couverture à carreaux jaunes et rouges, tenant Elisa par la main, elle quitta la voiture. La petite était tout à fait éveillée. Ses yeux puérils avaient un éclat effarouché. Nelly s'approcha et le

félicita d'avoir réussi. Pas très satisfait, il l'entoura de son bras.

-Le beau feu ! fit-elle, avec l'intuition qu'on ne lui en demandait pas tant... Regarde le feu, Elisa !

-Le feu ! dit la petite.

-Il brûlera mieux dans un moment, dit Drabe, si le bois chauffe. Il prendra, je l'espère...

Nelly l'embrassa sur une joue, vite, pour le remercier, et se serra de nouveau contre lui.

-Mon chéri, dit-elle...

-Oui, petites chéries...

Il les tenait toutes les deux contre lui. Les petites flammes montaient droites à mesure, elles prenaient de la vigueur. Ils contemplaient le feu fluet léchant une planche puis l'autre, dans le silence à peine troublé par les craquements.

Quelque chose d'intime et de recueilli, s'imposa. Il se pencha, retourna une des planches sur la branche. Cela ne serait jamais qu'un petit feu. Il se redressa, les bras ballants.

-C'est un embryon de feu, fit Nelly, des flammèches.

Il haussa le ton :

-Nelly !

-Non, ça suffit ! J'aime mieux avoir froid carrément et revenir dans la voiture.

-Qu'est-ce qui suffit ? demanda-t-il. Moi aussi, crois-moi, pas mal de choses commencent à me suffire. Attends, laisse-moi Elisa.

Il resta là, avec l'enfant dans les bras dans le silence de la neige qui scintillait blanche sous les étoiles, dans ce blanc à l'infini de sapins silencieux qui montaient la garde le long des escarpements adoucis par l'épaisseur de neige, dans le crépitemment fragile du feu de bois.

-Cela te plaît-il ? demanda-t-il à Elisa.

-C'est un feu, dit l'enfant ravie, un petit feu.

Il s'accroupit, en évitant qu'elle posât le pied par terre, et approcha ses petites mains de la flamme qui ne les atteignait pas.

-Si maman n'est pas contente, dit-il, on s'en passera, n'est-ce pas ? Toi et moi, Elisa, on s'aime. Attends, je vais faire un plus gros feu.

Et il groupa davantage les planches autour de la flamme, versa de l'essence dessus. Quand les flammes auraient atteint la partie sèche des planches, il pourrait compter sur un bon moment de vraie chaleur.

Ils rentrèrent avec échec dans la voiture. Le feu couvrait encore sous la braise. Nelly avait fermé les yeux. Il fit semblant de ne pas la voir, plaça Elisa à côté de lui sur le siège, et tourna la clef du démarreur. Le moteur ne partit pas. Le voyant de l'ampèremètre ne s'alluma pas, la batterie était décidément à plat.

-Toujours pareil, dit-il.

Gêné d'être ceinturé par la neige autour de la voiture dans la nuit de ce pays perdu, d'avoir fait ce chemin depuis leur départ pour aboutir à trois, dans la torpeur immense de la nuit canadienne prisonnier des éléments, il demanda à Nelly :

-Depuis quand cet ampèremètre ne recharge-t-il plus ?

Celle-ci ouvrit un œil.

-Comment veux-tu que je le sache ?

-Est-ce toi, ou moi, qui conduisait ?

-C'est moi, ce qui t'avance à quoi ?

-A ceci : que même si on parvient à dégager la voiture, le moteur ne partira pas... C'est un char à boeufs mais il manque le principal. L'allumage, tout est foutu, d'où mon insistance à te faire dire depuis combien de temps tu as remarqué que l'aiguille penchait à gauche pour savoir ce qu'il reste encore dans la batterie de cette voiture pourrie, un peu de quelque

chose ou rien.

Dans le silence qui suivit dehors, le feu mourut subitement, noirci par les braises. Il resta deux ou trois rougeurs, puis plus rien qu'une tache noire dans la neige, ce qui les fit se rapprocher d'instinct sur la banquette. Elle dit :

-Comment cette petite aiguille pourrait-elle charger une batterie ?

-Tu inverses les données : parles-tu sérieusement ou quoi ? L'ampèremètre ne recharge pas la batterie. Branché sur l'alternateur, il indique seulement le niveau. L'énergie, le courant viennent de la dynamo, et l'ampèremètre est là pour dire si la dynamo fait son travail. C'est simple : un indicateur, un témoin, cela te va ?

Il sortit et fit les cent pas. Il n'allait pas loin dans cette nuit éclairée par la lune et les étoiles, si claire qu'il avait l'impression de voir le froid se matérialiser autour du break, se mettre à scintiller sous la forme de cristaux indéfiniment durcis comme des minéraux. Il réalisa que la réaction de Nelly était cruelle et indigne et se retourna vers elle, avec l'intention de le lui dire, mais ne dit rien, continua de marcher.

Il venait de se rapprocher de la voiture quand il distingua ou crut distinguer quelque chose. C'était dans le fond de l'horizon une lueur infime dont il sut progressivement qu'elle était produite par des phares, à moins que ce ne fût une incendie à une dizaine de kilomètres de là, ou déjà la lueur blafarde de l'aube. Il sut qu'il s'agissait de phares à leur façon de bouger et de s'inscrire sur l'horizon, de bouger ici ou là, au gré de la route et de ses sinuosités. « C'est plein de tournants, par ici... », songea-t-il.

-Tu as vu, cria-t-il, tu vois ce que je vois ?

-Oui, dit Nelly, on dirait... Cela n'a pas l'air d'être un ovni.

Il se pencha vers la portière, cogna contre la vitre.

-Regarde Elisa, la lueur... On est sorti de là, on est sauvé !

-Oui, dit Nelly, ce sont des phares. Souhaitons qu'ils viendront jusqu'ici.

-Pourquoi ne viendraient-ils pas ? Où veux-tu qu'ils s'arrêtent ?

-Au village d'où tu viens. Ils peuvent très bien s'arrêter au village.

C'était plausible. Il demeura sans voix sauf pour réclamer la torche qu'il agita de gauche à droite, et de droite à gauche, puis en rond, en décrivant un cercle.

*

* *

Camion, vieille guimbarde, l'idée qui venait à l'esprit au brimbalement saccadé du moteur, à la trépidation geignarde des tôles, un vieux camion minable avançant dans la nuit, roulant sur ses chaînes, toussant, crachant, visiblement à bout de souffle. Il s'arrêta devant Drabe qui agitant la torche comme un sémaphore.

Il s'approcha du véhicule et sauta sur le marche-pied. Dans la cabine, ils n'étaient pas disposés à l'accueillir : deux hommes en manteaux de cuir, le conducteur au visage émacié, type homme des Balkans, les yeux perçants, étroits, peut-être un grec, ou un turc immigré, l'autre, la grosse tête au contraire, massive et carrée, avec une casquette en fourrure.

-Eteins ton truc, dit le présumé grec.

-Excusez-moi, dit Drabe.

Il abaissa la torche.

-Ainsi, vous parlez le français, ajouta-t-il.

Le regard de l'homme se durcit, insistant dans son visage mal rasé, avant de demander à Drabe :

-Qu'est-ce que tu veux ?

-Je suis en panne.

-Tu nous prends pour qui ? Il n'y a pas idée d'être en panne par un temps pareil, dis !

-Tu tombes mal, ajouta le gros à casquette, joue pas à ça avec nous !

Drabe vit que les deux hommes étaient armés. Ils braquèrent sur lui le museau de leurs outils, calibres qu'ils arboraient comme un pedigree ou un fanion de leur virilité.

-Ecoute, dit l'homme mal rasé, à contre lumière sur la clarté crue de la neige... Tu ferais mieux de nous laisser passer. Enlève ton char, on passe, et on n'en parle plus. On ne le dira à personne, parole d'homme ! D'accord ?

-Je ne peux pas, je suis en panne, répéta Drabe, furieux parce qu'il éprouvait de la difficulté à se faire croire.

-Que viens-tu faire ici ? dit l'homme à la casquette. Qu'est-ce que tu fiches ? T'es pas du pays... On veut passer, ta voiture on s'en fout, on la cassera et on passera.

-Bien sûr, si vous décidez de passer, vous passerez. Je resterai coincé mais si vous m'aidez à me dégager, figurez-vous que ce sera plus facile. Je n'aurai pas attendu pour rien.

-Bon, dit le Grec... Va voir Rocky.

-Je veux bien, dit Rocky, mais ça m'a l'air d'un coup fourré.

-Je te couvre, dit le grec.

Puis à Drabe :

-Toi, descends !

Il prit la place de Drabe sur le marche-pied. Pendant ce temps, le moteur du camion tournait avec un bruit à décrocher les tympans.

-Bouge plus ! beugla-t-il. Moi, je couvre mon cousin. Si c'est mauvais pour lui, tu peux dire que ce sera d'abord mauvais pour toi. Qu'est-ce que tu en penses ?

-Je ne dis rien, assura Drabe.

Il suffisait de voir Rocky progresser en sioux sur la neige drue en pleine lune, avancer avec son Beretta sur l'estomac en direction de Nelly recroquevillée dans la voiture, empêchant Elisa de voir, pour comprendre que Rocky était un gars qui avait l'expérience de certains dangers, l'habitude d'y vivre sans aucun doute.

-Si vous arrivez de loin, quelle route avez-vous prise ? demanda Drabe, pour établir un nuance de cordialité.

-Shut up ! Ferme-là ! déclara le Grec.

-Nassis ! appela Rocky, en se retournant... Il y a une femme à l'intérieur avec une enfant.

-C'est ma femme, dit Drabe. La fille est ma fille.

A trois, après quelques tentatives infructueuses, ils dégagèrent le break. Nelly au volant, fit ce que l'on attendait d'elle, ce que Drabe lui avait dit avec une condescendance de moniteur auto-école. Elle braqua à gauche pour redresser, attendit que l'arrière fût dans l'axe de la route, freina, serra le frein à main, le desserra. On voyait le visage d'Elisa derrière le pare-brise, les yeux grands ouverts, fascinés, cependant que les trois hommes commençaient à pousser. Le moteur au début ne donna rien, il y eut quelques ratées, et ils durent le lancer plusieurs fois. Le pied des hommes s'enfonçait dans la neige... A la suite de ces premiers

échecs, ils s'arrêtèrent. Nelly ayant abaissé la vitre, attendait... Dans la neige réverbérante, dans cette lumière qui venait d'en bas, ils reprenaient leurs forces. Rocky qui avait dit, au dénommé Nassis que c'était un coup fourré, ajouta qu'il fallait être sacrément maladroit pour coller un break en travers de la route.

-C'est ma femme qui conduisait, dit Drabe.

-Elle est bien jolie, sa femme, dit Rocky à Nassis. Il éclata de rire. Drabe couvrant aussitôt la voix de l'homme, déclara :

-Elle a calé presque au sommet de la côte. La batterie ne chargeait plus depuis un moment. En voyant ça, je me suis dit que le mieux était de faire tourner le break pour le faire prendre de l'élán dans la descente. Nous avons essayé en vain...

-Et vlan, dans le talus.

-Planté ! dit Rocky.

-Suffit ! dit Nassis, à Rocky.

-Trois heures ! ajouta Drabe... Trois heures de temps à attendre, avec la gosse. Je suis allé jusqu'au village...

-Frank ! cria Nelly, à travers la vitre ouverte... Elisa a froid.

-J'arrive !

Il se tourna vers les deux hommes :

-Sans vous, dit-il, pour les flatter, comme si c'était déjà une affaire terminée, j'étais foutu...Mais bravo Rocky ! T'es une vraie force, Rocky.

-Toi aussi, tu n'es pas mal non plus, dit Nassis. Tu es Français ?

Drabe fit « oui » de la tête.

-Tu as une chouette poupée, dit Rokky. Tu ne voudrais pas nous la prêter un peu, on la réchaufferait... Sans attendre de réponse, il s'approcha de la voiture, passa la main sur le bras de Nelly. Il l'attira à lui en se courbant un peu, approcha son visage

du sien. Une française, s'exclama-t-il... Tu me donnes un bec ? Ca me dirait bien de me la faire... Toi, bouge pas ! lança-t-il à Drabe... Tout se passera bien.

Drabe réalisa qu'ils avaient posé leur flingue dans le camion. Il fonça sur lui, atteignit Rocky au bon endroit de la tempe puis lui assura une manchette sous le menton. Les deux hommes s'étreignirent, ébauchèrent une danse d'ours dans la neige, à moins que ce ne fût un affrontement de loups enragés qui se disputaient la suprématie sur la neige blanche dans le décor de Croc-Blanc.

-Arrête, dit Rocky... Arrête quoi !

-Cela te suffit ! dit Drabe.

-C'est ça, dit l'autre... Tu es presque aussi fort qu'un gars de chez nous.

Elisa avait-elle vu la bagarre ? Nelly lui avait-elle mis la main sur les yeux pour l'empêcher de voir ?

-Méchant, disait-elle, méchant, à l'adresse de Rocky.

-Monsieur, appela Nelly... Oui, vous, la casquette... Tenez, avec mes remerciements ? C'est du whisky, ça réchauffe.

Drabe fut le premier sur la bouteille, la lui arracha, la dévissa et but un coup, puis la resserra, ouvrit la porte arrière, la déposa dans le cabas, avant d'en tirer une autre pleine.

-Enfin, voyons ! maugréa-t-on dans son dos.

-On n'offre pas une bouteille entamée, dit Drabe.

-Merci bien, madame, dit Rocky. Il décapsula l'autre bouteille et but, la passa à Nassis, qui but à son tour et rendit la bouteille.

-Maintenant, Nelly, écoute-moi, dit Drabe. Tache de faire attention, on va essayer encore. Le moteur devrait partir. On va le pousser. Qu'est-ce que tu as ?

-Rien.

-Tu as pleuré ?

-Non, c'est le froid, c'est parce que j'ai froid aux yeux.

-Nous avons eu une passe difficile... Tu es d'accord ?

-D'accord.

-On va te pousser. Au sommet, ce sera dur et si je crie, ou si c'est Rocky, dépêche-toi de mettre le frein. Ne nous laisse pas en plan.

Drabe n'avait pas froid, il était en sueur. Il donna encore des directives à Nelly comme s'il n'eût rien fait d'autre de toute sa vie : une fois au sommet de la côte, mettre en seconde, appuyer sur l'accélérateur pour aborder la descente.

-Et si la voiture démarre... Je m'arrête, je t'attends ?

-Non, tu roules. Tu roules sans mettre les phares. Fais doucement. Deux cents ou trois cents mètres plus loin, tu trouveras une nouvelle côte, puis une descente, une légère déclivité, et là, oui, tu t'arrêtes, tu m'attends. Fais attention de ne pas caler. Laisse le moteur tourner. Tu m'attends et j'arrive.

Il l'embrassa sur les lèvres.

-Bonne chance, dit-il.

La côte fut montée. Le break amorça la descente et le moteur répondit, vibra dans un nouvel essor, et Nelly s'éloigna dans la nuit. Drabe dit :

-Elle est bien. Vous ne pouvez pas savoir comme elle est bien...

Le Grec hocha la tête.

-Pour économiser tes phares, moi, je roule devant toi. Toi, tu me suis... Si tu veux, monte avec nous...

² -Non, dit Drabe, vous avez perdu assez de temps. Merci à tous les deux. Maintenant il faut que j'y

aille. Merci encore, du fond du cœur.

Tout autre que lui aurait accepté de monter dans leur camion, il préféra marcher... « Bonne chance ! », songea-t-il en les voyant partir. Il avait environ trois cents mètres à parcourir. Il aimait que le monde fut parfois d'aussi bonne volonté. Il leur fit signe, quand ils le dépassèrent. Les feux du camion disparus, il continua d'être avec eux, se demanda ce que ces bougres pouvaient bien fabriquer sur cette route par une nuit pareille, avec une telle artillerie dans leur cuir. Mais aussi crapules qu'ils pussent être, il leur souhaita la meilleure chance dans leur trafic...

Il parvint au sommet de la seconde côte et ne vit rien. Nelly aurait dû l'attendre dans le bas de la descente. Il ne vit rien et se perdit en conjectures. La première fut mauvaise : il pensa au ravin. Aussi loin qu'il avait perçu les bruits du moteur, il songea à Nelly serrant de trop près le bord pour laisser passer le camion, et la suite... Il revint sur ses pas, alla d'un fossé à l'autre, zigzagua. Au delà de l'escarpement, au delà de la ligne de sapins, le fond était désert. Il revint à l'endroit où le moteur aurait dû se lancer, repartit, les yeux au loin, cherchant le break. L'auto conduite par Nelly ne pouvait pas disparaître comme cela. Cette route était pleine de pièges...

Il parvint au bas d'une nouvelle descente, s'arrêta et poussa un cri terrible : « Nelly ! » L'étendue répercuta sa voix en écho. Pourquoi n'était-il pas monté dans le camion avec eux ? Sa voix dans ce silence mort, comme un retour de boomerang ne concerna que lui et le surprit : « Nelly ! » Il y eut un rire quelque part, peut-être le cri d'un oiseau de nuit. Un rapace. Un autre oiseau, un hibou ulula en écho. « Nelly ! » Le son de sa voix avait beau couvrir le

silence de l'étendue de neige, il découvrait devant lui, autour de lui, un vide absolu. Impossible de ne pas songer à Nelly, à Elisa, de ne pas se rapprocher d'elles, en pensée. Elles ne devaient pas être loin. Pour la première fois, il se crut isolé, et pensa : « C'est facile à voir, regarde les traces. Dans les premiers moments de surprise, on néglige parfois des indices élémentaires... » Les traces ne permettaient pas de se repérer, pourtant cent mètres plus loin, elles devenaient plus nettes. On voyait les petits pneus du break cheminer entre les gros pneus du camion. Il hâta le pas, se mit à suivre la marque des pneus, comme on suit des rails de chemin de fer. Le moteur de la voiture devait hésiter, tousser, Nelly avait jugé bon de rouler encore un peu jusqu'à la prochaine descente, cela lui parut évident. Il se reprocha la perte de temps de son aller et retour stupide. Il se décida à marcher suffisamment vite, avec la régularité d'une machine pour rattraper son retard.

Il n'y avait que des tournants et la route franchissait de petites combes, suivait le relief, serpentait en fonction du terrain, presque toujours d'un mouvement inverse : un virage à droite, plongée, un virage à gauche, montée, puis virage à droite, ainsi de suite... Labyrinthe uniforme, dans lequel le passage des roues muettes comme le silence, laissait des signes. Après chaque tournant, le prochain serait le bon peut-être, et il tendait l'oreille jusqu'à ce qu'il eut la certitude qu'un moteur tournait quelque part, au ralenti. Il finit par percevoir quelque chose qui bruissait et n'en existait pas moins. C'était le souffle de la respiration de cette terre endormie. Il finit par s'arrêter, lassé de cette course poursuite. Le silence total de la nuit l'envahit. Il se dit : « Je me fiche qu'elle ait calé. Repartir ne sera pas un problème, mais je veux qu'elle y soit... » Ces paroles d'une simplicité vaine, il se mit

à les dire, avide d'entendre le son de sa voix comme quelqu'un qui parle à rien et s'écoute parler.

. Tournants, d'autres tournants... Il ressentait de façon oppressante l'approche d'un événement plus définitif que probable, comme s'il apprenait la mort de quelqu'un. Il s'approchait entre les murs blancs d'un couloir d'hôpital pour aller recevoir, là-bas, au fond, la nouvelle d'un décès qui lui causait moins de douleur qu'une irrémédiable stupeur. Il éprouvait le besoin de se rassurer d'entendre sa voix, la sienne, comme s'il eût parlé à quelqu'un, comme s'il pût se dédoubler, s'ils étaient deux à suivre les traces de la voiture, à descendre, à remonter de tournants en tournants, lui et son non-lui. Quelqu'un qui doutait, l'autre qui le rassurait.

Dans l'impression irritante de l'avoir pensé, avant de l'avoir dit, il déclara : « Après celui-là, ce sera le dernier. » Il s'accorda ce verdict fatal. Il en avait la certitude. Il s'engagea dans le tournant, les yeux fermés, en sachant qu'il ne pouvait y avoir de remise. Il voulait se persuader et le doute renaissait. Une fois les yeux ouverts, sur l'obstacle, il éprouva une moindre désillusion et se dit : « Je ne veux pas le croire », s'aperçut que cela faisait un bon mile, peut-être deux, qu'il suivait les traces.

Il commença à s'interroger sur le comportement de Nelly. Elle l'avait fait exprès et venait de commettre l'irréparable : Nelly l'avait largué. Depuis leur première rencontre, sa vie échouait là, sur ce continent, dans cette immensité blanche, à cette seconde même, dans ce tournant. Le souffle coupé, les yeux ouverts, irrécusable témoin de ce constat, de ce délit de fuite, quelque chose se nouait dans sa poitrine et ne se dénouait plus. Il ne voulait pas croire à sa déception, il ne voulait pas s'étendre sur la neige et s'endormir...

Cette déception à leur arrivée, alors qu'ils venaient d'atterrir à Montréal, qu'elle l'eût laissé là, dans le rythme de vie de cette ville étrangère, dans le frottement d'autres vies, il l'eût jugé admissible, presque correct. Mais ici... Elle avait accepté de venir avec lui. Si cela devait servir ses desseins pour Elisa afin de l'avoir toute à elle, que son vrai père ne la revît jamais plus, abandonné dans la neige par cette femme qu'une heure plus tôt il essayait de câliner, de réchauffer dans ses bras, il trouvait cela injuste, trop imprévu. Sa réaction de défense contre le froid dont il se sentait de nouveau envahi, ce froid qui nouait son ventre, c'était de marcher, marcher, bouger et garder le moral. Il marchait, titubait, marchait. La lune pâlisait : des nuages de nouveau la remontaient, la dépassaient. L'astre fuyait dans la nuit. Puis vint le moment où la lune disparut. Trois cents mètres plus loin, il neigeait. Il accueillit les premiers flocons, en vieille amie, parvenu au point où la neige lui tenait compagnie. La chute des flocons ne mit que cinq minutes à brouiller les traces, à les faire disparaître tout à fait.

Que lui importaient Nelly et Elisa désormais ? Il suivait une route qui finirait bien par déboucher sur quelque chose, un appentis à peine visible dans la neige, une cabane abandonnée, un autre village, une ville peut-être où il y aurait des bars ouverts, des hôtels. Il songeait à un lit chaud, moelleux. Il s'y abattrait comme il avait fait jadis à Toulouse, dans la chaleur accablante, seul. Il s'abattrait sur le lit pour nier son existence, même s'il devait marcher encore, marcher avec foi, comme on songe parfois à boire jusqu'à plus soif, avant de s'écrouler sous la table. La perspective de s'allonger dans un lit, exténué de fatigue, n'importe quel grabat, le faisait avancer comme on marche machinalement, sans suivre personne, indifférent au temps, à la route, à l'endroit où elle mène. Pourtant, il

conservait le vague espoir de découvrir et de tomber sur quelque chose.

Les jambes allaient encore, mais les pieds foulant la neige lui faisaient mal. Pendant des kilomètres, il essaya, avec succès, de n'être qu'une paire de jambes. Personne à l'horizon, pas le moindre bruit de moteur tournant dans un décor terni par la pâleur de l'aube. Il eut moins d'entrain, moins de force. Cela venait-il de l'incertitude entre la nuit et le jour, ce moment où une couleur est remplacée par une autre, le reflet affaibli de la neige sur le sol ? Il se sentit ralentir comme s'il doutait de ses facultés, comme si son moi se diluait dans le spectre d'une désolation irrémédiable, comme on perd son identité. Les objections, les suppositions qui se présentaient à lui, tournaient toujours autour du même thème : Nelly... Cette fille froide acceptait ses désirs, sans plus... Elisa avec son émerveillement d'enfant, dans sa force vitale naissante qui la poussait à absorber la vie à pleine pores. Laissé pour comptes, il s'arrêta. Comment n'avait-il pas su voir que l'on se moquait de lui depuis le début ? Elles l'avaient utilisé dans quel but ? Nelly le bafouait, crachait sur sa virilité. Il fallait bouger encore, garder le moral, se remettre à marcher.

L'aube ébaucha sa clarté en frange, à l'horizon, très bas sur la tranche des collines, vacilla à chaque nuage qui passait, disparut complètement. Il se remit à neiger. De nouveau des flocons, des cristaux larges se fixèrent.

« Tu étais près d'elles, et elles ont put te faire illusion. Une fois au volant, dans son énergie retrouvée, Nelly a libéré sa rancune. On éprouve toujours de la jouissance à faire souffrir. La garce... »

L'obsession du ravin le reprit. Au ras du talus, sans muret, ni protection, il s'imagina qu'il pouvait suivre, voir encore des traces. Elles étaient là,

invisibles, sous la couche neuve, ces traces de pneus. Nelly et Elisa, pouvaient-elles croire qu'il les suivait, les pourchassait dans le camion avec les deux autres ? A nouveau, bêtement, comme pour en détruire l'évidence, il se dit : « Elles m'ont largué... Elles devaient préparer ce coup depuis longtemps. » Il neigeait de plus belle, on n'y voyait pas à trois pas. Tristesse infinie d'abandonner là, et d'attendre. « Elle est partie parce qu'elle te sentait faible, parce que tu commençais à t'accrocher à elle, à Elisa, en les prendre en pitié. La dégringolade, quoi ! »

Le désespoir, le vrai, tomba sur lui comme une chape de plomb, un ciel trop bas qui pèse sur la tête. Dans l'intervalle de quelques combes à répétitions calculées, au cœur de ce terrain accidenté, ce fut un état d'âme qui le rendit distrait. Il se vit, à trente cinq ans, berné, bafoué, puni, frustré, aliéné... Où était ce temps où les jours se présentaient comme une promesse, une entente cordiale entre eux ? Il rêvait... Pourquoi n'avait-il pas su voir ces moments ? Aveugle, voilà, il ne savait pas qu'il eût pu être heureux. A Montréal... Il pensa au bon mois qu'ils y avaient passé... Elle accueillait la violence de ses assauts où se mêlait du sentiment, avec la meilleure grâce, flattée, en tâchant d'y répondre de son mieux. Elle l'aguichait. Il lui venait des initiatives auxquelles auparavant, elle n'aurait pas songé. Elle venait sur lui, agaçant ses lèvres du bout des seins, attendrissante, experte, belle, extraordinairement belle, avec son corps tout miel, hâlé du soleil de la journée, miel pour les épaules, la taille, les cuisses, les riens, le ventre. Elle semblait vouloir franchir le cap au travers d'une sensualité partagée où

il ne lui était plus permis d'atteindre l'orgasme, par hasard.

Il sortit de la dernière combe. La fréquence de sa marche lui permit d'estimer à une dizaines de kilomètres, le chemin qu'il avait parcouru. Il marchait sur le plat, vent debout. La bise sifflait avec la neige. Les accidents du terrain l'en avaient jusque là préservé. Désormais, il avait la perspective de subir ce vent glacé pendant des kilomètres. Il regarda sa montre : cinq heures vingt.

Un coq chanta au loin, bel et bien un cocorico que le vent mordant lui apporta, suivi de plusieurs autres et d'abolements de chiens. Dans le vent acide, la neige accumulée dans ses cheveux se condensait comme une croûte glacée qui le serrait aux tempes. De par son état déficitaire lié au désespoir, il comprit cette fois qu'il n'y échapperait pas, à moins de trouver une solution. Oui, il repartirait le soir pour Montréal, en prenant le train en sens inverse.

Montréal à peine entrevue qui lui semblait un échappatoire, une issue. L'idée de revenir seul, là-bas, de redécouvrir la ville avec le moyen d'y subsister un peu, de vivoter grâce à sa pension, de ne pas y être tout à fait un clochard, le sauva plus de deux ou trois minutes. Il retrouverait un job... Il se vit sortir de l'aéroport, dans le taxi, avec elles. Il évoluait dans un secteur qu'il découvrait pour la première fois, mais n'était jamais seul. Ils visitèrent la ville souterraine comme pour nier la vue des gratte ciel, métal noir, et verre teinté, dans un ciel clair, un bleu du ciel très pur avec un peu de blanc, impressionnant dans le foisonnement des verts vifs, jaunes ocres, rouges orangés, écarlates des arbres de l'automne. Il se vit transplanté dans un faubourg huppé : Westmount, le

poumon vert de Montréal, gravissant ou descendant des rues. Il avait quitté l'hôtel, il venait de marcher à peine, et Nelly et Elisa l'attendaient dans la chambre comme à Toulouse. Il se cala là-dessus, tout en laissant Montréal derrière lui, offusquant ses paysages, ses immeubles de pierre et de marbre, de lumières et de vie. Il aurait dû y penser plus tôt, dans la traversée des combes, relativement à l'abri du vent. Désormais le vent impitoyable ne lui faisait grâce de rien, lui tirait de grosses larmes au creux des joues, qui gelaient, il se sentait la tête froide. Guère facile de placer une idée devant l'autre. Il en était des idées qui lui venaient à l'esprit à peu près comme ses larmes : glacées dès qu'apparues, mort-nées. Il sentait venir la fatigue. Il n'avait pas dormi depuis vingt-quatre heures. Impossible d'empêcher ses muscles de se raidir, de se contracter de plus en plus. La fatigue multipliait le froid. Le froid accroissait la fatigue. Le bord d'une bottine, à gauche, le blessait. A chaque pas, une morsure sous le genou dans la partie flexible du mollet lui faisait mal.

La neige allait-elle cesser avant qu'il eût traversé le village ? Un village comme les autres perdu dans un défilé de rochers blancs, de monticules de neige où des gens s'éveillaient. Les chiens laissèrent supposer une conception différente de la charité. Dix, vingt aboyèrent sur son passage, autant qu'il y en avait. Leurs pattes s'enfonçaient, renâclaient sur la croûte de neige, leurs crocs luisaient derrière les barrières.

Plusieurs fenêtres s'éclairaient. L'une s'ouvrit. Il passa devant ce seuil. Il paraissait facile d'y faire halte, de demander quelque chose, du café chaud, de raconter son histoire. Il songea au village qu'il avait assailli d'injures, quelques heures plus tôt.

Il n'était pas dans le ton des gens d'ici, il ne voulait pas être pris pour un fou, échappé d'un asile, un prisonnier qui avait fait la belle. « Mon air pitoyable, mes sourcils de vieillard n'attireront pas la compassion, mais l'œil mesquin des gens... » Au cours de la nuit à croire qu'il était devenu sénile et fou. Nelly et Elisa l'avaient préservé jusqu'ici d'une pareille dérégulation. Le parler des gens évoquait de vastes étendues de froid, du climat rude dans lequel ils étaient nés et vivaient, et il serait pour eux un étranger.

Il eut la tentation de s'arrêter, de rebrousser chemin, une fois dépassée la maison à la porte entrouverte. Il ne neigeait plus. Dans l'aube claire on voyait déjà à cent mètres. Il aurait souhaité s'arrêter, parler, adresser la parole à quelqu'un, demander s'il y avait plus loin un bourg, une ville, avec des hôtels. Mais il ne trouva pas de motif suffisant pour lier conversation. A quoi bon leur expliquer ? Son air de se sentir un vagabond desservirait son identité, ferait planer sur lui un doute.

Il se vit de nouveau au contact du chaud, dans une chambre misérable dotée d'un matelas. Il sentait ses jambes molles, le sommeil le gagner. A la sortie du village, il dormait presque mais continuait d'avancer comme un automate dans un univers au sein duquel rien ne l'atteignait plus, sauf l'engourdissement... Il eût été nécessaire de s'en défendre en parlant seul, mais la voix lui manquait. Un instinct le poussait à continuer. Il eut des visions. M.Dominique lui parlait... Il était là, sur le seuil de l'hôtel du Midi comme il en avait l'habitude. Il l'attendait, sa serviette à la main. Il souhaitait s'excuser pour lui dire une chose importante.

-Nelly m'a dit que vous étiez sans un sou. J'ai placé l'argent exprès derrière le petit tableau. C'était convenu entre nous... Ne m'en veuillez pas, je devais

vous le dire, pour elle. C'est une brave petite. Avec ses cheveux d'or, son corps parfait, ses yeux verts, je l'avais remarquée, et lui faisais tourner de petits rôles. Sa fille Elisa devait avoir six mois, à cette époque. Elle se laissait aller un peu, dérivait, et je l'avais prise sous ma protection. Une sorte d'amour parental, si vous voulez, de père à fille. Je n'ai cherché jamais en à abuser. Je l'ai protégée bien au contraire... Puis j'ai passé quatre ans en centrale... La prison, ça change un homme, vous savez... Je l'ai perdue de vue. Mais le hasard fait bien les choses.

*

* *

Il crut à une ambulance, à cause du tourniquet lumineux, un indice rassurant dans cette aridité blanche. En fait, c'était une voiture de police qui venait vers lui.

Dans le vertige hallucinatoire qu'il menait, contre un ennemi plus fort que lui, à demi groggy, il continuait de donner et de recevoir des coups en silence, sans se plaindre, à recevoir une formidable raclée de la part d'une multitude d'individus qui s'acharnaient sur lui, avec leurs poings et leurs pieds. Pourtant il n'était plus rue de Cé. Tel Samson dont les cheveux avaient poussé durant la nuit, encore en mesure de mettre en déroute toute une armée, il fit halte devant la voiture, magnifiant l'attitude du marcheur, surpris dans sa promenade.

-C'est bien vous, M.Drabe ? lui demanda l'homme au chapeau de police qui se pencha vers la portière, un officier, probablement. L'homme demanda

cela, en anglais. Il semblait davantage en grade que le compagnon qui conduisait. Il sentit son visage éclairé par le feu de sa torche, et du coup ses sourcils givrés devinrent presque jaunes... Réveillez vous ! ajouta-t-il. Vous ne vous seriez pas endormi par hasard ?

-Peut-être bien... May be, répondit-il.

La torche décrivit l'espace d'un demi-cercle, balaya la grisaille du visage de Drabe jusqu'à la feuille de papier sur le carnet duquel l'officier examina ses notes.

-Frank Drabe ?

-Lui-même.

-Vous êtes en état d'arrestation. Nous venons vous chercher, dit le policier, en riant.

Drabe se sentit perdu.

-En vertu de quelles charges ? balbutia-t-il.

-Allons, ne faites pas l'enfant, nous savons qui vous êtes, dit l'officier.

-Mais je n'ai rien à me reprocher !

-Montez, dit le chauffeur, sur un ton goguenard. Calez-vous sur le siège. Entre nous, vous serez au chaud.

Drabe stupéfait attendit que l'homme au chapeau descendît du véhicule pour lui permettre de prendre place. Il remercia avec un brin de froideur.

-How do you feel ? Comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-on.

-Je vais bien, dit-il... I am all right.

-William, passe lui donc la gourde... Un peu de gin, M.Drabe ?

-Je vous remercie.

Il but à fiole qu'on lui tendit avec quelques difficultés à boire au goulot. Ses mains étaient gelées, ses lèvres gercées.

-Cela réchauffe du froid, dit celui qui s'appelait William.

-En route, dit l'officier. Vous verrez, le chauffage donne bien.

-Je vois. C'est bon, dit Drabe.

Il ferma les yeux et s'offrit à la chaleur qui soufflait sur eux, aux quatre coins de l'habitacle. L'air pulsé le pénétrait mais il était glacé. Il eut quasi l'impression de s'évanouir, de perdre conscience deux ou trois minutes, se sentit de nouveau émerger. La voiture, dans le peu de largeur de la route, faisait demi-tour à un endroit précis où un terrain plein donnait accès à un champ enseveli. L'officier cala sa main sur son épaule gauche pour le maintenir, le bras enserrant son épaule, et Drabe eut un mouvement de recul. Mais le visage de l'homme n'exprimait rien d'équivoque, ses gros yeux larmoyaient sincèrement, comme s'il venait de sauver de la mort certaine, un égaré. Celui qui tenait le volant, entraînait dans ses raisons, car il secoua la tête.

-Le froid, par ici, ça ne pardonne pas. Vous sentez-vous mieux ? On continue d'avancer, machinalement, par instinct, puis c'est la chute. Le gel n'attend pas. Vous avez rudement marché. Elle nous a dit où c'était arrivé.

-Qui donc ?

-Nelly, bien sûr, votre femme. On ne comptait pas vous rencontrer si près. Il a mieux valu que vous ne cessiez pas de marcher...

-Que voulez-vous, elle va être heureuse, dit l'officier. Elle était folle, elle se faisait un souci de chien.

-So much ? Tant que ça ?

-Imaginez, elle s'est cru responsable... Elle croyait qu'il vous était arrivé quelque chose. Elle n'a pas su manœuvrer, elle avait peur de tomber en panne, elle a préféré continuer. Vous pouvez nous croire, elle est en amour de vous. Il y avait la petite aussi.

« Maman, quand est-ce qu'il va revenir Frank ? »

-Vous pouvez nous croire, dit le chauffeur.

-Elle ne nous a pas laissé le temps de tergiverser. Vous êtes Français, n'est-ce pas ? Elle nous a mis au courant... Quelqu'un vous attend, au Saskatchewan.

-Que vous a-t-elle dit d'autre ?

-Tout, comment c'est arrivé. Elle a cru que vous étiez monté dans le camion avec les autres.

-Tiens !

-A la réflexion, elle a pensé que vous étiez seul sur la route. Elles vous aiment, vous savez, elles vous aiment toutes les deux.

-Vous auriez dû voir ça, dit le chauffeur, l'inquiétude qu'elles avaient. Elles auraient remué ciel et terre. Je n'aurais pas cru que les Françaises aient autant de tempérament. Vous comptez rester longtemps ?

-Nous avons trouvé du travail du côté d'Esterazy, dans la Saskatchewan, dans un domaine dont les propriétaires sont français de souche.

-Pourquoi dites-vous : « Nous avons » ? demanda le brigadier.

-Peut-être ferions-nous mieux de tenter notre chance, à Montréal ?

-Pour le travail, en ce moment, cela ne va pas fort comme en Europe. La crise est mondiale. Si vous avez obtenu une bonne place... Moi, ce que je vous en dis... A Montréal, ce sera plus difficile..

- J'ai déjà travaillé à Montréal. S'occuper des chevaux, panser les bêtes, c'est un travail de valet d'écurie.

-Dans ce pays, il y a une valeur plus forte que l'élitisme, c'est la bonne volonté.

-Nous avons le logement gratis, quatre cents dollars par semaine au début. Ce sera en fonction de

nos compétences. J'ai passé le degré de moniteur de chevaux d'équitation en France, quand j'étais jeune.

-D'ici la Saskatchewan, il y a encore un bout de chemin. C'est pratiquement toujours l'hiver ici, vous savez, sauf en été. Il y a de merveilleuses rivières à truites et à saumons. Si vous aimez la tranquillité, l'indépendance, vous vous plairez dans ce pays, ajouta-t-il.

-Je le souhaite...

Ils entrèrent dans une agglomération dont les lumières venaient de s'éteindre. Il faisait jour.

-Elles vous attendent chez nous, à l'hôtel de police, dit l'homme.

Dans les petites rues, le tourniquet bleu et blanc zébrait les vitrines des magasins, arrachaient des éclairs aux fenêtres. Ils franchirent un porche, roulèrent dans une cour enneigée à ras bord. Au centre, on avait déblayé la neige. Il reconnut le break au fond de la cour, au bas de la façade de l'immeuble. Le drapeau canadien flottait au vent au dessus de l'entrée, en surplomb.

Drabe sortit de la voiture, derrière les deux hommes, et leur dit merci, et leur serra la main. Les deux autres le virent prendre de l'avance. La blessure occasionnée par le contrefort de la bottine gauche se rappela à sa cheville. Il marchait bien depuis cents mètres devant ses poursuivants, quand l'officier de police cria : « Hep ! » Il se retourna et dit :

-Je vais... Il doit bien y avoir un hôtel avec des chambres libres dans cette ville.

-Mais non, mais non ! dit l'homme en uniforme qui se rapprochait : Vous ne pouvez pas les laisser

choir ainsi !

Il reconnut la voix de Nelly : « Frank ! », et l'aperçut. Elle ne l'avait pas attendu devant le poste de police dans l'entrée. Elle se tenait dans une encoignure de la façade qui devait sans doute tenir lieu de parking et de garage, sous un vaste hangar. Il la vit d'autant mieux parce que de l'intérieur du poste, on venait d'allumer les lampes. Elle n'apparaissait plus en ombre chinoise, silhouette crue sur de la neige.

Nelly se mit à courir. Elle enfonçait à chaque pas, le corps souple, bras et jambes, dans le va et vient léger de ses seins puis elle cessa de patauger. A chaque foulée, le mouvement se dégageait libéré de l'onctuosité de la neige, et il conservait le même cliché, le buste s'inclinant, se redressant au ralenti. Elle semblait désormais une coureuse de fond. Il resta très peu d'espace à franchir, et il n'attendit pas qu'elle se collât à lui. Il la cueillit d'un revers de main, la gifla. Sans honte de gifler ainsi une femme, il le fit. C'était Nelly qui mentait aussi bien, qu'elle respirait, qui l'avait laissé seul dans la neige, la mère d'Elisa. Les gendarmes ne dirent rien, laissèrent s'accomplir sous leurs yeux des voies de faits répréhensibles avec une résignation navrante. Il n'y avait pas de texte interdisant à un amant abandonné dans la neige de gifler sa concubine. A la seconde baffe, l'officier intervint :

-Allons, du calme... Du calme, mon petit !

Drabe se retourna, avec l'intention de dire : « Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! », mais se retint. Avec une jubilation intense, préméditée, il dit à Nelly :

-Nous nous sommes tout dit. Si tu vois quelque chose à ajouter, tu me trouveras à l'hôtel. J'ai bien gagné quelques heures de sommeil, ne crois-tu pas ?

Il la laissa. Elle le rattrapa. Elle réussit à mettre

sa main dans la sienne, une main fragile aux doigts d'enfant. Nelly ne voulait pas le lâcher et il la traîna. Il ne s'arrêta pas. Elle eut le geste affligeant devant les gens de se mettre à genoux dans la neige. « Je te demande pardon », murmura-t-elle. Il s'arrêta, lassé de la tirer dans cette position. Elle se redressa, le visage baigné de larmes. A peine supportable l'émotion de la jeune femme qui grelottait sur la neige avec une simplicité touchante, dans le silence des badauds autour qui ne comprenaient pas la dureté de l'homme, en voyant les larmes glisser sur les joues silencieuses de la femme qui pleurait sans pleurer.

-D'accord, dit-il, en jetant un coup d'œil autour de lui, tu as gagné. Partons, si partir te semble indispensable.

Ils revinrent vers la voiture. Un gendarme donnait la main à Elisa qui sortit de l'intérieur de l'hôtel de police. Elle s'immobilisa un instant sur le perron avant de descendre les quelques marches et de courir vers lui, les mains en avant. Il la cueillit et lui fit une bise. Les policiers avaient fini leur mission. Nelly se tourna vers eux avant de partir, et leur dit merci. Elle leur dit : « au revoir », en s'efforçant de retrouver le sourire dans son visage où les larmes ne coulaient plus. Elle leur fit un petit signe amical, gentil de la main, et comme quand il fait grand soleil, l'ombre de sa main glissa imperceptiblement sur son regard. Ils se glissèrent tous les trois dans la voiture qui démarra au premier quart de tour.

-Je t'ai retrouvé... Je t'aime dit Nelly, en s'appuyant tendrement sur son épaule.

-Pas moi... M.Dominique m'a dit que le jars passe la majeure partie de son existence avec sa concubine, l'oie sauvage femelle.

-Tu m'as manqué, Frank.

-Pourquoi ? insinua-t-il... Tu as eu surtout beaucoup de chance qu'il y ait Elisa.

-Frank Drabe, né à Toulouse le... Acceptez-vous de prendre pour épouse...

-Tu vas un peu vite en besogne, s'il ne faut jamais laisser passer la chance comme au poker.

Il se tourna vers elle et rit en l'embrassant sur le front. Le simple énoncé de votre de votre prénom peut servir d'argument à une femme qui n'en a pas, à condition que cette femme soit sincère et vous aime, si elle n'a presque plus personne au monde. Si elle ne vous aime pas, aucun mensonge préfabriqué ne pourra intervenir pour rendre crédible son argument.

Sur le lit de bois, au milieu de la chambre, les yeux au plafond, il se laissait faire, car d'une main elle le frictionnait, de l'autre elle le déshabillait. Elle était à son affaire sur son corps.

La chaleur de la pièce faisait merveille. En plus du chauffage central, un feu de bois brûlait dans la cheminée. Elisa jouait avec sa poupée, chantonait, assise, le visage penché. Il y avait des reflets d'or dans les boucles de ses cheveux blonds. Devant l'âtre, une table vêtue d'une nappe blanche où des plats étaient tenus au chaud sous des couvercles aux argenteries compliquées.

Les deux chaleurs présentes dans la chambre frôlaient distinctement sa peau : celle de fond du chauffage central, et les pointes aiguës du feu de bois. Il crut perdre connaissance encore, mais ce ne fut qu'une perte de conscience spontanée due à la fatigue.

-Qu'est-ce que tu fiches ? demanda-t-il.

Nelly, baissée à la vue de la blessure faite par la bottine, le baisait à cet endroit. Agenouillée, elle baisait

et léchait l'écorchure.

-Tu es folle, ou quoi !

Elle fit non de la tête, se redressa, s'allongea sur lui. Il sentit ses seins durs sur sa poitrine, son ventre lové au sien. A leur respiration, leurs visages montaient et descendaient, se touchaient dans le clair obscur de la chambre qu'animait les lueurs fauves du feu de bois.

-Que cherches-tu dans mon regard ? A y surprendre ton reflet ?

-Je veux te voir, c'est tout... Le désir s'allumer dans tes yeux.

Soudain, la peau blanche de la jeune femme parcourue de légers tremblements, il eut l'idée d'assouvir sa fatigue nerveuse au contact de ses légers frissons mais ne le fit pas à cause d'Elisa. Il ferma les yeux, rêva qu'il la renversait sur le côté et introduisait son sexe, se glissait à l'intérieur dans la chaleur. Nelly se dégagea.

-Nous allons manger... Viens, Elisa.

Elle mit une serviette autour du cou de la petite. Il souleva les couvercles des plats argentés où les mets étaient au chaud.

En détournant son regard de la table, il rêva par la fenêtre qu'il était de nouveau près d'elle. Il se tournait et prenait l'un de ses seins dans sa main. Elle se tournait vers lui aussi. Ils restaient là, sur le flanc, comme noués, les éclats du feu de bois jouant sur la hanche de la femme. Il restait ainsi, à la caresser d'une main, à effleurer sa peau, de la saignée du coude au pli de la taille, au jet des hanches, à la rondeur charnue de la fesse, et songea à l'Odalisque d'Ingres.

Au moment où ils croyaient perdre vie, sur le point de s'assouvir et de triompher ensemble de cette mort, flanc contre flanc, ils restèrent calmes, libérés de toute tension. Les bruits de la petite ville s'intensifiaient par les raclements de pelle, les poules

caqueteuses dans les jardins, les sons de cloche. Mais ils n'étaient pas seuls. Il s'approcha de Nelly, en posant sa joue contre sa joue... En s'apercevant qu'il n'avait perçu en lui que les images de sa vision :

-Dînons, dit-il.

En tenant Elisa sur ses genoux, il ajouta en s'efforçant de sourire, dans un visage au regard qui ne voulait laisser rien paraître :

-Nous avons beaucoup de chemin à faire encore.

Puis le regard clair, il demanda en se penchant vers la petite, en posant un baiser sur ses cheveux :

-Elisa, savais-tu qu'il y avait tant de neige dans ce pays ?

Comme l'enfant ne répondit pas, qu'elle venait de saisir sa cuiller pour manger sa soupe, il ajouta :

-J'espère qu'il y en aura autant, ma chérie, avant d'atteindre la Saskatchewan.

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

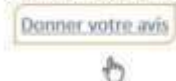
Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.



Les auteurs comptent sur vous

